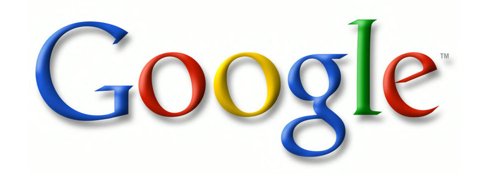
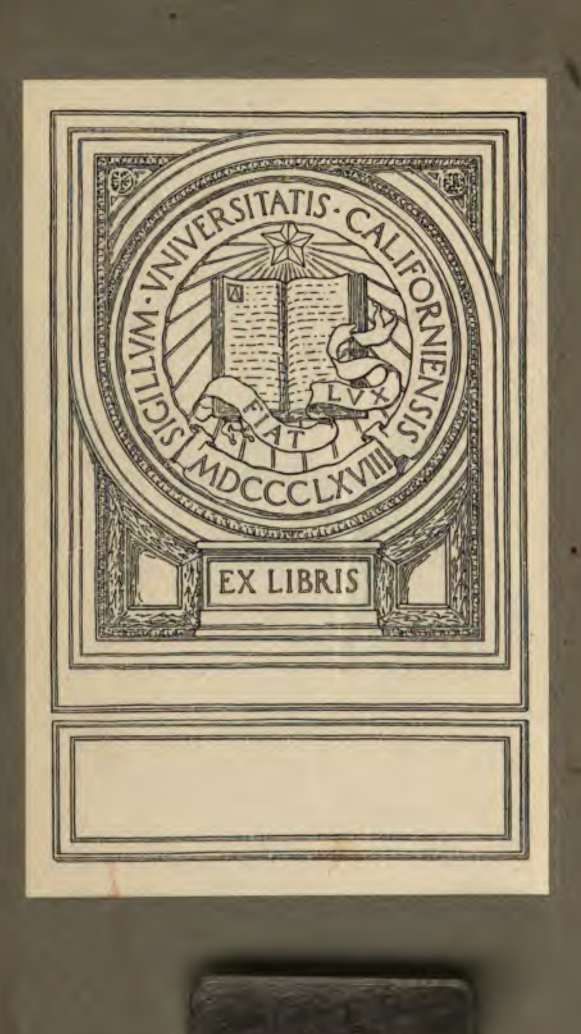

Google




SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

L'ŒUVRE

DE

A. DE LAMARTINE

EXTRAITS

7460-36. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

L'ŒUVRE

A. DE LAMARTINE

EXTRAITS

CHOISIS ET ANNOTÉS A L'USAGE DE LA JEUNESSE

AVEC UNE NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE L'AUTEUR

PAR

G. ROBERTET

Ancien professeur de l'Université,
Chef de bureau au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,
Chevalier de la Légion d'honneur.

PARIS

JOUVET ET Cie — HACHETTE ET Cie

ÉDITEURS

1887



A. DE LAMARTINE.

AVIS DE L'AUTEUR DES EXTRAITS

De tous les poètes du siècle, le plus heureusement doué, au point de vue des qualités natives, fut peut-être Alphonse de Lamartine. Et cependant, déjà méconnu sur la fin de sa vie, Lamartine ne semble plus avoir aujourd'hui, auprès des lecteurs, tout le succès qu'il mérite. Nous avons cru que nous rendrions service au public des classes populaires, et particulièrement aux jeunes gens, en réunissant, dans un seul volume d'Extraits, quelques-uns des passages qui nous ont paru les plus remarquables dans chacune des œuvres de celui dont on a dit : « C'est plus qu'un poète : c'est la poésie même. »

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE LAMARTINE

Marie-Louis-Alphonse de Lamartine est né à Màcon, en pleine révolution française, le 21 octobre 1790. Son père, le chevalier de Lamartine[1], capitaine dans un régiment de cavalerie, fut un des défenseurs de Louis XVI, au 10 août 1792. Emprisonné pendant plusieurs mois, il ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor : il se retira alors avec tous les siens dans une propriété de famille qu'il possédait non loin de Màcon, au petit village de Milly, décidé à y mener désormais la vie retirée et assez pauvre d'un gentilhomme campagnard.

C'est là que le poète passa fort doucement les premières années de son enfance « au milieu des braves paysans », sous les yeux d'un père très débonnaire et d'une mère très tendre et très pieuse, Alyx des Roys, qui lui apprit « à croire et à prier ». « Le sourire plus ou moins ouvert » de cette mère qu'il adorait, telle fut la règle de conduite de Lamartine enfant : on ne lui demanda, d'ailleurs, dit-il lui-même, en fait d'éducation, que d'être « vrai et bon ».

Les contes de Mme de Genlis et de Berquin, le *Télémaque* de Fénelon, les romans de Bernardin de Saint-Pierre, et particulièrement *Paul et Virginie*, la *Bible* illustrée de Royaumont, enfin la *Jérusalem délivrée* du Tasse, voilà les premiers livres de lecture auxquels il revenait sans cesse, quand « il ne gravissait pas dans les airs de rameaux en rameaux avec les jeunes pasteurs » ou

1. « Le chevalier de Lamartine fut connu dans sa jeunesse sous un nom de *cadet*, à la mode du temps, et signait *Chevalier de Prat*. Mais devenu l'aîné, et le seul représentant de la famille, il reprit le nom de sa maison, et Alphonse, son seul fils, n'en a jamais porté d'autre. » Voir les *Études littéraires sur le* XIXe *siècle* d'Émile Faguet. G. R.

n'avait point suivi « jusqu'au soir les agneaux égarés dans la plaine ». Tout cela était bien fait, on le voit, pour développer en lui l'instinct de la sensibilité et le goût de la rêverie. Il s'en est souvenu jusque dans les dernières années de sa vie, « comme un vase imprégné d'une première odeur en garde toujours un vague parfum ».

Cette vie heureuse, toute d'indépendance et de tendresse, bientôt égayée par la naissance de « charmantes sœurs[1] qui vinrent d'année en année comme fleurir la maison », à peine entrecoupée par quelques leçons d'un abbé instruit, mais un peu romanesque, l'abbé Dumont, fut brusquement interrompue pour Lamartine par son entrée au collège de Lyon (1805). Le changement lui parut horrible. On ne put l'y laisser, et peu après on le confiait aux jésuites de Belley.

En 1809, il vint reprendre à Milly la vie champêtre qui avait fait les délices de son enfance.

C'est alors qu'il commença à lire avec passion les poètes modernes, ceux « qui sentent, qui pensent, qui aiment, qui chantent, comme nous pensons, comme nous chantons, comme nous aimons, nous, hommes des nouveaux jours : le Tasse, Dante, Pétrarque, Shakspeare, Milton, Chateaubriand, Ossian surtout, ce poète du vague... »

Les lectures ne suffisant plus à l'occuper, et ne voulant rien demander à l'Empire, contre lequel il éprouvait une aversion de race, il songeait aux voyages, quand une de ses parentes lui proposa de l'emmener en Italie. Il accepta avec enthousiasme et passa deux ans environ (1811-1813) à parcourir Florence, Rome et Naples, en compagnie d'un ami d'enfance, de celui qui demeura l'ami et le conseiller de toute sa vie, Aymon de Virieu. C'est aux environs de Naples que Lamartine connut cette Graziella, la gracieuse héroïne des *Confidences*, celle dont la mort prématurée devait lui inspirer un jour une de ses élégies les plus attendrissantes.

De retour à Paris, en 1814, peu de temps avant la chute de l'Empire, il entra dans les gardes du corps, dès la constitution de cette troupe d'élite. Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, le jeune homme suivit la famille royale jusqu'à la frontière, mais

1. Alphonse de Lamartine eut cinq sœurs dont il nous donne lui-même les noms dans les *Confidences :* elles s'appelaient Cécile, Eugénie, Suzanne, Césarine, Sophie. G. R.

il pensa que son dévouement aux Bourbons ne devait point aller jusqu'à s'expatrier avec eux.

La seconde Restauration lui permit de rentrer dans la maison militaire du roi ; il la quitta de nouveau peu de mois après, « ne pouvant se plier », dit-il, « à la discipline sans grandeur » de la vie de garnison.

Afin de tromper l'ennui et le désœuvrement qui furent pour lui les suites de cette démission, Lamartine se remit à voyager. Au cours d'une excursion en Savoie et grâce à l'intermédiaire de l'un de ses amis, Louis de Vignet, parent du comte Joseph de Maistre, il noua avec ce dernier des relations suivies qui le confirmèrent de plus en plus dans les idées spiritualistes.

Pendant une de ses promenades aux environs d'Aix, il fit la rencontre d'une jeune femme qui lui inspira un long et doux attachement : il devait en immortaliser le nom sous les pseudonymes d'Elvire et de Julie. Le premier souvenir qu'il lui consacra fut la sublime élégie du *Lac* (1817).

Lu pour la première fois dans le salon de Mme de Broglie, *le Lac* fut accueilli avec une grande faveur par le monde de l'aristocratie.

Trois ans après (mars 1820), paraissaient les premières *Méditations*.

Cette fois tout le monde applaudit. Les jeunes gens, les femmes surtout, se sentirent aussitôt entraînés, ravis par cette explosion inattendue de poésie lyrique, la plus pénétrante, la plus intime et la plus personnelle, la plus mélodieuse enfin que la France eût encore connue, et qui répondait si bien aux aspirations d'alors, singulièrement avides de rêve et d'idéal.

Le roi Louis XVIII récompensa le poète en le nommant secrétaire d'ambassade à Naples. C'était un premier pas dans une carrière vers laquelle Lamartine était attiré par la vocation non moins que par des traditions de famille.

Avant de se rendre à son poste, il épousa à Chambéry Mlle Marianne Birch, jeune et riche Anglaise, à laquelle il s'était fiancé l'année précédente. Ce mariage allait commencer pour lui une période de calme et de bonheur tranquille qui trouva son écho dans les *Nouvelles méditations* (1823). Celles-ci, d'un vol au moins égal aux premières, n'en eurent pas cependant le retentissement. Elles furent suivies à peu d'intervalle de la *Mort de Socrate*, poème inspiré de l'antique, d'une grande élévation, mais auquel on pourrait reprocher, en raison de l'époque où il se passe, d'être trop impré-

gné de christianisme ; et bientôt après (1825) du *Dernier chant d'Harold*, véritable hommage d'admiration à lord Byron, et de sympathie pour la cause des Grecs, à laquelle le poète anglais allait donner sa vie. Une apostrophe sévère à l'Italie moderne, dont Harold s'éloigne pour chercher ailleurs « des hommes et non pas de la poussière humaine », amena une rencontre entre l'auteur et un patriote italien, le colonel Pepe. Lamartine fut blessé légèrement.

Nommé secrétaire à Florence, il y resta cinq ans, partageant son temps entre ses devoirs de diplomate et son goût pour la poésie, dans laquelle il voit de plus en plus l'expression naturelle des sentiments et des idées personnelles à tout homme né poète.

> « Je chantais » — disait-il — « comme l'homme respire,
> Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
> Comme l'eau murmure en coulant. »

C'est la grande époque des *Harmonies poétiques et religieuses* (1830), effusion renouvelée et sublime de la foi du poète, digne couronnement des œuvres de la première manière.

C'est aussi pour lui l'époque des grands deuils : le 29 novembre 1829, sa mère lui était enlevée par un accident, sans qu'il fût près d'elle pour recueillir son dernier soupir.

Lamartine avait atteint l'apogée de sa gloire et de son talent. L'Académie française lui ouvrit ses portes et confia à Cuvier l'honneur de le recevoir (1er avril 1830).

Quatre mois après éclatait la Révolution de Juillet.

« Voulant bien respecter la maison d'Orléans » à laquelle les parents de sa mère avaient été attachés, « mais ne voulant pas la servir », il donna en termes fort dignes sa démission des fonctions diplomatiques qu'il avait acceptées de la branche aînée des Bourbons, et partit pour l'Orient, non sans avoir, au préalable, dans une brochure publiée en 1831 sous le titre de *Politique rationnelle*, indiqué au pays la politique nouvelle « toute de morale, de raison et de vertu », qui devait, selon lui, assurer le bonheur de la France.

Voir l'Orient, c'était le rêve de sa vie : il allait le réaliser.

Accompagné de sa femme et de sa fille, il quitta Marseille, le 1er juillet 1832, sur un vaisseau qu'il avait frété, et mit deux ans à parcourir avec un faste de grand seigneur la Turquie, l'Archipel, le Taurus, la Terre sainte, le Liban.

Au milieu de tous les enchantements de la vie orientale et des hautes pensées que devait éveiller dans une âme aussi religieuse que la sienne le berceau du christianisme, une cruelle douleur vint le frapper. Le 6 décembre 1832, sa fille Julia, consumée depuis longtemps par une maladie de poitrine, s'éteignait à Beyrouth à l'âge de seize ans.

Durant son absence, la réputation de Lamartine avait grandi : à son retour en France « il se trouva nommé député ».

La période contemplative de sa vie, donnée tout entière jusque-là à la poésie ou aux voyages, était terminée. Il allait commencer la période active, celle où la politique devait tenir plus de place que la poésie.

Le temps semblait venu pour lui « de rentrer dans les rangs des citoyens, de penser, d'agir, de parler, de combattre avec la famille des familles, le pays ». A la session de 1834, Lamartine entrait à la Chambre. Quand on lui demanda où il irait s'asseoir? — « Au plafond », répondit-il, voulant sans doute indiquer par là qu'il entendait rester en dehors et au-dessus de toutes les passions étroites, de toutes les intrigues des politiciens au jour le jour, et ne suivre qu'une politique, sa politique à lui, la politique de l'ordre et de la liberté.

On le railla, on le traita de poète : il laissa dire, et il demeura, à travers tout, jusqu'en 1848, conservateur indépendant et libéral, soutenant tour à tour, sans esprit de parti, l'opposition et le ministère, et donnant à ses efforts pour principal objet de mettre en lumière, dans toutes les questions, le côté philosophique ou social.

En 1840, le roi lui offrit de prendre la direction des affaires : il refusa. Ce qu'il voulait uniquement, c'était « se consacrer au bien permanent du pays, renonçant aux applaudissements pour avoir l'estime ».

Ses *Discours*, ses *Écrits politiques* sont là pour attester qu'il n'a point manqué le noble but qu'il s'était proposé d'atteindre !

La période active de la vie de Lamartine ne fut pas perdue pour les lettres. En 1835, il publiait son *Voyage en Orient :* c'était en réalité œuvre de poésie plutôt que d'observation. Il fut bientôt suivi de *Jocelyn* (1836), épopée d'un nouveau genre, qui n'était dans la pensée de l'auteur qu'un simple épisode, qu'un fragment d'un vaste poème devant embrasser tous les âges de la nature, toutes les époques de la civilisation. Tel quel, *Jocelyn* était bien

déjà un poème complet, débordant d'effusions lyriques et de mouvement dramatique, qui exposait dans un langage harmonieux, coloré et vif, les orages du cœur humain et les luttes de la société moderne, en même temps qu'il touchait aux plus graves problèmes de la philosophie [1].

Après quelques hésitations, *Jocelyn* fut acclamé du public et lu avec passion.

Deux ans plus tard (1838), Lamartine faisait paraître, sous le titre de la *Chute d'un ange*, un épisode antédiluvien, autre partie de l'œuvre immense qu'il avait rêvée. Elle étonna par son étrangeté même, disons aussi par quelques négligences de style. Les *Recueillements poétiques* qui suivirent (1839) furent pour l'auteur une occasion de déclarer, au nom de ce qu'il appelait le péril social, qu'en face des travaux d'un genre nouveau qui s'imposaient à lui comme un devoir, la poésie ne pouvait plus être à ses yeux qu'un repos, un simple délassement d'esprit.

Ces deux derniers ouvrages n'étaient point faits pour augmenter la renommée du poète. C'est à l'*Histoire des Girondins* (1847), à cette magnifique improvisation qui a tout l'éclat de la poésie, mais dans laquelle on ne trouve pas assez les qualités de critique sévère qu'exigent les études historiques, qu'il était réservé de raviver le bruit autour du nom de Lamartine. Ce fut, à proprement parler, un véritable acte politique. L'effet en fut prodigieux et instantané.

On se laissa fasciner par cette évocation magique qui réveillait de leur tombe les héros et les martyrs de 89 et de 93 : on se sentit dès lors comme « apprivoisé à la Révolution », et presque désireux de nouveaux orages.

Mettant à profit cette surexcitation de l'esprit public, ceux-là mêmes qui de leurs mains avaient fait le gouvernement de Juillet se coalisent contre leur propre ouvrage. En vain Lamartine, qui ne comptait ni parmi les adversaires ni parmi les partisans de la Royauté de 1830, « répudiant les manœuvres et les banquets révolutionnaires, lutte à la fois contre les coalisés et contre les

1. « Avez-vous lu *Jocelyn*, l'abbé? — Oui, madame. Il y a du génie, beaucoup de talent, de la facilité..... » Ces mots du texte primitif d'Alfred de Musset dans l'un de ses proverbes les plus connus (*Il ne faut jurer de rien*, acte II) expriment sous une forme malicieuse une très grande vérité. « Il y a dans Lamartine beaucoup de facilité à côté de beaucoup de génie, et rien n'a nui à son génie comme sa facilité. » — Voir nos *Extraits* d'Alfred de Musset à l'usage de la jeunesse, 1 vol. in-18, Paris, 1887, Charpentier. G. R.

royalistes excessifs : » « les esprits se troublent, les émeutes se succèdent, les ministres s'égarent, le roi perd son sang-froid, le peuple bouillonne. » La Révolution de 1848 éclata. Lamartine avait préparé cette Révolution, sans le vouloir peut-être, par bien des mots qui sont restés comme autant de présages ou de menaces contre la monarchie des princes d'Orléans[1] : aussi, quand l'émeute se répandit dans la ville, pouvait-il se dire à lui-même : « Voilà l'histoire des Girondins qui passe ! » En un moment Lamartine devient l'homme de la situation, l'arbitre de la France et celui de l'Europe. Au bruit des cris du peuple envahissant la Chambre, il se croit forcé de repousser la régence de la duchesse d'Orléans tout en rendant hommage « à une princesse auguste se défendant avec son fils innocent et venant se jeter du milieu d'un palais désert au milieu de la représentation nationale » ; et de concert avec Ledru-Rollin, il organise le *Gouvernement Provisoire*.

Il ne suffisait pas de proclamer la République : il fallait la sauver de l'anarchie au dedans, la garantir de la guerre au dehors. Ce fut la tâche patriotique que Lamartine se donna pendant les trois mois qu'il resta au pouvoir comme ministre des Affaires Étrangères.

L'histoire dira que celui-là, sans nul doute, a bien mérité de la patrie, qui, le 25 février 1848, descendant seul de l'hôtel de ville au sein d'une foule compacte, frémissante et armée, a su, par un des plus irrésistibles triomphes de la parole que le monde ait à enregistrer, faire tomber des mains de la foule le drapeau rouge, symbole d'une nouvelle Terreur. Le même jour Lamartine faisait décider l'abolition de la peine de mort en matière politique ; puis, le 4 mars, il adressait aux puissances un Manifeste qui, sans accorder de concessions incompatibles avec l'honneur national, mais en acceptant « comme un fait » les traités de 1815, contribua puissamment à maintenir la paix en Europe.

La République modérée n'en avait point fini avec les factions violentes ; à deux reprises différentes, lors des manifestations du 17 mars et du 16 avril, il dut la sauver encore. Le pays reconnaissant l'acclama : aux élections du 23 avril suivant, dix départements l'élurent à la fois. Malheureusement cette popularité, presque sans exemple dans l'histoire, ne fut que de courte durée.

1. Entre autres mots célèbres de Lamartine, nous ne rappellerons ici que les paroles adressées par lui en 1839 au gouvernement de juillet : « Prenez garde ! La France s'ennuie ! » G. R.

Lamartine la compromit bientôt lui-même en se rapprochant des membres avancés du Gouvernement Provisoire et en insistant pour qu'ils entrassent avec lui dans la *Commission exécutive des Cinq* qui fut instituée le 9 mai par l'Assemblée.

C'était une concession jugée par lui nécessaire et qu'il imposait à son patriotisme. Elle resta inutile.

Au 15 mai, il ne put empêcher une nouvelle invasion de l'Assemblée par le peuple, et quand le grand orateur voulut, comme autrefois, user de son prestige pour repousser les factieux, on lui lança ce cri dédaigneux : « assez de lyre comme ça ! » Il comprit que le temps de la parole était passé. Après avoir pris contre l'insurrection menaçante les mesures exigées par la gravité des circonstances, il se retira avec les autres membres de la Commission exécutive devant le vote de l'Assemblée qui, le 24 juin, conféra tous les pouvoirs au général Cavaignac.

La carrière politique de Lamartine était terminée.

Accablé sous le poids de l'ingratitude du peuple, ingratitude aussi rapide à son égard que l'avait été la faveur, il se laissa prendre par le découragement et parut « désespérer d'une République qu'il ne conduisait plus ».

Nous en trouvons la preuve dans le discours qu'il prononça le 6 octobre 1848, à propos de la nomination du Président de la République, et qui fut comme son testament parlementaire. Il avait voulu l'élection du Président par le peuple : on sait comment le peuple répondit. Le suffrage universel ne donna à Lamartine que 17,910 voix, contre 5,434,226 données au prince Louis-Napoléon, et il fallut une élection complémentaire dans le département du Loiret pour lui permettre de venir, comme simple député, siéger à l'Assemblée de 1849.

Abreuvé de déceptions, Lamartine se dégagea peu à peu de tout rôle actif dans les affaires publiques, de 1849 à la fin de 1851, se contentant de défendre dans le journal *le Pays* la cause de cette République modérée qu'il avait tant aimée et à laquelle il ne croyait plus. Après le coup d'État du 2 décembre, il se retira tout à fait de la politique.

Refusant les offres du nouveau pouvoir, il dut, à soixante ans, « pour garder son foyer », se remettre au labeur. La gêne de ses affaires domestiques trop longtemps négligées par lui et gravement compromises par le faste qu'il avait déployé dans son voyage en Orient, disons aussi par des habitudes généreuses de libéralités

de grand seigneur, lui en faisait une nécessité urgente. C'est alors que commença, pour durer près de vingt ans (1850-1869), un défilé ininterrompu d'œuvres hâtives, d'une valeur bien inégale sans doute, mais dans lesquelles on retrouvait toujours comme l'élan d'un aigle blessé, prêt à reprendre son vol.

Déjà avaient paru *Trois mois au pouvoir*, et l'*Histoire de la Révolution de* 1848, sortes de mémoires politiques d'une sincérité scrupuleuse qui mettaient en lumière, et non sans éclat, la figure du citoyen, de l'orateur et de l'homme d'État. Puis il sembla que Lamartine voulût oublier les fatigues et les déceptions que lui avaient causées les luttes de la vie publique, en faisant un retour sur les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. De là, en 1849, *Raphaël* et les *Confidences;* puis en 1851, les *Nouvelles Confidences*, *Geneviève*, *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, récits pleins de grâce et de fraîcheur, où trop souvent, malgré l'élévation toujours constante de la pensée, l'abandon du poète l'entraîne à des longueurs.

Reposé par ces souvenirs personnels, Lamartine se mit à écrire une série d'ouvrages historiques : l'*Histoire de la Restauration* (1851-52), œuvre d'une trame peu serrée, mais toute semée de détails d'une grande finesse d'observation où revivent les hommes les plus illustres de la France parlementaire, dont la plupart avaient été personnellement connus de l'auteur; puis, l'*Histoire des Constituants* (1854), véritable préface à l'*Histoire des Girondins*, bien qu'écrite postérieurement; enfin, une *Histoire de la Turquie* (1855), et une *Histoire de la Russie* (1856), deux pays sur lesquels la question d'Orient venait de réveiller l'attention. — C'est également à partir de 1856, que Lamartine publia une suite d'ouvrages plus particulièrement destinés aux classes populaires, sous forme d'articles (*Le Conseiller du peuple*, *Le Civilisateur*), ou d'entretiens (*Cours familier de littérature*), ou de biographies (*Vies des grands hommes*), ou enfin de nouvelles (*Fior d'Aliza*, *Antoniella*).

Le labeur, on le voit, était incessant. Il ne suffit pas néanmoins à relever la fortune du poète. Aussi en 1858 ses amis, désireux de lui assurer un noble repos qu'il méritait à tant d'égards, ouvrirent-ils en sa faveur une souscription nationale. Cette souscription fut loin de donner ce qu'on en attendait. Des appels directs de l'auteur au pays, des loteries répétées, d'autres tentatives qui purent paraître à beaucoup de gens moins littéraires que financières, ne furent pas plus heureuses. Enfin, en vertu de la loi du

15 avril 1867, Lamartine recevait pour dotation, à titre de récompense nationale, la rente viagère d'un capital de 500,000 francs. Il put à peine en jouir, et, après deux ans attristés par l'affaiblissement et par la maladie, il mourut à Passy le 1er mars 1869. Un décret prescrivit que ses funérailles auraient lieu aux frais de l'État; mais le poète avait demandé que ses obsèques se fissent avec le plus de simplicité possible dans sa terre de Saint-Point, près de Mâcon: on obéit à son dernier vœu; il fut inhumé auprès de sa mère, de sa fille et de sa femme. Cette dernière l'avait précédé dans la tombe six ans auparavant.

Ce n'est qu'en 1871 que, par un sentiment de convenances qu'on ne saurait trop apprécier, les éditeurs des Œuvres de Lamartine se décidèrent à publier les *Mémoires inédits* (1790-1815), avec leur complément naturel, *le Manuscrit de ma mère* (1829). C'était comme un ensemble de la vie du poète racontée par lui-même, une sorte d'autobiographie qu'ils offraient ainsi au public. Celui-ci n'eut point de peine à se laisser séduire par ces mille révélations vécues au jour le jour, d'un charme si particulièrement pénétrant et intime, sur l'homme lui-même et sur cette mère, la plus noble et la plus aimante entre toutes, qui avait fait cet homme ce qu'il fut.

Une même pensée de pieux hommage à une mémoire bien chère devait déterminer la nièce et fille adoptive du poète à livrer au public la *Correspondance de Lamartine* (1807-1852). Mettre en lumière les besoins de tendresse « d'un cœur qui devait plus tard se contenir, non se refroidir, » à travers l'abandon des confidences aux meilleurs de ses amis, à ceux qui furent les conseillers de toute sa vie, intime, littéraire ou politique, M. Louis de Vignet, M. l'abbé Dumont, M. de Virieu surtout : c'était « le faire mieux aimer en le faisant mieux connaître »; c'était encore « servir, ainsi qu'il convenait, la gloire de son nom ».

On peut dire de l'ensemble de la vie de Lamartine ce qu'on disait déjà, de son vivant, de l'ensemble de ses œuvres : « ce qui ressort, chez lui, ce qui toujours est en relief, c'est le poète ». C'est dans le poète, en effet, que l'orateur, l'homme d'État, l'historien, le publiciste, viennent se confondre et se résumer. De là sa force et aussi sa faiblesse. Oubliant volontiers les faits pour l'idéal, Lamartine domina de trop haut les débats de ce monde pour avoir pu utilement les diriger. Ce qui restera de lui d'éternellement grand et d'impérissable dans la mémoire des hommes, c'est le poète qui a doté la France d'une merveilleuse poésie

lyrique et d'un genre nouveau d'épopée, allant tous deux puiser leur source d'inspiration dans les pensées, dans les sentiments propres à la vie même de l'homme. C'est aussi le citoyen plein de courage et de désintéressement qui, dans les heures de crise les plus terribles, n'a point hésité à mettre sa vie et son éloquence au service de la patrie en danger, et qui, ce danger une fois passé, a su descendre du pouvoir avec la simplicité d'un citoyen antique.

Déjà méconnu sur la fin de sa vie, Lamartine fut méconnu longtemps encore après sa mort, et l'on a pu dire sans trop d'exagération que l'oubli de son nom est « un des remords » du temps présent. Le jour de la réparation et de la justice semble enfin s'être levé pour lui : le 18 août 1878, Mâcon, la ville natale du poète, lui élevait une statue; et le 8 juillet 1886, le Gouvernement de la République se rendait solennellement à Passy, dernier séjour de Lamartine, pour présider à l'apothéose de celui qui fut, en même temps que le plus beau génie poétique du siècle, un des hommes politiques les plus honnêtes de la France contemporaine.

G. ROBERTET.

Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts :
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

1819.

J'écrivis cette première méditation un soir du mois de septembre 1819, au coucher du soleil, sur la montagne qui domine la maison

de mon père, à Milly. J'étais isolé depuis plusieurs mois dans cette solitude. Je lisais, je rêvais, j'essayais quelquefois d'écrire, sans rencontrer jamais la note juste et vraie qui répondît à l'état de mon âme; puis je déchirais et je jetais au vent les vers que j'avais ébauchés. J'avais perdu, l'année précédente, par une mort précoce, la personne que j'avais le plus aimée jusque-là. Mon cœur n'était pas guéri de sa première grande blessure, il ne le fut même jamais. Je puis dire que je vivais en ce temps-là avec les morts plus qu'avec les vivants.

L'HOMME

A LORD BYRON.

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents!
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes de carnage :
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.
Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.

Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,
Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre Dieu du mal.
Mais que sert de lutter contre sa destinée?
Que peut contre le sort la raison mutinée?
Elle n'a, comme l'œil, qu'un étroit horizon.
Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place :
Comment? pourquoi? qui sait? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière;
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui!
Notre crime est d'être homme et de vouloir connaître :
Ignorer et servir : c'est la loi de notre être.
Byron, ce mot est dur : longtemps j'en ai douté;
Mais pourquoi reculer devant la vérité?
Ton titre devant Dieu, c'est d'être son ouvrage,
De sentir, d'adorer ton divin esclavage;
Dans l'ordre universel faible atome emporté,
D'unir à ses desseins ta libre volonté,
D'avoir été conçu par son intelligence,
De le glorifier par ta seule existence :
Voilà, voilà ton sort. Ah! loin de l'accuser,
Baise plutôt le joug que tu voudrais briser;
Descends du rang des dieux qu'usurpait ton audace;
Tout est bien, tout est bon, tout est grand à sa place;
Aux regards de Celui qui fit l'immensité
L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté!

Mais cette loi, dis-tu, révolte ta justice ;
Elle n'est à tes yeux qu'un bizarre caprice,
Un piège où la raison trébuche à chaque pas
Confessons-la, Byron, et ne la jugeons pas.
Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que Celui qui l'a fait t'explique l'univers :
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.
Ici-bas, la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour, et la peine à la peine.
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux :
Soit que, déshérité de son antique gloire,
De ses destins perdus il garde la mémoire ;
Soit que de ses désirs l'immense profondeur
Lui présage de loin sa future grandeur.
Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère.
Dans la prison des sens enchaîné sur la terre,
Esclave, il sent un cœur né pour la liberté ;
Malheureux, il aspire à la félicité ;
Il veut sonder le monde, et son œil est débile ;
Il veut aimer toujours : ce qu'il aime est fragile !
Tout mortel est semblable à l'exilé d'Éden :
Lorsque Dieu l'eut banni du céleste jardin,
Mesurant d'un regard les fatales limites,
Il s'assit en pleurant aux portes interdites.
Il entendit de loin dans le divin séjour
L'harmonieux soupir de l'éternel amour,
Les accents du bonheur, les saints concerts des anges
Qui, dans le sein de Dieu, célébraient ses louanges ;
Et, s'arrachant du ciel dans un pénible effort,
Son œil avec effroi retomba sur son sort.

Malheur à qui du fond de l'exil de la vie
Entendit ces concerts d'un monde qu'il envie !
Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,

La nature répugne à la réalité;
Dans le sein du possible en songe elle s'élance;
Le réel est étroit, le possible est immense;
L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour
Où l'on puise à jamais la science et l'amour;
Où, dans des océans de beauté, de lumière,
L'homme, altéré toujours, toujours se désaltère,
Et, de songes si beaux enivrant son sommeil,
Ne se reconnaît plus au moment du réveil.

Hélas ! tel fut ton sort, telle est ma destinée.
J'ai vidé comme toi la coupe empoisonnée;
Mes yeux, comme les tiens, sans voir se sont ouverts;
J'ai cherché vainement le mot de l'univers,
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé;
De l'atome au soleil j'ai tout interrogé,
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges :
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé !
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
J'étudiai la loi par qui roulent les cieux;
Dans leurs brillants déserts Newton guida mes yeux;
Des empires détruits je méditai la cendre;
Dans ses sacrés tombeaux Rome m'a vu descendre;
Des mânes les plus saints troublant le froid repos,
J'ai pesé dans mes mains la cendre des héros :
J'allais redemander à leur vaine poussière
Cette immortalité que tout mortel espère.
Que dis-je? suspendu sur le lit des mourants,
Mes regards la cherchaient dans des yeux expirants;
Sur ces sommets noircis par d'éternels nuages,
Sur ces flots sillonnés par d'éternels orages,

J'appelais, je bravais le choc des éléments.
Semblable à la sibylle en ses emportements,
J'ai cru que la nature, en ces rares spectacles,
Laissait tomber pour nous quelqu'un de ses oracles :
J'aimais à m'enfoncer dans ces sombres horreurs.
Mais en vain dans son calme, en vain dans ses fureurs,
Cherchant ce grand secret sans pouvoir le surprendre,
J'ai vu partout un Dieu sans jamais le comprendre!
J'ai vu le bien, le mal, sans choix et sans dessein,
Tomber comme au hasard, échappés de son sein;
J'ai vu partout le mal où le mieux pouvait être,
Et je l'ai blasphémé, ne pouvant le connaître;
Et ma voix, se brisant contre ce ciel d'airain,
N'a pas même eu l'honneur d'irriter le destin.

Mais, un jour que, plongé dans ma propre infortune,
J'avais lassé le ciel d'une plainte importune,
Une clarté d'en haut dans mon sein descendit,
Me tenta de bénir ce que j'avais maudit;
Et, cédant sans combattre au souffle qui m'inspire,
L'hymne de la raison s'élança de ma lyre.

. . . .
. . . .
. . . .

Ainsi ma voix monta vers la voûte céleste :
Je rendis gloire au ciel et le ciel fit le reste.
Mais silence, ô ma lyre! Et toi, qui dans tes mains
Tiens le cœur palpitant des sensibles humains,
Byron, viens en tirer des torrents d'harmonie:
C'est pour la vérité que Dieu fit le génie.
Jette un cri vers le ciel, ô chantre des enfers!
Le ciel même aux damnés enviera tes concerts.
Peut-être qu'à ta voix, de la vivante flamme
Un rayon descendra dans l'ombre de ton âme;
Peut-être que ton cœur, ému de saints transports,
S'apaisera soi-même à tes propres accords,

Et qu'un éclair d'en haut perçant ta nuit profonde,
Tu verseras sur nous la clarté qui t'inonde.

Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!
Courage, enfant déchu d'une race divine!
Tu portes sur ton front ta superbe origine;
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas:
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas,
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer![1]

1820.

1. George Gordon, connu sous le nom de lord Byron, né à Douvres le 22 janvier 1788, mort héroïquement au siège de Missolonghi, le 19 avril 1824, fut, comme on sait, un des plus grands génies poétiques des temps modernes. Ses œuvres, d'un caractère généralement amer et sceptique, devaient naturellement effrayer Lamartine, le poete de l'idéal et de la foi. Notre grand poète lyrique, qui ressentait une haute admiration pour le poète anglais, s'efforça dans cette méditation de l'arracher à ses idées de cruelle misanthropie et de sombre désespérance. G. R.

LE VALLON

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée :
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé[1].
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :
L'oubli seul désormais est ma félicité.

1. Léthé (en grec, oubli), une des rivières des Enfers chez les païens. Ceux qui buvaient de son eau perdaient, disait-on, la mémoire du passé. G. R.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :
Détache ton amour des faux biens que tu perds;
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore,
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre :
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon;
Avec le doux rayon de l'astre du mystère
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :
Sous la nature enfin découvre son auteur!
Une voix à l'esprit parle dans son silence :
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur?

Ce vallon est situé dans les montagnes du Dauphiné, aux environs du Grand-Lemps : il se creuse entre deux collines boisées, et son embouchure est fermée par les ruines d'un vieux manoir qui appartenait à mon ami Aymon de Virieu.

L'ENTHOUSIASME

Ainsi, quand l'aigle du tonnerre
Enlevait Ganymède[1] aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttait contre l'oiseau des dieux;
Mais entre ses serres rapides
L'aigle, pressant ses flancs timides,
L'arrachait aux champs paternels;
Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des immortels.

Ainsi quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur;
Je me débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus, et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

1. Ganymède, le plus beau des mortels, aurait été enlevé, suivant un mythe antique, par Jupiter lui-même, sous la forme d'un aigle, afin de servir d'échanson au père des Dieux. G. R.

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens s'oppose en vain :
Sous le dieu mon âme oppressée
Bondit, s'élance, et bat mon sein.
La foudre en mes veines circule :
Étonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant,
Et la lave de mon génie
Déborde en torrents d'harmonie,
Et me consume en s'échappant.

Muse, contemple ta victime !
Ce n'est plus ce front inspiré,
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré :
Sous ta dévorante influence,
A peine un reste d'existence
A ma jeunesse est échappé.
Mon front, que la pâleur efface
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui m'a frappé.

Heureux le poète insensible !
Son luth n'est point baigné de pleurs ;
Son enthousiasme paisible
N'a point ces tragiques fureurs.
De sa veine féconde et pure
Coulent, avec nombre et mesure,
Des ruisseaux de lait et de miel ;
Et ce pusillanime Icare,
Trahi par l'aile de Pindare,
Ne retombe jamais du ciel [1].
Mais nous, pour embraser les âmes,
Il faut brûler, il faut ravir

1. Allusion à la fable d'Icare s'échappant de l'île de Crète au moyen des ailes que lui avait fabriquées son père Dédale. S'étant approché trop près du soleil, la cire qui fixait ses ailes s'amollit et l'imprudent tomba à la mer. Pareil accident, dit Lamartine, n'est pas à craindre pour les vrais poètes, pour les disciples de Pindare, le poète grec, le maître de tous les poètes lyriques. G. R.

Au ciel jaloux ses triples flammes :
Pour tout peindre, il faut tout sentir.
Foyers brûlants de la lumière,
Nos cœurs de la nature entière
Doivent concentrer les rayons ;
Et l'on accuse notre vie !
Mais ce flambeau qu'on nous envie
S'allume au feu des passions.

Non, jamais un sein pacifique
N'enfanta ces divins élans,
Ni ce désordre sympathique
Qui soumet le monde à nos chants.
Non, non, quand l'Apollon d'Homère,
Pour lancer ses traits sur la terre,
Descendait des sommets d'Éryx,
Volant aux rives infernales,
Il trempait ses armes fatales
Dans les eaux bouillantes du Styx [1].

Descendez de l'auguste cime
Qu'indignent de lâches transports !
Ce n'est que d'un luth magnanime
Que partent les divins accords.
Le cœur des enfants de la lyre
Ressemble au marbre qui soupire
Sur le sépulcre de Memnon :
Pour lui donner la voix et l'âme,
Il faut que de sa chaste flamme
L'œil du jour lui lance un rayon [2].

1. Le mont Eryx en Sicile, près de la ville du même nom (aujourd'hui Catalfano). — Le Styx (aujourd'hui Mavro Nero, l'eau noire), rivière du Péloponèse, était compté par les païens parmi les fleuves des Enfers.

2. A Louqsor, près des ruines de Thèbes (Haute-Égypte), on voit aujourd'hui encore la partie inférieure d'une statue colossale, qui, d'après les Grecs, représentait Memnon, fils de Tithon et de l'Aurore, et, d'après les Egyptiens, le Pharaon Amenhotep III. Cette statue rendait, disait-on, des sons mystérieux au lever du jour. Ce bruit était en réalité produit par l'action des premiers rayons du soleil sur le granit, encore tout imprégné de rosée. G. R.



Et tu veux qu'éveillant encore
Des feux sous la cendre couverts,
Mon reste d'âme s'évapore
En accents perdus dans les airs!

La gloire est le rêve d'une ombre;
Elle a trop retranché le nombre
Des jours qu'elle devait charmer.
Tu veux que je lui sacrifie
Ce dernier souffle de ma vie!
Je veux le garder pour aimer.

LE LAC [1]

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

1. Le lac du Bourget, en Savoie.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos,
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : « Ils ont aimé! »

1817.

Le commentaire de cette méditation se trouve tout entier dans l'histoire de *Raphaël*, publiée par moi.

C'est une de mes poésies qui a eu le plus de retentissement dans l'âme de mes lecteurs, comme elle en avait eu le plus dans la mienne. La réalité est toujours plus poétique que la fiction; car le grand poète, c'est la nature.

LE GOLFE DE BAIA [1]

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir?
Vois-tu le volage zéphyr

1. Près de Naples, où Lamartine se rendit en 1813. Le poète venait souvent passer ses journées avec Graziella et son père, dans ce golfe de Baïa (Voir plus loin les *Confidences*). G. R.

Rider, d'une baleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir?
Montons sur la barque légère
Que ma main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive :
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu! quelle fraîcheur on respire!
Plongé dans le sein de Téthys,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits;
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent?
Quels chants éclatent sur ces bords?
De ces doux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour;
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe, et brunit les vastes mers;

Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la Mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,
Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte patrie !
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars[1] maintenant asservie,
Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus !
Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romains, fiers Catons[2], mânes des deux Brutus[3] !
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace[4], dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par le plaisir et le génie,
Fuyait les pompes de la cour;

1. Ceci était écrit en 1813 : les différentes provinces de l'Italie étaient alors soumises soit à Napoléon Ier, soit à des princes de sa famille. Lamartine avait contre les Bonaparte une antipathie de race qui explique certaines expressions violentes dont il s'est servi à leur égard dans plusieurs passages de son œuvre.

2. Caton l'ancien ou le Censeur (264 + 149 av. J.-C.), Caton d'Utique (94 + 46 av. J.-C.), Romains célèbres l'un par la sévérité de ses mœurs, l'autre par son patriotisme.

3. Brutus (Lucius Junius), fondateur de la République romaine dont il fut le 1er consul (509 av. J.-C). Brutus (Marcus Junius), l'un des meurtriers de Jules César, mourut en 42 av J.-C.

4. Quintus *Horatius* Flaccus, illustre poète latin (64 + 7 av. J.-C), favori de l'Empereur Auguste et de son ministre Mécène. G. R.

Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle[1] y modulait les soupirs de l'amour.

Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe :
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baïa! poétique séjour!
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour!

Ainsi tout change, ainsi tout passe;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

1813.

FERRARE

IMPROVISÉ EN SORTANT DU CACHOT DU TASSE.

Homme ou Dieu, tout génie est promis au martyre :
Du supplice plus tard on baise l'instrument;

1. Properce et Tibulle, poètes élégiaques latins, morts l'un en l'an 14, l'autre en l'an 19 av. J.-C. G. R.

L'homme adore la croix où sa victime expire,
Et du cachot du Tasse enchâsse le ciment.

Prison du Tasse [1] ici, de Galilée [2] à Rome,
Échafaud de Sidney [3], bûchers, croix ou tombeaux,
Ah! vous donnez le droit de bien mépriser l'homme,
Qui veut que Dieu l'éclaire, et qui hait ses flambeaux!

Grand parmi les petits, libre chez les serviles,
Si le génie expire, il l'a bien mérité;
Car nous dressons partout aux portes de nos villes
Ces gibets de la gloire et de la vérité.

Loin de nous amollir, que ce sort nous retrempe!
Sachons le prix du don, mais ouvrons notre main.
Nos pleurs et notre sang sont l'huile de la lampe
Que Dieu nous fait porter devant le genre humain!

1844.

L'AUTOMNE

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

1. Torquato Tasso, dit le Tasse (1544-1595), le chantre de la *Jérusalem délivrée*, aurait été, dit-on, enfermé pendant sept ans par Alphonse II, duc de Ferrare, dans un hôpital de fous, pour avoir osé lever les yeux jusqu'à la sœur du Duc.

2. Galileo Galilei, le grand astronome et mathématicien italien, né à Pise le 18 février 1564, mort à Florence en 1642. Il construisit le premier télescope et reconnut le mouvement de la terre autour du soleil qu'avait deviné Copernic. Mais il fut forcé par le Tribunal de l'Inquisition de rétracter sa doctrine et condamné à une prison perpétuelle.

3. Algernon Sidney, fils du comte de Leicester, républicain anglais, fut impliqué dans un complot contre Charles II Stuart, et décapité en 1683, sans que rien ait établi sa culpabilité.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés, je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui,

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau!
L'air est si parfumé! la lumière est si pure
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel :
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux :
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Ces vers sont cette lutte entre l'instinct de tristesse qui fait accepter la mort, et l'instinct de bonheur qui fait regretter la vie. Ils furent écrits en 1819, après les premiers désenchantements de la première adolescence. Mais ils font déjà allusion à l'attachement sérieux que le poète avait conçu pour une jeune Anglaise qui fut depuis la compagne de sa vie.

LES OISEAUX

Orchestre du Très-Haut, bardes de ses louanges,
Ils chantent à l'été des notes de bonheur;
Ils parcourent les airs avec des ailes d'anges
Échappés tout joyeux des jardins du Seigneur.

Tant que durent les fleurs, tant que l'épi qu'on coupe
Laisse tomber un grain sur les sillons jaunis,
Tant que le rude hiver n'a pas gelé la coupe
Où leurs pieds vont poser comme aux bords de leurs nids,

Ils remplissent le ciel de musique et de joie:
La jeune fille embaume et verdit leur prison,
L'enfant passe la main sur leur duvet de soie,
Le vieillard les nourrit au seuil de sa maison.

Mais dans les mois d'hiver, quand la neige et le givre
Ont remplacé la feuille et le fruit, où vont-ils?
Ont-ils cessé d'aimer? ont-ils cessé de vivre?
Nul ne sait le secret de leurs lointains exils.

On trouve au pied de l'arbre une plume souillée,
Comme une feuille morte où rampe un ver rongeur,
Que la brume des nuits a jaunie et mouillée,
Et qui n'a plus, hélas! ni parfum ni couleur.

On voit pendre à la branche un nid rempli d'écailles,
Dont le vent pluvieux balance un noir débris;
Pauvre maison en deuil et vieux pan de murailles
Que les petits, hier, réjouissaient de cris.

O mes charmants oiseaux, vous si joyeux d'éclore!
La vie est donc un piège où le bon Dieu vous prend?
Hélas! c'est comme nous. Et nous chantons encore!
Que Dieu serait cruel, s'il n'était pas si grand!

1842.

NOUVELLES
MÉDITATIONS POÉTIQUES

BONAPARTE

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonnier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom! demandez à la terre!
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar[1],
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là!... Sous trois pas un enfant le mesure!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,

1. Tanaïs, appellation ancienne du fleuve russe le Don. Cédar, montagne de l'Arabie deserte, pres de la Palestine, doit son nom à Cédar, fils d'Ismaël. Lamartine fait allusion ici aux expéditions de Bonaparte en Syrie (1799) et en Russie (1812). G. R.

Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non! la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté :
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire;
Rien... excepté la vérité!

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage.
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom:
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon [1].

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides;
D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.
Ce siècle, dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux..., refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre;
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel;
Et, de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

1. Memphis, ancienne capitale de la Moyenne-Égypte, sur la rive gauche du Nil, le fleuve aux inondations périodiques et bienfaisantes. Non loin de là s'élève aujourd'hui la ville du Caire dont Bonaparte s'empara en 1798. — Le désert de Memnon commençait aux portes de Thèbes, l'ancienne capitale de la Haute-Égypte. C'est à deux degrés plus au sud, près de l'île de Philœ, que le Nil entre en Égypte : pour retrouver les sources du fleuve, restées si longtemps inconnues, il a fallu remonter de nos jours (1840-1863) jusque dans le Soudan central, en Abyssinie, et jusqu'aux grands lacs Africains sous l'Equateur (le Victoria Nyanza et l'Albert Nyanza). G. R.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront;
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front!

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son:
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,

Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire ;
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois ;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois ;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie ;
Émousser le poignard, décourager l'envie ;
Ébranler, raffermir l'univers incertain ;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve!!! et ce fut ton destin!...

Tu tombas cependant de ce sublime faîte :
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que ta pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit ?

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours;
Tel, du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes:
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image,
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre;
Là, du désert sacré tu réveillais la poudre :
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain;
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain!

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime!
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé.
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé[1].

1. Le duc d'Enghien, fils du duc de Bourbon et petit-fils du prince de Condé, arrêté, jugé et condamné à mort comme émigré sur l'ordre de Bonaparte (21 mars 1804). G. R.

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide :
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait :
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera de ton forfait douter de ton génie ;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera pour l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César.

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire ;
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus demander récompense ou justice
Au Dieu qui t'avait envoyé !

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche ;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne :
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre :
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :

Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus[1] !...

Cette méditation fut écrite à Saint-Point, dans le petite tour du nord, au printemps de l'année 1821, peu de mois après qu'on eut appris en France la mort de Bonaparte à Sainte-Hélène.

LES ÉTOILES

Il est pour la pensée une heure... une heure sainte,
Alors que, s'enfuyant de la céleste enceinte,
De l'absence du jour pour consoler les cieux,
Le crépuscule aux monts prolonge ses adieux.
On voit à l'horizon sa lueur incertaine,
Comme les bords flottants d'une robe qui traîne,
Balayer lentement le firmament obscur,
Où les astres ternis revivent dans l'azur.
Alors ces globes d'or, ces îles de lumière,
Que cherche par instinct la rêveuse paupière,
Jaillissent par milliers de l'ombre qui s'enfuit,
Comme une poudre d'or sur les pas de la nuit :
Et le souffle du soir, qui vole sur sa trace,
Les sème en tourbillons dans le brillant espace.
L'œil ébloui les cherche et les perd à la fois :
Les uns semblent planer sur les cimes des bois,
Tels qu'un céleste oiseau dont les rapides ailes,

1. Cette strophe finissait dans le texte primitif par ces deux vers :

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ?

Font jaillir, en s'ouvrant, des gerbes d'étincelles.
D'autres en flots brillants s'étendent dans les airs,
Comme un rocher blanchi de l'écume des mers;
Ceux-là, comme un coursier volant dans la carrière,
Déroulent à longs plis leur flottante crinière;
Ceux-ci, sur l'horizon se penchant à demi,
Semblent des yeux ouverts sur le monde endormi;
Tandis qu'aux bords du ciel de légères étoiles
Voguent dans cet azur comme de blanches voiles
Qui, revenant au port d'un rivage lointain,
Brillent sur l'Océan aux rayons du matin.

De ces astres brillants, son plus sublime ouvrage,
Dieu seul connaît le nombre, et la distance, et l'âge :
Les uns, déjà vieillis, pâlissent à nos yeux;
D'autres se sont perdus dans la route des cieux;
D'autres, comme des fleurs que son souffle caresse,
Lèvent un front riant de grâce et de jeunesse,
Et, charmant l'orient de leurs fraîches clartés,
Étonnent tout à coup l'œil qui les a comptés.
Dans l'espace aussitôt ils s'élancent... et l'homme,
Ainsi qu'un nouveau-né, les salue et les nomme.
Quel mortel enivré de leur chaste regard,
Laissant ses yeux flottants les fixer au hasard,
Et cherchant le plus pur parmi ce chœur suprême,
Ne l'a pas consacré du nom de ce qu'il aime?
Moi-même... il en est un, solitaire, isolé,
Qui dans mes longues nuits m'a souvent consolé,
Et dont l'éclat, voilé des ombres du mystère,
Me rappelle un regard qui brillait sur la terre.
Peut-être... ah! puisse-t-il au céleste séjour
Porter au moins ce nom que lui donna l'amour!

Cependant la nuit marche, et sur l'abîme immense
Tous ces mondes flottants gravitent en silence,
Et nous-même, avec eux emportés dans leur cours,
Vers un port inconnu nous avançons toujours.

Souvent pendant la nuit, au souffle du zéphire,
On sent la terre aussi flotter comme un navire;
D'une écume brillante on voit les monts couverts
Fendre d'un cours égal le flot grondant des airs :
Sur ces vagues d'azur où le globe se joue,
On entend l'aquilon se briser sur la proue,
Et du vent dans les mâts les tristes sifflements,
Et de ses flancs battus les sourds gémissements;
Et l'homme, sur l'abîme où sa demeure flotte,
Vogue avec volupté sur la foi du pilote!
Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigne-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage,
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Vous qui nagez plus près de la céleste voûte,
Mondes étincelants, vous le savez sans doute!
Cet océan plus pur, ce ciel où vous flottez,
Laisse arriver à vous de plus vives clartés;
Plus brillantes que nous, vous savez davantage :
Car de la vérité la lumière est l'image.
Oui, si j'en crois l'éclat dont vos orbes errants
Argentent des forêts les dômes transparents,
Ou qui, glissant soudain sur des mers irritées,
Calme en les éclairant les vagues agitées;
Si j'en crois ces rayons qui, plus doux que le jour,
Inspirent la vertu, la prière, l'amour,
Et, quand l'œil attendri s'entr'ouvre à leur lumière,
Attirent une larme aux bords de la paupière;
Si j'en crois ces instincts, ces doux pressentiments

Qui dirigent vers vous les soupirs des amants,
Les yeux de la beauté, les rêves qu'on regrette,
Et le vol enflammé de l'aigle et du poète,
Tentes du ciel, dômes, temples, brillants palais,
Vous êtes un séjour d'innocence et de paix !
Dans le calme des nuits, à travers la distance,
Vous en versez sur nous la lointaine influence.
Tout ce que nous cherchons, l'amour, la vérité,
Ces fruits tombés du ciel, dont la terre a goûté,
Dans vos brillants climats que le regard envie,
Nourrissent à jamais les enfants de la vie ;
Et l'homme un jour peut-être, à ses destins rendu,
Retrouvera chez vous tout ce qu'il a perdu.
Hélas ! combien de fois seul, veillant sur ces cimes
Où notre âme plus libre a des vœux plus sublimes,
Beaux astres, fleurs du ciel dont le lis est jaloux,
J'ai murmuré tout bas : « Que ne suis-je un de vous !
Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,
Dans la sphère éclatante où mon regard se joue,
Jonchant d'un feu de plus le parvis du saint lieu,
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu,
Ou briller sur le front de la beauté suprême,
Comme un pâle fleuron de son saint diadème !

Dans le limpide azur de ces flots de cristal,
Me souvenant encor de mon globe natal,
Je viendrais chaque nuit, tardif et solitaire,
Sur les monts que j'aimais briller près de la terre ;
J'aimerais à glisser sous la nuit des rameaux,
A dormir sur les prés, à flotter sur les eaux,
A percer doucement le voile d'un nuage,
Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage.
Je visiterais l'homme ; et, s'il est ici-bas
Un front pensif, des yeux qui ne se ferment pas,
Une âme en deuil, un cœur qu'un poids sublime oppresse
Répandant devant Dieu sa pieuse tristesse ;

Un malheureux au jour dérobant ses douleurs,
Et dans le sein des nuits laissant couler ses pleurs;
Un génie inquiet, une active pensée
Par un instinct trop fort dans l'infini lancée,
Mon rayon, pénétré d'une sainte amitié,
Pour des maux trop connus prodiguant sa pitié,
Comme un secret d'amour versé dans un cœur tendre,
Sur ces fronts inclinés se plairait à descendre.
Ma lueur fraternelle en découlant sur eux
Dormirait sur leur sein, sourirait à leurs yeux;
Je leur révélerais dans la langue divine
Un mot du grand secret que le malheur devine;
Je sècherais leurs pleurs, et, quand l'œil du matin
Ferait pâlir mon disque à l'horizon lointain,
Mon rayon, en quittant leur paupière attendrie,
Leur laisserait encor la vague rêverie,
Et la paix et l'espoir; et lassés de gémir,
Au moins avant l'aurore ils pourraient s'endormir.

Et vous, brillantes sœurs, étoiles, mes compagnes,
Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,
Et, cadençant vos pas à la lyre des cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux;
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrais dans l'azur l'instinct qui vous entraîne;
Vous guideriez mon œil dans ce vaste désert,
Labyrinthe de feux où le regard se perd:
Vos rayons m'apprendraient à louer, à connaître
Celui que nous cherchons, que vous voyez peut-être;
Et, noyant dans son sein mes tremblantes clartés,
Je sentirais en lui... tout ce que vous sentez! »

La nuit est le livre mystérieux des contemplateurs, des amants et des poètes. Eux seuls savent y lire, parce qu'eux seuls en ont la clef. Cette clef c'est l'infini. Le ciel étoilé est la révélation visible de cet infini. L'œil n'y cherche pas seulement la vérité, mais il y cherche l'amour, surtout l'amour évanoui ici-bas. Ces lueurs sont des âmes, des regards, des silences pleins de voix connues. Qui n'a pas senti cela n'a jamais aspiré, aimé, regretté dans sa vie.

LE PAPILLON

Naître avec le printemps, mourir avec les roses;
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses;
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles :
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

TRISTESSE

Ramenez-moi, disais-je, au fortuné rivage
Où Naples réfléchit dans une mer d'azur
Ses palais, ses coteaux, ses astres sans nuage,
Où l'oranger fleurit sous un ciel toujours pur,
Que tardez-vous? Partons! Je veux revoir encore
Le Vésuve enflammé sortant du sein des eaux;
Je veux de ses hauteurs voir se lever l'aurore ;
Je veux, guidant les pas de celle que j'adore,
Redescendre en rêvant de ces riants coteaux.

Suis-moi dans les détours de ce golfe tranquille;
Retournons sur ces bords à nos pas si connus,
Aux jardins de Cynthie, au tombeau de Virgile [1],
Près des débris épars du temple de Vénus :

1. Le tombeau de Virgile, le célèbre poète latin (né à Andes, près de Mantoue, 69 av. J.-C., mort à Brindes, 19 av. J.-C.), se trouve dans la grotte du Pausilippe, non loin de Naples. G. R.

Là, sous les orangers, sous la vigne fleurie,
Dont le pampre flexible au myrte se marie
Et tresse sur la tête une voûte de fleurs,
Au doux bruit de la vague ou du vent qui murmure,
Seuls avec notre amour, seuls avec la nature,
La vie et la lumière auront plus de douceurs.
De mes jours pâlissants le flambeau se consume ;
Il s'éteint par degrés au souffle du malheur,
Ou s'il jette parfois une faible lueur,
C'est quand ton souvenir dans mon sein le rallume.
Je ne sais si les dieux me permettront enfin
D'achever ici-bas ma pénible journée :
Mon horizon se borne, et mon œil incertain
Ose l'étendre à peine au delà d'une année.
    Mais s'il faut périr au matin,
S'il faut, sur une terre au bonheur destinée,
    Laisser échapper de ma main
    Cette coupe que le destin
Semblait avoir pour moi de roses couronnée,
Je ne demande aux dieux que de guider mes pas
Jusqu'aux bords qu'embellit ta mémoire chérie,
De saluer de loin ces fortunés climats,
Et de mourir aux lieux où j'ai goûté la vie.

LES PRÉLUDES

LA GUERRE

La trompette a jeté le signal des alarmes :
« Aux armes! » et l'écho répète au loin : « Aux armes ! »
Dans la plaine soudain les escadrons épars,
Plus prompts que l'aquilon, fondent de toutes parts,
Et sur les flancs épais des légions mortelles
S'étendent tout à coup comme deux sombres ailes.

Le coursier, retenu par un frein impuissant,
Sur ses jarrets pliés s'arrête en frémissant;
La foudre dort encore, et sur la foule immense
Plane, avec la terreur, un lugubre silence :
On n'entend que le bruit de cent mille soldats
Marchant comme un seul homme au-devant du trépas,
Les roulements des chars, les coursiers qui hennissent,
Les ordres répétés qui dans l'air retentissent,
Ou le bruit des drapeaux soulevés par les vents,
Qui, dans les camps rivaux flottant à plis mouvants,
Tantôt semblent, enflés d'un souffle de victoire,
Vouloir voler d'eux-même au-devant de la gloire,
Et tantôt, retombant le long des pavillons,
De leurs funèbres plis couvrir leurs bataillons.

Mais sur le front des camps déjà les bronzes grondent :
Ces tonnerres lointains se croisent, se répondent :
Des tubes enflammés la foudre avec effort
Sort et frappe en sifflant comme un souffle de mort :
Le boulet dans les rangs laisse une large trace.
Ainsi qu'un laboureur qui passe et qui repasse,
Et, sans se reposer déchirant le vallon,
A côté du sillon creuse un autre sillon :
Ainsi le trait fatal dans les rangs se promène,
Et comme des épis les couche dans la plaine.
Ici tombe un héros moissonné dans sa fleur,
Superbe et l'œil brillant d'orgueil et de valeur.
Sur son casque ondulant, d'où jaillit la lumière,
Flotte d'un noir coursier l'ondoyante crinière :
Ce casque éblouissant sert de but au trépas;
Par la foudre frappé d'un coup qu'il ne sent pas,
Comme un faisceau d'acier il tombe sur l'arène :
Son coursier bondissant, qui sent flotter la rêne,
Lance un regard oblique à son maître expirant,
Revient, penche sa tête et le flaire en pleurant.
Là tombe un vieux guerrier qui, né dans les alarmes,

Eut les camps pour patrie, et pour amour, ses armes.
Il ne regrette rien que ses chers étendards,
Il les suit, en mourant, de ses derniers regards...
La mort vole au hasard dans l'horrible carrière;
L'un périt tout entier; l'autre sur la poussière,
Comme un tronc dont la hache a coupé les rameaux,
De ses membres épars voit voler les lambeaux,
Et, se traînant encor sur la terre humectée,
Marque en ruisseaux de sang sa trace ensanglantée.
Le blessé que la mort n'a frappé qu'à demi
Fuit en vain, emporté dans les bras d'un ami :
Sur le sein l'un de l'autre ils sont frappés ensemble,
Et bénissent du moins le coup qui les rassemble.
Mais de la foudre en vain les livides éclats
Pleuvent sur les deux camps : d'intrépides soldats,
Comme la mer qu'entr'ouvre une proue écumante
Se referme soudain sur sa trace fumante,
Sur les rangs écrasés formant de nouveaux rangs,
Viennent braver la mort sur les corps des mourants!...

Cependant, las d'attendre un trépas sans vengeance,
Les deux camps, animés d'une même vaillance,
Se heurtent, et, du choc ouvrant leurs bataillons,
Mêlent en tournoyant leurs sanglants tourbillons.
Sous le poids des coursiers les escadrons s'entr'ouvrent :
D'une voûte d'airain les rangs pressés se couvrent;
Les feux croisent les feux, le fer frappe le fer;
Les rangs entre-choqués lancent un seul éclair :
Le salpêtre, au milieu des torrents de fumée,
Brille et court en grondant sur la ligne enflammée,
Et, d'un nuage épais enveloppant leur sort,
Cache encor à nos yeux la victoire ou la mort.
Ainsi quand deux torrents, dans deux gorges profondes,
De deux monts opposés précipitant leurs ondes,
Dans le lit trop étroit qu'ils vont se disputer
Viennent au même instant tomber et se heurter,

Le flot choque le flot; les vagues courroucées
Rejaillissant au loin par les vagues poussées,
D'une poussière humide obscurcissent les airs,
Du fracas de leur chute ébranlent les déserts,
Et portant leur fureur au lit qui les rassemble,
Tout en s'y combattant, leurs flots roulent ensemble.
Mais la foudre se tait. Écoutez!... Des concerts
De cette plaine en deuil s'élèvent dans les airs :
La harpe, le clairon, la joyeuse cymbale,
Mêlant leurs voix d'airain, montent par intervalle,
S'éloignent par degrés, et sur l'aile des vents
Nous jettent leurs accords et les cris des mourants!...
De leurs brillants éclats les coteaux retentissent;
Le cœur glacé s'arrête, et tous les sens frémissent,
Et dans les airs pesants, que le son vient froisser,
On dirait qu'on entend l'âme des morts passer!
Tout à coup le soleil, dissipant le nuage,
Éclaire avec horreur la scène du carnage;
Et son pâle rayon, sur la terre glissant,
Découvre à nos regards de longs ruisseaux de sang,
Des coursiers et des chars brisés dans la carrière,
Des membres mutilés épars sur la poussière,
Les débris confondus des armes et des corps,
Et les drapeaux jetés sur des monceaux de morts.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères!
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères;
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, le fruit de vos amours...
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre!
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels, ce qu'un jour a détruit!
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible :
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,

Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balayeront leur poussière infectée,
Et le sol, engraissé de leurs restes fumants,
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements!

RETOUR AU FOYER

O vallons paternels, doux champs, humble chaumière
Au bord penchant des bois suspendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages;
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez-vous, ouvrez-vous! c'est moi.

Voilà du dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs.
Loin de moi les cités et leur vaine opulence!
Je suis né parmi les pasteurs.

Enfant, j'aimais comme eux à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir comme eux baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir.

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Et depuis, exilé de ces douces retraites,
Comme un vase imprégné d'une première odeur,
Toujours loin des cités des voluptés secrètes
Entraînaient mes yeux et mon cœur.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages !
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres que dans mes jeux j'insultais autrefois ;
Et toi qui loin de moi te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner dans vos riants asiles
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour ;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts ;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets ;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé,
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,
Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre :
C'est assez pour qui doit mourir.

1822.

J'avais vingt-neuf ans; j'étais marié et heureux. La poésie n'était plus pour moi qu'un délassement littéraire : ce n'était plus le déchirement sonore de mon cœur. J'écrivis les *Préludes* dans cette disposition d'esprit.

LA LIBERTÉ

OU UNE NUIT A ROME

Comme l'astre adouci de l'antique Élysée [1],
Sur les murs dentelés du sacré Colisée [2],

1. L'Elysée, séjour de délices réservé, suivant la fable antique, aux âmes des héros et des gens de bien.

2. Colisée, amphithéâtre de l'ancienne Rome, qui servait aux combats des gladiateurs : on peut en admirer aujourd'hui encore les ruines imposantes.

G. R.

L'astre des nuits, perçant des nuages épars,
Laisse dormir en paix ses longs et doux regards.
Le rayon qui blanchit les vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottants du lierre,
Dessine dans l'enceinte un lumineux sentier :
On dirait le tombeau d'un peuple tout entier,
Où la mémoire, errant après des jours sans nombre,
Dans la nuit du passé viendrait chercher une ombre.
Ici, de voûte en voûte élevé dans les cieux,
Le monument debout défie encor les yeux;
Le regard égaré dans ce dédale oblique,
De degrés en degrés, de portique en portique,
Parcourt en serpentant ce lugubre désert,
Fuit, monte, redescend, se retrouve et se perd.
Là, comme un front penché sous le poids des années,
La ruine, abaissant ses voûtes inclinées,
Tout à coup se déchire en immenses lambeaux,
Pend comme un noir rocher sur l'abîme des eaux;
Ou, des vastes hauteurs de son faîte superbe
Descendant par degrés jusqu'au niveau de l'herbe,
Comme un coteau qui meurt sous les fleurs d'un vallon,
Vient mourir à nos pieds sur des lits de gazon.
Sur les flancs décharnés de ces sombres collines,
Des forêts dans les airs ont jeté leurs racines :
Là le lierre jaloux de l'immortalité
Triomphe en possédant ce que l'homme a quitté,
Et, pareil à l'oubli, sur ces murs qu'il enlace,
Monte de siècle en siècle au sommet qu'il efface;
Le buis, l'if immobile et l'arbre des tombeaux
Dressent en frissonnant leurs funèbres rameaux,
Et l'humble giroflée, aux lambris suspendue,
Attachant ses pieds d'or dans la pierre fendue,
Et balançant dans l'air ses longs rameaux flétris,
Comme un doux souvenir fleurit sur des débris.
Aux sommets escarpés du fronton solitaire
L'aigle à la frise étroite a suspendu son aire :

Au bruit sourd de mes pas, qui troublent son repos,
Il jette un cri d'effroi grossi par mille échos,
S'élance dans le ciel, en redescend, s'arrête,
Et d'un vol menaçant plane autour de ma tête.
Du creux des monuments, de l'ombre des arceaux,
Sortent en gémissant de sinistres oiseaux :
Ouvrant en vain dans l'ombre une ardente prunelle,
L'aveugle amant des nuits bat les murs de son aile;
La colombe, inquiète à mes pas indiscrets,
Descend, vole et s'abat de cyprès en cyprès,
Et sur les bords brisés de quelque urne isolée
Se pose en soupirant, comme une âme exilée.

Les vents, en s'engouffrant sous ces vastes débris,
En tirent des soupirs, des hurlements, des cris :
On dirait qu'on entend le torrent des années
Rouler sous ses arceaux ses vagues déchaînées,
Renversant, emportant, minant de jours en jours
Tout ce que les mortels ont bâti sur son cours.
Les nuages, flottant dans un ciel clair et sombre,
En passant sur l'enceinte y font courir leur ombre,
Et tantôt, nous cachant le rayon qui nous luit,
Couvrent le monument d'une profonde nuit;
Tantôt, se déchirant sous un souffle rapide,
Laissent sur le gazon tomber un jour livide,
Qui, semblable à l'éclair, montre à l'œil ébloui
Ce fantôme debout du siècle évanoui;
Dessine en serpentant ses formes mutilées,
Les cintres verdoyants des arches écroulées,
Ses larges fondements sous nos pas entr'ouverts,
Ses frontons menaçants suspendus dans les airs,
Et l'éternelle croix, qui, surmontant le faîte,
Incline comme un mât battu par la tempête.

Rome, te voilà donc! O mère des Césars,
J'aime à fouler aux pieds tes monuments épars;

J'aime à sentir le temps, plus fort que ta mémoire,
Effacer pas à pas les traces de ta gloire!
L'homme serait-il donc de ses œuvres jaloux?
Nos monuments sont-ils plus immortels que nous?
Égaux devant le temps, non, ta ruine immense
Nous console du moins de notre décadence.
J'aime, j'aime à venir rêver sur ce tombeau,
A l'heure où de la nuit le lugubre flambeau
Comme l'œil du passé, flottant sur des ruines,
D'un pâle demi-deuil revêt tes sept collines.
Et, d'un ciel toujours jeune éclaircissant l'azur,
Fait briller les torrents sur les flancs de Tibur.
Ma harpe, qu'en passant l'oiseau des nuits effleure,
Sur tes propres débris te rappelle et te pleure,
Et jette aux flots du Tibre un cri de liberté,
Hélas! par l'écho même à peine répété.

« Liberté! nom sacré profané par cet âge,
J'ai toujours dans mon cœur adoré ton image,
Telle qu'aux jours d'Émile [1] et de Léonidas [2]
T'adorèrent jadis le Tibre et l'Eurotas,
Quand, tes fils se levant contre la tyrannie,
Tu teignais leurs drapeaux du sang de Virginie [3],
Ou qu'à tes saintes lois glorieux d'obéir,
Tes trois cents immortels s'embrassaient pour mourir,
Telle enfin que, d'Uri prenant ton vol sublime,
Comme un rapide éclair qui court de cime en cime,
Des rives du Léman aux rochers d'Appenzell,
Volant avec la mort sur la flèche de Tell [4],

1. Paul-Émile, consul romain, tomba glorieusement à Cannes en combattant les Carthaginois (216 av. J.-C.).

2. Léonidas, héros grec, s'immortalisa par sa belle défense contre les Perses, au passage des Thermopyles où il fut tué (480 av. J.-C.).

3. Virginie, jeune fille romaine que son père immola pour l'arracher aux mains d'Appius Claudius. Cette mort (449 av. J.-C.) devait amener l'abolition du Décemvirat.

4. Guillaume Tell, l'un des héros libérateurs de la Suisse (1307). (Voir ci-après Vies des grands hommes.) G. R.

Tu rassembles tes fils errants sur les montagnes,
Et, semblable au torrent qui fond sur leurs campagnes,
Tu purges à jamais d'un peuple d'oppresseurs
Ces champs où tu fondas ton règne sur les mœurs!

« Alors... Mais aujourd'hui pardonne à mon silence!
Quand ton nom profané par l'infâme licence,
Du Tage à l'Éridan épouvantant les rois,
Fait crouler dans le sang les trônes et les lois;
Détournant leurs regards de ce culte adultère,
Tes purs adorateurs, étrangers sur la terre,
Voyant dans ces excès ton saint nom s'abolir,
Ne le prononcent plus... de peur de l'avilir.
Il fallait t'invoquer, quand un tyran superbe
Sous ses pieds teints de sang nous foulait comme l'herbe,
En pressant sur son cœur le poignard de Caton.
Alors il était beau de confesser ton nom :
La palme des martyrs couronnait tes victimes,
Et jusqu'à leurs soupirs, tout leur était des crimes.
L'univers cependant, prosterné devant lui,
Adorait ou tremblait!... L'univers aujourd'hui
Au bruit des fers brisés en sursaut se réveille.
Mais qu'entends-je? et quels cris ont frappé mon oreille?
Esclaves et tyrans, opprimés, oppresseurs,
Quand tes droits ont vaincu, s'offrent pour tes vengeurs :
Insultant sans péril la tyrannie absente,
Ils poursuivent partout son ombre renaissante;
Et de la vérité couvrant la faible voix,
Quand le peuple est tyran, ils insultent aux rois.
Tu règnes cependant sur un siècle qui t'aime,
Liberté! tu n'as rien à craindre que toi-même.
Sur la pente rapide où roule en paix ton char,
Je vois mille Brutus... mais où donc est César? »

1822.

Je passai à Rome l'hiver de 1821 à 1822.

LA FENÊTRE DE LA MAISON PATERNELLE

Autour du toit qui nous vit naître
Un pampre étalait ses rameaux;
Ses grains dorés vers la fenêtre
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et ses enfants suçaient la branche.
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte,
Le vieux cep languit jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte,
Et moi, je pleure en y pensant.

C'est pourquoi la vigne, enlacée
Aux mémoires de mon berceau,
Porte à mon âme une pensée,
Et doit ramper sur mon tombeau.

1816.

PRIÈRE DE L'INDIGENT

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline
Qui soupire après un peu d'eau;

Providence qui les console,
Toi qui sais de quelle humble main
S'échappe la secrète obole
Dont le pauvre achète son pain;

Toi qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité;

Charge-toi seule, ô Providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs!

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné;
Car toujours leur main gauche ignore
Ce que leur main droite a donné.

1846.

LE LÉZARD

SUR LES RUINES DE ROME

Un jour, seul dans le Colisée[1],
Ruine de l'orgueil romain,
Sur l'herbe, de sang arrosée,
Je m'assis, Tacite[2] à la main.

Je lisais les crimes de Rome,
Et l'empire à l'encan vendu,
Et, pour élever un seul homme,
L'univers si bas descendu.

1. Voir plus haut, note 2, page 41.
2. Tacite, illustre historien latin né vers 54 de J.-C., mort vers 130. Nous avons de lui la *Vie d'Agricola*, un livre sur les mœurs *des Germains*, et une partie seulement des *Histoires* et des *Annales*. On sait avec quelle élévation de vue et quelle verve indignée Tacite a flétri, dans un style vif, coloré et concis, les crimes des Empereurs romains et la bassesse de leurs courtisans. G. R.

Je voyais la plèbe idolâtre,
Saluant les triomphateurs,
Baigner ses yeux sur le théâtre
Dans le sang des gladiateurs.

Sur la muraille qui l'incruste,
Je recomposais lentement
Les lettres du nom de l'Auguste
Qui dédia le monument.

J'en épelais le premier signe ;
Mais, déconcertant mes regards,
Un lézard dormait sur la ligne
Où brillait le nom des Césars.

Seul héritier des sept collines [1],
Seul habitant de ces débris,
Il remplaçait sous ces ruines
Le grand flot des peuples taris.

Sorti des fentes des murailles,
Il venait, de froid engourdi,
Réchauffer ses vertes écailles
Au contact du bronze attiédi.

Consul, César, maître du monde,
Pontife, Auguste, égal aux dieux,
L'ombre de ce reptile immonde
Éclipsait ta gloire à mes yeux !

La nature a son ironie :
Le livre échappa de ma main.
O Tacite, tout ton génie
Raille moins fort l'orgueil humain !

1846.

---

1. Les sept collines comprises dans l'enceinte de Rome (Palatin, Capitolin, Quirinal, Cœlius, Aventin, Viminal, Esquilin). G. R.

MORT DE SOCRATE

LA MORT DE SOCRATE[1]

La vérité, c'est Dieu.

Le soleil, se levant aux sommets de l'Hymette[2],
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et, frappant de ses feux les murs du Parthénon[3],
Comme un furtif adieu, glissait dans la prison;
On voyait sur les mers une poupe dorée,
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée[4],
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour[5];

1. Socrate, l'un des plus grands philosophes de l'antiquité, né à Athènes, en 470 av. J.-C., du sculpteur Sophronisque et de Phénarète, mort en 400, combattit la fausse science des sophistes et les excès de la démocratie athénienne. Accusé de corrompre la jeunesse et de détruire la religion par son enseignement, il fut condamné à boire la ciguë.

2. Hymette, une des montagnes qui dominent Athènes, célèbre par ses marbres et son miel.

3. Sur l'Acropole, c'est-à-dire sur le plateau qui s'élève au milieu d'Athènes, on peut admirer aujourd'hui encore les ruines majestueuses du *Parthénon*, temple tout en marbre blanc consacré par Périclès à la Déesse vierge (en grec Parthenos), à Minerve (Athenée), protectrice d'Athènes. Le petit temple de Thésée, merveilleusement conservé, est situé sur une éminence au nord-ouest de l'Acropole.

4. Athènes avait trois ports, le Pirée, Munychie, Phalère. G. R.

5. ÉCHÉCRATE.

Qu'est-ce donc que ce vaisseau?

PHÉDON

C'est, au dire des Athéniens, le même vaisseau sur lequel jadis Thésée conduisit en Crète les sept jeunes gens et les sept jeunes filles qu'il sauva en se sauvant lui-même. On raconte qu'à leur départ les Athéniens firent vœu à Apollon, si Thésée et ses compagnons échappaient à la mort, d'envoyer chaque année à Délos une Théorie; et, depuis ce temps, ils ne manquent pas d'accomplir leur vœu. Quand vient l'époque de la Théorie, une loi ordonne que la ville soit pure, et défend d'exécuter aucune sentence de mort avant que le vaisseau soit arrivé à Délos et revenu à Athènes; et quelquefois le voyage dure longtemps, lorsque les

Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons, aux vivants destinés,
Par des yeux sans regard ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière!
Ainsi l'homme exilé du champ de ses aïeux
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux.

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique,
Et sa femme [1], portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant dont la main joue avec les verrous.
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles.
La foule, inattentive au cri de ses douleurs,
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,
Et, reprenant bientôt sa course suspendue,
Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple semés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau occupant la jeunesse,
Et de ce Dieu sans nom, étranger dans la Grèce!
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice,
Et que la terre au ciel devait en sacrifice!
Socrate! et c'était toi qui, dans les fers jeté,
Mourais pour la justice et pour la vérité!

Enfin de ta prison les gonds bruyants roulèrent;
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent.

vents sont contraires. La Théorie commence aussitôt que le prêtre d'Apollon a couronné la poupe du vaisseau; ce qui eut lieu, comme je le disais, la veille du jugement de Socrate. Voilà pourquoi il s'est écoulé un si long intervalle entre sa condamnation et sa mort. (*Phédon* de Platon.)

1. Socrate eut pour première femme Xantippe, qui fut d'humeur difficile, et pour seconde femme la douce et tendre Myrto. C'est d'elle qu'il s'agit ici. G. R.

Mais Socrate, jetant un regard sur les flots,
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos :
« Regardez sur les mers cette poupe fleurie;
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie !
Saluons-la, dit-il : cette voile est la mort !
Mon âme, aussitôt qu'elle, entrera dans le port !
Et cependant parlez; et que ce jour suprême,
Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même !
Ne jetons point au vent les restes du festin;
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin :
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage;
Mais, couronné de fleurs, et les voiles aux vents,
Dans le port qui l'appelle il entre avec des chants !

« Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure :
Amis, n'en croyez rien ! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux.
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi; je meurs, je puis chanter ! »

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent :
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent :
« Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,
Parle-nous d'espérance et d'immortalité !
— Je le veux bien, dit-il : mais éloignons les femmes;
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos âmes;
Or, il faut, dédaignant les terreurs du tombeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau !

« Vous le savez, amis ; souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse,
Et du monde futur me découvrit les lois.
Était-ce quelque dieu caché dans une voix !
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète?
L'écho de l'avenir? la muse du poète?
Je ne sais; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En sons plus élevés me parle, me console;
Je reconnais plutôt sa divine parole,
Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens
Avec plus de silence écoute ses accents;
Soit que, comme l'oiseau, l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie;
Soit plutôt qu'oubliant le jour qui va finir,
Mon âme, suspendue aux bords de l'avenir,
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonier, le soir, errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue et s'approche du bord,
Distingue mieux la voix qui s'élève du port.
Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui;
Amis, écoutez donc! ce n'est plus moi, c'est lui [1] !... »

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir;
A ce signe muet soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent :
Simmias abaissait son manteau sur ses yeux;
Criton d'un œil pensif interrogeait les cieux;
Cébès penchait à terre un front mélancolique;
Anaxagore [2], armé d'un rire sardonique,

1. On sait que le génie familier ou démon intérieur dont parle ici Socrate n'était autre que la voix de sa conscience et de sa raison.

2. Simmias, Criton, Cébès, Anaxagore, Phédon, disciples et amis de Socrate.

G. R.

Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort !
Et, le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le serviteur des Onze [1],
De doute et de pitié tour à tour combattu,
Murmurait sourdement : « Que lui sert sa vertu ?
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre aux pieds du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore !
Du sage cependant la terrestre douleur
N'osait point altérer les traits ni la couleur ;
Son regard élevé loin de nous semblait lire ;
Sa bouche, où reposait son gracieux sourire,
Toute prête à parler, s'entr'ouvrait à demi ;
Son oreille écoutait son invisible ami ;
Ses cheveux effleurés du souffle de l'automne,
Dessinaient sur sa tête une pâle couronne,
Et, de l'air matinal par moments agités,
Répandaient sur son front des reflets argentés ;
Mais, à travers ce front où son âme est tracée,
On voyait rayonner sa sublime pensée,
Comme, à travers l'albâtre ou l'airain transparents,
La lampe, sur l'autel jetant ses feux mourants,
Par son éclat voilé se trahissant encore,
D'un reflet lumineux les frappe et les colore.
Comme l'œil sur les mers suit la voile qui part,
Sur ce front solennel attachant leur regard,
A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
Ses amis attentifs retenaient leur haleine ;
Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois ;

1. *Les Onze*, collège des magistrats chargés à Athènes de l'instruction des affaires criminelles. Le sort désignait un citoyen dans chacune des dix tribus, et on leur adjoignait un greffier. G. R.

Ils allaient pour jamais emporter cette voix!
Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Éole,
Leur âme impatiente attendait sa parole.
Enfin du ciel sur eux son regard s'abaissa,
Et lui, comme autrefois, sourit et commença :

« Quoi! vous pleurez, amis! vous pleurez quand mon âme,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports
Saluant ce jour pur qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir et la connaître!
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir?
Pourquoi pour la justice ai-je aimé de souffrir?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
Mon âme avec mes sens a-t-elle combattu?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu?...
C'est le prix du combat, la céleste couronne
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne;
La voix de Jupiter qui nous rappelle à lui!
Amis, bénissons-la! Je l'entends aujourd'hui :
Je pouvais, de mes jours disputant quelque reste,
Me faire répéter deux fois l'ordre céleste :
Me préservent les dieux d'en prolonger le cours!
En esclave attentif, ils m'appellent, j'y cours!
Et vous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes,
Amis, faites couler des parfums sur vos têtes!
Suspendez une offrande aux murs de la prison!
Et, le front couronné d'un verdoyant feston,
Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée,
Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée,
Vers le lit nuptial conduit après le bain,
Dans les bras de la mort menez-moi par la main!...

« Qu'est-ce donc que mourir? Briser ce nœud infâme,
Cet adultère hymen de la terre avec l'âme,

D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger!
Mourir n'est pas mourir, mes amis, c'est changer!
Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne,
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté,
Suit d'un pas chancelant, ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux
Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux;
Et, buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas, il commence de vivre! »

« — Mais mourir c'est souffrir; et souffrir est un mal.
— Amis, qu'en savons-nous? Et quand l'instant fatal,
Consacré par le sang comme un grand sacrifice,
Pour ce corps immolé serait un court supplice,
N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit?
L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit.
Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne;
Nous fûmes à la vie enfantés avec peine,
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité!
. . . .
. . . .

Et déjà le soleil était sur les montagnes,
Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu.
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète;
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymette;
Le Cythéron[1] nageait dans un océan d'or;
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,

1. Le mont Taygète qui domine Sparte en Laconie. Le Cythéron est la chaîne servant de limite entre l'Attique et la Béotie. G. R.

Modérant près du bord sa course suspendue,
Repliait, en chantant, sa voile détendue ;
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres.
« Hâtons-nous, mes amis, voici l'heure du bain.
Esclaves, versez l'eau dans le vase d'airain !
Je veux offrir aux dieux une victime pure. »
Il dit ; et, se plongeant dans l'urne qui murmure,
Comme fait à l'autel le sacrificateur,
Il puisa dans ses mains le flot libérateur,
Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde ;
Puis, d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
Parfuma ses cheveux, et reprit en ces mots :
« Nous oublions le Dieu pour adorer ses traces !
Me préserve Apollon de blasphémer les Grâces,
Hébé versant la vie aux célestes lambris,
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,
Ni surtout de Vénus la riante ceinture
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,
Ni l'éternel Saturne, ou le grand Jupiter,
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air !
Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Élysée
Sont l'image de Dieu par nous divinisée,
Des lettres de son nom sur la nature écrit,
Une ombre que ce Dieu jette sur notre esprit !
A ce titre divin ma raison les adore,
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore ;
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,
Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,
Ne sont pas seulement des songes du génie,
Mais les brillants degrés de l'échelle infinie
Qui, des êtres semés dans ce vaste univers,
Sépare et réunit tous les astres divers.

Peut-être qu'en effet, dans l'immense étendue,
Dans tout ce qui se meut, une âme est répandue;
Que ces astres brillants sur nos têtes semés
Sont des soleils vivants et des feux animés;
Que l'Océan, frappant sa rive épouvantée,
Avec ses flots grondants roule une âme irritée;
Que notre air embaumé volant dans un ciel pur
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur;
Que le jour est un œil qui répand la lumière,
La nuit, une beauté qui voile sa paupière;
Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu!

« Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre :
Par delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
Il est sous la nature, il est au fond des cieux,
Quelque chose d'obscur et de mystérieux
Que la nécessité, que la raison proclame,
Et que voit seulement la foi, cet œil de l'âme!
Contemporain des jours et de l'éternité!
Grand comme l'infini, seul comme l'unité!
Impossible à nommer, à nos sens impalpable!
Son premier attribut, c'est d'être inconcevable!
Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui!
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance,
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence!
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le dieu de vos dieux! c'est le seul! c'est le mien!... »

. . . .
. . . .

En détournant les yeux, le serviteur des Onze
Lui tendait le poison dans la coupe de bronze;
Socrate la reçut d'un front toujours serein,
Et, comme un don sacré l'élevant dans sa main

Sans suspendre un moment sa phrase commencée,
Avant de la vider acheva sa pensée.

. . . .

. . . .

Tel qu'un triste soupir de la rame et des flots
Se mêle sur les mers aux chants des matelots,
Pendant cet entretien une funèbre plainte
Accompagnait sa voix sur le seuil de l'enceinte :
Hélas ! c'était Myrto demandant son époux,
Que l'heure des adieux ramenait parmi nous.
L'égarement troublait sa démarche incertaine;
Et, suspendus aux plis de sa robe qui traîne,
Deux enfants, les pieds nus, marchant à ses côtés,
Suivaient en chancelant ses pas précipités.
Avec ses longs cheveux elle essuyait ses larmes ;
Mais leur trace profonde avait flétri ses charmes ;
Et la mort sur ses traits répandait sa pâleur :
On eût dit qu'en passant l'impuissante douleur,
Ne pouvant de Socrate atteindre la grande âme,
Avait respecté l'homme et profané la femme !
De terreur et d'amour saisie à son aspect,
Elle pleurait sur lui dans un tendre respect.
Telle, aux fêtes du dieu pleuré par Cythérée,
Sur le corps d'Adonis [1] la bacchante éplorée,
Partageant de Vénus les divines douleurs,
Réchauffe tendrement le marbre de ses pleurs,
De sa bouche muette avec respect l'effleure,
Et paraît adorer le beau dieu qu'elle pleure !

Socrate, en recevant ses enfants dans ses bras,
Baisa sa joue humide et lui parla tout bas :
Nous vîmes une larme, et ce fut la dernière,
Sous ses cils abaissés rouler dans sa paupière.
Puis d'un bras défaillant offrant ses fils aux dieux :

1. Adonis, personnage mythologique, célèbre par sa beauté et aimé de Vénus, la déesse de Cythère. G. R.

« Je fus leur père ici, vous l'êtes dans les cieux !
Je meurs, mais vous vivez! Veillez sur leur enfance !
Je les lègue, ô dieux bons, à votre providence!... »

Mais déjà le poison dans ses veines versé
Enchaînait dans son cours le flot du sang glacé :
On voyait vers le cœur, comme une onde tarie,
Remonter pas à pas la chaleur et la vie,
Et ses membres roidis, sans force et sans couleur,
Du marbre de Paros imitaient la pâleur.
En vain Phédon, penché sur ses pieds qu'il embrasse,
Sous sa brûlante haleine en réchauffait la glace,
Son front, ses mains, ses pieds, se glaçaient sous nos doigts;
Il ne nous restait plus que son âme et sa voix !
Semblable au bloc divin d'où sortit Galatée[1]
Quand une âme immortelle à l'Olympe empruntée,
Descendant dans le marbre à la voix d'un amant,
Fait palpiter son cœur d'un premier sentiment,
Et qu'ouvrant sa paupière au jour qui vient d'éclore,
Elle n'est plus un marbre, et n'est pas femme encore.
Était-ce de la mort la pâle majesté,
Ou le premier rayon de l'immortalité ?
Mais son front rayonnant d'une beauté sublime
Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme[2],
Et nos yeux, qui cherchaient à saisir son adieu,
Se détournaient de crainte et croyaient voir un dieu !
Quelquefois l'œil au ciel il rêvait en silence ;
Puis, déroulant les flots de sa sainte éloquence,
Comme un homme enivré du doux jus du raisin,
Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin,
Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres[3],
En mots entrecoupés il parlait à des ombres :

1. Galatée, nom de la statue créée par le sculpteur Pygmalion, à laquelle Vénus, sur la prière de celui-ci, aurait communiqué la vie.

2. Ville de Didyme, sur la côte d'Ionie, un peu au sud de Milet, renommée par son oracle d'Apollon. Le temple du dieu (aujourd'hui en ruines) est un beau modèle de l'architecture ionique.

3. A la recherche de sa femme Eurydice qui avait péri de la morsure d'un serpent.

G. R.

« Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus[1] !
Courbez-vous, et pleurez, vous ne le verrez plus !
Que la vague, en frappant le marbre du Pirée,
Jette avec son écume une voix éplorée !
Les dieux l'ont rappelé ! ne le savez-vous pas ?...
Mais ses amis en deuil, où portent-ils leurs pas ?
Voilà Platon, Cébès, ses enfants et sa femme !
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son âme !
Ils vont d'un pas furtif, aux lueurs de Phébé,
Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé,
Et, penchés sur mon urne, ils paraissent attendre
Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre.
Oui, je vais vous parler, amis, comme autrefois,
Quand penchés sur mon lit vous aspiriez ma voix !...
Mais que ce temps est loin ! et qu'une courte absence
Entre eux et moi, grands dieux, a jeté de distance !
Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
Levez les yeux, voyez !... Ils ne m'entendent pas !
Pourquoi ce deuil ? pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes ?
Épargne au moins, Myrto, tes longues tresses blondes ;
Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés :
Myrto, Platon, Cébès, amis !... si vous saviez !... »
. . . .
Cependant dans son sein son haleine oppressée,
Trop faible pour prêter des sons à sa pensée,
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas ! venait mourir,
Puis semblait tout à coup palpiter et courir :
Comme, prêt à s'abattre aux rives paternelles,
D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes,
Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès penché sur notre ami,
Rappelant dans ses yeux l'âme qui s'évapore,
Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore :

1. L'Académie était un endroit situé au nord-ouest d'Athènes, sur les bords du Céphise et consacré dans l'origine au héros Académus. C'était une promenade toute plantée d'oliviers, de platanes et de cyprès où enseignèrent Platon et, après lui, ses disciples, nommés de là Academici. G. R.

« Dors-tu ? lui disait-il ; la mort, est-ce un sommeil ? »
Il recueillit sa force, et dit : « C'est un réveil !
— Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres ?
— Non ; je vois un jour pur poindre dans les ténèbres.
— N'entends-tu pàs des cris, des gémissements ? — Non !
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom !
— Que sens-tu ? — Ce que sent la jeune chrysalide,
Quand, livrant à la terre une dépouille aride,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux,
Le souffle du matin la roule dans les cieux.
— Ne nous trompais-tu pas ? réponds : l'âme était-elle... ?
— Croyez-en ce sourire, elle était immortelle !...
— De ce monde imparfait qu'attends-tu pour sortir ?
— J'attends, comme la nef, un souffle pour partir.
— D'où viendra-t-il ? — Du ciel. — Encore une parole !
— Non ; laisse en paix mon âme, afin qu'elle s'envole !

. . . .

Il dit, ferma les yeux pour la dernière fois,
Et resta quelque temps sans haleine et sans voix.
Un faux rayon de vie errant par intervalle
D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.
Ainsi, dans un soir pur de l'arrière-saison,
Quand déjà le soleil a quitté l'horizon,
Un rayon oublié des ombres se dégage,
Et colore en passant les flancs d'or d'un nuage.
Enfin plus librement il semble respirer,
Et, laissant sur ses traits son doux sourire errer :
« Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie !
Ils m'ont guéri ! — De quoi ? dit Cébès. — De la vie !... »
Puis un léger soupir de ses lèvres coula,
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla[1].
Était-ce... ? Je ne sais ; mais, pleins d'un saint dictame,
Nous sentîmes en nous comme une seconde âme !...

1. Hybla, nom de trois anciennes villes de Sicile. L'une d'elles, au sud-est de Catane, était célèbre par son miel qui rivalisait avec celui de l'Hymette en Attique. G. R.

. . . .
. . . .

Comme un lis sur les eaux et que la rame incline,
Sa tête mollement penchait sur sa poitrine ;
Ses longs cils, que la mort n'a fermés qu'à demi,
Retombant en repos sur son œil endormi,
Semblaient comme autrefois sous leur ombre abaissée,
Recueillir le silence, ou voiler la pensée.
La parole surprise en son dernier essor
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas ! errait encor,
Et ses traits, où la vie a perdu son empire,
Étaient comme frappés d'un éternel sourire...
Sa main, qui conservait son geste habituel,
De son doigt étendu montrait encor le ciel ;
Et quand le doux regard de la naissante aurore,
Dissipant par degrés les ombres qu'il colore,
Comme un phare allumé sur un sommet lointain,
Vint dorer son front mort des ombres du matin,
On eût dit que Vénus, d'un deuil divin suivie,
Venait pleurer encor sur son amant sans vie ;
Que la triste Phébé de son pâle rayon
Caressait, dans la nuit, le sein d'Endymion[1] :
Ou que du haut du ciel l'âme heureuse du sage
Revenait contempler le terrestre rivage,
Et, visitant de loin le corps qu'elle a quitté
Réchéchissait sur lui l'éclat de sa beauté,
Comme un astre bercé dans un ciel sans nuage
Aime à voir dans les flots briller sa chaste image.

. . . .
. . . .

On n'entendait autour ni plainte ni soupir !...
C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là mourir !

1. Endymion, berger de Carie (Asie Mineure), était d'une rare beauté. Diane, la déesse de la chasse que la mythologie identifie avec la déesse Hécate, des Enfers, et avec Phébé (la lune), s'en serait éprise. G. R.

LE DERNIER CHANT DU PÈLERINAGE D'HAROLD[1].

HAROLD AUX PRISES AVEC L'INFIDÈLE.

. . . .

Silence!... Est-ce un nuage ou l'ombre d'une voile
Qui du soir tout à coup vient dérober l'étoile?
L'ombre approche, s'étend. « Aux armes! un vaisseau!
Comme un noir ouragan, son poids fait plier l'eau;
Ses trois ponts élevés d'étages en étages,
Ses antennes, ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Cachant l'azur du ciel aux yeux des matelots,
D'une nuit menaçante obscurcissent les flots.
Tel un vautour des mers, fondant sur l'hirondelle,
Couvre déjà l'oiseau de l'ombre de son aile.
Quel est le pavillon? C'est l'odieux croissant.
Qu'entend-on sur son bord? un soupir gémissant,
Les sanglots des enfants et des vierges plaintives
Qui pleurent de Chio les paternelles rives,
Et qu'un vainqueur cruel traîne en captivité
Pour présenter leur tête ou vendre leur beauté[2].
« Délivrons, dit Harold, ou vengeons ces victimes!
Que l'amour ne soit pas le prix sanglant des crimes!
Feu!... » L'éclair est moins prompt : le tonnerre ennemi
Éveille coup sur coup l'Ottoman endormi;
Chaque boulet, fidèle au regard qui le guide,
Semble emprunter de l'homme un instinct homicide,
Trace un sillon sanglant dans les rangs qu'il abat,
Fait écrouler le pont sous les débris du mât,

1. Épisode de l'insurrection nationale des Grecs contre les Turcs, qui éclata le 21 mars 1821. A la suite de combats héroïques, l'existence de la Grèce comme monarchie indépendante fut reconnue (3 fév. 1830). — Lamartine fait ici d'Harold la personnification de l'héroïsme grec.

2. Les Turcs avaient enlevé en masse les femmes et les enfants de l'île de Chio (1822). (Voir l'*Enfant grec* dans nos Extraits de Victor Hugo, édition des Écoles, Paris, 1887, Hetzel-Quantin.) G. R.

Ou brise le timon dans les mains du pilote.
Déjà, comme un corps mort, la masse immense flotte;
En vain, pour éloigner le plomb qui fond sur eux,
Ses trois ponts à la fois vomissent tous leurs feux :
Comme un adroit lutteur, le brick léger s'efface;
Les coups mal dirigés se perdent dans l'espace;
Cent boulets sur les flots vont jaillir en sifflant;
Puis, d'un coup de timon rapporté sur son flanc,
Dans ses agrès brisés son mât penché s'engage,
Harold, le sabre en main, s'élance à l'abordage,
Et, faisant tournoyer son glaive autour de lui,
Trace un cercle sanglant : tout tombe, ou tout a fui.
C'en est fait! ses guerriers, élancés sur sa trace,
Du pont jonché de morts ont balayé l'espace.

« Rendez-vous ! » Mais quel cri de surprise et d'horreur
Dans son sanglant triomphe arrête le vainqueur?
L'Ottoman veut-il donc périr avec sa proie?
Voyez! déjà la flamme en torrents se déploie;
Du pied fumant des mâts monte un long cri de mort.
Harold épouvanté s'élance sur son bord,
Et, du navire en feu détachant son navire,
Hors du vent enflammé lentement se retire.
Pleurant sur son triomphe, il contemple de loin
Ce funèbre bûcher dont l'abîme est témoin.
Excité par les vents, le rapide incendie
De sabords en sabords court, monte, se replie,
Remonte, redescend, rase les flots fumants,
Entoure le vaisseau de ses feux écumants,
Et, sous les coups du vent éparpillant ses flammes,
Revient, et l'engloutit sous ses brûlantes lames;
Lançant ses dards en feu, glissant comme un serpent,
Le long des mâts noircis il s'élève en rampant;
La vergue tombe en feu sur le pont qu'elle écrase;
La voile en frémissant se déroule et s'embrase;
Emportés dans les airs, ses lambeaux enflammés

Vont tomber sur les flots à demi consumés,
Et la mer, les portant sur les vagues profondes,
Semble rouler au loin des flammes au lieu d'ondes.
Mais le salpêtre en feu lance un dernier éclair;
L'air frémit, le coup part, le vaisseau vole en l'air:
Ses éclats, retombant de distance en distance,
Sèment d'un son lugubre un lugubre silence;
L'onde éteint les débris, l'air emporte le bruit,
Et l'Océan n'est plus que silence et que nuit.

Mais sur les flots obscurs quel son renaît, expire,
Et comme un cri plaintif roule autour du navire?
Serait-ce...? Harold, rebelle aux cris des matelots,
Reconnaît une voix... s'élance au sein des flots,
Nage au bruit, voit flotter sur la nuit de l'abîme
Un débris qu'embrassait une jeune victime,
L'arrache aux flots jaloux, l'emporte triomphant,
Et revient sur le pont déposer... une enfant.
Essuyant ses beaux yeux du flot qui les inonde,
De ses cheveux trempés il fait ruisseler l'onde,
La réchauffe aux rayons d'un foyer allumé,
Et, sous son vêtement à demi consumé,
Aux anneaux d'un collier qui pend sur sa poitrine,
Il découvre un portrait!... Il le prend, il s'incline;
Aux lueurs de la flamme il contemple... Grands dieux!
Ces traits sont ceux d'Harold!!! Il n'en croit pas ses yeux.
« Quel est ton nom? — Adda. — Ton pays? — Épidaure[1].
— Ta mère? — Éloydné. — Ton père? — Je l'ignore:
Ma mère, en expirant sous le glaive assassin,
Cacha, sans le nommer son image en mon sein.
On dit qu'un étranger... Mais qui sait ce mystère?
— C'est assez, dit Harold; va. Je serai ton père! »
Et, pressant sur son cœur l'enfant abandonné,
Il murmurait tout bas le nom d'Éloydné,

1. Epidaure, ville grecque sur le golfe de Nauplie. C'est là que fut proclamée, dans un congrès national (1er janvier 1822), l'indépendance de la Grèce. G. R.

Soit qu'il sût le secret de sa triste naissance,
Soit qu'il fût attendri des grâces de l'enfance
Et voulût opposer à son cœur attristé
Cette image du ciel : innocence et beauté !

. . . .

LA GRÈCE

. . . .

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,
Du sein brillant des mers voit une étoile éclore ;
Terre dont l'Océan, avec un triste orgueil,
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil,
Et dont le souvenir, planant sur ses rivages,
Se répand sur les flots comme un parfum des âges.
C'est la Grèce ! A ce nom, à cet auguste aspect,
L'esprit anéanti de pitié, de respect,
Contemplant du destin le déclin et la cime,
De la gloire au néant a mesuré l'abîme.
Par les pas des tyrans ses bords sont profanés,
Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,
Et sur l'autel du Christ, brisé par la conquête,
L'Ottoman fait baiser le turban du Prophète :
Mais, à travers ce deuil, le regard enchanté
Reconnaît en pleurant son antique beauté,
Et la nature au moins, par le temps rajeunie,
Y triomphe de l'homme et de la tyrannie.
C'est toujours le pays du soleil et des dieux ;
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux,
Et, noyant les contours de leur cime azurée,
Semblent encor nager dans une onde éthérée.
Ses coteaux, abaissant leurs cintres inclinés,
Par l'arbre de Minerve [1] à demi couronnés,

1. L'olivier, symbole de la paix, était consacré à Minerve. G. R.

Expirent par degrés sur la plage sonore
Où Syrinx[1] sur les flots semble gémir encore;
Et, présentant aux yeux leurs penchants escarpés,
Du soleil tour à tour selon l'heure frappés,
Au mouvement du jour qui chasse l'ombre obscure,
Paraissent ondoyer en vagues de verdure.
Là, l'histoire et la fable ont semé leurs grands noms
Sur des débris sacrés, sur les mers, sur les monts.
Ce sommet, c'est le Pinde[2]; et ce fleuve est Alphée[3] !
Chaque pierre a son nom, chaque écueil son trophée;
Chaque flot a sa voix, chaque site a son dieu;
Une ombre du passé plane sur chaque lieu.
Ces marais sont le Styx[4], ce gouffre est la Chimère[5] !
Et, touchés par les pieds de la muse d'Homère,
Ces bords où sont écrits vingt siècles éclatants,
Retentissant encor des pas lointains du temps,
D'un poème scellé par la gloire et les âges,
Semblent, à chaque pas, dérouler d'autres pages.
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler,
Et, frappé tour à tour de son deuil, de ses charmes,
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes.
Tel, si, pendant le cours d'un songe dont l'erreur
Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,
Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère;

1. Syrinx, nymphe d'Arcadie, poursuivie par le dieu Pan, s'élança dans les eaux du Ladon, affluent de l'Alphée, fleuve du Péloponèse, ne laissant à sa place que des roseaux. Pan en arracha plusieurs et s'en servit pour fabriquer une flûte à sept tuyaux qui prit en grec le nom de Syrinx.

2. Le Pinde, chaîne de montagnes de la Grèce, consacrée autrefois à Apollon et aux Muses, sépare l'Epire de la Thessalie.

3. Alphée, fleuve du Péloponèse.

4. Le Styx, rivière du Péloponèse, dont les Anciens avaient fait un fleuve des Enfers. On l'appelle aujourd'hui Mavro-Nero (l'eau noire).

5. Chimère, volcan éteint au sommet du mont Cragus en Lycie (Asie Mineure), a donné naissance à la fable de la chimère, monstre vomissant des flammes, qui aurait été tué par le héros Bellérophon. G. R.

Dévorant du regard ce fantôme chéri,
Il contemple en pleurant ce sein qui l'a nourri,
Ces bras qui l'ont porté, ces yeux dont la lumière
Fut le premier flambeau qui guida sa paupière,
Ces lèvres dont l'accent, si doux à répéter,
Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter,
Ce front qu'à ses baisers dérobe un voile sombre :
Et, lui tendant les bras, il n'embrasse qu'une ombre.

. . . .

HOMÈRE

. . . .

Homère[1] ! A ce grand nom, du Pinde à l'Hellespont[2],
Les airs, les cieux, les flots, la terre, tout répond.
Monument d'un autre âge et d'une autre nature,
Homme, l'homme n'a plus le mot qui te mesure!
Son incrédule orgueil s'est lassé d'admirer,
Et, dans son impuissance à te rien comparer,
Il te confond de loin avec ces fables même,
Nuages du passé qui couvrent ton poème.
Cependant tu fus homme, on le sent à tes pleurs!
Un dieu n'eût pas si bien fait gémir nos douleurs!
Il faut que l'immortel qui touche ainsi notre âme
Ait sucé la pitié dans le lait d'une femme.
Mais dans ces premiers jours, où d'un limon moins vieux
La nature enfantait des monstres ou des dieux,
Le ciel t'avait créé dans sa magnificence
Comme un autre Océan, profond, sans rive, immense;
Sympathique miroir qui, dans son sein flottant,
Sans altérer l'azur de son flot inconstant,

1. Homère, le plus grand poète épique de la Grèce (xe siècle av. J. C.), le chantre de l'Iliade et de l'Odyssée.
2. Hellespont, aujourd'hui détroit des Dardanelles, entre l'Europe et l'Asie.
G. R.

Réfléchit tour à tour les grâces de ses rives,
Les bergers poursuivant les nymphes fugitives,
L'astre qui dort au ciel, le mât brisé qui fuit,
Le vol de la tempête aux ailes de la nuit,
Ou les traits serpentants de la foudre qui gronde,
Rasant sa verte écume et s'éteignant dans l'onde!

Cependant l'univers, de tes traces rempli,
T'accueillit, comme un dieu... par l'insulte et l'oubli!
On dit que, sur ces bords où règne ta mémoire,
Une lyre à la main tu mendiais ta gloire!...
Ta gloire! Ah! qu'ai-je dit? Ce céleste flambeau
Ne fut aussi pour toi que l'astre du tombeau!
Tes rivaux, triomphant des malheurs de ta vie,
Plaçant entre elle et toi les ombres de l'envie,
Disputèrent encore à ton dernier regard
L'éclat de ce soleil qui se lève si tard.
La pierre du cercueil ne sut pas t'en défendre;
Et, de ces vils serpents qui rongèrent ta cendre,
Sont nés, pour dévorer les restes d'un grand nom,
Pour souiller la vertu d'un éternel poison
Ces insectes impurs, ces ténébreux reptiles,
Héritiers de la honte et du nom des Zoïles [1],
Qui, pareils à ces vers par la tombe nourris,
S'acharnent sur la gloire et vivent de mépris!
C'est la loi du destin, c'est le sort de tout âge :
Tant qu'il brille ici-bas, tout astre a son nuage.
Le bruit d'un nom fameux, de trop près entendu,
Ressemble aux sons heurtés de l'airain suspendu,
Qui, répandant sa voix dans les airs qu'il éveille,
Ébranle tout le temple et tourmente l'oreille,
Mais, qui, vibrant de loin, et d'échos en échos
Roulant ses sons éteints dans les bois, sur les flots,

1. Nom d'un critique d'Homère, devenu la personnification du critique envieux et ignorant. G. R.

Comme un céleste accent, dans la vague soupire,
Dans l'oreille attentive avec mollesse expire,
Attendrit la pensée, élève l'âme aux cieux,
De ses accords sacrés charme l'homme pieux,
Et, tandis que le son lentement s'évapore,
Au bruit qu'il n'entend plus le fait rêver encore.

HÉROISME MATERNEL DES FEMMES GRECQUES

. . . .

« C'était un tertre vert sur un pic suspendu :
L'Érymanthe[1] à nos pieds, par un torrent fendu,
Découvrait tout à coup un gouffre vaste et sombre
Dont l'œil épouvanté n'osait mesurer l'ombre.
Des rochers s'y dressaient, sur leur base tremblants ;
Des troncs déracinés en hérissaient les flancs ;
Des vautours tournoyants, plongeant dans les ténèbres,
En frappaient les parois de leurs ailes funèbres,
Et, dans le fond voilé du gouffre sans repos,
On entendait, sans voir, mugir, hurler des flots,
Dont les vents engouffrés dans l'abîme qui fume
Sur ses bords déchirés roulaient, brisaient l'écume,
Et, du noir précipice épaississant la nuit,
D'une foudre éternelle y redoublaient le bruit.
De ce sublime écueil environné d'orage,
Nos yeux plongeaient aussi sur le lieu du carnage.
Ils voyaient, sous le fer des cruels musulmans,
Tomber l'un après l'autre amis, frères, amants,
Et par leur nombre, hélas ! que le glaive dévore,
Nous comptions les instants qui nous restaient encore.
Déjà, sur les débris d'un peuple tout entier,
Le féroce Ottoman s'ouvre un sanglant sentier.

1. L'Erymanthe, appellation ancienne d'une montagne d'Arcadie qui donna son nom à un torrent y prenant sa source. G. R.

Une femme, une mère, ô désespoir sublime !
« Il ne nous reste plus qu'un vengeur... c'est l'abîme! »
Dit-elle ; et vers le bord précipitant ses pas,
Elle montre l'enfant qui sourit dans ses bras,
De sa bouche entr'ouverte arrache la mamelle,
L'élève dans ses mains, tremble, hésite, chancelle,
Et, s'animant aux cris d'un vainqueur furieux,
Le lance dans l'abîme en détournant les yeux...
Le gouffre retentit en dévorant sa proie.
Elle sourit au bruit que l'écho lui renvoie,
Et, se tournant vers nous : « Vous frémissez ! pourquoi ?
« Il est libre, dit-elle. Et vous, imitez-moi,
« Mères, qui, nourrissant vos fils du lait des braves,
« N'avez pas dans vos flancs porté de vils esclaves ! »
Chaque mère, à ces mots, dans l'abîme sans fond
Jette un poids à son tour, et l'abîme répond ;
Puis, formant tout à coup une funèbre danse,
Entrelaçant nos mains et tournant en cadence,
Aux accents de ce chœur qu'aux rives de l'Ysmen[1]
Les vierges vont chanter aux fêtes de l'hymen,
Notre foule en s'ouvrant forme une ronde immense ;
Et chaque fois que l'air finit et recommence,
Celle que son destin ramène sur le bord,
Comme un anneau brisé d'une chaîne de mort,
S'en détache, et d'un saut s'élance dans l'abîme :
Le bruit sourd de son corps, roulant de cime en cime,
Du gouffre insatiable ébranlant les échos,
Accompagnait le chœur qui chantait en ces mots :
Contraste déchirant, air gracieux et tendre
Qu'en des jours plus heureux nos voix faisaient entendre,
Et dont le doux refrain et l'amoureux accord
Doublaient en cet instant les horreurs de la mort !

« Semez, semez, de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose !

1. Ysmen, rivière de Béotie, consacrée à Apollon. G. P.

Pourquoi pleurer? C'est ton jour le plus beau!
Vierge aux yeux noirs, pourquoi pencher ta tête
Comme un beau lis courbé par la tempête,
Que son doux poids fait incliner sur l'eau?

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

C'est ton amant! Il vient; j'entends ses pas;
Que cet anneau soit le sceau de sa flamme
Si ton amour est entré dans son âme,
Sans la briser il n'en sortira pas.

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Entre tes mains prends ce sacré flambeau;
Vois comme il jette une flamme embaumée!
Que d'un feu pur votre âme consumée,
Parfume ainsi la route du tombeau!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Vois-tu jouer ces chevreaux couronnés,
Que sur ton seuil ont laissé tes compagnes?
Ainsi bientôt l'émail de nos campagnes
Verra bondir tes heureux nouveau-nés.

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Vole au vallon, courbe un myrte en cerceau
Pour ombrager ton enfant qui sommeille;
Le moissonneur prépare sa corbeille,
La jeune mère arrondit son berceau!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose!

Sais-tu les airs qu'il faut pour assoupir
Le jeune enfant qui pend à la mamelle?

Entends, entends gémir la tourterelle;
D'une eau qui coule imite le soupir!

Semez, semez de narcisse et de rose,
Semez la couche où la beauté repose! »

CHANT DU SACRE

LA CATHÉDRALE DE REIMS UN JOUR DE SACRE.

La nuit couvre de Reims l'antique cathédrale;
Mille flambeaux semant la voûte triomphale,
De colonne en colonne et d'arceaux en arceaux,
Étendent sur la nef leurs lumineux réseaux,
Et, se réfléchissant sur le bronze ou la pierre,
Font serpenter au loin des ruisseaux de lumière.
De soie et de velours les parvis sont tendus :
Les écussons royaux aux piliers suspendus,
Flottant par intervalle au souffle de la brise,
Font de soixante rois ondoyer la devise.
L'autel est ombragé d'arbres et d'étendards;
Ceux que la Palestine a vus sur ses remparts,
Ceux qu'enleva Philippe aux plaines de Bovines,
Et ceux qui d'Orléans sauvèrent les ruines,
Ce panache d'Ivry que fit flotter un roi,
Ceux que ravit Condé sous les feux de Rocroi,
Ceux enfin qui, guidant les fils de la victoire,
Du Tage au Borysthène ont porté notre gloire,
Et n'ont rien rapporté de Vienne et d'Austerlitz
Que cent noms immortels sur leurs lambeaux écrits,
Noirs, souillés, mutilés, teints de sang et de poudre,
Déchirés par le sabre ou percés par la foudre,
Pendent du haut des murs, entre leurs plis mouvants
De ce dôme sonore emprisonnent les vents,
Et semblent murmurer, en roulant sur leur lance
« Voilà l'ombre qui sied au front d'un roi de France ! »

29 mai 1825.

PREMIÈRES

HARMONIES POÉTIQUES

ET RELIGIEUSES

HYMNE A LA DOULEUR

Frappe encore, ô Douleur, si tu trouves la place!
Frappe, ce cœur saignant t'abhorre et te rend grâce.
Puissance qui ne sais plaindre ni pardonner!
Quoique mes yeux n'aient plus de pleurs à te donner,
Il est peut-être en moi quelque fibre sonore
Qui peut sous ton regard se torturer encore,
Comme un serpent coupé, sur le chemin gisant,
Dont le tronçon se tord sous le pied du passant,
Quand l'homme, ranimant une rage assouvie,
Cherche encor la douleur où ne bat plus la vie!
Il est peut-être encor dans mon cœur déchiré
Quelque cri plus profond et plus inespéré
Que tu n'as pas encor tiré d'une âme humaine,
Musique ravissante aux transports de la haine!
Cherche! je m'abandonne à ton regard jaloux,
Car mon cœur n'a plus rien à sauver de tes coups.
Souvent pour prolonger ma vie et ma souffrance,
Tu visitas mon sein d'un rayon d'espérance,
Comme on laisse reprendre haleine aux voyageurs,
Pour les mener plus loin au sentier des douleurs ;
Souvent, dans cette nuit qu'un éclair entrecoupe,
De la félicité tu me tendis la coupe,
Et, quand elle écumait sous mes désirs ardents,
Ta main me la brisait pleine contre les dents,
Et tu me déchirais, dans tes cruels caprices,
La lèvre aux bords sanglants du vase des délices!

Et maintenant, triomphe ! Il n'est pas dans mon cœur
Une fibre qui n'ait résonné sa douleur;
Pas un cheveu blanchi de ma tête penchée
Qui n'ait été broyé comme une herbe fauchée;
Pas un amour en moi qui n'ait été frappé,
Un espoir, un désir, qui n'ait péri trompé !
Et je cherche une place en mon cœur qui te craigne,
Mais je ne trouve plus en lui rien qui ne saigne.

Et cependant j'hésite, et mon cœur suspendu
Flotte encore incertain sur le nom qui t'est dû.
Ma bouche te maudit; mais, n'osant te maudire,
Mon âme en gémissant te respecte et t'admire.
Tu fais l'homme, ô Douleur ! oui, l'homme tout entier,
Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier,
Comme le grès, noirci des débris qu'il enlève,
En déchirant le fer, fait un tranchant au glaive.
Qui ne t'a pas connu ne sait rien d'ici-bas,
Il foule mollement la terre, il n'y vit pas;
Comme sur un nuage il flotte sur la vie;
Rien n'y marque pour lui la route en vain suivie;
La sueur de son front n'y mouille pas sa main,
Son pied n'y heurte pas les cailloux du chemin;
Il n'y sait pas, à l'heure où faiblissent ses armes,
Retremper ses vertus aux flots brûlants des larmes;
Il n'y sait point combattre avec son propre cœur
Ce combat douloureux dont gémit le vainqueur,
Élever vers le ciel un cri qui le supplie,
S'affermir par l'effort sur son genou qui plie,
Et dans ses désespoirs, dont Dieu seul est témoin,
S'appuyer sur l'obstacle et s'élancer plus loin.

Pour moi, je ne sais pas à quoi tu me prépares,
Mais tes mains de leçons ne me sont point avares;
Tu me traites sans doute en favori des cieux,
Car tu n'épargnes pas les larmes à mes yeux.

Eh bien ! je les reçois comme tu les envoies;
Tes maux seront mes biens et tes soupirs mes joies.
Je sens qu'il est en toi, sans avoir combattu,
Une vertu divine au lieu de ma vertu,
Que tu n'es pas la mort de l'âme, mais sa vie,
Que ton bras, en frappant, guérit et vivifie !
Toi donc que ma souffrance a souvent accusé,
Toi devant qui ce cœur s'est tant de fois brisé,
Reçois, Dieu trois fois saint, cet encens dont tout fume;
Oui, c'est le seul bûcher que la terre t'allume,
C'est le charbon divin dont tu brûles nos sens.
Quand l'autel est souillé, la douleur est l'encens.

Les hommes doués d'une sensibilité excessive jouissent plus et souffrent plus que les natures moyennes et modérées. J'ai participé à ces excès d'impressions dans la mesure de mon organisation. Ceux qui sentent plus expriment plus aussi : ils sont éloquents ou poètes.

LE CHÊNE

Voilà le chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné :
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.

Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre ;
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire
Pour aiguiser le bec de ses jeunes aiglons ;
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête
Il roule confondu dans les débris mouvants,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents.
L'été vient, l'aquilon soulève
La poudre des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la sève

En laisse retomber un peu.
Le printemps, de sa tiède ondée,
L'arrose comme avec la main;
Cette poussière est fécondée.
Et la vie y circule enfin.

La vie ! A ce seul mot tout œil, toute pensée,
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer;
Au seuil de l'infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer!

Il vit, ce géant des collines;
Mais, avant de paraître au jour,
Il se creuse avec ses racines
Des fondements comme une tour.
Il sait qu'une lutte s'apprête,
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sous la terre un appui;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour... ou, s'il ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui!

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,
Avant d'affronter son empire,
Veut s'apprivoiser sur les flots.
Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvants,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile
Et dort au vain roulis des vents.

Il vit! le colosse superbe
Qui couvre un arpent tout entier
Dépasse à peine le brin d'herbe
Que le moucheron fait plier.

Mais sa feuille boit la rosée,
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours,
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie
Pour qui les siècles sont des jours.

Les sillons ou les blés jaunissent
Sous les pas changeants des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule :
La tour monte, vieillit, s'écroule;
L'hiver effeuille le granit;
Des générations sans nombre
Vivent et meurent sous son ombre :
Et lui? voyez, il rajeunit!

Son tronc que l'écorce protège,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux;
Ses bras que le temps multiplie,
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière
Se recourbent dans la carrière
Pour mieux porter le poids du vent.

Et son vaste et pesant feuillage,
Répandant la nuit alentour,
S'étend, comme un large nuage,
Entre la montagne et le jour;
Comme de nocturnes fantômes,
Les vents résonnent dans ses dômes;
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière

S'élèvent comme une poussière,
Si sa feuille vient à frémir.

La nef, dont le regard implore
Sur les mers un phare incertain,
Le voit, tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain.
Le soir fait pencher sa grande ombre
Des flancs de la colline sombre
Jusqu'au pied des derniers coteaux.
Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux.

Et pendant qu'au vent des collines
Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités ;
Là, près des ruches des abeilles,
Arachné[1] tisse ses merveilles,
Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables
Qu'écrase un lézard endormi.

Et ces torrents d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette sève rajeunie
Qui remonte avec le soleil ;
Cette intelligence divine
Qui pressent, calcule, devine
Et s'organise pour sa fin ;
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe
D'êtres sans nombres et sans fin ;

1. Nom mythologique de l'araignée. G. P

Et ces mondes de créatures
Qui, naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures
Dans les siècles comme aujourd'hui,
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile
Du bec de l'aigle ou du vautour;
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière
Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi, je dis : Seigneur, c'est toi seul, c'est ta force,
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté!
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil dans sa masse et son éternité!

Il y a aux bains de Casciano, en Toscane, entre Pise et Florence, un chêne qui était déjà fameux par sa masse et par sa vétusté dans les guerres de 1300 entre les Pisans et les Toscans. Il n'a pas pris un jour ni un cheveu blanc depuis ces cinq siècles. Sa tige s'élève aussi droite, sur des racines aussi saines, à quatre-vingts pieds du sol; et ses bras immenses, qui poussent d'autres bras innombrables comme un polype terrestre, n'ont pas une branche sèche à leurs extrémités. Il a mille ou douze cents ans, et il est tout jeune.

C'est assis sous ce chêne de Casciano que j'écrivis cette harmonie, en 1826.

LE MONT BLANC

SUR UN PAYSAGE DE M. CALAME [1]

Montagne à la cime voilée,
Pourquoi vas-tu chercher si haut,
Au fond de la voûte étoilée,
Des autans l'éternel assaut?

1. Calame, peintre paysagiste, né à Vevey (Suisse), vers 1815, mort en 1864.
G. R.

Des sommets triste privilège !
Tu souffres les âpres climats,
Tu reçois la foudre et la neige,
Pendant que l'été germe en bas.

A tes pieds s'endort sous la feuille,
A l'ombre de tes vastes flancs,
La vallée où le lac recueille
L'onde des glaciers ruisselants.

Tu t'enveloppes de mystère,
Tu te tiens dans un demi-jour,
Comme un appas nu de la terre
Que couvre ton jaloux amour.

Ah ! c'est là l'image sublime
De tout ce que Dieu fit grandir ;
Le génie à l'auguste cime
S'isole aussi pour resplendir.

Le bruit, le vent, le feu, la glace
Le frappent éternellement,
Et sur son front gravent la trace
D'un froid et morne isolement.

Mais souvent, caché dans la nue,
Il enferme dans ses déserts,
Comme une vallée inconnue,
Un cœur qui lui vaut l'univers.

Ce sommet où la foudre gronde,
Où le jour se couche si tard,
Ne veut resplendir sur le monde
Que pour briller dans un regard !

En le voyant, nul ne se doute
Qu'il ne s'élance au fond des cieux.
Qu'il ne fend l'azur de sa voûte
Que pour être suivi des yeux ;

Et que de nuage en nuage
S'il monte si haut, c'est pour voir,
La nuit, son orageuse image
Luire, ô lac, dans ton beau miroir !

1819.

L'INSECTE AILÉ

Laisse-moi voler sur tes pas,
Retire ta main enfantine !
Charmant enfant, je ne suis pas
Ce que ta faiblesse imagine.

Je ressemble à ce papillon
Qui, sûr de ses métamorphoses,
Aime à jouer dans le vallon
Autour des enfants ou des roses.

Tu veux me saisir, mais en vain :
Tu saisirais plutôt la flamme.
En jouant j'échappe à ta main ;
Je viens du ciel, je suis une âme.

Je suis une âme à qui des dieux
Le prochain décret se dévoile.
Pour vêtir un corps en ces lieux,
Hier j'ai quitté mon étoile.

NOUVELLES

HARMONIES POÉTIQUES

ET RELIGIEUSES

MILLY[1] OU LA TERRE NATALE

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour,

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front dans leur arc infini
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni;

1. Milly, petit village non loin de Mâcon, où se trouvait la propriété de la famille Lamartine. Cette harmonie fut écrite par le poète lors de son voyage en Italie et envoyée par lui à sa mère comme souvenir. G. R.

J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les flots leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière.
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,
Ou, s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite ;
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,
De pics et de rochers ici se hérisser,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre,
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,
Creuser de frais vallons que la pensée adore,
Remonter, redescendre, et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux;
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile [1],

1. La grotte du Pausilippe, près de Naples, qui renferme le tombeau du poète Virgile. G. R.

Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume, et l'Élysée[1] : et mon cœur n'est pas là !..
Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés,
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable,
Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute en laissant sa laine en tribut aux épines :
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille,
Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain.
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
Le hasard a planté les racines d'un lierre

1. Cumes, ancienne ville de Campanie, au milieu des Champs Phlégréens (Solfatare), d'où sortent aujourd'hui encore des vapeurs sulfureuses. La Sibylle de Cumes jouissait d'un grand renom : c'est elle qui, dans l'*Enéide*, sert de guide à Virgile pour sa visite aux Champs Elyséens. G. R.

Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin qui descend au revers d'un coteau
Y présente au couchant son sable altéré d'eau ;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie ;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon ;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure ;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare ;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux !
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords ;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau ;
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
Seulement, répandus de distance en distance,

De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,
Où le vieillard, assis au seuil de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans ondes! — Et c'est là qu'est mon cœur!
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux!

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdir ou faner les bois ou les gazons,
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre,
Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas,
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas,
Le vent, l'épine en fleur, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents,
Dont les mots entendus dans l'âme et dans les sens,
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même;
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime.
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,
Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe[1] ou Palmyre[2],

1. Thèbes, antique ville d'Égypte, sur le Nil, dite Thèbes aux cent portes. Neuf villages, notamment Médinet-Abou, Gournah, Karnak et Louqsor, sont aujourd'hui dispersés sur ses ruines monumentales.

2. Palmyre ou Tadmor (ville des palmiers), en Syrie, était située dans une

Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands!
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain :
Rien n'est vil! rien n'est grand! l'âme en est la mesure.
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Voilà le banc rustique ou s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu.
Voilà la place vide où ma mère à toute heure,
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Vêtissait l'indigence où nourrissait la faim;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait en essuyant les pleurs de leurs paupières :
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières. »

oasis, au milieu du désert, entre Damas et l'Euphrate. Bâtie par Salomon, elle était déjà ruinée au commencement du XIVe siècle. Ces ruines sont peut-être, avec celles de Balbek, ce que l'antiquité nous a laissé de plus merveilleux en ce genre. G. R.

Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait ;
Voilà l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions, sur sa trace, à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur !
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis dérobée aux rameaux
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil exact à ses douze demeures
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,
Et faisait admirer à notre simple enfance
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux !
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là, mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux ;
Là, guidant les bergers aux sommets des collines,
J'allumais des bûchers de bois morts et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,

Le ruisseau dans les prés, dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,
Je venais, sur la pierre, assis près des vieillards,
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards.
Tout est encor debout; tout renaît à sa place;
De nos pas sur le sable on suit encor la trace;
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir :
Mais hélas ! l'heure baisse et va s'évanouir.

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil;
Bientôt peut-être... Écarte, ô mon Dieu, ce présage !
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après !

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage !
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits :
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,

Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques!
Ah! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines;
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil,
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit!
Ah! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours,
Et, quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux!
Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour, élevez-moi... Non, ne m'élevez rien;
Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie
Et ce dernier sillon où germe une autre vie!
Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles
Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,
Roulez de la montagne un fragment de rocher;
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface
Et, d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,
Donne en lettre vivante une date à ses ans.

Point de siècle ou de nom sur cette agreste page!
Devant l'éternité tout siècle est du même âge,
Et celui dont la voix réveille le trépas
Au défaut d'un vain nom ne nous oublira pas.
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil.
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs;
Et, quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne,
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes!

LE TOMBEAU D'UNE MÈRE

Un jour, les yeux lassés de veilles et de larmes,
Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes,
Je disais à l'aurore: « En vain tu vas briller;
La nature trahit nos yeux par ses merveilles,

Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles
Ne sourit que pour nous railler.

« Rien n'est vrai, rien n'est faux ; tout est songe et mensonge,
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge.
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs.
Cet éclair dans nos yeux que nous nommons la vie
Brille à peine un moment à notre âme éblouie,
Qu'il s'éteint et s'allume ailleurs.

« Plus nous ouvrons les yeux, plus la nuit est profonde ;
Dieu n'est qu'un mot rêvé pour expliquer le monde,
Un plus obscur abîme où l'esprit s'est lancé ;
Et tout flotte et tout tombe, ainsi que la poussière
Que fait en tourbillons dans l'aride carrière
Lever le pied d'un insensé. »

Je disais ; et mes yeux voyaient avec envie
Tout ce qui n'a reçu qu'une insensible vie
Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil ;
Au sillon, au rocher j'attachais ma paupière,
Et ce regard disait : « A la brute, à la pierre,
Au moins que ne suis-je pareil ? »

Et ce regard, errant comme l'œil du pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte,
S'arrêta tout à coup fixé sur un tombeau ;
Tombeau, cher entretien d'une douleur amère,
Où le gazon sacré qui recouvre ma mère
Grandit sous les pleurs du hameau !

Là, quand l'ange voilé sous les traits d'une femme
Dans le Dieu sa lumière eut exhalé son âme,
Comme on souffle une lampe à l'approche du jour,
A l'ombre des autels qu'elle aimait à toute heure,
Je lui creusai moi-même une étroite demeure,
Une porte à l'autre séjour.

Là dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

Là dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité !

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Et tout cela pourquoi ? Pour qu'un creux dans le sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable !
Pour que ces vils sillons en fussent engraissés !
Pour que l'herbe des morts dont sa tombe est couverte
Grandît, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte !
Un peu de cendre était assez.

Non, non ; pour éclairer trois pas sur la poussière
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort !
Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,
O vertu ! ton aspect est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort !

Et mon œil, convaincu de ce grand témoignage
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère!
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur son tombeau?

Ma mère a été la plus grande, la plus douce et la plus permanente occupation de ma pensée. J'espérais la conserver jusqu'à mes jours les plus avancés. La jeunesse perpétuelle de son âme se communiquait à son visage. Les années n'avaient laissé aucune trace sur ses traits : à soixante-six ans, on la confondait avec ses filles. Elle était conservée par l'atmosphère de résignation, de piété et de paix intérieure dans laquelle elle s'enveloppait, comme ces parfums fugitifs ou comme ces fleurs rares qu'on empêche de s'évaporer ou de se flétrir en les préservant du contact de l'air terrestre. Les circonstances de sa mort ajoutèrent pour moi à la douleur de sa perte. (Voir plus loin, pages 433 à 435.)

LE GÉNIE DANS L'OBSCURITÉ

A M. REBOUL, A NIMES [1]

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
Un instrument mélodieux
Dédaigne des palais la pompe souveraine :
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine
Des palais rayonnants des cieux?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,
Sur la cabane des pasteurs,
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,
Et couve en souriant un glorieux mystère
Dans un berceau mouillé de pleurs.

C'est Homère endormi, qu'une esclave sans maître
Réchauffe de son seul amour;

1. On connaît le génie poétique et sensible de M. Reboul, poëte et ouvrier, si antique de pensée, si noble de sentiment.
(Note de Lamartine.)

C'est un enfant chassé de l'ombre de son hêtre,
Qui pleure les chevreaux que ses pas menaient paître,
Et qui sera Virgile un jour!

C'est Moïse flottant dans un berceau fragile
Sur l'onde, au hasard des courants,
Que l'éclair du Sina visite entre cent mille,
Pendant qu'il fend le marbre ou qu'il pétrit l'argile
Pour la tombe de ses tyrans!

Ainsi l'instinct caché dans la nature entière
Mûrit pour l'immortalité :
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,
La gloire dans l'obscurité ;

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,
Qui vient tous les cent ans, nouveau,
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème,
Mais dont nul ne sait le berceau!

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie
Vienne d'en haut te réveiller :
Souviens-toi de Jacob! Les songes du génie
Descendent sur des fronts qui n'ont dans l'insomnie
Qu'une pierre pour oreiller.

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,
Que je changerais volontiers
Cet or dont la fortune avec dédain m'inonde,
Pour une heure du temps où je n'avais au monde
Que ma vigne et que mes figuiers!

Pour ces songes divins qui chantaient dans mon âme,
Et que nul or ne peut payer,
Pendant que le soleil baissait, et que la flamme
Que ma mère allumait, ainsi qu'une humble femme,
Éclairait son étroit foyer ;

Et qu'assis autour d'elle à la table de hêtre
Que nous préparait son amour,
Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre,
Riche des simples fruits que le champ faisait naître,
Et d'un pain qui suffit au jour!

LA RETRAITE

RÉPONSE A M. VICTOR HUGO[1]

Je sommeillais sans rêve,
Comme Écho dans mes bois;
Mais qu'une voix s'élève,
Soudain la mienne achève :
Un son me rend la voix;

Que celle qui m'éveille
A de touchants concerts!
Jamais à mon oreille
Harpe ou lyre pareille
N'enchanta ces déserts,

Depuis l'heure charmante
Où le servant d'amour,
Sa harpe sous sa mante,
Venait pour une amante
Soupirer sous la tour.

C'est la voix fraîche et pure
D'un enfant des cités,
Qui, las de leur murmure,
Demande à la nature
Des jours plus abrités;

Un toit où se repose
L'ombre des bois épais,

1. Voir ci-après, page 449 : *Première rencontre de Lamartine et de Victor Hugo.*

Un ruisseau qui l'arrose,
Et le buisson de rose
Où l'oiseau chante auprès;

L'uniforme habitude
Qui lie au jour le jour,
Point de gloire ou d'étude,
Rien que la solitude,
La prière et l'amour.

Ah! ton rêve est un rêve,
Ami; ce rien est tout!
Ta vie a trop de sève;
Mais attends, l'âge enlève
L'ivresse et le dégoût.

Plus, hélas! sur la terre
L'homme compte de jours,
Plus la route est sévère,
Et plus le cœur resserre
Sa vie et ses amours.

Fuis ces champs de bataille
Où l'insecte pensant
S'agite et se travaille
Autour d'un brin de paille
Qu'écrase le passant!

Je sais sur la colline
Une blanche maison;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser;
Jusqu'à ce qu'il s'achève
On peut mener son rêve
Et le recommencer.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour :
Sa voix, comme un hommage,
Monte au premier nuage
Que colore le jour.

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers :

C'est la pauvre orpheline
Pour qui le jour est court,
Qui déroule et termine,
Pendant qu'elle chemine,
Son fuseau déjà lourd ;

C'est l'aveugle que guide
Le mur accoutumé,
Le mendiant timide,
Et dont la main dévide
Son rosaire enfumé ;

C'est l'enfant qui caresse
En passant chaque fleur,
Le vieillard qui se presse :
L'enfance et la vieillesse
Sont amis du Seigneur !

La fenêtre est tournée
Vers le champ des tombeaux,
Où l'herbe moutonnée

Couvre, après la journée,
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance
Ce voile du sommeil ;
Là tout fut innocence,
Là tout dit : Espérance !
Tout parle de réveil.

Mon œil, quand il y tombe,
Voit l'amoureux oiseau
Voler de tombe en tombe,
Ainsi que la colombe
Qui porta le rameau ;

Ou quelque pauvre veuve,
Aux longs rayons du soir,
Sur une pierre neuve,
Signe de son épreuve,
S'agenouiller, s'asseoir,

Et, l'espoir sur la bouche,
Contempler du tombeau,
Sous les cyprès qu'il touche,
Le soleil qui se couche
Pour se lever plus beau.

Paix et mélancolie
Veillent là près des morts,
Et l'âme recueillie
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords.

Je ne sais quel jour de quelle année, vers 1824, je vis arriver Victor Hugo à Saint-Point, accompagné de sa femme, alors dans la première fleur de sa beauté, d'un petit enfant, et de Charles Nodier, qui commençait déjà à vieillir. Ils allaient en Suisse et en Italie. Ils s'arrêtèrent quelques jours dans ma retraite. V. Hugo, Nodier et moi, nous passâmes le temps à errer dans les montagnes. Mes deux hôtes laissèrent à Saint-Point un parfum de poésie et d'amitié.

POUR UNE QUÊTE

L'or qu'au plaisir le riche apporte
Ne fait que glisser dans sa main;
Le pauvre qui veille à la porte
Attend les miettes de ce pain.

Aux sons de nos harpes de fêtes,
Anges, unissez vos accents,
Car tous nos luxes sont des quêtes
Où l'art sollicite les sens.

Jouissez, heureux de la terre,
Dans ce temple à la charité!
Le plaisir est une prière,
Et l'aumône une volupté.

AU ROSSIGNOL

Quand ta voix céleste prélude
Aux silences des belles nuits,
Barde ailé de ma solitude,
Tu ne sais pas que je te suis!

Tu ne sais pas que mon oreille,
Suspendue à ta douce voix,
De l'harmonieuse merveille
S'enivre longtemps dans les bois!

Tu ne sais pas que mon haleine
Sur mes lèvres n'ose passer,

Que mon pied muet foule à peine
La feuille qu'il craint de froisser!

Et qu'enfin un autre poète,
Dont la lyre a moins de secrets,
Dans son âme envie et répète
Ton hymne nocturne aux forêts!

Mais si l'astre des nuits se penche
Aux bords des monts pour t'écouter,
Tu te caches de branche en branche
Au rayon qui vient y flotter;

Et si la source qui repousse
L'humble caillou qui l'arrêtait
Elève une voix sous la mousse,
La tienne se trouble et se tait.

Ah! ta voix touchante ou sublime
Est trop pure pour ce bas lieu :
Cette musique qui t'anime
Est un instinct qui monte à Dieu!

Tes gazouillements, ton murmure
Sont un mélange harmonieux
Des plus doux bruits de la nature,
Des plus vagues soupirs des cieux.

Ta voix, qui peut-être s'ignore,
Est la voix du bleu firmament,
De l'arbre, de l'antre sonore,
Du vallon sous l'ombre dormant.

Tu prends les sons que tu recueilles
Dans les gazouillements des flots,
Dans les frémissements des feuilles,
Dans les bruits mourants des échos,

Dans l'eau qui filtre goutte à goutte
Du rocher nu dans le bassin,

Et qui résonne sous sa voûte
En ridant l'azur de son sein,

Dans les voluptueuses plaintes
Qui sortent la nuit des rameaux,
Dans les voix des vagues éteintes
Sur le sable ou dans les roseaux;

Et de ces doux noms où se mêle
L'instinct céleste qui t'instruit,
Dieu fit ta voix, ô Philomèle,
Et tu fais ton hymne à la nuit.

Ah! ces douces scènes nocturnes,
Ces pieux mystères du soir,
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes,
Comme l'urne d'un encensoir,

Ces feuilles où tremblent des larmes,
Ces fraîches haleines des bois,
O nature, avaient trop de charmes
Pour n'avoir pas aussi leur voix!

Et cette voix mystérieuse
Qu'écoutent les anges et moi,
Ce soupir de la nuit pieuse,
Oiseau mélodieux, c'est toi!

Oh! mêle ta voix à la mienne!
La même oreille nous entend;
Mais ta prière aérienne
Monte mieux au ciel qui l'attend.

Elle est l'écho d'une nature
Qui n'est qu'amour et pureté,
Le brûlant et divin murmure,
L'hymne flottant des nuits d'été.

Et nous, dans cette voix sans charmes
Qui gémit en sortant du cœur,

On sent toujours trembler des larmes
Ou retentir une douleur !

Ces strophes au rossignol ont été écrites à Saint-Point, dans le petit bois de haute futaie dont il ne reste que 82 arbres, auprès de la source et du bassin. Depuis que la nécessité m'a contraint à vendre presque tous les beaux arbres, les rossignols ne viennent plus.

LES SAISONS

Au printemps, les lis des champs filent
Leur tunique aux chastes couleurs ;
Les gouttes que les nuits distillent
Le matin se changent en fleurs.
La terre est un faisceau de tiges
Dont l'odeur donne des vertiges
Qui font délirer tous les sens ;
Les brises folles, les mains pleines,
Portent à Dieu, dans leurs haleines.
Tout ce que ce globe a d'encens.

En été, les feuillages sombres,
Où flottent les chants des oiseaux,
Jettent le voile de leurs ombres
Entre le soleil et les eaux ;
Des sillons les vagues fécondes
Font un océan de leurs ondes,
Où s'entre-choquent les épis ;
Le chaume, en or changeant ses herbes,
Fait un oreiller de ses gerbes
Sous les moissonneurs assoupis.

Ainsi qu'une hôtesse attentive
Après le pain donne le miel,
L'automne à l'homme son convive
Sert tour à tour les fruits du ciel :

Le raisin pend, la figue pleure,
La banane épaissit son beurre,
La cerise luit sous l'émail,
La pêche de duvet se pluche,
Et la grenade, verte ruche,
Ouvre ses rayons de corail.

L'hiver, du lait des neiges neuves
Couvrant les nuageux sommets,
Gonfle ces mamelles des fleuves
D'un suc qui ne tarit jamais.
Le bois mort, ce fruit de décembre,
Tombe du chêne que démembre
La main qui le fit verdoyer,
Et, couvé dans le creux de l'âtre,
Il rallume au souffle du pâtre
Le feu, ce soleil du foyer.

O Providence, ô vaste aumône
Dont tout être est le mendiant!
Vœux et grâce autour de son trône
Montent sans cesse en suppliant.
Quels pleurs ou quels parfums répandre?...
Hélas! nous n'avons à te rendre
Rien que les dons que tu nous fais.
Reçois de toute créature
Ce *Te Deum* de la nature,
Ses misères et tes bienfaits!

LE GRILLON

MÉLODIE POUR MUSIQUE

Grillon solitaire
Ici comme moi,
Voix qui sors de terre,
Ah! réveille-toi!

J'attise la flamme,
C'est pour t'égayer :
Mais il manque une âme,
Une âme au foyer!

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah! réveille-toi
Pour moi!

Quand j'étais petite
Comme ce berceau,
Et que Marguerite
Filait son fuseau;
Quand le vent d'automne
Faisait tout gémir,
Ton cri monotone
M'aidait à dormir.

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre
Ah! réveille-toi
Pour moi!

Seize fois l'année
A compté mes jours;
Dans la cheminée
Tu niches toujours.
Je t'écoute encore
Aux froides saisons,
Souvenir sonore
Des vieilles maisons!

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah! réveille-toi
Pour moi!

Qu'il a moins de charmes
Ton chant qu'autrefois!

As-tu donc nos larmes
Aussi dans ta voix?
Pleures-tu l'aïeule,
La mère et la sœur?
Vois, je peuple seule
Ce foyer du cœur!...

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah! réveille-toi
Pour moi!

L'âtre qui pétille,
Le cri renaissant,
Des voix de famille
M'imitent l'accent;
Mon âme s'y plonge,
Je ferme les yeux,
Et j'entends en songe
Mes amis des cieux.

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah! réveille-toi
Pour moi!

Tu me dis des choses,
Des choses au cœur,
Comme en dit aux roses
Leur oiseau rêveur!...
Qu'il chante pour elles
Ses notes au vol!
Voix triste et sans ailes,
Sois mon rossignol!

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Ah! réveille-toi
Pour moi!

1845

LES RÉVOLUTIONS

I

Quand l'Arabe altéré, dont le puits n'a plus d'onde,
A plié le matin sa tente vagabonde
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,
Il salue en partant la citerne tarie,
Et, sans se retourner, va chercher la patrie
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève
Et, comme un océan qui laboure la grève,
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,
Suspende la montagne où courait la vallée,
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée ?
Il marche, et ne repasse pas.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,
Partout où le hasard sème vos tourbillons
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,
Vous végétez sur vos sillons !

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques :
Vous appelez le temps, qui ne répond qu'à Dieu ;
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,
Vous dites à la race humaine encore à naître :
« Vis, meurs, immuable en ce lieu !

« Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté !
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre
Des jours, des soleils est compté ! »

En vain la mort vous suit et décime sa proie,
En vain le Temps, qui rit de vos Babels, les broie
Sous son pas éternel, insectes endormis ;
En vain ce laboureur irrité les renverse,
Ou, secouant le pied, les sème et les disperse
Comme des palais de fourmis ;

Vous les rebâtissez toujours, toujours de même !
Toujours dans votre esprit vous lancez anathèmes
A qui les touchera dans la postérité ;
Et toujours en traçant ces précaires demeures,
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures,
Vous parlez d'immortalité !

Et qu'un siècle chancelle ou qu'une pierre tombe,
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu :
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu !

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles :
Semblables au guerrier armé pour les batailles,
Mais qui dort enivré de ses songes épais,
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,
Car vous voulez dormir en paix !

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme
Entend la destinée et les phases de l'homme ;
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit !
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse :
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place ;
Son esprit n'est pas votre esprit !

« Marche ! » sa voix le dit à la nature entière.
Ce n'est pas pour croupir sur ces champs de lumière
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains !

Dans cette œuvre de vie où son âme palpite,
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite :
Les cieux, les astres, les humains !

L'œuvre toujours finie et toujours commencée
Manifeste à jamais l'éternelle pensée :
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ.
Gravissant l'infini qui toujours le domine,
Plus il s'élève, et plus la volonté divine
S'élargit avec son regard !

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant;
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,
Il ne dit pas deux fois la parole de vie :
Son Verbe court sur le néant !

Il court, et la nature à ce Verbe qui vole
Le suit en chancelant de parole en parole :
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui !
Et la création, toujours, toujours nouvelle,
Monte éternellement la symbolique échelle
Que Jacob rêva devant lui !

Et rien ne redescend à sa forme première :
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;
Dans les flancs du rocher le métal devient or;
En perle au fond des mers le lit des flots se change;
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange
Devient homme, et fermente encor !

Puis un souffle d'en haut se lève; et toute chose
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,
Comme au coup de sifflet des décorations;
Jéhovah d'un regard lève et brise sa tente,
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente
Leurs saintes évolutions.

Les globes calcinés volent en étincelles,
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,
La comète s'échappe et brise ses essieux;
Elle lance en éclats la machine céleste,
Et de mille univers, en un souffle, il ne reste
Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous, qui ne pouvez défendre un pied de grève,
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,
Prolonger d'un rayon ces orbes éclatants,
Ni dans son sablier, qui coule intarissable,
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable,
La chute éternelle du temps;

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,
Le ciel s'ébranle de vos cris!

II

Regardez donc, race insensée,
Les pas des générations!
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations.
Trônes, autels, temples, portiques,
Peuples, royaumes, républiques,
Sont la poussière du chemin;
Et l'histoire, écho de la tombe,
N'est que le bruit de ce qui tombe
Sur la route du genre humain.

Plus vous descendez dans les âges,
Plus ce bruit s'élève en croissant,
Comme en approchant des rivages
Que bat le flot retentissant.

Voyez passer l'esprit de l'homme,
De Thèbe et de Memphis[1] à Rome,
Voyageur terrible en tout lieu,
Partout brisant ce qu'il élève,
Partout, de la torche ou du glaive,
Faisant place à l'esprit de Dieu!

Il passe au milieu des tempêtes
Par les foudres du Sinaï,
Par les verges de ses prophètes,
Par les temples d'Adonaï[2]!
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,
Il change ses rois pour ses prêtres,
Change ses prêtres pour des rois;
Puis, broyant palais, tabernacles,
Il sème ces débris d'oracles
Avec les débris de ses lois!

Déployant ses ailes rapides,
Il plonge au désert de Memnon[3];
Le voilà sous les Pyramides[4],
Le voici sur le Parthénon[5]:
Là, cachant aux regards de l'homme
Les fondements du pouvoir, comme
Ceux d'un temple mystérieux;
Là, jetant au vent populaire,
Comme le grain criblé sur l'aire,
Les lois, les dogmes et les dieux!

1. Thèbes et Memphis, les deux capitales anciennes de la Haute et de la Moyenne Égypte.
2. Adonaï (souverain maître), un des noms qui désignaient Dieu, chez les Juifs.
3. Memnon, personnage mythologique, fils de Tithon et de l'Aurore, était l'objet d'un culte tout particulier de la part des Égyptiens, notamment à Thèbes. (Voir la note, page 13).
4. Les trois plus grandes pyramides de l'Égypte, à la fois tombeaux de rois et observatoires, sont celles de Gizeh, non loin de Memphis. Elles ont été élevées par Khéops, Khéphren et Menkera, pharaons de la troisième dynastie memphite.
5. Le Parthénon, temple de Minerve à Athènes. (Voir la note, page 49.) G. R.

Las de cet assaut de parole,
Il guide Alexandre au combat;
L'aigle sanglant du Capitole[1]
Sur le monde à son doigt s'abat:
L'univers n'est plus qu'un empire.
Mais déjà l'esprit se retire;
Et les peuples, poussant un cri,
Comme un avide essaim d'esclaves
Dont on a brisé les entraves,
Se sauvent avec un débri.

Levez-vous, Gaule et Germanie,
L'heure de la vengeance est là!
Des ruines, c'est le génie
Qui prend les rênes d'Attila[2]!
Lois, forum, dieux, faisceaux, tout croule;
Dans l'ornière de sang tout roule,
Tout s'éteint, tout fume. Il fait nuit,
Il fait nuit, pour que l'ombre encore
Fasse mieux éclater l'aurore
Du jour où son doigt vous conduit!

L'homme se tourne à cette flamme,
Et revit en la regardant:
Charlemagne en fait la grande âme
Dont il anime l'Occident.
Il meurt: son colosse d'empire
En lambeaux vivants se déchire,
Comme un vaste et pesant manteau
Fait pour les robustes épaules
Qui portaient le Rhin et les Gaules;
Et l'esprit reprend son marteau!

De ces nations mutilées
Cent peuples naissent sous ses pas,

1. Le Capitole, temple de Jupiter Optimus Maximus, sur le mont Capitolin, à Rome.

2. Attila, roi des Huns, de 434 à 453 ap. J.-C., surnommé le Fléau de Dieu.

Races barbares et mêlées
Que leur mère ne connaît pas;
Les uns indomptés et farouches,
Les autres rongeant dans leurs bouches
Les mors des tyrans ou des dieux;
Mais l'esprit, par diverses routes,
A son tour leur assigne à toutes
Un rendez-vous mystérieux.

Pour les pousser où Dieu les mène,
L'esprit humain prend cent détours,
Et revêt chaque forme humaine
Selon les hommes et les jours.
Ici, conquérant, il balaie
Les vieux peuples comme l'ivraie;
Là, sublime navigateur,
L'instinct d'une immense conquête
Lui fait chercher dans la tempête
Un monde à travers l'équateur.

Tantôt il coule la pensée
En bronze palpable et vivant,
Et la parole retracée
Court et brise comme le vent;
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,
Il éclate comme la foudre
Dans un mot de feu : Liberté!
Puis, dégoûté de son ouvrage,
D'un mot qui tonne davantage
Il réveille l'humanité!

Et tout se fond, croule ou chancelle;
Et, comme un flot du flot chassé,
Le temps sur le temps s'amoncelle,
Et le présent sur le passé!
Et sur ce sable où tout s'enfonce,
Quoi donc, ô mortels, vous annonce

L'immuable que vous cherchez ?
Je ne vois que poussière et lutte,
Je n'entends que l'immense chute
Du temps qui tombe et dit : « Marchez ! »

III

Marchez ! l'humanité ne vit pas d'une idée !
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau :
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
Leurs vêtements dans le tombeau.

Là c'est leurs dieux ; ici les mœurs de leurs ancêtres,
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois :
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille
On est surpris de voir la risible dépouille
De ce qui fut l'homme autrefois.

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
Sceptres, glaives, faisceaux, haches, houlette, armure,
Symboles vermoulus fondent sous votre main,
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
Et vous vous demandez vainement sous quel signe
Monte ou baisse le genre humain.

Sous le vôtre, ô chrétiens ! L'homme en qui Dieu travaille
Change éternellement de formes et de taille :
Géant de l'avenir, à grandir destiné,
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme
Des membres élargis font éclater sur l'homme
Les langes où l'enfant est né.

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine
Et revient ruminer sur un sillon pareil :

C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,
De plus hauts rayons du soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va !
Que vous font les débris qui jonchent la carrière ?
Regardez en avant, et non pas en arrière :
Le courant roule à Jéhovah !

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues :
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi !
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
Déroule l'éternelle loi !

Vos siècles, page à page, épellent l'Évangile :
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille ;
Vos enfants plus hardis y liront plus avant !
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole :
Montez à sa lueur, courez à sa parole,
Attendez sans effroi l'heure lente à venir,
Vous, enfants de celui qui, l'annonçant d'avance,
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
Sur l'horizon de l'avenir !

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle ;
L'esprit, en renversant, élève et renouvelle.
Passagers ballottés dans vos siècles flottants
Vous croyez reculer sur l'Océan des âges,
Et vous vous rencontrez, après mille naufrages,
Plus loin sur la route des temps !

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
A perdu tout rivage, et ne voit que les ondes
S'élever et crouler comme deux sombres murs;
Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
Sur la plaine sans borne il se croit immobile
Entre deux abîmes obscurs.

« C'est toujours, se dit-il dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute;
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer;
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume
Les jours flottent sans avancer! »

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant;
Et l'homme que, toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse,
Seigneur!... Ils marchent cependant!

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;
Et, moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux.

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls!
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls;

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendres
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et, livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,

Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une âme,
Pour que tout mourût avec eux !

DES DESTINÉES DE LA POÉSIE

LA POÉSIE.

Tant que l'homme ne mourra pas lui-même, la plus belle faculté de l'homme peut-elle mourir? Qu'est-ce, en effet, que la poésie ? Comme tout ce qui est divin en nous, cela ne peut se définir par un mot ni par mille. C'est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur et de plus divin dans la pensée, dans ce que la nature visible a de plus magnifique dans les images et de plus mélodieux dans les sons! C'est à la fois sentiment et sensation, esprit et matière ; et voilà pourquoi c'est la langue complète, la langue par excellence qui saisit l'homme par son humanité tout entière, idée pour l'esprit, sentiment pour l'âme, image pour l'imagination et musique pour l'oreille ! Voilà pourquoi cette langue, quand elle est bien parlée, foudroie l'homme comme la foudre et l'anéantit de conviction intérieure et d'évidence irréfléchie, ou l'enchante comme un philtre, et le berce immobile et charmé, comme un enfant dans son berceau, aux refrains sympathiques de la voix d'une mère! Voilà pourquoi aussi l'homme ne peut ni produire ni supporter beaucoup de poésie ; c'est que, le saisissant tout entier par l'âme et par les sens, et exaltant à la fois sa double faculté, la pensée par la pensée, les sens par les sensations, elle l'épuise, elle l'accable bientôt, comme toute jouissance trop complète, d'une voluptueuse fatigue, et lui fait rendre en peu de vers, en peu d'instants, tout ce qu'il y a de vie intérieure et de force de sentiment dans sa double organisation. La prose ne s'adresse qu'à l'idée, le vers parle à l'idée et à la sensation tout à la fois. Cette langue, toute mystérieuse, tout instinctive qu'elle soit, ou plutôt par cela même qu'elle est instinctive et mystérieuse,

cette langue ne mourra jamais! Elle n'est point, comme on n'a cessé de le dire malgré les démentis successifs de toutes les époques, elle n'est pas seulement la langue de l'enfance des peuples, le balbutiement de l'intelligence humaine; elle est la langue de tous les âges de l'humanité, naïve et simple au berceau des nations; conteuse et merveilleuse comme la nourrice au chevet de l'enfant; amoureuse et pastorale chez les peuples jeunes et pasteurs; guerrière et épique chez les hordes guerrières et conquérantes; mystique, lyrique, prophétique ou sentencieuse dans les théocraties de l'Egypte ou de la Judée; grave, philosophique et corruptrice dans les civilisations avancées de Rome, de Florence ou de Louis XIV; échevelée et hurlante aux époques de convulsions et de ruines, comme en 93; neuve, mélancolique, incertaine, timide et audacieuse tout à la fois, aux jours de renaissance et de reconstruction sociale, comme aujourd'hui! plus tard, à la vieillesse des peuples, triste, sombre, gémissante et découragée comme eux, et respirant à la fois dans ses strophes les pressentiments lugubres, les rêves fantastiques des dernières catastrophes du monde, et les fermes et divines espérances d'une résurrection de l'humanité sous une autre forme : voilà la poésie. C'est l'homme même, c'est l'instinct de toutes ses époques, c'est l'écho intérieur de toutes ses impressions humaines, c'est la voix de l'humanité pensant et sentant, résumée et modulée par certains hommes plus hommes que le vulgaire, *mens divinior* [1], et qui plane sur ce bruit tumultueux et confus des générations et dure après elles, et qui rend témoignage à la postérité de leurs gémissements ou de leurs joies, de leurs faits ou de leurs idées. Cette voix ne s'éteindra jamais dans le monde; car ce n'est pas l'homme qui l'a inventée. C'est Dieu même qui la lui a donnée, et c'est le premier cri qui est remonté à lui de l'humanité! Ce sera aussi le dernier cri que le Créateur entendra s'élever de son œuvre, quand il la brisera. Sortie de lui, elle remontera à lui.

1. A l'esprit plus divin que les autres hommes.

L'ANGE GARDIEN [1]

Quand, assise à douze ans à l'angle du verger,
Sous les citrons en fleur ou les amandiers roses,
Le souffle du printemps sortait de toutes choses,
Et faisait sur mon cou mes boucles voltiger,
Une voix me parlait, si douce au fond de l'âme,
Qu'un frisson de plaisir en courait sur ma peau.
Ce n'était pas le vent, la cloche, le pipeau,
Ce n'était nulle voix d'enfant, d'homme ou de femme;

C'était vous, c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur déjà parlait au mien!

Quand, plus tard, mon fiancé venait de me quitter
Après des soirs d'amour au pied du sycomore,
Quand son dernier baiser retentissait encore
Au cœur qui sous sa main venait de me quitter,
La même voix tintait longtemps dans mes oreilles,
Et sortant de mon cœur m'entretenait tout bas.
Ce n'était pas sa voix ni le bruit de ses pas.
Ni l'écho des amants qui chantaient sous les treilles;

C'était vous, c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous, dont le cœur parlait encore au mien!

Quand, jeune et déjà mère, autour de mon foyer
J'assemblais tous les biens que le ciel nous prodigue,
Qu'à ma porte un figuier laissait tomber sa figue
Aux mains de mes garçons qui le faisaient ployer,
Une voix s'élevait de mon sein tendre et vague.
Ce n'était pas le chant du coq ou de l'oiseau,
Ni des souffles d'enfants dormant dans leur berceau,
Ni la voix des pêcheurs qui chantaient sur la vague;

1. Traduction faite par Lamartine d'un morceau de poésie nationale fort en vogue dans la Calabre et qu'il avait souvent entendu chanter aux femmes d'Amalfi. G. R.

C'était vous, c'était vous, ô mon Ange gardien,
C'était vous dont le cœur chantait avec le mien!

Maintenant je suis seule, et vieille à cheveux blancs
Et le long des buissons abrités de la bise,
Chauffant ma main ridée au foyer que j'attise,
Je garde les chevreaux et les petits enfants :
Cependant dans mon sein la voix intérieure
M'entretient, me console et me chante toujours,
Ce n'est plus cette voix du matin de mes jours,
Ni l'amoureuse voix de celui que je pleure;

Mais c'est vous, oui, c'est vous, ô mon Ange gardien,
Vous dont le cœur me reste et pleure avec le mien!

Ce que les femmes de Calabre disaient ainsi de leur ange gardien, l'humanité peut le dire de la poésie. C'est aussi cette voix intérieure qui lui parle à tous les âges, qui aime, chante, prie ou pleure avec elle à toutes les phases de son pèlerinage séculaire ici-bas.

VOYAGE EN ORIENT

MOTIFS DU VOYAGE EN ORIENT

Ma mère avait reçu de sa mère, au lit de mort, une belle Bible de Royaumont dans laquelle elle m'apprenait à lire quand j'étais petit enfant. Cette Bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. C'était Sara, c'était Tobie et son ange, c'était Joseph ou Samuel, c'étaient surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et

merveilleuse des premiers hommes. Quand j'avais bien récité ma leçon et lu à peu près sans faute la demi-page de l'histoire sainte, ma mère découvrait la gravure, et, tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler en me l'expliquant, pour ma récompense. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée; toutes ses pensées étaient sentiments, tous ses sentiments étaient images; sa belle, noble et suave figure réfléchissait, dans sa physionomie rayonnante, tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée; et le son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa voix, ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme et d'amour, qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas! après six ans de silence[1]! La vue de ces gravures, les explications et les commentaires poétiques de ma mère, m'inspiraient dès la plus tendre enfance des goûts et des inclinations bibliques. De l'amour des choses au désir de voir les lieux où ces choses s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas. Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait; ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée, pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif; ces fleuves qui sortaient du Paradis terrestre; ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Ce désir ne s'était jamais éteint en moi: je rêvais toujours, depuis, un voyage en Orient, comme un grand acte de ma vie intérieure: je construisais éternellement dans ma pensée une vaste et religieuse épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale; il me semblait aussi que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses devaient trouver là leur solution et leur apaisement. Enfin je devais y puiser des couleurs pour mon poème; car la vie pour mon esprit fut toujours un grand poème, comme pour mon cœur elle fut de l'amour. Dieu, Amour et Poésie sont les

1. La mère du poète était morte le 29 nov. 1829.

trois mots que je voudrais seuls gravés sur ma pierre, si je mérite jamais une pierre.

Voilà la source de l'idée qui me chasse maintenant vers les rivages de l'Asie.

Marseille, 20 mai 1832

ADIEU A LA PATRIE[1]

HOMMAGE A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE

Si j'abandonne aux plis de la voile rapide
Ce que m'a fait le ciel de paix et de bonheur;
Si je confie aux flots de l'élément perfide
Une femme, un enfant, ces deux parts de mon cœur;
Si je jette à la mer, aux sables, aux nuages,
Tant de doux souvenirs, tant de cœurs palpitants,
D'un retour incertain sans avoir d'autres gages
Qu'un mât plié par les autans :

Ce n'est pas que de l'or l'ardente soif s'allume
Dans un cœur qui s'est fait un plus noble trésor;
Ni que de son flambeau la gloire me consume
De la soif d'un vain nom plus fugitif encor;
Ce n'est pas qu'en nos jours la fortune du Dante
Me fasse de l'exil amer manger le sel,
Ni que des factions la colère inconstante
Me brise le seuil paternel.

Non, je laisse en pleurant, au fond d'une vallée,
Des arbres chargés d'ombre, un champ, une maison
De tièdes souvenirs encor toute peuplée,
Que maint regard ami salue à l'horizon;
J'ai sous l'abri des bois de paisibles asiles
Où ne retentit pas le bruit des factions,
Où je n'entends, au lieu des tempêtes civiles,
Que joie et bénédictions.

1. C'est le 1er juillet 1832 que Lamartine quitta Marseille, accompagné de sa femme et de sa fille, sur un vaisseau frété par lui. G. R.

Un vieux père, entouré de nos douces images,
Y tressaille au bruit sourd du vent dans les créneaux,
Et prie, en se levant, le Maître des orages
De mesurer la brise à l'aile des vaisseaux;
De pieux laboureurs, des serviteurs sans maître,
Cherchent du pied nos pas absents sur le gazon,
Et mes chiens au soleil, couchés sous ma fenêtre
Hurlent de tendresse à mon nom.

J'ai des sœurs qu'allaita le même sein de femme,
Rameaux qu'au même tronc le vent devait bercer;
J'ai des amis dont l'âme est du sang de mon âme,
Qui lisent dans mon œil et m'entendent penser;
J'ai des cœurs inconnus, où la muse m'écoute,
Mystérieux amis à qui parlent mes vers,
Invisibles échos répandus sur ma route
Pour me renvoyer des concerts.

Mais l'âme a des instincts qu'ignore la nature,
Semblables à l'instinct de ces hardis oiseaux
Qui leur fait, pour chercher une autre nourriture,
Traverser d'un seul vol l'abîme aux grandes eaux.
Que vont-ils demander aux climats de l'aurore?
N'ont-ils pas sous nos toits de la mousse et des nids?
Et des gerbes du champ que notre soleil dore,
L'épi tombé pour leurs petits?

Moi, j'ai comme eux le pain que chaque jour demande,
J'ai comme eux la colline et le fleuve écumeux;
De mes humbles désirs la soif n'est pas plus grande,
Et cependant je pars et je reviens comme eux;
Mais, comme eux, vers l'aurore une force m'attire,
Mais je n'ai pas touché de l'œil et de la main
Cette terre de Cham, notre premier empire,
Dont Dieu pétrit le cœur humain.

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert,

Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir, au puits d'Hébron, de trois palmiers couvert[1];
Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit d'étoiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire,
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux!
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les plaines de Tyr.
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmyre n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta ses flots;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur les traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier;

1. Hébron (aujourd'hui El Kalil), ville de Palestine, dans la tribu de Juda, patrie de saint Jean-Baptiste. G. R.

Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer!
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin où suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
    Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du Sauveur en passant s'imprima;
Et je n'ai pas usé sous mes lèvres la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma!
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde.
    Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue
Quelque reste de jours inutile ici-bas.
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas!
« L'insensé! » dit la foule. Elle-même insensée!
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tous lieux :
Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
    Son cœur vit des œuvres de Dieu!

Adieu donc, mon vieux père, adieu, mes sœurs chéries,
Adieu, ma maison blanche à l'ombre du noyer,
Adieu, mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
Adieu, mon chien fidèle, hélas! seul au foyer!
Votre image me trouble, et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir :
Ah! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
    L'heure qui doit nous réunir!

Et toi, terre, livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin!
Terre qui porte en toi la fortune du monde,
Adieu! ton bord échappe à mon œil incertain!

Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
Qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
Ton phare d'immortalité !

Et toi, Marseille assise aux portes de la France
Comme pour recueillir ses hôtes dans tes eaux,
Dont le port, sur ces mers, rayonnant d'espérance,
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,
Où ma main presse encor plus d'une main chérie
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
Mon premier salut au retour !

L'ERMITE DU CAP MALIA

A l'extrémité du cap San-Angelo ou Malia, qui s'avance beaucoup dans la mer, commence le passage étroit que les marins timides évitent en laissant l'île de Cérigo sur leur gauche.[1] Ce cap est le cap des Tempêtes pour les matelots grecs. Les pirates seuls l'affrontent, parce qu'ils savent qu'on ne les y suivra pas. Le vent tombe de ce cap avec tant de poids et de fougue sur la mer, qu'il lance souvent des pierres roulantes de la montagne jusque sur le pont des navires.

Sur la pente escarpée et inaccessible du rocher qui forme la dent du cap, dent aiguisée par les ouragans et par l'écume des flots, le hasard a suspendu trois rochers détachés du sommet et arrêtés à mi-pente dans leur chute. Ils sont là comme un nid d'oiseaux de mer penché sur l'abîme écumant des mers. Un peu de terre rougeâtre, arrêtée aussi par ces trois rochers inégaux, y donne racine à cinq ou six figuiers rabougris, qui pendent eux-mêmes avec leurs rameaux tortueux et leurs larges feuilles grises sur le gouffre bruyant qui tournoie à leurs pieds. L'œil ne peut discerner aucun sentier,

1. Cérigo, l'ancienne Cythère, une des îles Ioniennes, au sud de la Morée, à 20 kilomètres du cap Malée. G. R.

aucun escarpement praticable par où l'on puisse parvenir à ce petit tertre de végétation. Cependant on distingue une petite maison basse sous les figuiers, maison grise et sombre comme le roc qui lui sert de base, et avec lequel on la confond au premier regard. Au-dessus du toit plat de la maison s'élève une petite ogive vide, comme au-dessus de la porte des couvents d'Italie : une cloche y est suspendue ; à droite, on voit des ruines antiques de fondation de briques rouges, où trois arcades sont ouvertes : elles conduisent à une petite terrasse qui s'étend devant la maison. Un aigle aurait craint de bâtir son aire dans un tel endroit, sans un tronc d'arbre, sans un buisson pour s'abriter du vent qui rugit toujours, du bruit éternel de la mer qui brise, de son écume qui lèche sans relâche le rocher poli, sous un ciel toujours brûlant. Eh bien! un homme a fait ce que l'oiseau même aurait à peine osé faire ; il a choisi cet asile. Il vit là : nous l'aperçûmes; c'est un ermite. Nous doublions le cap de si près que nous distinguions sa longue barbe blanche, son bâton, son chapelet, son capuchon de feutre brun, semblable à celui des matelots en hiver. Il se mit à genoux pendant que nous passions, le visage tourné vers la mer, comme s'il eût imploré le secours du ciel pour des étrangers inconnus dans ce périlleux passage. Le vent, qui s'échappe avec fureur des gorges de la Laconie aussitôt qu'on a doublé le rocher du cap, commençait à résonner dans nos voiles, à faire chanceler et tournoyer les deux bâtiments, et à couvrir la mer d'écume à perte de vue. Une nouvelle mer s'ouvrait devant nous. L'ermite monta, pour nous suivre plus loin des yeux, sur la crête d'un des trois rochers, et nous le distinguâmes là, à genoux et immobile, tant que nous fûmes en vue du cap.

Qu'est-ce que cet homme? Il lui faut une âme trois fois trempée pour avoir choisi cet affreux séjour; il faut un cœur et des sens avides de fortes et éternelles émotions, pour vivre dans ce nid de vautour, seul, avec l'horizon sans bornes, les ouragans et les mugissements de la mer : son unique spectacle, c'est de temps en temps un navire qui passe, le craque-

ment des mâts, le déchirement des voiles, le canon de détresse, les clameurs des matelots en perdition.

Ces trois figuiers, ce petit champ inaccessible, ce spectacle de la lutte convulsive des éléments, ces impressions âpres, sévères, méditatives dans l'âme, c'était là un des rêves de mon enfance et de ma jeunesse. Par un instinct que la connaissance des hommes confirma plus tard, je n'ai jamais placé le bonheur que dans la solitude; seulement alors j'y plaçais l'amour, j'y placerais maintenant l'amour, Dieu et la pensée : ce désert suspendu entre le ciel et la mer, ébranlé par le choc inaccessible des airs et des vagues, serait encore un des charmes de mon cœur. C'est l'attitude de l'oiseau des montagnes touchant encore du pied la cime aiguë du rocher, et battant déjà des ailes pour s'élancer plus haut dans les régions de la lumière. Il n'y a aucun homme bien organisé qui ne devînt, dans un pareil séjour, un saint ou un grand poète; tous les deux peut-être. Mais quelle violente secousse de la vie n'a-t-il pas fallu pour me donner à moi-même de pareilles pensées et de pareils désirs! et pour jeter là ces autres hommes que j'y vois! Dieu le sait. Quoi qu'il en soit, ce ne peut être un homme vulgaire, que celui qui a senti la volupté et le besoin de se cramponner comme la liane pendante aux parois d'un pareil abîme et de s'y balancer pendant toute une vie au tumulte des éléments, à la terrible harmonie des tempêtes, seul avec son idée, devant la nature et devant Dieu.

LE PARTHÉNON[1]

Rebâtissons le Parthénon; cela est facile, il n'a perdu que sa frise et ses compartiments intérieurs. Les murs extérieurs ciselés par Phidias, les colonnes ou les débris des colonnes y sont encore. Le Parthénon était entièrement construit de marbre blanc, dit marbre pentélique, du nom de la montagne voisine d'où on le tirait. Il consistait en un carré long, entouré

1. Voir la note, page 40. G. R.

d'un pérystile de quarante-six colonnes d'ordre dorique. — Chaque colonne a six pieds de diamètre à sa base et trente-quatre pieds d'élévation. — Les colonnes reposent sur le pavé même du temple et n'ont point de base. A chaque extrémité du temple existe ou existait un portique de six colonnes. La dimension totale de l'édifice était de deux cent vingt-huit pieds de long sur cent deux pieds de large; sa hauteur était de soixante-six pieds. Il ne présentait à l'œil que la majestueuse simplicité de ses lignes architecturales. — C'était une seule pensée de pierre, une et intelligible d'un regard, comme la pensée antique. — Il fallait s'approcher pour contempler la richesse des matériaux et l'inimitable perfection des ornements et des détails. — Périclès [1] avait voulu en faire autant un assemblage de tous les chefs-d'œuvre du génie et de la main de l'homme qu'un hommage aux dieux, ou plutôt, c'était le génie grec tout entier, s'offrant sous cet emblème, comme un hommage lui-même à la divinité. Les noms de tous ceux qui ont taillé une pierre ou modelé une statue du Parthénon sont devenus immortels.

Oublions le passé, et regardons maintenant autour de nous, alors que les siècles, la guerre, les religions barbares, des peuples stupides, le foulent aux pieds depuis plus de deux mille ans.

Il ne manque que quelques colonnes à la forêt de blanches colonnes : elles sont tombées, en blocs entiers et éclatants, sur les pavés ou sur les temples voisins. Quelques-unes, comme les grands chênes de la forêt de Fontainebleau, sont restées penchées sur les autres colonnes; d'autres ont glissé du haut du parapet qui cerne l'Acropolis [2], et gisent, en blocs énormes concassés, les unes sur les autres, comme dans une carrière les rognures des blocs que l'architecte a rejetées. Leurs flancs sont dorés de cette croûte de soleil que les siècles

1. Périclès, un des plus illustres citoyens de la République athénienne (494-429 av. J.-C.). Sans titre officiel et « par la seule autorité de son génie et de ses vertus, » il fut en réalité le maître dans Athènes. Il a mérité qu'on appelât l'époque où il vécut *Siècle de Périclès*.

2. Acropolis, partie haute de la ville d'Athènes. G. R.

étendent sur le marbre : leurs brisures sont blanches comme l'ivoire travaillé d'hier. Elles forment, de ce côté du temple, un chaos ruisselant de marbre de toutes formes, de toutes couleurs, jeté, empilé, dans le désordre le plus bizarre et le plus majestueux : de loin, on croirait voir l'écume de vagues énormes qui viennent se briser et blanchir sur un cap battu des mers. L'œil ne peut s'en arracher ; on les regarde, on les suit, on les admire, on les plaint avec ce sentiment qu'on éprouverait pour des êtres qui auraient eu ou qui auraient encore le sentiment de la vie. C'est le plus sublime effet de ruines que les hommes ont jamais pu produire, parce que c'est la ruine de ce qu'ils firent jamais de plus beau.

Si on entre sous le péristyle ou sous les portiques, on peut se croire encore au moment où l'on achevait l'édifice ; les murs intérieurs sont tellement conservés, la face des marbres si luisante et si polie, les colonnes si droites, les parties conservées de l'édifice si admirablement intactes, que tout semble sortir des mains de l'ouvrier ; seulement, le ciel étincelant de lumière est le seul toit du Parthénon, et, à travers les déchirures des pans de muraille, l'œil plonge sur l'immense et volumineux horizon de l'Attique. Tout le sol alentour est jonché de fragments de sculpture ou de morceaux d'architecture qui semblent attendre la main qui doit les élever à leur place dans le monument qui les attend. Les pieds heurtent sans cesse contre les chef-d'œuvre du ciseau grec ; on les ramasse, on les rejette, pour en ramasser un plus curieux ; on se lasse enfin de cet inutile travail : tout n'est que chef-d'œuvre pulvérisé. — Les pas s'impriment dans une poussière de marbre ; on finit par la regarder avec indifférence, et l'on reste insensible et muet, abîmé dans la contemplation de l'ensemble et dans les mille pensées qui sortent de chacun de ces débris. Ces pensées sont de la nature même de la scène où on les respire ; elles sont graves comme ces ruines des temps écoulés, comme ces témoins majestueux du néant de l'humanité ; mais elles sont sereines comme le ciel qui est sur nos têtes, inondées d'une lumière harmonieuse et

pure, élevées comme ce piédestal de l'Acropolis, qui semble planer au-dessus sur la terre; résignées et religieuses comme ce monument élevé à une pensée divine que Dieu a laissé crouler devant lui pour faire place à de plus divines pensées.

LE LIBAN

Jamais spectacle de montagnes ne m'a fait une telle impression. Le Liban a un caractère que je n'ai vu ni aux Alpes ni au Taurus : c'est le mélange de la sublimité imposante des lignes et des cimes avec la grâce des détails et la variété des couleurs; c'est une montagne solennelle comme son nom; ce sont les Alpes sous le ciel de l'Asie, plongeant leurs cimes aériennes dans la profonde sérénité d'une éternelle splendeur. Il semble que le soleil repose éternellement sur les angles dorés de ces crêtes; la blancheur éblouissante dont il les imprime se laisse confondre avec celle des neiges qui restent jusqu'au milieu de l'été sur les sommets les plus élevés. La chaîne se développe à l'œil dans une longueur de soixante lieues au moins, depuis le cap de Saïde, l'antique Sidon, jusqu'aux environs de Latakié, où elle commence à décliner, pour laisser le mont Taurus jeter ses racines dans les plaines d'Alexandrette.

Tantôt les chaînes du Liban s'élèvent presque perpendiculairement sur la mer, avec des villages et de grands monastères suspendus à leurs précipices; tantôt elles s'écartent du rivage, forment d'immenses golfes, laissent des marques verdoyantes ou des lisières de sable doré entre elles et les flots. Des voiles sillonnent ces golfes et vont aborder dans les nombreuses rades dont la côte est dentelée. La mer y est de la teinte la plus bleue et la plus sombre, et, quoiqu'il y ait presque toujours de la houle, la vague, qui est grande et large, roule à vastes plis sur les sables et réfléchit les montagnes comme une glace sans tache. Ces vagues jettent partout sur

la côte un murmure sourd, harmonieux, confus, qui monte jusque sous l'ombre des vignes et des caroubiers, et qui remplit les campagnes de vie et de sonorité. A ma gauche, la route de Beyrouth était basse, c'était une continuité de petites langues de terre tapissées de verdure et garanties seulement du flot par une ligne de rochers et d'écueils couverts pour la plupart de ruines antiques. Plus loin, des collines de sable rouge comme celui des déserts d'Égypte s'avancent comme un cap et servent de reconnaissance aux marins ; au sommet de ce cap, on voit les larges cimes en parasol d'une forêt de pins d'Italie, et l'œil, glissant entre leurs troncs disséminés, va se reposer sur les flancs d'une autre chaîne du Liban et jusque sur le promontoire avancé qui portait Tyr[1] (aujourd'hui Sour).

Quand je me retournais du côté opposé à la mer, je voyais les hauts minarets des mosquées, comme des colonnettes isolées, se dresser dans l'air bleu et ondoyant du matin ; les forteresses mauresques qui dominent la ville et dont les murs lézardés donnent racine à une forêt de plantes grimpantes, de figuiers sauvages et de giroflées ; puis les crénelures ovales des murs de défense, puis les cimes égales des campagnes plantées de mûriers ; çà et là les toits plats et les murailles blanches des maisons de campagne ou des chaumières des paysans syriens ; et enfin, au delà, les pelouses arrondies des collines de Beyrouth, portant toutes des édifices pittoresques, des couvents grecs, des couvents maronites, des mosquées ou des santons[2], et revêtues de feuillage et de culture comme les plus fertiles collines de Grenoble ou de Chambéry. Pour fond à tout cela, toujours le Liban : le Liban prenant mille courbes, se groupant en gigantesques masses, et jetant ses grandes ombres en faisant étinceler ses hautes neiges sur toutes les scènes de cet horizon.

1. Tyr, ancienne capitale de la Phénicie, célèbre par son commerce, son industrie, sa marine et ses colonies. Fondée sur la côte par des Sidoniens, ruinée une première fois par Nabuchodonosor (572), elle fut rebâtie dans une petite île et détruite une seconde fois par Alexandre (332 av. J.-C.).

2. Santon, petit marabout (chapelle) contenant le tombeau d'un moine musulman. G. R.

LE KAN

Il faut décrire une fois pour toutes ce qu'on appelle un kan dans la Syrie et en général dans toutes les contrées de l'Orient; c'est une cabane dont les murs sont de pierres mal jointes, sans ciment, et laissant passer le vent ou la pluie : ces pierres sont généralement noircies par la fumée du foyer, qui filtre continuellement à travers leurs interstices. Les murs ont à peu près sept à huit pieds de haut; ils sont recouverts de quelques pièces de bois brut avec l'écorce et les principaux rameaux de l'arbre; le tout est ombragé de fagots desséchés qui servent de toit; l'intérieur n'est pas pavé, et selon la saison, c'est un lit de poussière ou de boue. Un ou deux poteaux servent d'appui au toit de feuilles, et l'on y suspend le manteau ou les armes du voyageur. Dans un coin est un petit foyer exhaussé sur quelques pierres brutes; sur ce foyer brûle sans cesse un feu de charbon, et une ou deux cafetières de cuivre, toujours pleines de café épais et farineux, rafraîchissement habituel et besoin unique des Turcs et des Arabes.

Il y a ordinairement deux chambres semblables à celle que je viens de décrire. Un ou deux Arabes sont autorisés, au prix d'une redevance qu'ils paient au pacha, à faire les honneurs de cette hospitalité et à vendre le café et les galettes de farine d'orge aux caravanes.

Quand le voyageur arrive à la porte de ces kans, il descend de chameau ou de cheval, il fait détacher les nattes de paille et les tapis de Damas qui doivent lui servir de couche. On les étend dans un coin de la maison enfumée; il s'y assied, demande le café, fait allumer sa pipe ou son narguilé, et il attend que ses esclaves aient rassemblé un peu de bois sec pour lui préparer son repas. Ce repas consiste ordinairement en deux ou trois galettes à peine cuites sur un caillou chauffé, et en quelques morceaux de mouton haché que l'on fait cuire dans une marmite de cuivre avec du riz. Le plus souvent on ne trouve ni riz ni mouton à acheter dans le kan, et l'on se

contente des galettes et de l'eau excellente et fraîche qui ne manque jamais dans le voisinage des kans. Les domestiques, les esclaves, les moukres (conducteurs des chameaux) et les chevaux restent en plein air autour du kan.

Il y a ordinairement dans le voisinage quelque arbre renommé et séculaire qui sert de loin de point de reconnaissance à la caravane; c'est le plus souvent un immense figuier-sycomore, arbre que je n'ai jamais vu en Europe : il est de la taille des plus gros chênes; il atteint des années plus longues encore; son tronc a quelquefois jusqu'à trente ou quarante pieds de tour, souvent beaucoup plus ; ses rameaux, qui commencent à s'ouvrir à quinze ou vingt pieds de terre, s'étendent horizontalement, d'abord à une immense portée, puis les rameaux supérieurs se groupent en cônes moins élargis et présentent de loin la forme de nos hêtres. L'ombre de ces arbres, que la Providence semble avoir jetés çà et là comme un nuage hospitalier sur le sol brûlant du désert, s'étend à une grande distance du tronc, et il n'est pas rare de voir une soixantaine de chameaux, de chevaux et autant d'Arabes campés pendant la chaleur du jour sous l'abri d'un seul de ces arbres. Mais ici, comme en tout, on retrouve avec douleur cette incurie des Orientaux et de leur gouvernement. Ces platanes qui devraient être conservés avec soin, comme des hôtelleries naturelles, pour les nécessités des caravanes, sont abandonnés à la stupide imprévoyance de ceux qu'ils abritent; les Arabes allument leur feu au pied du sycomore, et la plupart de ces beaux arbres ont le tronc noirci et tout creusé par la flamme de ces foyers.

Notre petite caravane s'établit sous un de ces majestueux sycomores, et nous passâmes la nuit enveloppés dans nos manteaux et couchés sur une natte de paille dans un coin du kan.

LE JOURDAIN

Apres avoir traversé, pendant une course de six heures, cette plaine jaunâtre et rocailleuse, mais fertile[1], nous voyons le terrain s'affaisser tout à coup devant nos pas, et nous découvrons l'immense vallée du Jourdain et les premières lueurs azurées du beau lac de Génésareth, ou de la mer de Galilée, comme l'appellent les anciens et l'Evangile. Bientôt il se déroule tout entier à nos yeux, entouré de toutes parts, excepté au midi, d'un amphithéâtre de hautes montagnes grises et noires. A son extrémité méridionale et immédiatement sous nos pieds, il se rétrécit et s'ouvre pour laisser sortir le fleuve des prophètes et le fleuve de l'Évangile, le Jourdain!

Le Jourdain sort en serpentant du lac, se glisse dans la plaine basse et marécageuse d'Esdraëlon, à environ cinquante pas du lac; il passe, en bouillonnant un peu et en faisant entendre son premier murmure, sous les arches ruinées d'un pont d'architecture romaine. C'est là que nous nous dirigeons par une pente rapide et pierreuse, et que nous voulons saluer ses eaux consacrées dans les souvenirs de deux religions. En peu de minutes nous sommes à ses bords : nous descendons de cheval, nous nous baignons la tête, les pieds et les mains dans ses eaux douces, tièdes et bleues comme les eaux du Rhône quand il s'échappe du lac de Genève. Le Jourdain, dans cet endroit, qui doit être à peu près le milieu de sa course, ne serait pas digne du nom de fleuve dans un pays à plus larges dimensions; mais il surpasse cependant de beaucoup l'Eurotas et le Céphise, et tous ces fleuves dont les noms fabuleux ou historiques retentissent de bonne heure dans notre mémoire et nous présentent une image de force, de rapidité et d'abondance que l'aspect de la réalité détruit. Le Jourdain ici même est plus qu'un torrent; quoique à la fin

1. La plaine qui s'étend au pied du mont Thabor. G. R.

d'une automne sans pluie, il roule doucement dans un lit d'environ cent pieds de large une nappe d'eau de deux ou trois pieds de profondeur, claire, limpide, transparente, laissant compter les cailloux de son lit, et d'une de ces belles nuances qui rend toute la profonde couleur d'un firmament d'Asie, — plus bleue même que le ciel, comme une image plus belle que l'objet, comme une glace qui colore ce qu'elle réfléchit. A vingt ou trente pas de ses eaux, la plage, qu'il laisse à présent à sec, est semée de pierres roulantes, de joncs et de quelques touffes de lauriers-roses encore en fleur. Cette plage a cinq ou six pieds de profondeur au-dessous du niveau de la plaine, et témoigne de la dimension du fleuve dans la saison ordinaire des pleines eaux. Cette dimension, selon moi, doit être de huit à dix pieds de profondeur sur cent à cent vingt pieds de largeur. Il est plus étroit, plus haut et plus bas dans la plaine; mais alors il est plus encaissé et plus profond, et l'endroit où nous le contemplions est un des quatre gués que le fleuve a dans tout son cours. Je bus dans le creux de ma main de l'eau du Jourdain, de l'eau que tant de poëtes divins avaient bue avant moi, de cette eau qui coula sur la tête innocente de la Victime volontaire! Je trouvai cette eau parfaitement douce, d'une saveur agréable et d'une grande limpidité. L'habitude que l'on contracte dans les voyages d'Orient de ne boire que de l'eau et d'en boire souvent, rend le palais excellent juge des qualités d'une eau nouvelle. Il ne manquait à l'eau du Jourdain qu'une de ces qualités, la fraîcheur. Elle était tiède, et, quoique mes lèvres et mes mains fussent échauffées par une marche de onze heures sans ombre par un soleil dévorant, mes lèvres, mes mains et mon front éprouvaient une impression de tiédeur en touchant l'eau de ce fleuve.

Comme tous les voyageurs qui viennent, à travers tant de fatigues, de distances et de périls, visiter dans son abandon ce fleuve jadis roi, je remplis quelques bouteilles de ses eaux pour les porter à des amis moins heureux que moi, et je remplis les fontes de mes pistolets de cailloux que je ramassai sur

le bord de son cours. Que ne pouvais-je emporter aussi l'inspiration sainte et prophétique dont il abreuvait jadis les bardes de ces sacrés rivages, et surtout un peu de cette sainteté et de cette pureté d'esprit et de cœur qu'il contracta sans doute en baignant le plus pur et le plus saint des enfants des hommes!

JÉRUSALEM.

La montagne des Oliviers, au sommet de laquelle je suis assis, descend, en pente brusque et rapide, jusque dans le profond abîme qui la sépare de Jérusalem et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du fond de cette sombre et étroite vallée dont les flancs nus sont tachetés de pierres noires et blanches, pierres funèbres de la mort, dont ils sont presque partout pavés, s'élève une immense et large colline dont l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un haut rempart éboulé; nul arbre n'y peut planter ses racines, nulle mousse même n'y peut accrocher ses filaments; la pente est si raide que la terre et les pierres y croulent sans cesse, et elle ne présente à l'œil qu'une surface de poussière aride et desséchée, semblable à des monceaux de cendres jetées du haut de la ville. Vers le milieu de cette colline ou de ce rempart naturel, de hautes et fortes murailles de pierres larges et non taillées sur leur face extérieure prennent naissance, cachant leurs fondations romaines et hébraïques sous cette cendre même qui recouvre leurs pieds et s'élèvent, ici, de cinquante, de cent, et, plus loin, de deux à trois cents pieds au-dessus de cette base de terre. — Les murailles sont coupées de trois portes de ville, dont deux sont murées, et dont la seule ouverte devant nous semble aussi vide et aussi déserte que si elle ne donnait entrée que dans une ville inhabitée. Les murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes et soutiennent une large et vaste terrasse qui s'étend sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, du côté

qui regarde l'orient. Cette terrasse peut avoir à vue d'œil mille pieds de long sur cinq à six cents pieds de large; elle est d'un niveau à peu près parfait, sauf à son centre où elle se creuse insensiblement, comme pour rappeler à l'œil la vallée peu profonde qui séparait jadis la colline de Sion de la ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-forme, préparée sans doute par la nature, mais évidemment achevée par la main des hommes, était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon; elle porte aujourd'hui deux mosquées turques : l'une, El-Sakara, au centre de la plate-forme, sur l'emplacement même où devait s'étendre le temple; l'autre, à l'extrémité sud-est de la terrasse, touchant aux murs de la ville. La mosquée d'Omar, ou El-Sakara, édifice admirable d'architecture arabe, est un bloc de pierre en marbre d'immenses dimensions, à huit pans, chaque pan orné de sept arcades terminées en ogive; au-dessus de ce premier ordre d'architecture, un toit en terrasse, d'où part tout un autre ordre d'arcades plus rétrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre, autrefois doré. — Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades mauresques correspondant aux huit portes de la mosquée. Au delà de ces arches détachées de tout autre édifice, les plates-formes continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers et des arbustes verts et gracieux, croissant çà et là entre les mosquées, relèvent leur élégante architecture et la couleur éclatante de leurs murailles par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade des temples et des dômes de la ville. Au delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit, pour ainsi dire, devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas comme on nous nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de

cendres sur lequel sont jetées quelques chaumières d'Arabes ou plantées quelques tentes de Bédouins; non pas comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés où le voyageur cherche en vain des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville; mais ville brillante de lumière et de couleur! — présentant noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses milliers de dômes resplendissants sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejaillit en vapeur éblouissante; les façades de ses maisons teintes par le temps et par les étés de la couleur jaune et dorée des édifices de Pœstum ou de Rome; ses vieilles tours, gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une meurtrière, ni un créneau; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc; c'est le Saint-Sépulcre et le Calvaire; ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense dédale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent, et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du Sépulcre, qui, selon les idées que nous donne l'Évangile, devraient se trouver sur une colline écartée hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem. La ville, rétrécie du côté de Sion, se sera sans doute agrandie du côté du nord pour embrasser dans son enceinte les deux sites qui font sa honte et sa gloire, le site du supplice du Juste et celui de la résurrection de l'Homme-Dieu.

Voilà la ville du haut de la montagne des Oliviers. Elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants, se découpent à nu et cruement sur le bleu d'un ciel d'Orient, et la ville, ainsi portée et représentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et

devenir cette *Jérusalem* qui *sort du sein du désert, brillante de clarté !*

C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus : car elle semble être encore et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant, si l'on y regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus en effet qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues ; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion ; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes à demi nus, montés sur leurs ânes, et quelques chameliers de Damas[1], ou quelques femmes de Bethléhem ou de Jéricho, portant sur leur tête un panier de raisin d'Engaddi, ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin, sous les térébinthes, hors des portes de la ville.

LE CHEVAL ARABE

Voici un récit que le fils du cheik[2] nous raconta chemin faisant :

« Un Arabe et sa tribu avaient attaqué dans le désert la caravane de Damas ; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha d'Acre, qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Abou-el-Marsch,

1. Damas, ville de la Turquie d'Asie, ancienne résidence des califes Ommiades, autrefois renommée par ses fabriques d'armes.
2. Chef de tribu arabe. G. R.

c'est le nom de l'Arabe dont il nous parlait, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme sa blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Saphadt; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés autour des tentes, selon l'usage des Orientaux; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier. « Pauvre « ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? tu seras emprisonné sous les voûtes d'un kan avec les chevaux d'un aga « ou d'un pacha : les femmes et les enfants ne t'apporteront « plus le lait de chameau, l'orge ou le doura dans le creux « de la main ; tu ne courras plus libre dans le désert comme « le vent d'Égypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du « Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton « écume; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre! « Tiens, va, retourne à la tente que tu connais ; va dire à ma « femme qu'Abou-el-March ne reviendra plus, et passe la « tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de « mes petits enfants. » En parlant ainsi, Abou-el-March avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui sert d'entrave aux chevaux arabes, et l'animal était libre; mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer; il baissa la tête, flaira son maître, et, l'empoignant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître sur le sable aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval

expira de fatigue; toute la tribu l'a pleuré, les poètes l'ont chanté; et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par les femmes, réprimandé ou encouragé par la voix du maître, peut élever l'instinct du cheval arabe. L'animal est, par sa race même, plus intelligent et plus apprivoisé que les races de nos climats; il en est de même de tous les animaux en Arabie. La nature ou le ciel leur ont donné plus d'instinct, plus de fraternité pour l'homme que chez nous. Ils se souviennent mieux des jours d'Éden, où ils étaient encore soumis volontairement à la domination du roi de la nature. J'ai vu moi-même fréquemment, en Syrie, des oiseaux pris le matin par les enfants, et parfaitement apprivoisés le soir, n'ayant plus besoin ni de cage ni de fil aux pattes pour les retenir avec la famille qui les adopte, mais volant libres sur les orangers et les mûriers du jardin, et revenant à la voix se percher d'eux-mêmes sur le doigt des enfants ou sur la tête des jeunes filles.

Le cheval du cheik de Jéricho, que j'achetai et que je montai, me connaissait, au bout de peu de jours, pour son maître : il ne voulait plus se laisser monter par un autre, et franchissait toute la caravane pour venir à ma voix, bien que ma langue lui fût une langue étrangère. Doux et caressant pour moi, et accoutumé aux soins de mes Arabes, il marchait paisible et sage à son rang, dans la caravane, tant que nous ne rencontrions que des Turcs, des Arabes vêtus à la turque, ou des Syriens; mais s'il venait, même un an après, à apercevoir un Bédouin monté sur un cheval du désert, il devenait tout à coup un autre animal; son œil s'allumait, son cou se gonflait, sa queue s'élevait et battait ses flancs comme un fouet; il se dressait sur ses jarrets, et marchait ainsi longtemps sous le poids de sa selle et de son cavalier : il ne hennissait pas, mais il jetait un cri belliqueux, comme celui

d'une trompette d'airain, un cri tel que tous les chevaux en étaient effrayés, et s'arrêtaient, en dressant les oreilles, pour l'écouter.

GETHSEMANI[1], OU LA MORT DE JULIA

Je fus dès la mamelle un homme de douleur;
Mon cœur, au lieu de sang, ne roule que des larmes,
Ou plutôt de ces pleurs Dieu m'a ravi les charmes,
Il a pétrifié les larmes dans mon cœur.
L'amertume est mon miel, la tristesse est ma joie;
Un instinct fraternel m'attache à tout cercueil;
Nul chemin ne m'arrête, à moins que je n'y voie
Quelque ruine ou quelque deuil!

Si je vois des champs verts qu'un ciel pur entretienne,
De doux vallons s'ouvrant pour embrasser la mer,
Je passe, et je me dis avec un rire amer:
« Place pour le bonheur, hélas! et non la mienne! »
Mon esprit n'a d'écho qu'où l'on entend gémir;
Partout où l'on pleura mon âme a sa patrie:
Une terre de cendre et de larmes pétrie
Est le lit où j'aime à dormir.

Demandez-vous pourquoi? Je ne pourrais le dire:
De cet abîme amer je remûrais les flots,
Ma bouche pour parler n'aurait que des sanglots.
Mais déchirez ce cœur, si vous voulez y lire!
La mort dans chaque fibre a plongé le couteau,
Ses battements ne sont que lentes agonies;

1. Gethsemani, village sur le mont des Oliviers, à l'est de Jérusalem.
Lamartine avait emmené avec lui sa femme et sa fille unique Julia. Celle-ci, consumée depuis longtemps déjà par une maladie de poitrine, fut enlevée tout à coup à l'affection de ses parents (6 déc. 1832), aux environs de Beyrouth. Elle avait 16 ans! G. R.

Il n'est plein que de morts comme des gémonies ;
Toute mon âme est un tombeau !

Or, quand je fus aux bords où le Christ voulut naître,
Je ne demandai pas les lieux sanctifiés
Où les pauvres jetaient les palmes sous ses pieds,
Où le Verbe à sa voix se faisait reconnaître,
Où l'Hosanna courait sur ses pas triomphants,
Où sa main, qu'arrosaient les pleurs des saintes femmes,
Essuyant de son front la sueur et les flammes,
Caressait les petits enfants :

« Conduisez-moi, mon père, à la place où l'on pleure !
A ce jardin funèbre où l'Homme de salut,
Abandonné du Père et des hommes, voulut
Suer le sang et l'eau qu'on sue avant qu'on meure !
Laissez-moi seul, allez ; j'y veux sentir aussi
Ce qu'il tient de douleur dans une heure infinie :
Homme de désespoir, mon culte est l'agonie :
Mon autel à moi, c'est ici ! »

Il est, au pied poudreux du jardin des Olives,
Sous l'ombre des remparts d'où s'écroula Sion[1],
Un lieu d'où le soleil écarte tout rayon,
Où le Cédron[2] tari filtre entre ses deux rives ;
Josaphat[3] en sépulcre y creuse ses coteaux ;
Au lieu d'herbe, la terre y germe des ruines,
Et des vieux troncs minés les traînantes racines
Fendent les pierres des tombeaux.

Là s'ouvre entre deux rocs la grotte ténébreuse
Où l'Homme de douleur vint savourer la mort,
Quand, réveillant trois fois l'amitié qui s'endort,
Il dit à ses amis : « Veillez, l'heure est affreuse ! »
La lèvre, en frémissant, croit encore étancher
Sur le pavé sanglant les gouttes du calice,

1. Le mont Sion, au sud de Jérusalem, sur lequel s'élevait la citadelle.
2. Le torrent du Cédron contourne la ville sainte.
3. La vallée de Josaphat était située entre Jérusalem et le mont des Oliviers. G. R.

Et la moite sueur du fatal sacrifice
    Sue encore aux flancs du rocher.

Le front dans mes deux mains, je m'assis sur la pierre,
Pensant à ce qu'avait pensé ce front divin,
Et repassant en moi, de leur source à leur fin,
Ces larmes dont le cours a creusé ma carrière.
Je repris mes fardeaux et je les soulevai,
Je comptai mes douleurs, mort à mort, vie à vie,
Puis, dans un songe enfin mon âme fut ravie.
    Quel rêve, grand Dieu, je rêvai!

J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,
Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor;
Son front à chaque été s'accomplissait encor,
Mais son âme avait l'âge où le ciel les rappelle :
Son image de l'œil ne pouvait s'effacer,
Partout à son rayon sa trace était suivie,
Et, sans se retourner pour me porter envie,
    Nul père ne la vit passer.

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
Une larme au départ, un baiser au retour,
Pour mes foyers errants une éternelle fête;
C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
    Une caresse à mon réveil!

C'était plus ; de ma mère, hélas! c'était l'image;
Son regard par ses yeux semblait me revenir,
Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage;
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur,
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
    Son sourire éclairait mon cœur.

Son front se nuançait à ma moindre pensée,
Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien,
Je voyais mes soucis teindre et mouiller le sien,
Comme dans une eau claire une ombre est retracée.
Mais tout ce qui montait de son cœur était doux,
Et sa lèvre jamais n'avait un pli sévère
Qu'en joignant ses deux mains dans les mains de sa mère,
Pour prier Dieu sur ses genoux.

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée,
Et que je la tenais belle sur mon genou,
L'un de mes bras portant ses pieds, l'autre son cou,
Ma tête sur son front tendrement inclinée ;
Ce front, se renversant sur le bras paternel,
Secouait l'or bruni de ses tresses soyeuses,
Ses dents blanches brillaient sous ses lèvres rieuses,
Qu'entr'ouvrait leur rire éternel.

Pour me darder son cœur et pour puiser mon âme,
Toujours vers moi, toujours ses regards se levaient,
Et dans le doux rayon dont mes yeux la couvraient,
Dieu seul peut mesurer ce qu'il brillait de flamme·
Mes lèvres ne savaient d'amour où se poser ;
Elle les appelait comme un enfant qui joue,
Et les faisait flotter de sa bouche à sa joue,
Qu'elle dérobait au baiser.

Et je disais à Dieu, dans ce cœur qu'elle enivre .
« Mon Dieu ! tant que ces yeux luiront autour de moi,
Je n'aurai que des chants et des grâces pour toi.
Dans cette vie en fleurs c'est assez de revivre :
Va, donne-lui ma part de tes dons les plus doux,
Effeuille sous mes pas ses jours en espérance,
Prépare-lui sa couche, entr'ouvre-lui d'avance
Les bras enchaînés d'un époux ! »

Et, tout en m'enivrant de joie et de prière,
Mes regards et mon cœur ne s'apercevaient pas

Que ce front devenait plus pesant sur mon bras,
Que ses pieds me glaçaient les mains comme la pierre
« Julia! Julia! d'où vient que tu pâlis?
Pourquoi ce front mouillé, cette couleur qui change?
Parle-moi! souris-moi! Pas de ces jeux, mon ange!
Rouvre-moi ces yeux où je lis! »

Mais le bleu du trépas cernait sa lèvre rose,
Le sourire y mourait à peine commencé,
Son souffle raccourci devenait plus pressé,
Comme les battements d'une aile qui se pose.
L'oreille sur son cœur, j'attendais ses élans,
Et quand le dernier souffle eut enlevé son âme,
Mon cœur mourut en moi comme un fruit que la femme
Porte mort et froid dans ses flancs.

Et sur mes bras roidis portant plus que ma vie,
Tel qu'un homme qui marche après le coup mortel,
Je me levai debout, je marchai vers l'autel,
Et j'étendis l'enfant sur la pierre attiédie,
Et ma lèvre à ses yeux fermés vint se coller,
Et ce front déjà marbre était tout tiède encore,
Comme la place au nid d'où l'oiseau d'une aurore
Vient à peine de s'envoler!

Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,
Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur,
Et la douleur combla la place où fut mon cœur;
Et je dis à mon Dieu : « Mon Dieu! je n'avais qu'elle!
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour;
Elle avait remplacé ceux que la mort retranche;
C'était l'unique fruit demeuré sur la branche
Après les vents d'un mauvais jour.

« C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon;
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.

C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit ;

« Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,
Un rayon permanent de ma félicité,
Tous tes dons rassemblés, Seigneur, sur un visage ;
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait;
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait !

« Eh bien ! prends ! assouvis, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel ;
Moi-même, je l'étends sur ton funèbre autel ;
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice !
Ma fille, mon enfant, mon souffle ! la voilà !
La voilà ! j'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela ! »

Un sanglot m'étouffa, je m'éveillai ; la pierre
Suintait sous mon corps d'une sueur de sang;
Ma main froide glaçait mon front en y passant ;
L'horreur avait gelé deux pleurs sous ma paupière :
Je m'enfuis; l'aigle au nid est moins prompt à courir.
Des sanglots étouffés sortaient de ma demeure ;
L'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure :
Elle m'attendait pour mourir !

Maintenant tout est mort dans ma maison aride,
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi ;
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur,
La prière en mon sein avec l'espoir est morte ;

Mais c'est Dieu qui t'écrase, ô mon âme ! sois forte,
Baise sa main sous la douleur!

LA LÉGENDE DU BERGER

L'Arabe qui marche à côté de mon cheval me montre à l'horizon un grand lac qui brille au pied des montagnes, et me raconte une histoire dont je comprends quelques mots et que mon drogman m'interprète.

Il y avait un berger qui gardait les chamelles d'un village aux bords de ce lac, dans un canton désert et inhabité de cette haute montagne. Un jour, en abreuvant son troupeau, il s'aperçut que l'eau du lac fuyait par une issue souterraine, et il la ferma avec une grosse pierre, mais il y laissa tomber son bâton de berger. Quelque temps après un fleuve tarit dans une des provinces de la Perse. Le sultan, voyant son pays menacé de la famine par le manque d'eau pour les irrigations, consulta les sages de son empire, et, sur leur avis, il envoya des émissaires dans tous les royaumes environnants pour découvrir comment la source de son fleuve avait été détournée ou tarie. Ces ambassadeurs portaient le bâton du berger, que le fleuve avait apporté. Le berger se trouvait à Damas quand ces envoyés y parurent; il se souvint de son bâton tombé dans le lac, il s'approcha et le reconnut entre leurs mains; il comprit que son lac était la source du fleuve, et que la richesse et la vie d'un peuple étaient entre ses mains. « Que fera le sultan pour celui qui lui rendra son fleuve? demanda-t-il aux envoyés. — Il lui donnera, répondirent-ils, sa fille et la moitié de son royaume. — Allez donc, répliqua-t-il, et, avant que vous soyez de retour, le fleuve perdu arrosera la Perse et réjouira le cœur du sultan. » Le berger remonta dans les montagnes, ôta la grosse pierre, et les eaux, reprenant leur cours par ce canal souterrain, allèrent remplir de nouveau le lit du fleuve. Le sultan envoya de

nouveaux ambassadeurs avec sa fille à l'heureux berger, et lui donna la moitié de ses provinces.

Ces traditions merveilleuses se conservent avec une foi entière parmi les Arabes; aucun d'eux ne doute, parce que l'imagination ne doute jamais.

LES DERVICHES TOURNEURS

Dans la soirée, nous visitâmes une ancienne tour, à un demi-quart de lieue de la ville, appelée la Tour des Quarante Martyrs, maintenant occupée par des derviches tourneurs. — C'était un vendredi, jour de cérémonie pour leur culte; nous y assistons. — Une vingtaine de derviches, vêtus d'une longue robe et d'un bonnet pointu de feutre blanc, étaient accroupis en cercle dans une enceinte entourée d'une petite balustrade; celui qui paraissait être le chef, figure vénérable à grande barbe blanche, était, par distinction, placé sur un coussin et dominait les autres. Un orchestre composé d'un *nâki* ou basson, d'une *shoubabé*, sorte de clarinette, et de deux petits tambours réunis, appelés *nacariate*, jouait les airs les plus discordants à nos oreilles européennes. Les derviches se lèvent gravement un à un, passent devant le supérieur, le saluent et commencent à tourner en cercle sur eux-mêmes, les bras étendus et les yeux élevés vers le ciel. Leur mouvement, d'abord lent, s'anime peu à peu, arrive à une rapidité extrême, et finit par former comme un tourbillon où tout est confusion et éblouissement; tant que l'œil peut les suivre, leurs regards paraissent exprimer une grande exaltation, mais bientôt on ne distingue plus rien. Le temps que dura cette valse étrange, je ne saurais le dire; mais il me parut incroyablement long. Peu à peu cependant, le nombre des tourneurs diminuait; épuisés de fatigue, ils s'affaissaient l'un après l'autre et retombaient dans leur attitude première; les derniers semblaient mettre une grande persistance à tourner

le plus longtemps possible, et j'éprouvais un sentiment pénible à voir les efforts que faisait un vieux derviche, haletant et chancelant à la fin de cette rude épreuve, pour ne céder qu'après tous les autres. Pendant ce temps, nos Arabes nous entretiennent de leurs superstitions; ils prétendent qu'un chrétien, récitant continuellement le *Credo*, forcerait le musulman à tourner sans fin, par une impulsion irrésistible, jusqu'à ce qu'il en mourût; qu'il y en avait beaucoup d'exemples, et qu'une fois les derviches, ayant découvert celui qui employait ce sortilège, l'avaient forcé à réciter le *Credo* à rebours, et avaient ainsi détruit le charme au moment où le tourneur allait expirer : et nous, nous faisons de tristes réflexions sur la faiblesse de la raison humaine qui cherche à tâtons, comme l'aveugle, sa route vers le ciel, et se trompe si souvent de chemin.

CONSTANTINOPLE

A cinq heures j'étais debout sur le pont : le capitaine fait mettre un canot à la mer; j'y descends avec lui, et nous faisons voile vers l'embouchure du Bosphore, en longeant les murs de Constantinople, que la mer vient laver. Après une demi-heure de navigation à travers une multitude de navires à l'ancre, nous touchons aux murs du sérail, qui font suite à ceux de la ville, et forment, à l'extrémité de la colline qui porte Stamboul, l'angle qui sépare la mer de Marmara du canal du Bosphore et de la Corne-d'Or, ou grande rade intérieure de Constantinople : c'est là que Dieu et l'homme, la nature et l'art, ont placé ou créé de concert le point de vue le plus merveilleux que le regard humain puisse contempler sur la terre. Je jetai un cri involontaire, et j'oubliai pour jamais le golfe de Naples, et tous ses enchantements; comparer quelque chose à ce magnifique et gracieux ensemble, c'est injurier la création.

Les murailles qui supportent les terrasses circulaires des immenses jardins du grand sérail étaient à quelques pas de nous, à notre gauche, séparées de la mer par un étroit trottoir en dalles de pierres que le flot lave sans cesse, et où le courant perpétuel du Bosphore forme de petites vagues murmurantes et bleues comme les eaux du Rhône à Genève : ces terrasses, qui s'élèvent en pentes insensibles jusqu'au palais du sultan, dont on aperçoit les dômes dorés à travers les cimes gigantesques des platanes et des cyprès, sont elles-mêmes plantées de cyprès et de platanes énormes, dont les troncs dominent les murs, et dont les rameaux, débordant des jardins, pendent sur la mer en nappes de feuillage et ombragent les caïques; les rameurs s'arrêtaient de temps en temps à leur ombre; de distance en distance, ces groupes d'arbres sont interrompus par des palais, des pavillons, des kiosques, des portes sculptées et dorées ouvrant sur la mer, ou des batteries de canons de cuivre et de bronze de formes bizarres et antiques; les fenêtres grillées de ces palais maritimes, qui font partie du sérail, donnent sur les flots, et l'on voit à travers les persiennes étinceler les lustres et les dorures des plafonds des appartements; à chaque pas aussi, d'élégantes fontaines mauresques, incrustées dans les murs du sérail, tombent du haut des jardins et murmurent dans des conques de marbre, pour désaltérer les passants; quelques soldats turcs sont couchés auprès de ces sources, et des chiens sans maître errent le long du quai; quelques-uns sont couchés dans les embouchures de canon à énormes calibres. A mesure que le canot avançait le long de ces murailles, l'horizon devant nous s'élargissait, la côte d'Asie se rapprochait, et l'embouchure du Bosphore commençait à se tracer à l'œil entre des collines de verdure sombre et des collines opposées, qui semblent peintes de toutes les nuances de l'arc-en-ciel; là nous nous reposâmes encore; la côte riante d'Asie, éloignée de nous d'environ un mille, se dessinait à notre droite, toute découpée de larges et hautes collines dont les cimes étaient de noires forêts à têtes aiguës, les flancs des champs entourés

de franges d'arbres, semés de maisons peintes en rouge, et les bords des ravins à pic tapissés de plantes vertes et de sycomores, dont les branches trempent dans l'eau; plus loin, ces collines s'élevaient davantage, puis redescendaient en plages vertes et formaient un large cap avancé, qui portait comme une grande ville : c'était Scutari avec ses grandes casernes blanches semblables à un château royal, ses mosquées entourées de leurs minarets resplendissants, ses quais et ses anses bordés de maisons, de bazars, de caïques, à l'ombre, sous des treilles ou sous des platanes, et la sombre et profonde forêt de cyprès qui couvre la ville; et à travers leurs rameaux brillaient, comme d'un éclat lugubre, les innombrables monuments blancs des cimetières turcs; au delà de la pointe de Scutari, terminée par un îlot qui porte une chapelle turque et qu'on appelle le *Tombeau de la jeune fille*, le Bosphore, comme un fleuve encaissé, s'entr'ouvrait et semblait fuir entre des montagnes sombres dont les flancs de rochers, les angles sortants et rentrants, les ravins, les forêts, se répondaient des deux bords, et au pied desquels on distinguait à perte de vue une suite non interrompue de villages, de flottes à l'ancre ou à la voile, de petits ports ombragés d'arbres, de maisons disséminées et de vastes palais avec leurs jardins de roses sur la mer.

Quelques coups de rames nous portèrent en avant et au point précis de la Corne-d'Or où l'on jouit à la fois de la vue du Bosphore, de la mer de Marmara, et enfin de la vue entière du port ou plutôt de la mer intérieure de Constantinople ; là nous oubliâmes Marmara, la côte d'Asie et le Bosphore, pour contempler d'un seul regard le bassin même de la Corne-d'Or et les sept villes suspendues sur les sept collines de Constantinople, convergeant toutes vers le bras de mer qui forme la ville unique et incomparable, à la fois ville, campagnes, mer, port, rives de fleuves, jardins, montagnes boisées, vallées profondes, océan de maisons, fourmilière de navires et de rues, lacs tranquilles et solitudes enchantées, vue qu'aucun pinceau ne peut rendre que par détails, et où

chaque coup de rame porte l'œil et l'âme à un aspect, à une impression opposés.

Nous faisons voile vers les collines de Galata et de Péra; le sérail s'éloignait de nous, et grandissait en s'éloignant à mesure que l'œil embrassait davantage les vastes contours de ses murailles et la multitude de ses pentes, de ses arbres, de ses kiosques et de ses palais. Il aurait à lui seul de quoi asseoir une grande ville. Le port se creusait de plus en plus devant nous; il circule comme un canal entre des flancs de montagnes recourbées, et se développe plus on avance. Ce port ne ressemble en rien à un port : c'est plutôt un large fleuve comme la Tamise, enceint des deux côtés de collines chargées de villes, et couvert, sur l'une et l'autre rive, d'une flotte interminable de vaisseaux groupés à l'ancre le long des maisons. Nous passions à travers cette multitude innombrable de bâtiments, les uns à l'ancre, les autres déjà à la voile, cinglant vers le Bosphore, vers la mer Noire ou vers la mer de Marmara; bâtiments de toutes formes, de toutes grandeurs, de tous les pavillons, depuis la barque arabe, dont la proue s'élance et s'élève comme le bec des galères antiques, jusqu'au vaisseau à trois ponts avec ses murailles étincelantes de bronze. Des volées de caïques turcs, conduits par un ou deux rameurs en manches de soie, petites barques qui servent de voitures dans les rues maritimes de cette ville amphibie, circulaient entre ces grandes masses, se croisant, se heurtant sans se renverser, se coudoyant comme la foule dans les places publiques; et des nuées d'albatros, pareils à de beaux pigeons blancs, se levaient de la mer à leur approche pour aller se poser plus loin et se faire bercer par la vague. Je n'essaierai pas de compter les vaisseaux, les navires, les bricks et les bâtiments et barques qui dorment ou voguent dans les eaux du port de Constantinople, depuis l'embouchure du Bosphore et la pointe du sérail jusqu'au faubourg d'Eyoub et aux délicieux vallons des Eaux douces. La Tamise à Londres n'offre rien de comparable. Qu'il suffise de dire qu'indépendamment de la flotte turque et des bâtiments de guerre européens à

l'ancre dans le milieu du canal, les deux bords de la Corne-d'Or en sont couverts sur deux ou trois bâtiments de profondeur et sur une longueur d'une lieue environ des deux côtés. Nous ne fîmes qu'entrevoir ces files prolongées de proues regardant la mer, et notre regard alla se perdre au fond du golfe, qui se rétrécissait, en s'enfonçant dans les terres, parmi une véritable forêt de mâts.

SAINTE-SOPHIE

La grande basilique de Sainte-Sophie, bâtie par Constantin [1], est un des plus vastes édifices que le génie de la religion chrétienne ait fait sortir de la terre ; mais on sent, à la barbarie de l'art qui a présidé à cette masse de pierre, qu'elle fut l'œuvre d'un temps de corruption et de décadence. C'est le souvenir confus et grossier d'un goût qui n'est plus; c'est l'ébauche informe d'un art qui s'essaie. Le temple est précédé d'un long et large péristyle couvert et fermé comme celui de Saint-Pierre de Rome. Des colonnes de granit d'une prodigieuse élévation, mais encaissées dans les murailles et faisant massif avec elles, séparent ce vestibule du parvis. Une grande porte ouvre sur l'intérieur. L'enceinte de l'église est décorée sur ses flancs de superbes colonnes de porphyre, de granit égyptien et de marbres précieux; mais ces colonnes, de grosseur, de proportion et d'ordre divers, sont évidemment des débris empruntés à d'autres temples et placés là sans symétrie et sans goût, comme des barbares font supporter une masure par les fragments mutilés d'un palais. Des piliers gigantesques, en maçonnerie vulgaire, portent un dôme aérien comme celui de Saint-

1. Constantin le Grand, fils de Constance Chlore, fut proclamé César à la mort de son père (306 ap. J.-C.). Par l'édit de Milan (313) il permit l'exercice du christianisme dans ses États. En l'an 330 il transporta le siège de l'Empire de Rome à Byzance, qui désormais prit le nom de Constantinople. Il mourut en 337. G. R.

Pierre, et dont l'effet est au moins aussi majestueux. Ce dôme, revêtu jadis de mosaïques qui formaient des tableaux sur la voûte, a été badigeonné quand Mahomet II s'empara de Sainte-Sophie pour en faire une mosquée[1]. Quelques parties de l'enduit sont tombées et laissent réapparaître l'ancienne décoration chrétienne. Des galeries circulaires, adossées à de vastes tribunes, règnent autour de la basilique, à la hauteur de la naissance de la voûte. L'aspect de l'édifice est beau de là : vaste, sombre, sans ornement, avec ses voûtes déchirées et ses colonnes bronzées, il ressemble à l'intérieur d'un tombeau colossal dont les reliques ont été dispersées. Il inspire l'effroi, le silence, la méditation sur l'instabilité des œuvres de l'homme, qui bâtit pour des idées qu'il croit éternelles, et dont les idées successives, un livre ou un sabre à la main, viennent tour à tour habiter ou ruiner les monuments. Dans son état présent, Sainte-Sophie ressemble à un grand caravansérail de Dieu. Voilà les colonnes du temple d'Éphèse, voilà les images des apôtres avec leurs auréoles d'or sous la voûte qui regardent les lampes suspendues de l'iman.

En sortant de Sainte-Sophie, nous allâmes visiter les sept principales mosquées de Constantinople : elles sont moins vastes, mais infiniment plus belles. On sent que le mahométisme avait son art à lui, son art tout fait et conforme à la lumineuse simplicité de son idée, quand il éleva ces temples simples, réguliers, splendides, sans ombres pour ses mystères, sans autels pour ses victimes. Ces mosquées se ressemblent toutes, à la grandeur et à la couleur près : elles sont précédées de grandes cours entourées de cloîtres, où sont les écoles et les logements des imans. Des arbres superbes ombragent ces cours et de nombreuses fontaines y répandent le bruit et la fraîcheur voluptueuse de leurs eaux. Des minarets d'un travail admirable s'élèvent, comme quatre bornes aériennes, aux quatre coins de la mosquée; ils s'élancent au-dessus de

1. C'est en 1453 que Mahomet II, sultan des Turcs Ottomans, enleva Constantinople au dernier empereur grec, Constantin Paléologue, et détruisit l'empire d'Orient. G. R.

leurs dômes ; de petites galeries circulaires, avec un parapet de pierre sculptée à jour comme de la dentelle, environnent à diverses hauteurs le fût léger du minaret; là se place, aux différentes heures du jour, le muezzin, qui crie l'heure et appelle la ville à la pensée constante du mahométan, la pensée de Dieu. Un portique à jour sur les jardins et les cours, et élevé de quelques marches, conduit à la porte du temple. Le temple est un parvis carré ou rond, surmonté d'une coupole portée par d'élégants piliers ou de belles colonnes cannelées. Une chaire est adossée à un des piliers. La frise est formée par des versets du Koran [1] écrits en caractères ornés sur le mur. Les murs sont peints en arabesques. Des fils de fer traversent la mosquée d'un pilier à l'autre et portent une multitude de lampes, des œufs d'autruche suspendus, des bouquets d'épis ou de fleurs. Des nattes de jonc et de riches tapis couvrent les dalles du parvis. L'effet est simple et grandiose. Ce n'est point un temple où habite un Dieu; c'est une maison de prière et de contemplation où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Ce qu'on appelle culte n'existe pas dans la religion. Mahomet a prêché à des peuplades barbares chez qui les cultes cachaient le Dieu. Les rites sont simples : une fête annuelle, des ablutions et la prière aux cinq divisions du jour, voilà tout. Point de dogmes que la croyance en un Dieu créateur et rémunérateur; les images supprimées, de peur qu'elles ne tentent la faible imagination humaine, et ne convertissent le souvenir en coupable adoration. Point de prêtres, ou du moins tout fidèle pouvant faire les fonctions de prêtre. Le corps sacerdotal ne s'est formé que plus tard et par corruption. Toutes les fois que je suis entré dans les mosquées, ce jour-là ou d'autres jours, j'y ai trouvé un petit nombre de Turcs accroupis ou couchés sur les tapis, et priant avec tous les signes extérieurs de la ferveur et de la complète absorption d'esprit.

1. Le Koran, livre sacré des Musulmans, qui contient la loi du prophète Mahomet (570-632 ap. J.-C.). Obligé de fuir de la Mecque, sa ville natale, Mahomet se réfugia à Médine en l'an 622 : c'est de cette époque que date l'ère ou hégire des Mahométans. G. R.

JOCELYN[1]

ÉPISODE

(JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE CAMPAGNE)

LA MORT DU VIEUX PRÊTRE

J'étais le seul ami qu'il eût sur cette terre,
Hors son pauvre troupeau ; je vins au presbytère
Comme j'avais coutume, à la Saint-Jean d'été,
A pied, par le sentier du chamois fréquenté,
Mon fusil sous le bras et mes deux chiens en laisse,
Fatigué de gravir ces monts croissant sans cesse,
Mais songeant au plaisir que j'aurais vers le soir
A frapper à sa porte, à monter, à m'asseoir
Au coin de son foyer tout flamboyant d'érable,
A voir la blanche nappe étendue, et la table,
Couverte par ses mains de légume et de fruit,
Nous rassembler causant bien avant dans la nuit ;
Il me semblait déjà dans mon oreille entendre
De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre ;
Et sentir, à défaut de mots cherchés en vain,
Tout son cœur me parler d'un serrement de main ;
Car, lorsque l'amitié n'a plus d'autre langage,
La main aide le cœur et lui rend témoignage.
Quand je fus au sommet d'où le libre horizon
Laissait apercevoir le toit de sa maison,
Je posai mon fusil sur une pierre grise
Et j'essuyai mon front que vint sécher la brise ;
Puis regardant, je fus surpris de ne pas voir
D'arbre en arbre au verger errer son habit noir :
Car c'était l'heure sainte où, libre et solitaire,
Au rayon du couchant il lisait son bréviaire ;

1. Dans le personnage de Jocelyn, Lamartine a retracé plusieurs traits du caractère de son premier précepteur, l'abbé Dumont (voir sur celui-ci notre Notice et la Correspondance de Lamartine, page 462). G. R.

Et plus surpris encor de ne pas voir monter,
Du toit où si souvent je la voyais flotter,
De son foyer du soir l'ordinaire fumée.
Mais, voyant au soleil sa fenêtre fermée,
Une tristesse vague, une ombre de malheur,
Comme un frisson sur l'eau courut sur tout mon cœur
Et, sans donner de cause à ma terreur subite,
Je repris mon chemin et je marchai plus vite.

Mon œil cherchait quelqu'un qu'il pût interroger,
Mais dans les champs déserts, ni troupeau, ni berger :
Le mulet broutait seul l'herbe rare et poudreuse
Sur les bords de la route, et dans le sol qu'il creuse
Le soc penché dormait à moitié d'un sillon;
On n'entendait au loin que le cri du grillon
Au lieu du bruit vivant, des voix entremêlées
Qui montent tous les soirs du fond de ces vallées.
J'arrive et frappe en vain : le gardien du foyer,
Son chien même à mes coups ne vient pas aboyer;
Je presse le loquet d'un doigt lourd et rapide,
Et j'entre dans la cour, aussi muette et vide.
Vide? Hélas! mon Dieu, non, au pied de l'escalier
Qui conduisait de l'aire au rustique palier,
Comme un pauvre accroupi sur le seuil d'une église,
Une figure noire était dans l'ombre assise,
Immobile, le front sur ses genoux courbé,
Et dans son tablier le visage caché.
Elle ne proférait ni plainte ni murmure;
Seulement du drap noir qui couvrait sa figure
Un mouvement léger, convulsif, continu,
Trahissait le sanglot dans son sein retenu;
Je devinai la mort à ce muet emblème :
La servante pleurait le vieux maître qu'elle aime.
« Marthe! dis-je, est-il vrai ?... » Se levant à ma voix
Et s'essuyant les yeux du revers de ses doigts :
« Trop vrai! montez, monsieur, on peut le voir encore,

On ne doit l'enterrer que demain à l'aurore;
Sa pauvre âme du moins s'en ira plus en paix
Si vous l'accompagnez de vos derniers souhaits.
Il a parlé de vous jusqu'à sa dernière heure :
« Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure,
« Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien
« Pour avoir soin de toi, des oiseaux et du chien. »
Son bien! n'en point garder était toute sa gloire;
Il ne remplirait pas le rayon d'une armoire.
Le peu qui lui restait a passé sou par sou
En linge, en aliments, ici, là, Dieu sait où.
Tout le temps qu'a duré la grande maladie,
Il leur a tout donné, monsieur, jusqu'à sa vie;
Car c'est en confessant, jour et nuit, tel et tel,
Qu'il a gagné la mort. — Oui, lui dis-je, et le ciel! »
Et je montai. La chambre était déserte et sombre;
Deux cierges seulement en éclaircissaient l'ombre,
Et mêlaient sur son front leurs funèbres reflets
Aux rayons d'or du soir qui perçaient les volets,
Comme luttent entre eux, dans la sainte agonie,
L'immortelle espérance et la nuit de la vie.

Son visage était calme et doux à regarder;
Ses traits pacifiés semblaient encor garder
La douce impression d'extases commencées;
Il avait vu le ciel déjà dans ses pensées,
Et le bonheur de l'âme, en prenant son essor,
Dans son divin sourire était visible encor.
Un drap blanc recouvert de sa soutane noire
Parait son lit de mort; un crucifix d'ivoire
Reposait dans ses mains sur son sein endormi,
Comme un ami qui dort sur le cœur d'un ami;
Et, couché sur les pieds du maître qu'il regarde,
Son chien blanc, inquiet d'une si longue garde,
Grondait au moindre bruit, et, las de le veiller,
Écoutait si son souffle allait se réveiller.

Près du chevet du lit, selon le sacré rite,
Un rameau de buis sec trempait dans l'eau bénite :
Ma main avec respect le secoua trois fois,
En traçant sur le corps le signe de la croix.
Puis je baisai les pieds et les mains ; le visage
De l'immortalité portait déjà l'image,
Et déjà sur ce front, où son signe était lu,
Mon œil respectueux ne voyait qu'un élu.
Puis, avec l'assistant disant les saints cantiques,
Je m'assis pour pleurer près des chères reliques ;
Et, priant et chantant et pleurant tour à tour,
Je consumai la nuit et vis poindre le jour.
Près du seuil de l'église, au coin du cimetière,
Dans la terre des morts nous couchâmes la bière ;
Chacun des villageois jeta sur le cercueil
Un peu de terre sainte en signe de son deuil ;
Tous pleuraient en passant et regardaient la tombe
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe ;
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
De la foule muette un sourd sanglot sortit.
Quand ce fut à mon tour : « O saint ami ! lui dis-je,
Dors ; ce n'est pas mon cœur, c'est mon œil qui s'afflige.
En vain je vais fermer la couche où te voilà,
Je sais qu'en ce moment mon ami n'est plus là ;
Il est où ses vertus ont allumé leur flamme,
Il est où ses soupirs ont devancé son âme ! »
Je dis ; et tout le soir, attristant ces déserts,
Sa cloche en gémissant le pleura dans les airs,
Et, mêlant à ce glas des aboiements funèbres,
Son chien, qui l'appelait, hurla dans les ténèbres.

Et moi, seul avec Marthe en ce morne séjour,
J'allais, je revenais du jardin à la cour,
Cherchant et retrouvant en chaque endroit sa trace,
Le voyant, lui parlant, et lui laissant sa place,
Feuilletant tout ouvert quelque livre pieux,

En lisant un passage et m'essuyant les yeux.
« N'écrivait-il jamais? — Quelquefois le dimanche,
Me dit Marthe, il veillait sur une page blanche,
Et quand elle était noire, au fond d'un vieux panier
Il la jetait, et moi, dans un coin du grenier
Je balayais la feuille au retour de l'aurore.
Ce qu'ont laissé les rats y peut bien être encore. »
J'y montai; j'y trouvai ces pages où sa main
Avait ainsi couru sans ordre et sans dessein,
Semblables à ces mots qu'un rêveur solitaire
Du bout de son bâton écrit avec mystère;
Caractères battus par la pluie et les vents,
Et dont l'œil se fatigue à renouer le sens.
Bien des pages manquaient à ce journal sans suite,
Soit qu'il eût déchiré la page à peine écrite,
Ou soit que Marthe en eût allumé ses flambeaux
Et les vents sur son toit dispersé les lambeaux.
Déplorant à mon cœur mainte feuille ravie,
Mon œil de ces débris recomposait sa vie.
Comme l'œil éclairé d'un rayon de la nuit,
Et s'égarant au loin sur l'horizon qui fuit,
Voit les anneaux glissants d'un fleuve à l'eau brillante
Dérouler flots à flots leur nappe étincelante.
Se perdre par moment sous quelque tertre obscur,
Dans la plaine plus bas reparaître plus pur,
Se briser de nouveau dans les prés qu'il arrose;
Mais suivant du regard le sillon qu'il suppose,
Et sous les noirs coteaux devinant ses détours,
De mille anneaux rompus recompose un seul cours.
C'est ainsi qu'à travers de confuses images
De ce journal brisé j'ai recousu les pages.

. . . .

. . . .

ADIEUX DE JOCELYN A LA MAISON PATERNELLE

6 juin 1786.

. . . .

Ce fut hier : le jour mélancolique et sombre
Semblait de ma tristesse avoir revêtu l'ombre;
On eût dit qu'à son tour l'âme de ce beau lieu
Voulait sympathiser avec ce jour d'adieu,
Tant le ciel était gris, tant les vents sans haleine
Laissaient pencher la feuille et l'épi sur la plaine,
Tant le ruisseau dormait en retenant sa voix,
Tant les oiseaux cachés se taisaient dans les bois!
Tout se taisait aussi dans la maison fermée;
On n'osait regarder une figure aimée;
Quand on se rencontrait on n'osait se parler,
De peur qu'un son de voix ne vînt nous révéler
Le sanglot dérobé sous le tendre sourire,
Et ne fît éclater le cœur qu'un mot déchire.
On allait, on venait; mère, sœur, à l'écart,
Préparaient à genoux les apprêts d'un départ,
Et chacune, les mains dans le coffre enfoncées,
Cachait avec ses dons une de ses pensées.
On s'asseyait ensemble à table, mais en vain;
Les pleurs se faisaient route et coulaient sur le pain.
Ainsi passa le jour; et quand la nuit suprême,
Nuit qui doit pour jamais séparer ce qui s'aime,
Eut jeté sur nos yeux des voiles plus épais :
— « Allez, dis-je à ma mère, et reposez en paix,
Reposez votre cœur de soupirs et de larmes,
Bénissez votre enfant et dormez sans alarmes;
Que ce dernier sommeil que je fais près de vous
Descende sur vos yeux encor tranquille et doux!
De notre long adieu n'anticipez pas l'heure.
Hélas! trop tôt viendra ce long soir où l'on pleure!

Mais l'esprit qui console et l'ange des adieux
A ma prière alors viendront sécher vos yeux ;
Vous me verrez entrer plus léger dans ma voie,
Car ce qu'on donne à Dieu doit s'offrir dans la joie,
Dormez! Dès que le jour sur l'église aura lui,
Au pied de votre lit je veux être avant lui ;
Et, si nos yeux alors ont quelque larme amère,
Que Dieu nous la pardonne ! homme, on n'a qu'une mère. »
Son baiser lentement sur mon front descendit,
Et je n'entendis pas ce qu'elle répondit ;
Car, le cœur plein des pleurs que cachait mon visage,
Et ne les pouvant pas retenir davantage,
J'étais déjà sorti de son appartement,
Et je cherchais la nuit pour pleurer librement.
Les brises de montagne, avec le soir venues,
Avaient blanchi le ciel et balayé les nues :
C'était une des nuits dont la sérénité
Parle à l'âme de paix, d'amour, d'éternité,
Où la lune arrondie et dans l'azur assise,
Répandant sur les bois sa lueur indécise,
Semble, en dessinant mieux chaque pâle contour,
Un souvenir muet de la vie et du jour.
Je m'enfonçai pleurant sous les sombres allées,
Des traces de ma mère encore toutes peuplées;
Je parcourais du pas tout le champêtre enclos,
Où, comme autant de fleurs, mes jours étaient éclos ;
J'écoutais chanter l'eau dans le bassin de marbre;
Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre,
J'allais d'un tronc à l'autre et je les embrassais ;
Je leur prêtais le sens des pleurs que je versais,
Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce.
Sur chaque banc de pierre où je m'étais assis,
Où j'avais vu ma mère assise avec son fils,
Je m'asseyais un peu; je tournais mon visage
Vers la place où mes yeux retrouvaient son image,

Je lui parlais de l'âme, elle me répondait;
Sa voix, sa propre voix dans mon cœur s'entendait,
Et je fuyais ainsi du hêtre au sycomore,
Réveillant mon passé pour le pleurer encore.
Du nid de la colombe à la niche du chien,
Je revisitais tout et je n'oubliais rien,
Et je disais à tout un adieu sympathique,
Et, de tout emportant une chère relique,
Je remplissais mon sein de feuillage roulé,
Du sable de la cour par ma mère foulé,
De la mousse enlevée au mur vert des tourelles,
Et du duvet tombé du toit des tourterelles;
Puis, quand j'eus complété mon douloureux trésor,
Pour consumer la nuit qui me restait encor,
J'allai dans le parterre, au pied de la fenêtre
De la chambre où ma mère aussi veillait peut-être,
Près du bassin d'eau vive où tremble le bouleau,
Le corps sur le gazon, le front penché sur l'eau,
Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite,
Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte;
Et là prenant la terre et l'herbe à pleine main,
Collant ma lèvre au sol que j'allais fuir demain,
J'embrassais cette terre où j'avais pris racine,
D'où m'arrachait si tendre une force divine;
J'ouvris mon cœur trop plein et j'en laissai couler
Ce long torrent de pleurs qui voulait s'y mêler.

Je ne sais pas combien d'heures ainsi coulèrent,
Ni quels mille pensers dans ma tête roulèrent;
De son œil infini Dieu seul peut les compter,
Et le cœur dans sa langue au cœur les raconter;
Il est des nuits d'orage où le flot des idées,
Comme un fleuve trop plein aux ondes débordées,
Roule avec trop de pente et trop d'emportement,
Pour que notre âme même en ait le sentiment;
Un vertige confus bouillonne dans la tête,

Et, prer à se briser le cœur même s'arrête;
J'étais dans cet état, sans entendre, sans voir,
Anéantissement, sommeil du désespoir :
Seulement par moments mes pleurs, pleuvant encore,
M'éveillaient en tombant dans le bassin sonore.
L'aube enfin colora sa barre au bord des cieux,
Comme un flambeau soudain qui vient blesser les yeux
Je voulus, sans revoir un visage de femme,
Dire à ma mère un mot qui lui laissait mon âme;
Sur mes genoux tremblants du seuil je m'approchai;
De mon front prosterné, muet, je le touchai;
J'entrelaçai mes doigts aux barreaux des persiennes,
Je crus sentir des mains qui rencontraient les miennes.
« Adieu! » criai-je ; en vain j'y voulus joindre un mot,
Mon cœur noyé d'angoisse eut à peine un sanglot,
Et je m'enfuis courant et sans tourner la tête,
Comme un homme qui craint qu'un remords ne l'arrête.

Je marchai devant moi par des champs sans chemin,
De peur de rencontrer, d'entendre un être humain,
Jusqu'au sommet aride où la sombre montagne
S'affaisse et redescend vers une autre campagne.
Sur une roche grise une croix de granit,
Que la mousse tapisse, où l'aigle fait son nid,
S'élève pour bénir à la fois les deux faîtes,
Comme un homme étendant ses deux bras sur deux têtes.
Là je me retournai pour la première fois,
Et m'assis sur la pierre au pied de cette croix;
Je vis se dérouler sous moi le paysage,
Le jardin verdoyer sous les murs du village,
La colombe blanchir les toits, et la maison
Retirer lentement son ombre du gazon.
Je vis blanchir dans l'air sa première fumée,
Une main entr'ouvrir la fenêtre fermée.
Un soupir emporta mon âme à ce doux lieu,
Et sur l'herbe, à genoux, je m'écriai : « Mon Dieu !

Vous qui prenez le fils, restez avec la mère,
Que l'heure du départ n'y soit pas même amère!
Je ne quitte, ô mon Dieu, ces cœurs et ce séjour,
Qu'afin de leur laisser plus de paix et d'amour :
Que l'amour et la paix y restent à ma place,
Et que le sacrifice attire au moins la grâce!
Veillez, au lieu de moi, sur ses chers habitants;
Bénissez nuit et jour leur route et leurs instants;
Soyez vous-même, ô Dieu! vous, ô céleste père,
Pour la mère le fils, et pour la sœur le frère!
Comblez-les de vos dons; menez-les par la main,
Par une longue vie et par un doux chemin,
Au terme où nous devons vous rendre grâce ensemble,
Et que dès ici-bas votre sein nous rassemble! »
Je dis, et, sous les bois de ces derniers sommets,
L'horizon paternel s'abaissa pour jamais.

. . . .

LE PROSCRIT

Grotte des Aigles, 24 août 1793.

. . . .

Le jour baissait; j'avais passé l'heure après l'heure,
Errant de site en site autour de ma demeure;
Je venais de m'asseoir sur le roc incliné
Qu'en tombant des hauteurs la cascade a miné;
Mes jambes et mon front pendaient sur cet abîme;
Et je suivais des yeux ce tourbillon sublime
Qui, m'enivrant de bruit et d'étourdissement,
De mes propres pensers m'ôtait le sentiment;
Je dominais de là l'ouverture profonde
Où la neige d'été roule en poudre avec l'onde,
Et le pont naturel qui sur son double bord
Se dresse, et de mon lac défend l'affreux abord.

Mon âme se laissait, indolemment bercée,
Emporter flots à flots et pensée à pensée,
Et, se perdant au sein de ces œuvres de Dieu,
Était déjà bien loin et du jour et du lieu,
Quand un coup de fusil, que l'écho répercute,
Tonne et roule au-dessus du bruit sourd de la chute.
Je m'éveille en sursaut, je me lève; je vois
Deux soldats poursuivant deux proscrits aux abois:
A peine séparés par une courte avance,
Les fuyards n'avaient plus qu'une faible espérance;
Les soldats rechargeaient leurs armes en courant;
Les deux proscrits touchaient aux parois du torrent:
Il fallait ou périr, ou trouver un passage.
Ils s'arrêtent glacés d'horreur sur le rivage;
Le gouffre est sous leurs yeux, et la mort sur leurs pas.
Je les vois s'embrasser; je ne réfléchis pas
Qu'un cri de mon séjour va trahir le mystère:
Je jette un cri soudain, perçant, involontaire;
Ils m'entendent, j'accours; je montre, de la main,
Sur le gouffre fumant le hasardeux chemin.
Aussitôt des proscrits le plus âgé s'élance,
Donnant la main à l'autre encore dans l'enfance;
Pour soutenir leurs pas j'accours de mon côté;
Au droit sommet du pont ils ont déjà monté;
Déjà le plus âgé me tend du haut de l'arche
L'enfant pâle et tremblant, dont je soutiens la marche:
— « Sauvez, sauvez, dit-il, généreux étranger,
Cet enfant que je vais ou défendre ou venger!
J'entraînerai du moins ses bourreaux dans ma chute.
Fuyez, et que ma mort vous donne une minute! »
Déjà les deux soldats, poussés par leur ardeur,
Sans sonder du ravin l'immense profondeur,
Sur ces blocs suspendus, plus polis que la glace,
Leurs crosses à l'épaule, avançaient sur sa trace.
Quand le proscrit les voit au plus horrible pas,
Il arme son fusil pour un double trépas;

Quatre éclairs à la fois jaillissent de la pierre,
Les quatre coups partis ne font qu'un seul tonnerre.
Les deux soldats, frappés par cette double mort,
Tombent comme un seul bloc, glissent, roulent du bord :
En vain leurs doigts crispés et leurs dents convulsives
Du pont sans parapet pressent, mordent les rives :
La cascade les jette à l'abîme ondoyant,
Leurs jambes et leurs bras plongent en tournoyant ;
Tout leur corps, sur le roc, pilé par l'avalanche,
N'est plus qu'un point obscur dans sa poussière blanche.
Le proscrit, qui les voit tomber, encor debout,
Sent sa poitrine enfin saignant d'un double coup :
Son sang, dont ce regard suspendait seul la perte,
S'échappe en deux ruisseaux de sa chemise ouverte ;
Il tente un pas, son pied ne peut le soutenir,
Il va rouler ; mon bras a su le retenir ;
Je le traîne expirant sur l'herbe du rivage.
Le bonheur et la mort luttant sur son visage ;
Il baise avec amour son fusil triomphant,
Sa voix rend la parole et l'âme à son enfant.
Nous étanchons son sang, nous lavons sa blessure,
Puis, formant à la hâte un brancard de verdure,
L'enfant portant les pieds, moi le front, nous marchons,
Et dans ma grotte enfin, mourant, nous le couchons.

Étendu sur un lit de mousse ensanglantée,
Sur les bras de son fils sa tête était jetée ;
Son regard seul sur lui pouvait se soulever ;
Quelquefois il semblait s'endormir et rêver,
Et, sur son lit, sa main échappée à la mienne
Semblait tâter en songe un fil qui la retienne.
Le pauvre enfant voulait me dérober en vain
Des sanglots qui sortaient malgré lui de son sein ;
Chaque fois qu'il levait son front pâli d'alarmes,
Je voyais dans ses yeux rouler de grosses larmes
Qui pleuvaient sur le front que son cœur appuyait,

Et qu'un baiser craintif de sa bouche essuyait ;
Puis il interrogeait mes yeux, comme pour lire
L'affreuse vérité que je n'osais lui dire,
Et quand malgré mes yeux mon trouble lui parlait,
De ses bras convulsifs l'étreinte redoublait ;
Il me jetait dans l'ombre un regard de colère,
Et, de son corps entier enveloppant son père,
Il semblait défier le ciel et le trépas
De pouvoir arracher ce mourant de ses bras.
Alors ses blonds cheveux tombant sur son visage,
Mêlés aux cheveux blancs de ce front d'un autre âge,
Me cachaient leur figure, et je n'entendais plus
De baisers, de sanglots, qu'un murmure confus,
Deux souffles confondus dans une seule haleine,
Tantôt forte, tantôt se distinguant à peine,
Où les derniers élans de deux cœurs, de deux voix,
Semblaient se ranimer et s'éteindre à la fois.

Ma torche cependant dans ces mornes ténèbres
Jetait son jour rougeâtre et ses vapeurs funèbres ;
Moi, debout dans un coin de la grotte, à l'écart,
De peur de profaner la douleur d'un regard.
Tantôt je ranimais la torche évanouie,
Tantôt, pour réveiller quelque signe de vie,
Je jetais au blessé l'eau froide du courant,
Ou soufflais la chaleur sur ses pieds de mourant ;
Et tantôt, à genoux dans l'ombre la plus noire,
Cherchant les chants sacrés épars dans ma mémoire,
Le Christ entre mes mains, je murmurais tout bas
Les hymnes dont la foi berce encor le trépas,
Afin qu'une prière au moins, de cette terre,
Précédât dans le ciel cette âme solitaire !
La moitié de la nuit ainsi se consuma.
Vers l'aurore, la vie un peu se ranima ;
Il regarda son fils, il jeta sur la voûte
Un régard où semblait hésiter quelque doute ;

Puis, reportant sur moi l'œil fixe de la mort,
Et recueillant ses sens en un dernier effort :
« Je meurs, murmura-t-il, et le ciel vous confie
Ce fils, mon seul regret, ce fils, mon autre vie.
Veillez sur ce destin que j'abandonne à Dieu!
Soyez pour lui, soyez un père, un frère! Adieu! »

La parole à sa lèvre, hélas! montait encore,
Mais dans les sons éteints ne pouvait plus éclore;
De moments en moments sa tête s'égarait;
Aucun fil ne liait les mots qu'il murmurait;
Il parlait aux absents, aux morts, à sa famille,
Et, regardant son fils, il appelait sa fille.
Enfin, quand le regard s'éteignit dans ses yeux,
Il posa sur sa bouche un doigt mystérieux,
Et, d'un reste de voix nommant encore Laurence,
Il mourut en faisant le geste du silence!

. . . .

JOCELYN ET LAURENCE

De la grotte, 25 septembre 1793.

. . . .

Quand je reviens le soir de mes lointaines chasses,
Les pieds meurtris, les doigts déchirés par les glaces,
Rapportant sur mon dos l'élan ou le chamois,
Et que, du haut d'un pic, du plus loin j'aperçois
Mon lac bleu resserré comme un peu d'eau qui tremble
Dans le creux de la main où l'enfant la rassemble,
Le feston vert bordant sa coupe de granit,
De mes chênes penchés la tête qui jaunit,
Et, vacillante au fond de la grotte qui fume,
La lueur du foyer que Laurence rallume;

Quand je rêve un moment, quand je me dis : « Là-bas,
Dans ce point lumineux qu'un lynx ne verrait pas,
J'ai la meilleure part, l'autre part de moi-même,
Un regard qui me cherche, un souvenir qui m'aime,
Un ami dont mon pas fera battre le cœur,
Un être dont le ciel m'a fait le protecteur,
Pour moi tout, et pour qui je suis tout sur la terre,
Patrie, amis, parents, mère, sœur, frère et père,
Qui compte tous mes pas dans son cœur palpitant,
Et pour qui, loin de moi, le jour n'a qu'un instant,
L'instant où, de ces monts me voyant redescendre,
Il vient de ses deux bras à mon cou se suspendre,
Et, bondissant après comme un jeune chamoi,
Me ramène à la grotte en courant devant moi. »
Alors, pressant le pas sur mon chemin de neige,
Je me trace de l'œil le sentier qui l'abrège ;
Le glacier suspendu m'oppose en vain son mur.
Je me laisse glisser sur ses pentes d'azur ;
Je retrouve Laurence au pied de la montagne,
Car je ne permets pas encor qu'il m'accompagne.
Il passe alors son bras plus faible sous le mien ;
Je lui conte mon jour, il me conte le sien ;
Nous rentrons, il me dit combien nos tourterelles
Ont couvé le matin d'œufs éclos sous leurs ailes,
Combien la chèvre noire a donné de son lait,
Ou de petits poissons ont rempli son filet ;
Il montre les tas de mousses et de feuille
Que pour tapisser l'antre avant l'hiver il cueille,
Les fruits qu'il a goûtés et rapportés du bois,
Et dont l'épine aiguë ensanglante ses doigts,
Les bras de vigne vierge, ou de lierre qui flotte,
Qu'il a fait serpenter dans les flancs de la grotte,
Les oiseaux qu'il a pris en leur jetant du grain,
Et les chevreuils privés qui mangent dans sa main :
Car soit par préférence ou soit par habitude,
Tous ces doux compagnons de notre solitude,

Biches de la montagne, élans, oiseaux des bois,
Accourent à sa vue et volent à sa voix.

Nous mangeons sur la main ce que le jour nous donne,
Le lait, les simples mets que la joie assaisonne;
Nous mordons tour à tour à des fruits inconnus,
Ou pour nous abreuver nous en pressons le jus;
Pour les mortes saisons nous mettons en réserve
Ceux que le soleil sèche et que le temps conserve.
A chaque invention de l'un l'autre applaudit;
On prévoit, on combine, on se trompe, et l'on rit;
Dans ces mille entretiens le long soir se consume;
Sur le foyer dormant le dernier tison fume,
Et souvent dans le lac, miroir de notre nuit,
Nous voyons se lever l'étoile de minuit :
Alors nous nous mettons à genoux sur la pierre,
Vers la fenêtre où flotte un reste de lumière,
D'où Laurence, inclinant son front grave et pieux,
Sur la croix du tombeau jette souvent les yeux :
Et quand, après avoir béni cette journée
Que nous rendons à Dieu comme il nous l'a donnée,
Après avoir prié pour que d'autres soleils
Nous ramènent demain, toujours, des jours pareils,
Après avoir offert nos vœux pour ceux qui vivent,
Au souvenir des morts nos prières arrivent,
Laurence, en répondant aux versets, bien des fois
A, malgré ses efforts, des larmes dans la voix,
Et de ses pleurs de fils, non encore épuisées,
Ses mains jointes après sont souvent arrosées.

Ainsi finit le jour, et puis chacun en paix
Va s'endormir couché sur son feuillage épais,
Jusqu'à ce que la voix du premier qui s'éveille
Vienne avec l'alouette enchanter son oreille.

. . . .

JOCELYN ET L'ÉVÊQUE

Dans l'hôpital de Grenoble, 6 août 1795, le soir.

. . . .

De l'évêque captif le juge populaire
Avait voté la mort, le soir, dans sa colère;
J'entendais en passant les coups sourds du marteau
Qui clouait dans la nuit le bois de l'échafaud.
J'entrai dans la prison; des escaliers rapides
La descente était longue et les marches humides,
Et dans leur froid brouillard chaque pas, en glissant,
Semblait sur les degrés se coller dans du sang.
Je ne sais quelle odeur de larmes sous les voûtes,
Quelle sueur des murs coulant à larges gouttes,
Des angoisses de l'homme y peignaient les tourments.
Chaque dalle y rendait de longs gémissements :
On eût dit que ces murs, ces froides gémonies,
Comme des condamnés suaient leurs agonies.
Au bas de cet obscur et profond entonnoir,
L'affreux cachot s'ouvrait sur un corridor noir,
Tout creusé dans le roc, hormis l'étroite porte
Dont les lourds gonds scellaient la grille basse et forte.
Sous la main du geôlier qui tourna les verrous,
La porte en gémissant recula devant nous;
L'ombre humide pâlit au feu de sa lanterne,
Qui jeta sur les murs un jour livide et terne,
Et je vis le vieillard, ébloui par ce jour,
Qui regardait sans voir du fond du noir séjour;
Le rayon concentré, dardant sur sa figure,
La détachait en clair de la muraille obscure,
Comme si, du cachot pour racheter l'affront,
Une auréole sainte eût éclairé son front.

Fléchissant sous ses fers rivés dans la muraille,
Leur poids lourd affaissait un peu sa haute taille;
De ses habits troués les somptueux débris

Laissaient percer partout ses membres amaigris;
Il serrait d'une main autour de sa ceinture
Des pauvres prisonniers la blanche couverture,
De l'autre il soutenait le gros faisceau de fers
Qui tombait en anneaux de ses bras découverts;
Ses pieds nus, que nouaient deux restes de sandales,
Tout violets de froid, frissonnaient sur les dalles.
Un tas de paille humide et rongé par les bords,
Gardant encor l'empreinte et les plis de son corps,
Une écuelle de bois pour recevoir la soupe,
Une goutte de vin dans le fond d'une coupe,
De son palais de boue était l'ameublement,
Le breuvage, le lit, le vase et l'aliment;
Mais les traits allongés de son pâle visage,
Ses cheveux éclaircis, souillés, blanchis par l'âge,
Sur son front demi-chauve en couronne bouclés
Ou sur son maigre buste en anneaux déroulés;
Sa barbe, que d'un an le fer n'a retranchée,
Sur le creux de sa joue en écume épanchée;
Ses yeux caves, cernés par un sillon d'azur,
Brillant comme un charbon dans leur orbite obscur;
Son regard, affaibli par cette ombre éternelle,
Nous cherchant sans nous voir du fond de sa prunelle;
La force écrite en haut dans ses sourcils épais,
Sur sa lèvre entr'ouverte un sourire de paix;
Dans ses traits, imprégnés d'une sainte harmonie,
La résignation au sein de l'agonie,
L'humanité vaincue asservie à la foi,
Tout éclatait en lui!... Je crus voir devant moi
Un de ces champions des vérités nouvelles
Que les anges de Dieu servaient, couvaient des ailes,
Et qui, nourris déjà du pain caché du fort,
Exultaient du supplice et vivaient de leur mort.

A l'entrée, ébloui par ce front de lumière,
Sur mes genoux tremblants je tombai sur la pierre,

Comme si quelque main m'eût forcé de plier,
N'osant ni m'approcher ni m'enfuir. Le geôlier
Lui dit : « Que votre nuit avec Dieu se consomme!
J'ai rempli ma promesse, et voilà ce jeune homme. »
Puis, posant à mes pieds sa lanterne, il sortit
Et, refermé sur nous, le battant retentit.
« Est-ce vous, mon enfant ? venez que je vous voie
Oh ! que ma dernière heure ait la dernière joie
De presser sur mon cœur un fils en Jésus-Christ,
Un frère dans ma foi, nourri du même esprit!
Soyez béni, mon Dieu, dont la grâce infinie
Me gardait en secret ce don pour l'agonie!
J'ai vidé jusqu'au fond mon calice de fiel,
Mais la dernière goutte a l'avant-goût du ciel!
Mon fils, je vais mourir; mon éternelle aurore
De ma dernière nuit va tout à l'heure éclore;
Demain j'entonnerai l'Hosanna triomphant.
Aujourd'hui je suis homme et pécheur. Mon enfant,
Devant le Saint des saints avant que de paraître,
J'ai besoin de laver mon âme aux eaux du prêtre :
Chargé d'un grand troupeau pour le sanctifier,
En partant, j'ai mon saint bercail à confier;
Je ne puis déposer que dans sa main sacrée
Les clefs du Saint des saints dont je gardais l'entrée;
Je ne puis recevoir le pardon que de lui;
Je le donnais hier, je l'implore aujourd'hui.
Mais tous ceux qui portaient le divin caractère,
Fugitifs ou proscrits, sont errants sur la terre;
L'exil, ou la prison, ou le couteau mortel,
N'épargnent nul de ceux qui montaient à l'autel;
Il ne reste que vous, pauvres jeunes lévites,
Qui n'aviez pas encore lié vos mains bénites!
J'en demandais au ciel un seul, à deux genoux :
Dieu m'inspirait, mon fils, et je pensais à vous.
Oh! que mon cœur, d'ici, pressentait bien le vôtre!
J'étais sûr que, fidèle au devoir de l'apôtre,

La prison, l'échafaud vous verrait accourir,
Séduit par le martyre et tenté de mourir,
Et que, plus il est plein de l'horreur du supplice,
Plus vous accepteriez de boire mon calice... »
Je ne répondais rien, et je n'entendais plus,
Et je baissais dans l'ombre un front rouge et confus.
« Faut-il mieux m'expliquer? reprit-il; un saint prêtre
Est nécessaire à Dieu; mon fils, vous allez l'être!
Pour qu'un double holocauste ici soit consommé,
La Providence et moi nous vous avons nommé;
Je vais vous consacrer de ma tombe :
Baissez la tête, enfant, pour que le chrême y tombe!
Et, quand l'esprit de force aura coulé sur vous,
Je vais, pécheur, mourant, tomber à vos genoux,
Et recevoir de vous dans le saint sacrifice
Le pain du viatique et le vin du supplice.
Recevez du martyr l'auguste sacrement,
Mourez pour que Dieu vive... » — « O mon père, un moment!
Lui dis-je en repoussant du front le sacré signe.
Arrêtez, arrêtez; tremblez, j'en suis indigne!
Mon âme est à mon Dieu, mon sang est à ma foi;
Mais mes jours profanés, ils ne sont plus à moi,
Et Dieu n'exige pas que je lui sacrifie
Deux morts dans une mort, deux cœurs dans une vie. »
Son œil sonda le mien, et son front s'obscurcit.
Alors, balbutiant, je lui fis le récit
De ces deux ans passés loin de lui, de ma fuite,
De cette enfant par Dieu dans mon désert conduite,
De son triste abandon, de ma tendre pitié,
De cet amour longtemps couvé sous l'amitié,
De ces habits trompeurs qui, me cachant la femme,
A la séduction apprivoisaient mon âme,
De ce secret fatal et découvert trop tard,
De nos serments donnés, de mon furtif départ,
De sa mort qui suivrait au même instant la mienne,
Si j'arrachais ainsi cette main de la sienne,

Si, même au prix du ciel, d'un mot j'allais tromper
Ce cœur que du poignard mieux eût valu frapper.
Je me tus : dans ses traits indignés je crus lire
Tantôt l'horreur, tantôt un dédaigneux sourire.
« Ainsi donc, mon enfant, voilà ce grand secret
Dont tout autre qu'un père en l'écoutant rirait;
Voilà dans quel honteux et ridicule piège
L'esprit trompeur poussait vos pas au sacrilège.
Insensé! bénissez ce hasard de ma mort,
Qui vous prend sur l'abîme et vous arrête au bord.
Que l'esprit tentateur, prêt à vous y conduire,
Connaissait bien ce cœur qu'il avait à séduire!
Quand il ne peut au crime entraîner nos élus,
Il les y mène aussi, mon fils, par leurs vertus.
Ah! brisez son embûche et rougissez de honte.
Quoi! ce rêve d'une âme à s'enflammer trop prompte
Pour un enfant jeté par hasard sous vos pas,
Ce trouble d'un cœur pur qui ne se connaît pas,
D'un périlleux amour cette amitié prélude,
Mauvais fruit du loisir et de la solitude:
Ces élans, ces soupirs, ces serrements de main,
Que le vent de la vie emportera demain;
Ces jeux de deux enfants loin des yeux de leurs mères,
Qui prennent pour amour leurs naïves chimères;
Risible enfantillage et des sens et du cœur :
Voilà ce qui du ciel en vous serait vainqueur?
Voilà pour quel appât, voilà pour quelle cause
Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose?
Vous laisseriez ma mort sans secours, sans adieu,
Le temple sans ministre, et le monde sans Dieu?
Je ne me doutais pas que, dans ces jours sinistres,
Où l'autel est lavé du sang de ses ministres,
Pendant que des cachots chacun d'eux comme moi
S'élance à l'échafaud pour confesser sa foi,
Pendant que l'univers avec horreur admire
La bataille de sang du juge et du martyre,

Attendant, pour savoir à quoi fixer son cœur,
Des bourreaux ou de nous qui restera vainqueur;
Je ne me doutais pas qu'un des soldats du temple,
Du lévite autrefois la lumière et l'exemple,
Au grand combat de Dieu refusant son secours,
Amollissait son âme à de folles amours;
Au pied des échafauds où périssaient ses frères
Sacrifiait au dieu des femmes étrangères,
Pensant sous quels débris des temples du Seigneur
Il cacherait sa couche avec son déshonneur!
— O mon père, pitié! Quel mot osez-vous dire?
Le ciel sait si mon cœur a tremblé du martyre;
Il sait si j'hésitai, pour arriver à vous,
D'affronter cette mort dont je serais jaloux;
Mais ébloui de zèle, et moins homme qu'apôtre,
Vous ne jugez, hélas! nos cœurs que par le vôtre;
Vous croyez que mon cœur, de l'amour triomphant,
N'arracherait qu'un rêve au sein de cet enfant;
Que le sien m'oublierait; que je pourrais moi-même
Rapporter aux autels tout l'amour dont je l'aime;
Absous par votre main d'un parjure innocent,
Noyer son souvenir dans des pleurs ou du sang;
Que cette affection au cœur enracinée,
Cette existence à deux, ce rêve d'une année,
Ce rayon qui nous fit ensemble épanouir,
Comme un rêve d'un soir pourrait s'évanouir?
Connaissez mieux l'amour de l'homme et de la femme :
Il joint leur double vie en une seule trame;
Il survivrait coupable, à la honte, au remord,
Plus vivant que la vie et plus fort que la mort.
— Silence! cria-t-il; vous profanez cette heure,
Ces moments tout au ciel, ces fers, cette demeure,
Où du Dieu trois fois pur un indigne martyr
N'eût jamais entendu de tels mots retentir.
Parler d'amour, grand Dieu, sous ces ombres muettes
Insensé, regardez, et songez où vous êtes!

Voyez dans les cachots ces membres amaigris,
Ces bras levés à Dieu, par des chaînes meurtris;
Cette couche où l'Église expire, et sent en rêve
Le baiser de l'Époux dans le tranchant du glaive;
Ce sépulcre des morts par la vie habité,
Qui ne se rouvre que sur l'éternité:
Ces fers dont les anneaux tout rouillés sur nos membres
Ont rivé Jésus-Christ à chacun de ses membres;
Et ce pain d'amertume, et ce vase de fiel,
Délicieux banquet de ces noces du ciel!
Et c'est là, c'est devant ces témoins de supplice,
Devant ce moribond qui marche au sacrifice,
Que vous osez parler de ces amours mortels,
Vous, consacré d'avance à nos heureux autels;
Vous, que leur sacré deuil, le sang qui les colore,
Par un plus fort lien y consacrait encore!
Ah! que cette amertume ajoute à mon trépas!
Quoi! vous, trahir! Mais non, cela ne se peut pas!
Vous ne souillerez pas une si chaste vie,
Vous ne jetterez pas à mon front cette lie,
Vous ne donnerez pas cette absinthe, au lieu d'eau,
Au vieillard qui demande une goutte au bourreau;
Vous ne laisserez pas l'âme de votre père
Partir sans emporter le pardon qu'elle espère,
Sans avoir entendu d'un ministre de Dieu
La parole de paix et le salut d'adieu!
Ah! que j'ai demandé cette heure au divin Maître!
Combien j'ai soupiré pour qu'un juste, un saint prêtre,
A ses pieds, comme Dieu, me reçût à genoux,
Me dît avant la mort : « Vivez, je vous absous! »
Pour qu'il offrît pour moi, la veille du supplice,
Cette coupe du sang, ce fruit du sacrifice
Que mes doigts mutilés ne peuvent plus tenir,
Et me bénît ce pain que je n'ose bénir!
Et quand l'ange, exauçant enfin ma dernière heure,
Vous amène du ciel au père qui vous pleure;

Quand, pour diviniser cette heure du trépas,
Il ne me faut qu'un mot... vous ne le diriez pas !
O mon enfant, au nom de ces larmes dernières
Qui sur vos mains de fils tombent de mes paupières,
Au nom de ces cheveux blanchis dans les cachots,
De ces membres promis aux échafauds ;
Au nom des tendres soins que j'ai pris de votre âme,
Au nom de votre mère, au nom de cette femme
Qui, si son œil de vierge ici pouvait vous voir,
Vous pousserait du geste et du cœur au devoir,
Et qui, fille du Christ, ne voudrait pas sans doute
Acheter votre vie au prix qu'elle vous coûte,
Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux ;
Dites ce mot, mon fils ; que je l'emporte aux cieux !... »
La sueur de mon front tombant à grosse goutte,
Avançant, reculant, comme un homme qui doute,
Je demeurais muet, méditant, interdit.
D'un courroux surhumain son regard resplendit ;
Son corps se redressa, comme si son idée
L'eût soulevé du sol, grandi d'une coudée ;
Son bras chargé de fers s'étendit contre moi ;
Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi.
Je crus voir de son front la foudre intérieure
Jaillir et serpenter dans la sombre demeure ;
Sa voix prit la colère et la vibration
Du prophète lançant la malédiction,
Des lions de Juda rugissement terrible !
« Eh bien ! puisqu'à mes pleurs vous restez insensible,
Puisque la charité pour un père expirant
Ne peut en rallumer en vous le feu mourant ;
Puisque entre le salut que le vieillard implore
Et votre infâme amour vous hésitez encore,
Vous n'êtes plus chrétien ni prêtre de Jésus :
Retirez-vous de moi... je ne vous connais plus !
Sortez de ce Calvaire où votre maître expire ;
Vous n'êtes qu'un bourreau de plus qui l'y déchire ;

Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir
Comment le chrétien souffre et meurt pour le devoir,
Mais digne seulement de garder dans la rue
L'habit ensanglanté du licteur qui le tue!
Oui, sortez de mon ombre et de ce lieu sacré;
Sortez, mais non pas tel que vous êtes entré;
Sortez, en emportant la divine colère
Sur vous et sur l'objet... — N'achevez pas, mon père;
Ne la maudissez pas, arrêtez! tout sur moi! »
Il lut d'un seul coup d'œil sa force en mon effroi,
Comme le bûcheron voit l'arbre qui chancelle.
« Écoutez! » me dit-il d'une voix solennelle,
Comme s'il eût parlé d'au delà du trépas
A des hommes de chair qui l'écoutaient en bas :
« Il est dans notre vie une heure de lumière,
Entre ce monde et l'autre indécise frontière,
Où l'âme des chrétiens, prête à quitter le corps,
De l'abîme des temps voit déjà les deux bords,
Où de l'éternité l'atmosphère divine
D'un jour surnaturel dans sa nuit l'illumine,
Et, des choses d'en bas lui découvrant le sens,
Donne un son prophétique à ses derniers accents.
Sans crainte alors on parle, et l'on entend sans doute,
Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute.
Je suis à cet instant, et je sens dans mon cœur
Ce Verbe du Très-Haut qui parle sans erreur.
Il me dit d'arracher, d'une main surhumaine,
Un de ses fils au piège où le monde l'entraîne;
Il donne à mes accents l'autorité du sort;
Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort
Je prends sur mon salut la sainte violence
Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance :
Obéissez à Dieu, qui tonne dans ma voix! »
De sa main, de ses fers mon front sentit le poids;
Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre
Qui m'écrasaient du bruit et du coup sur la terre.

La chaise où je m'assieds, la natte où je me couche,
La table où je t'écris, l'âtre où fume une souche,
Mon bréviaire vêtu de sa robe de peau,
Mes gros souliers ferrés, mon bâton, mon chapeau,
Mes livres pêle-mêle entassés sur leur planche,
Et les fleurs dont l'autel se pare le dimanche,
De cet espace étroit sont tout l'ameublement.

Tout! oh non! j'oubliais son divin ornement,
Qui surmonte tout seul mon humble cheminée,
Ce Christ, les bras ouverts et la tête inclinée
Cette image de bois du Maître que je sers,
Céleste ami, qui seul me peuple ces déserts ;
Qui, lorsque mon regard le visite à toute heure,
Me dit ce que j'attends dans cette âpre demeure,
Et, recevant souvent mes larmes sur ses pieds,
Fait resplendir sa paix dans mes yeux essuyés.
Ce Christ, tu le connais ; c'est celui que ma mère
Colla dans l'agonie aux lèvres de mon père ;
C'est celui que plus tard moi-même en un grand jour
Au pur sang d'un martyr je teignis à mon tour.
D'autres lèvres encore il conserve la trace,
Et Dieu sait de combien de pitié je l'embrasse!...

. . . .

Tu me demanderas de quoi j'existe ici?
Je me le demandai, moi, bien souvent aussi;
Mais pour l'homme et l'oiseau la Providence est grande.
De l'autel relevé la volontaire offrande,
Ces âmes qui, cherchant une voix pour prier,
A défaut d'ange, hélas! nous glissent leur denier;
Les époux qu'on bénit, les enfants qu'on baptise,
Ces dîmes du bonheur que l'on jette à l'église,
Quelques fonds que l'évêque adresse à ses curés,
Le jardin, le verger, quelques arpents de terre
Que je bêche moi-même autour du presbytère.

Suffisent amplement pour moi, Marthe et le chien.
A la table frugale il ne nous manque rien :
Le lait de mon troupeau, le vin blanc de mes treilles,
Les fruits de mes pommiers, le miel de mes abeilles,
Tout abonde; le pain y cuit pour l'indigent,
Et Marthe dans l'armoire a même un peu d'argent.
Qui m'eût dit qu'un peu d'or me ferait tant de joie?
Je n'en ai pas besoin, prenez, je vous l'envoie!...

Voulez-vous maintenant, ô mes anges, savoir
Comment je fais toucher le matin et le soir,
Et par quelle insensible et monotone chaîne
Le jour s'unit au jour et forme la semaine?
Ah! chaque heure le sait quand elle s'accomplit.
La cloche avant le jour m'arrache de mon lit :
Je crois entendre, au son de sa voix balancée,
L'ange qui du sommeil appelle ma pensée,
Et lui donne à porter son fardeau pour le jour.
Je convoque à l'autel les maisons d'alentour;
Des vieillards, des enfants, quelques pieuses femmes,
Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs âmes,
D'un cercle rétréci m'entourent à genoux;
Le Dieu des humbles fois descend du ciel sur nous.
Combien la sainte aurore et ses voûtes divines
Entendent de soupirs s'échapper des poitrines
Et d'aspirations de terre s'élancer!
Et combien il est doux, ô ma sœur, de penser
Que tous ces poids du cœur que cette heure soulève,
Sur ses propres soupirs au ciel on les élève;
Qu'à chacun à leur place on rapporte un saint don,
Grâce, miséricorde, amour, paix ou pardon;
Que l'on est l'encensoir où tout cet encens brûle,
Et la corbeille pleine où le pain qui circule,
Symbole familier du céleste aliment,
Va nourrir tout ce peuple avec un pur froment!
Du Maître en peu de mots j'explique la parole :

Ce peuple du sillon aime la parabole,
Poème évangélique, où chaque vérité
Se fait image et chair pour sa simplicité.
Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice,
J'enseigne les enfants, et me fais leur nourrice,
Et donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
D'une instruction simple et tendre, et qui leur plaît.
Je rentre ; et, du matin la tâche terminée,
A ma table, de fruits et de lait couronnée,
Je m'assieds un moment, comme le voyageur
Qui s'arrête à moitié du jour et reprend cœur.
Le reste du soleil, dans mes champs je le passe
A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse ;
A fendre avec la bêche un sol dur ; à semer
L'orge qu'un court été pressera de germer ;
A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse ;
A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse ;
A faire à chaque plante, à son heure, pleuvoir
En insensible ondée un pesant arrosoir ;
Car de l'homme à la fois cette terre réclame
La sueur de son front et la sueur de l'âme.
Le soir, quand chaque couple est rentré du travai
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte.
Au hasard et sans but, comme le pied me porte ;
M'arrêtant plus ou moins un peu sur chaque seuil ;
A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil ;
Partout portant un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret au malade, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

. . . .

MORT DE LA MÈRE DE JOCELYN

21 juillet 1800

. . . .

C'en est donc fait! ma mère... Ah! ce dernier effort
De sa vie expirante a brisé le ressort!
O nuit de l'agonie et de la délivrance,
Écris-toi dans mon âme en larmes d'espérance!

Je veillais, en priant, seul, au bord de son lit.
L'étoile du matin parut; elle me dit :
« Courage, mon enfant! Je sens que je vous quitte;
De ses derniers élans mon cœur pour vous palpite;
Avant que cette étoile ait pâli dans le jour,
Je vous embrasserai de l'éternel séjour!
Oh! réjouissez-vous, les vrais jours vont m'éclore.
Pourtant sur cette terre embrassons-nous encore :
Va réveiller ta sœur!... Non, Dieu me le défend.
Écoute : dans son sein elle porte un enfant;
Cette heure d'agonie est à voir trop cruelle :
Il faut la lui sauver pour son fruit et pour elle;
Il faut laisser ce voile entre elle et le trépas;
Et mon dernier baiser, tu le lui donneras!
Tu sais quels saints devoirs ce grand moment réclame :
Accomplis-les, mon fils, je te livre mon âme!
Va, tu n'es plus pour moi que le prêtre de Dieu. »
Oh! béni soit Celui qui du suprême adieu
M'adoucit à ce point l'heure toujours amère,
Et fait ouvrir le ciel par le fils à la mère!

Vous en fûtes témoins, anges du Dieu vivant!
Ah! si mon faible cœur se révolta souvent,
Si, trouvant le joug lourd et le devoir austère,
Je traînai comme un poids mon sacré caractère,
De tout ce qu'ici-bas j'avais sacrifié,
Ah! par ce seul moment je me sentis payé,

Puisque Dieu permettait que par ce sacrifice
Cette mort pour ma mère adoucît son calice.

J'allumai ces flambeaux de la dernière nuit,
Double image du jour qui commence et qui fuit;
Dans le vase caché de l'humble Eucharistie
Des mourants, à sa voix, j'allai puiser l'hostie;
Et, penché sur son front, de ma tremblante main,
Tout mouillé de mes pleurs, je lui rompis le pain.
La splendeur de sa foi rayonnait dans la chambre;
Du chrême des mourants je touchai chaque membre,
Ce front où mes baisers voulaient suivre mes doigts,
Ces flancs qui sur son cœur m'avaient couvé neuf mois,
Ces bras qui, m'entourant, tout petit, de tendresse,
M'avaient fait tant de fois un berceau de caresse;
Ces pieds qui les premiers frayèrent mon chemin,
Dont toute trace allait disparaître demain!
Absorbée et présente à chaque grand symbole,
Quand tout fut accompli, reprenant la parole :
« Jocelyn, me dit-elle, encore, encore un don!
— Et lequel, ô ma mère? — O mon fils, ton pardon!
Non le pardon de Dieu, qui sur moi surabonde,
Mais le pardon du fils que je laïsse en ce monde!
De ton amour pour nous pauvre jeune martyr,
Une mère jamais n'aurait dû consentir
A te laisser tenter ton dévouement sublime.
Ta vie est un désert, ton cœur est un abîme
Que tu ne peux combler qu'à force de vertu!
C'est moi qui l'ai creusé; dis, me pardonnes-tu? »
Je collai sur ses mains mes lèvres en silence.
« Oh! que ma douce mort te soit ta récompense!
Je t'ai fermé le monde, et c'est toi dont la main
Du ciel ouvert par toi m'aplanit le chemin!
Je vais t'y préparer, dit-elle, une demeure
Plus durable, à mon tour, ô mon fils, et meilleure!
Ici le cœur tarit, les longs bonheurs sont courts;

Ton âme a sa patrie où l'on aime toujours! »
Puis sentant que la mort affaissait ses paupières :
« Récite-moi, mon fils, ces divines prières
Qui de l'âme fidèle accompagnent l'essor,
Afin qu'en expirant elle bénisse encor. »
J'obéis; sous mes pleurs, je lui lus, dans ses *Heures*,
La tristesse de l'âme à ses dernières heures :
Ses lèvres, dont l'accent paraissait s'assoupir,
Murmuraient les répons de ce pieux soupir,
Comme l'écho lointain d'une voix affaiblie
Qui s'éloigne, et déjà répond de l'autre vie.
Tout à coup au refrain je ne l'entendis plus :
Elle achevait au ciel les chants interrompus!
Le livre s'échappa de mes mains, qui s'ouvrirent,
Et l'hymne de la mort... mes sanglots le finirent.
. . . .

LE CHIEN DU SOLITAIRE

Valneige, 12 octobre 1800.

. . . .
O nid dans la montagne où mon âme s'abrite!
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte,
Comme le passereau sans ailes pour courir,
Qui dans un trou du mur s'abrite pour mourir.
Oh! d'un peu de repos que mon âme pressée
Y devançait de loin mes pas par ma pensée!
Que l'ombre des grands monts se noyant dans les cieux,
Quand je fus à leurs pieds, fut amie à mes yeux!
Comme je respirais, en montant leurs collines,
Les vents harmonieux exhalés des ravines,
Ces vents qui du mélèze au rameau dentelé
Sortent comme un soupir à demi consolé!
Que du premier sapin l'écorce me fut douce!

Que je m'étendis las et triste sur sa mousse!
Que j'y collai ma bouche en silence et longtemps,
N'entendant que les coups en ma tempe battants,
Et l'assaut orageux de mes mille pensées,
En larmes plus qu'en mots sur les herbes versées!
Combien de fois je bus dans le creux de ma main
Un peu d'eau du torrent qui borde le chemin!
Que souvent mon oreille, à ses flots attentive,
Crut reconnaître un cri dans ses bonds sur sa rive,
Et, d'un frisson glacé me ridant tout entier,
M'arrêta palpitant sur le bord du sentier!
Enfin, le soir, je vis noircir, entre les cimes
Des arbres, mes murs gris au revers des abîm s,
Les villageois, épars sur leurs meules de foin,
Du geste et du regard me saluaient de loin.
L'œil fixé sur mon toit sans bruit et sans fumée,
J'approchais, le cœur gros, de ma porte fermée.
Là, quand mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil,
Un tendre hurlement fut mon unique accueil;
Hélas! c'était mon chien, couché sous ma fenêtre,
Qu'avait maigri trois mois le souci de son maître.

Marthe filait, assise en haut sur le palier.
Son fuseau de sa main roula sur l'escalier;
Elle leva sur moi son regard sans mot dire;
Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,
Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
Se roula sur mes pieds enchaîné de caresse,
Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer.
Fêtant toute la chambre, et semblant aux murs même,
Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime;
Puis, sur mon sac poudreux à mes pieds étendu,
Me couva d'un regard dans le mien suspendu.

Me pardonnerez-vous, vous qui n'avez sur terre
Pas même cet ami du pauvre solitaire?
Mais ce regard si doux, si triste de mon chien,
Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie;
Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie:
« O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous!
Car partout où Dieu mit deux cœurs, s'aimer est doux! »

Hélas! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
On dise: « Mon retour réjouit ma maison;
Une sœur, des amis, une femme, une mère,
Comptent de loin les pas qui me restent à faire;
Et dans quelques moments, émus de mon retour,
Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour!
Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence,
Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois
Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix;
Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer,
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer;
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre;
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui sans savoir pleurer vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquiez, manquerait quelque chose.
Ah! c'est affreux peut-être, eh bien! c'est encor doux!

O mon chien! Dieu seul sait la distance entre nous;
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître;

Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne,
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché;
Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.
Ah! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens,
Le silence comprend nos muets entretiens;
Quand, au bord de mon lit épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille;
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée;
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel, inquiet ou serein,
Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour dépasse encor l'intelligence;
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse!
Non! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie:
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir.
Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.
Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes?

Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
Partout où la nature allume un sentiment,
Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle
Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil.
Oh! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse;
Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien,
Et seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien!

LE COLPORTEUR

8 décembre 1800

. . . .

Le pauvre colporteur est mort la nuit dernière.
Nul ne voulait donner de planche pour sa bière;
Le forgeron lui-même a refusé son clou :
« C'est un juif, disait-il, venu je ne sais d'où,
Un ennemi du Dieu que notre terre adore,
Et qui, s'il revenait, l'outragerait encore.
Parmi nous sa présence insultait au chrétien :
Aux crevasses du roc traînons-le comme un chien.
Vengeons enfin le Christ! C'est le ciel qui nous crie
« Haine et mépris au Juif!... qu'il aille à la voirie. »
Et la femme du mort et ses petits enfants
Imploraient vainement la pitié des passants,
Et disputant le corps au dégoût populaire,
Se jetaient éplorés entre eux et le suaire.
Du scandale inhumain averti par hasard,
J'accourus : j'écartai la foule du regard;
Je tendis mes deux mains aux enfants, à la femme,
Je fis honte aux chrétiens de leur dureté d'âme.
Et, rougissant pour eux, pour qu'on l'ensevelît :
« Allez, dis-je, et prenez les planches de mon lit! »

. . . .

L'ÉCOLE EN PLEIN CHAMP

Valneige, 8 août 1801.

. . . .

Il est deux vieux noyers aux portes de l'église,
Avec ses fondements en terre enracinés,
Qui penchent leur feuillage et leurs troncs inclinés
Sur un creux vert de mousse, où dans le cailloutage
S'échappe en bouillonnant la source du village.
De gros blocs de granit, que son onde polit,
Blanchis par son écume, interrompent son lit.

Sur ce tertre, glissant de colline en colline.
L'œil embrasse au matin l'horizon qu'il domine,
Et regarde, à travers les branches de noyer,
Les lacs lointains bleuir et la plaine ondoyer.
C'est là qu'aux jours sereins, rassemblés tous, leur troupe
Selon l'âge et le sexe en désordre se groupe :
Les uns au tronc de l'arbre adossés deux ou trois,
Les autres garnissant les marches de la croix;
Ceux-là sur les rameaux, ceux-ci sur les racines
Du noyer qui serpente au niveau des ravines;
Quelques-uns sur la tombe et sur les tertres verts
Dont les morts du printemps sont déjà recouverts,
Comme des blés nouveaux reverdissant sur l'aire
Où des épis battus ont germé dans la terre.
Cependant, au milieu de ces fils du hameau,
Ma voix grave se mêle au murmure de l'eau,
Pendant que leurs brebis broutent l'herbe nouvelle
Sur la couche des morts; que l'agile hirondelle
Rase les bords de l'onde, attrapant dans son vol
L'insecte qui se joue au rayon sur le sol,
Et que les passereaux, instruits par l'habitude,
Enhardis par leur calme et par leur attitude,
Entourent les enfants, et viennent sous leur main

S'abattre et s'attrouper pour émietter leur pain.
Je me pénètre bien de ce sublime rôle
Que sur ces cœurs d'enfants exerce ma parole;
Je me dis que je vais donner à leur esprit
L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
La vérité, de l'homme incomplet héritage,
Qui descend jusqu'à nous de nuage en nuage,
Flambeau d'un jour plus pur, que les traditions
Passent de mains en mains aux générations;
Que je suis un rayon de cette âme éternelle
Qui réchauffe la terre et qui la renouvelle,
L'étincelle de Dieu, qui brillant à son tour,
Dans la nuit de ces cœurs doit allumer son jour;
Et, la main sur leurs fronts baissés, je lui demande
De préparer mon cœur pour qu'un Verbe y descende,
D'élever mon esprit à la simplicité
De ces esprits d'enfants, aube de vérité;
De mettre assez de jour pour eux dans mes paroles,
Et de me révéler ces claires paraboles
Où le Maître, abaissé jusqu'au sens des humains,
Faisait toucher le ciel aux plus petites mains.
Puis je pense tout haut pour eux: le cercle écoute,
Et mon cœur dans leurs cœurs se verse goutte à goutte,

Je ne surcharge pas leurs sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit;
Bien plus que leur raison, j'instruis leur conscience :
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science.
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu
L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.
Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses prodiges,
Je ne leur conte pas ces vulgaires prestiges
Qui, confondant l'erreur avec la vérité,
Font d'une foi céleste une crédulité.
Honte au Dieu trois fois saint prouvé par l'imposture!
Son témoin éternel, à nous, c'est sa nature;

Son témoin éternel, à nous, c'est sa raison!
Ses cieux sont assez clairs pour y lire son nom.

Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle :
Je leur montre ce Dieu, tantôt dans sa bonté,
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté;
Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
Gouvernant sa nature avec tant d'évidence;
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur.
La nuit tombait; des cieux la sombre profondeur
Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles :
Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots clairs
La perle et le corail briller au fond des mers.
« Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées ;
Leur rayon vient à nous sur des millons d'années!
Des mondes, que peut seul peser l'esprit de Dieu,
Elles sont les soleils, les centres, le milieu;
L'océan de l'éther les absorbe en ses ondes
Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils
Ayant ainsi que nous la lune et leurs soleils,
Et voyant comme nous des firmaments sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme!...
Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Après avoir passé ne repasseront pas.
Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fermé son tour.
Elles suivent la courbe où Dieu les a lancées;
L'homme de son néant les suit par ses pensées...
Et ceci, mes enfants, suffit pour vous prouver
Que l'homme est un esprit, puisqu'il peut s'élever,
De ce point de poussière et des ombres humaines,

Jusqu'à ces cieux sans fond et ces grands phénomènes.
Car voyez, mesurez, interrogez vos corps!
Pour monter à ces feux faites tous vos efforts!
Vos pieds ne peuvent pas vous porter sur ces ondes;
Votre main ne peut pas toucher, peser ces mondes;
Dans les replis des cieux quand ils sont disparus,
Derrière leur rideau votre œil ne les voit plus;
Nulle oreille n'entend sur la mer infinie
De leurs vagues d'éther l'orageuse harmonie;
Le souffle de leur vol ne vient pas jusqu'à vous;
Sous le dais de la nuit ils vous semblent des clous,
Et l'homme cependant arpente cette voûte;
D'avance, à l'avenir nous écrivons leur route;
Nous disons à celui qui n'est pas encore né
Quel jour au point du ciel tel astre ramené
Viendra de sa lueur éclairer l'étendue.
Et rendre au firmament son étoile perdue.
Et qu'est-ce qui le sait? et qu'est-ce qui l'écrit?
Ce ne sont pas vos sens, enfants! c'est donc l'esprit!
C'est donc cette âme immense, infinie, immortelle,
Qui voit plus que l'étoile; et qui vivra plus qu'elle!..
. . . .

LA CHUTE D'UN ANGE

CHUTE DE L'ANGE CÉDAR

PAR AMOUR POUR LA MORTELLE DAIDHA

. . . .
Quand l'hymne aux mille voix se fut évaporé,
Les esprits, pleins du nom qu'il avait adoré,

S'en allèrent, ravis, porter de sphère en sphère
L'écho mélodieux de ces chants de la terre.
Un seul, qui contemplait la scène de plus bas,
Les regarda partir et ne les suivit pas.
Or, pourquoi resta-t-il caché dans le nuage?
C'est qu'au pied d'un grand cèdre, à l'abri du feuillage,
Un objet pour lequel il oubliait les cieux
Semblait comme enchaîner sa pensée et ses yeux.
Oh ! qui pouvait d'un ange ainsi ravir la vue?
C'était parmi les fleurs une belle enfant nue,
Qui, sous l'arbre, le soir, surprise du sommeil,
N'avait vu ni baisser ni plonger le soleil,
Et qui seule, au départ des tribus des montagnes,
N'avait pas entendu l'appel de ses compagnes.
Sa mère sur son front n'avait encor compté
Depuis son lait tari que le douzième été;
Mais dans ces jours de force où les sèves moins lentes
Se hâtaient de mûrir les hommes et les plantes,
Treize ans pour une vierge étaient ce qu'en nos jours
Seraient dix-huit printemps pleins de grâce et d'amours.

. . . .

L'ange, pour la mieux voir écartant le feuillage,
De son céleste amour l'embrassait en image,
Comme sur un objet que l'on craint d'approcher
Le regard des humains pose sans y toucher.
« Daïdha, disait-il, tendre faon des montagnes !
Parfum caché des bois ! ta mère et tes compagnes
Te cherchent en criant dans les forêts. Pourquoi
Ai-je oublié le ciel pour veiller là sur toi?
C'est ainsi chaque jour : tous les anges mes frères
Plongent au firmament et parcourent les sphères ;
Ils m'appellent en vain, moi seul je reste en bas :
Il n'est plus pour mes yeux de ciel où tu n'es pas!
Pourquoi la loi du maître, ô fille de la femme,
A ton âme en naissant voua-t-elle mon âme?
Pourquoi me tira-t-il de mon heureux néant

A l'heure où tu naquis d'un baiser, belle enfant?
Sœur jumelle de moi! que par un jeu barbare
Tant d'amour réunit, et l'infini sépare!
Oh! sous mes yeux charmés depuis que tu grandis,
Mon destin immortel, combien je le maudis!
Combien de fois, tenté par un attrait trop tendre,
Ne pouvant t'élever, je brûlai de descendre,
D'abdiquer ce destin, pour t'égaler à moi,
Et de vivre ta vie en mourant comme toi!

. . . .

En voyant Daïdha sur le point d'être enlevée par des ennemis de sa tribu, Cédar se fait homme pour pouvoir la secourir.

. . . .

L'ange, par son amour vaincu plus qu'à moitié,
N'avait pu retenir l'élan de sa pitié.
S'oubliant tout entier pour la vierge qu'il aime,
Il s'était à l'instant précipité lui-même;
Le désespoir jaloux qui l'avait surmonté
Avait anéanti toute autre volonté.
Un désir tout-puissant avait changé son être;
Il était devenu ce qu'il eût tremblé d'être,
Et, d'un terrestre corps et de sens revêtu,
D'une nature à l'autre il s'était abattu.

Au moment redoutable où changeait sa nature,
Semblable au cri rongeur du remords qui murmure
Il avait dans son âme entendu retentir
Ce cri: « L'arrêt divin n'a point de repentir.
Tombe, tombe à jamais, créature éclipsée!
Périsse ta splendeur jusque dans ta pensée!
Savoure jusqu'au sang le bonheur des humains;
Tu déchires ta gloire avec tes propres mains;
Ta vie au fond du cœur n'aura pas l'espérance;
Tu n'auras pas comme eux la mort pour délivrance;
Au lieu d'une ici-bas tu subiras cent morts;
Dieu te rendra ta vie et la terre ton corps,

Tant que tu n'auras pas racheté goutte à goutte
Cette immortalité qu'une femme te coûte! »
Mais l'arrêt formidable en tombant entendu,
Avec le souvenir de son destin perdu,
Tout était déjà vague et loin de sa mémoire.
Il ne lui restait rien de sa première gloire,
Rien du ciel, rien de lui, qu'un morne étonnement;
Je ne sais quel instinct et quel pressentiment
Du présent, du passé, de hautes destinées,
Semblable dans son âme aux images innées,
Où l'homme, rencontrant un objet imprévu,
Reconnaît d'un coup d'œil ce qu'il n'a jamais vu.

. . . .

LA TRIBU PRIMITIVE

. . . .

Or, en ces temps, mon fils, de choses primitives,
Les enfants de Caïn, familles fugitives,
Vivant, comme la brute, éparses dans les bois,
N'avaient point inventé le pouvoir ou les lois.
Les lois n'étaient alors que ces instincts sublimes
Qui font vibrer en nous nos sentiments intimes :
Sons vagues et confus que rendait au hasard
L'âme humaine, instrument sans règles et sans art,
Avant que la sagesse, éclairant nos oreilles,
Eût pour un chant divin accordé ses merveilles.
Le pouvoir n'était rien que la paternité,
De la vie et du temps la sainte autorité,
Dont l'âge décernait l'évidente puissance,
Et pour qui l'habitude était l'obéissance.
Quand la famille humaine en rameaux s'étendait,
Le conseil des vieillards au père succédait;
Du destin des tribus séculaires arbitres,
Ils régnaient sans couronne, et gouvernaient sans titres;
Leur parole écoutée était leurs seules lois :

On respectait le temps qui parlait par leurs voix,
Mais à leur tribu seule ils devaient la justice ;
L'ignorance livrait le reste à leur caprice :
Tout ce qui n'était pas du sang de leurs aïeux,
Profane, n'avait plus titre d'homme à leurs yeux.
Ennemis éternels des races étrangères,
Leur brutale équité se bornait à leurs frères :
Pareils dans leur démence aux peuples d'aujourd'hui,
Bornant leur univers où leur soleil a lui,
Dépouillant de leurs droits des nations entières,
Et pensant que de Dieu l'amour a des frontières.
Quand ils les surprenaient, ils livraient sans remord
La mère à l'esclavage et le père à la mort ;
Et les enfants, proscrits même avant que de naître,
Croissaient dans la tribu pour y servir un maître.
Mais au-dessus des chefs, le vent des passions
Déchaînait quelquefois le feu des factions ;
Pour le choix des troupeaux, des butins, des épouses,
La colère excitait des tempêtes jalouses ;
Divisant la famille en partis inhumains,
Le pouvoir indécis flottait de mains en mains,
Jusqu'à ce que d'un chef l'heureuse tyrannie
Asservît à son tour sa race à son génie.
Ainsi vivait errante aux sommets du Sannyr[1]
La sauvage tribu, famille de Phayr.

. . . .

RETOUR DE LA TRIBU AUX TOMBEAUX DES ANCÊTRES

. . . .

Après avoir à terre étendu les fardeaux,
La tribu dispersée accourut aux tombeaux.
C'était un monticule, ou quelque énorme pierre,

1. Sannyr ou Sannym, un des monts de la chaîne du Liban. G. R.

Ou quelque tronc couché d'arbre couvert de lierre,
Qui marquaient sur la terre à la postérité
Le lieu des souvenirs par une âme habité.
Chacun en revenant des lointaines contrées
Accourait embrasser ces mémoires sacrées,
Et, semblable à quelqu'un qui parle du dehors,
Collait sa bouche au sol et parlait à ses morts.

Une femme disait à l'âme de son père :
« O père! l'eau des yeux coule-t-elle sous terre?
Est-elle donc là-bas amère autant qu'ici?
Combien j'en ai versé si loin! Mais me voici.
Que de rameaux des bois sont tombés dans les ondes!
Que d'esprits sont allés visiter d'autres mondes!
Ce qui s'est fait depuis que tu n'es remonté,
Ceux qui sont descendus te l'ont-ils raconté?
Les flèches des géants ont sifflé sur nos têtes ;
Nous avons habité sur le mont des tempêtes ;
Selma dans ces combats a perdu son époux.
Un homme de mystère est venu parmi nous,
Les chasseurs sous sa main se renversent et meurent ;
Les filles de Phayr le regardent et pleurent.
De leurs dons les plus chers nos dieux nous ont bénis,
Nous revenons des bois les mains pleines de nids.
Léa, ton doux regard et ta petite-fille,
Les chasseurs l'ont ravie enfant à sa famille.
Longtemps au fond des bois on l'entendit crier ;
Ses cheveux n'ont servi, père, qu'à la lier !
Et moi j'ai mis au monde un fils et sa jumelle :
Leurs blanches dents déjà me mordent la mamelle.
Dans les yeux de l'enfant aussi noirs que la nuit,
Mon souvenir croit voir ton amour qui me suit !
Regarde, il est couché près de moi sur la feuille,
Arrachant de ses doigts ton herbe qu'il effeuille ;
Il essuie étonné ma joue avec sa main ;
Nomme-le par son nom, pour qu'il vienne demain. »

Non loin de là, pressant un tertre de pelouse,
A l'ombre de sa fille ainsi parlait l'épouse :
« Adda, fleur de mon sein, larme du cœur, c'est moi.
Les hommes de dessous furent jaloux de toi ;
Ils te firent tomber dans l'envieuse couche
Avant que mon doux lait fût tari sur ta bouche.
Oh! dis-moi, redis-moi, quel lait bois-tu là-bas?
Quelle mère en chantant te berce sur ses bras?
De quel nom, mon Adda, plus doux t'appelle-t-elle?
Dis-le-moi, pour qu'aussi de doux noms je t'appelle,
Pour qu'en venant la nuit parler à ton gazon,
Ton âme se réveille et réponde à ton nom !
Enfant, as-tu grandi sous l'herbe où tu reposes?
Les enfants de la mort te tressent-ils des roses?
Des grains rouges des bois te font-ils un collier?
Il me semble parfois que je t'entends crier.
J'ouvre mes bras la nuit, ma fille, pour te prendre !
Car l'époux de mes nuits, hélas ! a beau suspendre
Tes frères à mon cou pour m'y faire penser,
Des deux yeux de mon âme il ne peut t'effacer ;
Je suis l'oiseau plaintif à l'aile bleue et blanche
Dont le courant du fleuve, en secouant la branche,
A fait tomber du nid et rouler dans les flots
Un petit, le premier de la couvée éclos :
Il a beau réchauffer les autres sous sa plume,
Du seul qu'il a perdu le souci le consume,
Et tout le jour il crie et regarde dans l'eau
Et porte sa becquée à son petit oiseau. »

Ainsi parlaient aux morts les hommes et les femmes,
En couvrant leurs gazons de présents pour leurs âmes.
Leurs pas, se détachant lentement de ces lieux,
Semblaient s'incorporer à ce sol des aïeux.
Tant peut sur les humains la mémoire chérie !
C'est la cendre des morts qui créa la patrie.

. . . .

LA FORÊT VIERGE

. . . .

Loin du jour importun, de la lune jalouse,
Penchait au bord du fleuve un tertre de pelouse,
Où des arbres géants dans l'onde enracinés
Répandaient sur son cours leurs rameaux inclinés;
La végétation, sous leur ombre féconde,
Que nourrissait la terre et désaltérait l'onde,
Fourmillait à leurs pieds de parfums, de couleurs
Les pas disparaissaient sous le velours des fleurs,
Et Cédar en marchant, fendant leur vert nuage,
En écartait les flots comme un homme qui nage.
Des lianes en fleurs qui s'enlaçaient aux troncs
Grimpaient de branche en branche et montaient jusqu'aux [fronts,
Et retombant d'en haut en trame de verdure,
Comme un câble rompu tombe de la mâture,
A des câbles pareils allant s'entre-nouer
Formaient un second sol comme pour se jouer.
A ces vastes tissus, des lianes moins grandes
S'accrochaient à leur tour pour porter leurs guirlandes
La vigne y répandait ses pampres; les citrons
Y dégouttaient de fleurs; les jeunes liserons,
Resserrant du filet les mailles diaprées,
Pendaient et retrouvaient leurs grappes séparées.
Le vent y secouait le duvet des roseaux;
Et les plumes de feu des plus rares oiseaux,
Qui tombaient de la branche où leur aile s'essuie,
Parsemaient ces réseaux de leur flottante pluie;
L'aile des papillons s'y brisait en volant;
De la lune voilée un rayon ruisselant,
Comme à travers la mousse un filet des cascades,
Venait d'un crépuscule argenter ces arcades.
Au-dessus du gazon, la trame du filet,
Comme un hamac de fleurs, au moindre vent tremblait.

Si l'oiseau s'y posait, elle s'ébranlait toute;
Chaque humide calice y distillait sa goutte.
Un nuage odorant d'étamines de fleurs,
D'ailes de papillons, d'insectes, de couleurs,
Comme d'un pré trop mûr qu'un pied de faucheur foule,
Dans l'air éblouissant s'en exhalait en foule;
Et l'haleine des nuits à travers les rameaux
Y soufflait l'harmonie et la fraîcheur des eaux.

. . . .

LES PREMIERS MEURTRES.

. . . .

« Or, ces hommes, enfants! pour apaiser leur faim,
N'ont pas assez des fruits que Dieu mit sous leur main;
Leur foule insatiable en un soleil dévore
Plus qu'en mille soleils les champs n'en font éclore.
En vain comme des flots l'horizon écumant
Roule à perte de vue en ondes de froment,
Par un crime envers Dieu dont frémit la nature,
Ils demandent au sang une autre nourriture;
Dans leur cité fangeuse il coule par ruisseaux!
Les cadavres y sont étalés en monceaux.
Ils traînent par les pieds, des fleurs de la prairie,
L'innocente brebis que leur main a nourrie,
Et sous l'œil de l'agneau l'égorgeant sans remord,
Ils savourent ses chairs et vivent de la mort!
Aussi le sang tout chaud dont ruisselle leur bouche
A fait leur goût brutal et leur regard farouche.
De cruels aliments incessamment repus,
Toute pitié s'efface en leurs cœurs corrompus,
Et leur œil, qu'au forfait le forfait habitue,
Aime le sang qui coule et l'innocent qu'on tue.
Ils aiguisent le fer en flèches, en poignard;

Du métier de tuer ils ont fait le grand art :
Le meurtre par milliers s'appelle une victoire ;
C'est en lettres de sang que l'on écrit la gloire ;
Le héros n'a qu'un but, tuer pour asservir !
Le peuple les abhorre et meurt pour les servir.
Ils poussent aux combats, sans colère et sans haines,
Des bandes de vautours et des meutes humaines,
Qui vont s'entr'égorger au signal de leurs yeux
Pour savoir quel tyran les écrase le mieux !
Oh ! si vous aviez vu ces grands champs de batailles
Couverts de noirs corbeaux fouillant dans des entrailles,
D'aigles désaltérés dans de noirs lacs de sang,
D'un peuple tout entier dans sa chair pourrissant,
De crânes décharnés où pend la chevelure,
Où le reptile niche, où la brise murmure,
Et d'ossements blanchis aux fraîcheurs de la nuit,
Qui du sable foulé sous les pieds ont le bruit !
Oh ! si vous aviez vu de grands troupeaux d'hyènes
Emporter en hurlant ces nations humaines,
Et l'herbe que le vent déroulait à grand pli
Ondoyer sur les os d'un peuple enseveli !
Vous frémiriez d'horreur, et vous rendriez grâce
D'être enfants du désert et nés d'une autre race !... »

CÉDAR ET DAIDHA DANS LE DÉSERT

Comme une caravane au pas terrible entrée,
Aucun son ne troublait leur marche mesurée ;
Le pied sourd du chameau ne retentissait pas :
Le sable buvait tout jusqu'au bruit de leurs pas.
Seulement, par instant, sous leur corps qui chancelle,
Ils entendaient un bruit comme d'eau qui ruisselle.
Leur oreille, trompée, avec ravissement
Écoutait gazouiller ce doux ruissellement ;

Au murmure de l'eau leurs yeux cherchaient la source ;
Pour y tremper leur âme ils suspendaient leur course :
L'illusion au cœur bientôt se refoulait ;
Ce n'était sous leurs pieds qu'un gravier qui coulait
Comme si du désert cette arène tarie
Eut à l'aridité mêlé la raillerie.
De la terre et du ciel les rayons du soleil
Fondaient leur tête nue et leur brûlaient l'orteil ;
Quelquefois sur le flanc d'un monticule sombre
Se collant sur la pente, ils goûtaient un peu d'ombre,
Et de leurs fronts baissés laissant égoutter l'eau,
Ils reprenaient haleine et partaient de nouveau.
Ils marchèrent ainsi jusqu'à l'heure tardive
Où le soleil plongea dans ces vagues sans rive.
La brise de la lune enfin se fit sentir ;
L'ombre basse du soir commença de vêtir
La nudité du sol d'apparences plus douces ;
L'œil trompé le voyait teint d'herbes et de mousses.
Le désert, que renflait quelque roc souterrain,
Affectait la rudesse et les plis du terrain ;
Les coteaux élargis arrondissaient leurs croupes ;
Sur leurs flancs affaissés des monts nouaient leurs groupes ;
Leurs formes découpaient l'azur plombé des cieux,
Les étoiles rasaient leurs pics audacieux.
L'illusion jetait aux crêtes de ces chaînes
Les profils nuageux des cèdres et des chênes ;
On aurait pu se croire errer sur quelque banc
Des rochers du Taurus ou des monts du Liban,
Et des sommets ombreux de leurs cimes voilées
Voir leur neige écumer dans la nuit des vallées.

De ces illusions leur cœur se nourrissait,
Sur leurs pas ralentis la nuit s'épaississait.
Dans le creux d'un vallon de ces trompeuses pentes
Où les rideaux des nuits furent leurs seules tentes,
Les amants épuisés s'arrêtèrent enfin :

Ils choisirent pour place un lit de sable fin.
Après avoir tiré le lait de sa mamelle,
Cédar remit en garde à Stagyr la chamelle.
Ils mangèrent des fruits portés pour le chemin;
Se passèrent après l'outre de main en main;
Et, rendant grâce à Dieu de ces sobres délices,
Se couchèrent en paix aux flancs des précipices.

MORT DE CÉDAR ET DE DAIDHA

Abandonnés dans le désert par leur guide Stagyr, Daïdha meurt de soif, et Cédar se tue.

Il partit vers la plage où l'espoir avait lui.
Le sable du désert disparaissait sous lui.
Ainsi qu'un fossoyeur qui mesure une tombe,
Et marche en enjambant la terre où son pied tombe,
Les anges le voyaient arpenter à grands pas,
Dans le deuil de son cœur, le champ de son trépas.
Son ombre le suivait comme une aile cassée
Que traîne sur le sol la cigogne blessée.
Les pentes du désert par degrés s'abaissaient;
Sous le sable déjà les pierres le blessaient :
Les têtes des palmiers d'une terre féconde
Sortaient de l'horizon comme les mâts de l'onde
Sous le voile ondoyant de ses bords de roseaux
Le fleuve tout à coup lui déroula ses eaux.
Cet aspect lui rendit l'espérance et la force;
D'un palmier séculaire il déchira l'écorce,
Sa main en large coupe en déplia les bords :
Il descendit au fleuve, il y plongea son corps.
Écumante au niveau de sa lèvre altérée,
Montait la brise humide et la vague azurée :
Il détourna de l'eau sa bouche et son regard
Avant que Daïdha n'en eût goûté sa part;
Il en remplit l'écorce, et reprenant sa route,
Tout tremblant que sa main n'en perdît une goutte.

Il courut le corps droit, les deux mains en avant,
Retrouva tous ses pas sur le terrain mouvant ;
Et de son amour mort voyant de loin le groupe,
Dans ses mains en criant il éleva la coupe.

Hélas! à cette voix nulle ne répondit!
Vers les bras qu'il tendait nul bras ne s'étendit.
Daïdha sommeillait sur sa dernière couche.
L'air ne frémissait plus du souffle de sa bouche.
Le lézard s'approchait; la mouche et la fourmi
Parcouraient librement son visage endormi;
Sur sa lèvre entr'ouverte on pouvait encor lire
Le sourire insensé de son dernier délire.
Des enfants en travers sur elle étaient couchés,
Leurs visages charmants à son corps abouchés :
On eût dit, à la fin d'une longue journée,
Aux cris de ses enfants la mère retournée,
En leur donnant le sein surprise de sommeil,
Et dormant avec eux seule et nue au soleil!
A l'immobilité de ce funèbre groupe
Il reconnut la mort, et renversant la coupe,
Il regarda couler sa vie avec cette eau,
Comme un désespéré son sang sous le couteau!
Puis, se roulant aux pieds des êtres qu'il adore,
Et frappant de ses poings sa poitrine sonore,
Pour bondir au hasard bientôt se relevant,
Tel qu'un taureau qui fait de la poussière au ven
Il ramassait du sable en sa main indignée,
Et contre un ciel d'airain le lançant à poignée,
Comme l'insulte au front que l'on veut offenser,
Il eût voulu tenir son cœur pour le lancer!

« O terre! criait-il, ô marâtre de l'homme!
Sois maudite à jamais dans le nom qui te nomme!
Dans tout grain de ton sable, et tout brin de gazon
D'où la vie et l'esprit sortent comme un poison!
Dans la sève de mort qui sous ta peau circule,

Dans l'onde qui t'abreuve et le feu qui te brûle,
Dans l'air empoisonné que tu fais respirer
A l'être, ton jouet, qui naît pour expirer!
Dans ses os, dans sa chair, dans son sang, dans sa fibre,
Où le sens du supplice est le seul sens qui vibre!
Où de la vie au sein les palpitations
Ne sont de la douleur que les pulsations!
Où l'homme, cet enfant d'outrageante ironie,
Ne mesure son temps que par son agonie!
Où ce souffle animé, qui s'exhale un moment,
Ne se connaît esprit qu'à son gémissement!
Tout être que de toi l'inconnu fait éclore
Gémit en t'arrivant, en s'en allant t'abhorre!
Nul homme ne se lève un jour sur son séant
Que pour frapper du pied et pleurer le néant!
Que maudite à jamais, qu'à jamais effacée,
Soit l'heure lamentable où je t'ai traversée!
Que ta fange m'oublie et ne conserve pas,
Une heure seulement, la trace de mes pas!
Que le vent, qui te touche à regret de ses ailes,
De nos corps consumés disperse les parcelles!
Que sur ta face, ô terre! il ne reste de moi
Que l'imprécation que je jette sur toi! »

Pour unique réponse à son mortel délire,
L'air muet retentit d'un long éclat de rire.
Derrière un monticule il vit de près surgir
Les fronts de cinq géants et du traître Stagyr.
« Meurs, lui crièrent-ils, vile brute aux traits d'ange!
Ta force nous vainquit, mais la fourbe nous venge.
Laissons cette pâture aux chacals des déserts;
Sa mort nous laisse dieux, et l'homme attend nos fers! »
Ils dirent : et tournant le dos, ils disparurent,
Et leurs voix par degrés sur le désert moururent.

Cédar, dont leur mépris fut le dernier adieu,
A cet excès d'horreur se dressa contre Dieu.

Tout l'univers tourna dans sa tête insensée :
Il n'eut plus qu'une soif, un but, une pensée,
Anéantir son âme et la jeter au vent.
Comme un gladiateur blessé se relevant,
Il cueillit sur les flancs des arides collines
Une immense moisson de ronces et d'épines;
Autour du groupe mort où son pied les roula
En bûcher circulaire il les accumula;
Dans ce cercle funèbre il s'enferma lui-même,
Et pour hymne de mort vomissant le blasphème,
Sur cet amas de ronce entassé lit sur lit,
Il frappa le caillou dont le feu rejaillit;
Puis, prenant dans ses bras ses enfants et sa femme,
Ces trois morts sur le cœur, il attendit la flamme.

La flamme, en serpentant dans l'énorme foyer
Que le vent du désert fit bientôt ondoyer,
Comme une mer qui monte au naufrage animée,
L'ensevelit vivant sous des flots de fumée.
L'édifice de feu par degrés s'affaissa.
Du ciel sur cette flamme un esprit s'abaissa,
Et d'une aile irritée éparpillant la cendre :
« Va! descends, cria-t-il, toi qui voulus descendre!
Mesure, esprit tombé, ta chute à ton remord!
Dis le goût de la vie et celui de la mort!
Tu ne remonteras au ciel qui te vit naître
Que par les cent degrés de l'échelle de l'être,
Et chacun en montant te brûlera le pied;
Et ton crime d'amour ne peut être expié
Qu'après que cette cendre aux quatre vents semée,
Par le temps réunie et par Dieu ranimée,
Pour faire à ton esprit de nouveaux vêtements,
Aura repris ton corps à tous les éléments,
Et, prêtant à ton âme une enveloppe neuve,
Renouvelé neuf fois ta vie et ton épreuve;
A moins que le pardon, justice de l'amour,
Ne descende vivant dans ce mortel séjour! »

RECUEILLEMENTS POÉTIQUES

LE LISERON

Dans les blés mûrs, un soir de fête,
La jeune fille me cueillit ;
Dans ses cheveux noirs, sur sa tête,
Ma blanche étoile rejaillit.
Fleur domestique et familière,
Je m'y collais comme le lierre
Se colle au front du dahlia ;
Sa joue en fut tout embellie ;
Puis j'en tombai froide et pâlie :
Son pied distrait me balaya.

Mais le matin, sous sa fenêtre,
Un passant me vit par hasard,
Se pencha pour me reconnaître,
Et me couva d'un long regard.
« Viens, dit-il, pauvre fleur sauvage,
Viens, mon amour et mon image,
Objet d'envie et de dédain,
Viens sécher sur mon cœur posée :
Mes larmes seront ta rosée,
Mon âme sera ton jardin ! »

Depuis ce jour, rampant dans l'herbe,
Je m'enlace autour d'autres fleurs ;
J'abrite leur tige superbe
Et je relève leurs couleurs ;
Et quelquefois les jeunes filles

Me fauchent avec leurs faucilles,
Pour faire un nuage à leur front :
Je nais pâle et toute fanée,
Je suis le lierre d'une année.
— Foulez les pauvres liserons !

TOAST

PORTÉ DANS UN BANQUET NATIONAL DES GALLOIS ET DES BRETONS A ABERGAVENNY DANS LE PAYS DE GALLES[1].

Quand ils se rencontraient sur la vague ou la grève,
En souvenir vivant d'un antique départ,
Nos pères se montraient les deux moitiés d'un glaive
Dont chacun d'eux gardait la symbolique part :
« Frère, se disaient-ils, reconnais-tu la lame?
Est-ce bien là l'éclair, l'eau, la trempe et le fil?
Et l'acier qu'a fondu le même jet de flamme
Fibre à fibre se rejoint-il? »

Et nous, nous vous disons : « O fils des mêmes plages,
Nous sommes un tronçon de ce glaive vainqueur!
Regardez-nous aux yeux, aux cheveux, aux visages :
Nous reconnaissez-vous à la trempe du cœur?...
N'est-ce pas cet œil bleu comme la mer profonde
Qui brise entre nos caps sur des écueils pareils,
Où notre ciel brumeux réfléchit dans son onde
Plus de foudres que de soleils?

« Le vent ne fait-il pas battre sur vos épaules
Au branle de vos pas ces forêts de cheveux,
Crinière aux nœuds dorés du vieux lion des Gaules,

1. On sait que les Gallois et les Bretons, d'origine celtique, se reconnaissent comme une seule famille, et célèbrent de temps en temps la commémoration de cette communauté de race. (*Note de Lamartine.*)

Où le soleil sanglant fait ondoyer ses feux?
Ne résonnent-ils pas au souffle des tempêtes
Comme ce crin épars par les lances porté,
Étendards naturels que font flotter nos têtes
Sur les clans de la liberté?

« De nos robustes mains quand la paume vous serre,
Ce langage muet n'est-il pas un serment
Qui jure l'amitié, l'alliance ou la guerre,
Que nul revers ne lasse et nul jour ne dément?
Nos langues, où le bruit de nos grèves domine,
Ne vibrent-elles pas, rudes du même son,
Ainsi que deux métaux nés dans la même mine
Rendent l'accord à l'unisson?

« Ne nous jouons-nous pas où le dauphin se joue?
N'entrelaçons-nous pas, comme d'humbles roseaux,
Le pin durci du pôle au chêne qui le noue
Pour nous bercer aux vents dans les vallons des eaux?
N'emprisonnons-nous pas dans la toile sonore
L'aile de la tempête? et, sur les flots amers,
N'aimons-nous pas à voir le jour nomade éclore
De toutes les vagues des mers?

« Le coursier aux crins noirs, trône vivant des braves,
Ne nous nomme-t-il pas dans ses hennissements?
Nos bardes n'ont-ils pas des chants tristes et graves,
Des harpes de Morven[1] vieux retentissements?
N'en composent-ils pas les cordes les plus douces
Avec les pleurs de l'homme et le sang des héros,
Le vent plaintif du Nord qui siffle sur les mousses,
Le chien qui hurle au bord des flots?

« Le poli de l'acier, l'éclair de l'arme nue,
Ne caressent-ils pas nos mains et nos regards?
Est-il un horizon plus doux à notre vue

1. Morven, montagne d'Écosse, célèbre par les exploits du héros Fingal dans les poëmes d'Ossian. G. R.

Qu'un soleil de combats sur des épis de dards?
Le passé dans nos cœurs n'a-t-il pas des racines
Qu'on ne peut extirper ni secouer du sol?
Et ne restons-nous pas rochers sous les ruines
Quand la poussière a pris son vol?...

« Reconnaissons-nous donc, ô fils des mêmes pères!
Le sang de nos aïeux là-haut nous avoûra.
Que l'hydromel natal écume dans nos verres,
Et poussons dans le ciel trois sublimes hourra!
Hourra pour l'Angleterre et ses falaises blanches!
Hourra pour la Bretagne aux côtes de granit!
Hourra pour le Seigneur, qui rassemble les branches
Au tronc d'où tomba le vieux nid!

« Que ce cri fraternel gronde sur nos montagnes
Comme l'écho joyeux d'un tonnerre de paix!
Que l'Océan le roule entre les deux Bretagnes!
Que le vaisseau l'entende entre ses flancs épais!
Et qu'il fasse tomber dans la mer qui nous baigne,
Avec l'orgueil jaloux de nos deux pavillons,
L'aigle engraissé de mort, dont le bec encor saigne
De la chair de nos bataillons[1]!

« L'esprit des temps rejoint ce que la mer sépare;
Le titre de famille est écrit en tout lieu.
L'homme n'est plus Français, Anglais, Romain, Barbare;
Il est concitoyen de l'empire de Dieu!
Les murs des nations s'écroulent en poussières,
Les langues de Babel retrouvent l'unité,
L'Évangile refait avec toutes ses pierres
Le temple de l'humanité!

« Réjouissons-nous donc dans le jour qu'il nous prête!
L'aube des jours nouveaux fait poindre ses rayons:
Vous serez dans les temps, monts à la verte crête,
Un Sinaï de paix entre les nations!

1. A Waterloo.

Sous nos pas cadencés faisons sonner la terre,
Jetons nos gants de fer, et donnons-nous la main.
C'est nous qui conduisons aux conquêtes du Père
Les colonnes du genre humain!

« Dans le drame des temps nous avons deux grands rôles.
A nous les champs d'argile, à vous les champs amers!
Pour répandre de Dieu la semence aux deux pôles,
Creusons-nous deux sillons sur la terre et les mers!
Dans toute glèbe humaine où sa race fourmille,
Premiers-nés d'Occident, à la neuve clarté
Marchons, distribuant à l'immense famille
Dieu, la paix et la liberté!

« Dans notre coupe pleine où l'eau du ciel déborde.
Désaltérés déjà buvons aux nations!
Iles ou continents, que l'onde entoure ou borde,
Ayez part sous le ciel à nos libations!
Oui, buvons; et, passant notre coupe à la ronde
Aux convives nouveaux du festin éternel,
Faisons boire après nous tous les peuples du monde
Dans le calice fraternel! »

1838

CANTIQUE SUR UN RAYON DE SOLEIL

Je suis seul dans la prairie,
Assis au bord du ruisseau;
Déjà la feuille flétrie,
Qu'un flot paresseux charrie,
Jaunit l'écume de l'eau.

La respiration douce
Des bois au milieu du jour
Donne une lente secousse
A la vague, au brin de mousse,
Au feuillage d'alentour.

Seul, et la cime bercée,
Un jeune et haut peuplier
Dresse sa flèche élancée,
Comme une haute pensée
Qui s'isole pour prier.

Par instants le vent, qui semble
Couler à flots modulés,
Donne à la feuille qui tremble
Un doux frisson, qui ressemble
A des mots articulés.

L'azur où sa cime nage
A balayé son miroir,
Sans que l'ombre d'un nuage
Jette au ciel une autre image
Que l'infini qu'il fait voir.

Ruisselant de feuille en feuille,
Un rayon répercuté,
Parmi les lis que j'effeuille,
Filtre, glisse et se recueille
Dans une île de clarté.

Le rayon de feu scintille
Sous cette arche de jasmin,
Comme une lampe qui brille
Aux doigts d'une jeune fille
Et qui tremble dans sa main.

Elle éclaire cette voûte,
Rejaillit sur chaque fleur;
La branche sur l'eau l'égoutte;
L'aile d'insecte et la goutte
En font flotter la lueur.

A ce rayon d'or qui perce
Le vert grillage du bord,
La lumière se disperse

En étincelle, et traverse
Le cristal du flot qui dort.

Sous la nuit qui les ombrage,
On voit, en brillants réseaux,
Jouer un flottant nuage
De mouches au bleu corsage
Qui patinent sur les eaux.

Sur le bord qui se découpe,
De rossignols frais éclos
Un nid tapissé d'étoupe
Se penche comme une coupe
Qui voudrait puiser ses flots

La mère habile entre-croise
Au fil qui les réunit
Les ronces et la framboise,
Et tend, comme un toit d'ardoise,
Ses deux ailes sur son nid.

Au bruit que fait mon haleine,
L'onde ou le rameau pliant,
Je vois son œil qui promène
Sa noire prunelle pleine
De son amour suppliant.

Puis refermant, calme et douce,
Ses yeux sous mes yeux amis,
On voit à chaque secousse
De ses petits sur leur mousse
Battre les cœurs endormis.

Ce coin de soleil condense
L'infini de volupté.
O charmante Providence!
Quelle douce confidence
D'amour, de paix, de beauté!

. . . .

A M. LE COMTE DE VIRIEU

APRÈS LA MORT D'UN AMI COMMUN, LE BARON DE VIGNET, MORT A NAPLES EN 1838.

Aimons-nous ! nos rangs s'éclaircissent,
Chaque heure emporte un sentiment :
Que nos pauvres âmes s'unissent
Et se serrent plus tendrement !

Aimons-nous ! notre fleuve baisse;
De cette coupe d'amitié
Que se passait notre jeunesse,
Les bords sont vides à moitié.

Aimons-nous! notre beau soir tombe.
Le premier des deux endormi
Qui se couchera dans la tombe
Laissera l'autre sans ami.

O Naples, sur ton cher rivage,
Lui, déjà ses yeux se sont clos :
Comme au lendemain d'un voyage,
Il a sa couche au bord des flots.

Son âme, harmonieux cantique,
Son âme, où les anges chantaient,
De sa tombe entend la musique
De ces mers qui nous enchantaient.

Comme un cygne à la plume noire,
Sa pensée aspirait au ciel,
Soit qu'enfant le sort l'eût fait boire
Quelque goutte amère de fiel;

Soit que d'infini trop avide,
Trop impatient du trépas,
Toute coupe lui parût vide,
Tant que Dieu ne l'emplissait pas.

Il était né dans des jours sombres,
Dans une vallée au couchant,
Où la montagne aux grandes ombres
Verse la nuit en se penchant.

Les pins sonores de Savoie
Avaient secoué sur son front
Leur murmure, sa triste joie,
Et les ténèbres de leur tronc

Ainsi que ces arbres sublimes
Sur les Alpes multipliés,
Qui portent l'aube sur leurs cimes
En couvrant la nuit à leurs pieds.

Son âme nuageuse et sombre,
Trop haute pour ce vil séjour,
Laissant tout le reste dans l'ombre,
Du ciel seul recevait le jour!

Il aimait leurs mornes ténèbres
Et leur muet recueillement,
Et du pin, dans leurs nuits funèbres,
L'âpre et sourd retentissement.

Il goûtait les soirs gris d'automne,
Les brouillards du vent balayés,
Et le peuplier monotone
Pleuvant feuille à feuille à ses pieds.

Des lacs déserts de sa patrie
Son pas distrait cherchait les bords,
Et sa plaintive rêverie
Trouvait sa voix dans leurs accords.

Puis, comme le flot du rivage
Reprend ce qu'il avait roulé,
Son dédain effaçait la page
Où son génie avait coulé.

Toujours errant et solitaire,
Voyant tout à travers la mort,
De son pied il frappait la terre
Comme on pousse du pied le bord.

Et la terre a semblé l'entendre.
O mon Dieu! lasse avant le soir,
Reçois cette âme triste et tendre :
Elle a tant désiré s'asseoir!

Ames souffrantes d'où la vie
Fuit comme d'un vase fêlé,
Et qui ne gardent que la lie
Du calice de l'exilé;

Nous, absents de l'adieu suprême,
Nous qu'il plaignit et qu'il a fui,
Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui!

Combien de nos plus belles heures,
De tendres serrements de mains,
De rencontres sous nos demeures,
De pas perdus sur les chemins!

Combien de muettes pensées
Que nous échangions d'un regard,
D'âmes dans les âmes versées,
De recueillements à l'écart!

Que de rêves éclos en foule
De ce que l'âge a de plus beau,
Le pied du passant qui le foule
Presse avec lui sur son tombeau!

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier;
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qu'enchaînait notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence,
Plus faible et plus triste à noter :
Hélas ! c'est qu'à chaque distance
Un cœur cesse de palpiter.

Ainsi dans la forêt voisine,
Où nous allions, près de l'enclos,
Des cris d'une voix enfantine
Éveiller des milliers d'échos,

Si l'homme, jaloux de leur cime,
Met la cognée au pied des troncs,
A chaque chêne qu'il décime
Une voix tombe avec leurs fronts.

Il en reste un ou deux encore :
Nous retournons au bord du bois
Savoir si le débris sonore
Multiplie encor notre voix.

L'écho, décimé d'arbre en arbre,
Nous jette à peine un dernier cri,
Le bûcheron au cœur de marbre
L'abat dans son dernier abri.

Adieu les voix de notre enfance,
Adieu l'ombre de nos beaux jours !
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !

LA CLOCHE DU VILLAGE

Oh! quand cette humble cloche à la lente volée
Épand comme un soupir sa voix sur la vallée,
Voix qu'arrête si près le bois ou le ravin;
Quand la main d'un enfant qui balance cette urne
En verse à sons pieux dans la brise nocturne
Ce que la terre a de divin;

Quand du clocher vibrant l'hirondelle habitante
S'envole au vent d'airain qui fait trembler sa tente,
Et de l'étang ridé vient effleurer les bords,
Ou qu'à la fin du fil qui chargeait sa quenouille
La veuve du village à ce bruit s'agenouille
Pour donner leur aumône aux morts :

Ce qu'éveille en mon sein le chant du toit sonore,
Ce n'est pas la gaîté du jour qui vient d'éclore,
Ce n'est pas le regret du jour qui va finir,
Ce n'est pas le tableau de mes fraîches années
Croissant sur ces coteaux parmi ces fleurs fanées
Qu'effeuille encor mon souvenir;

Ce n'est pas mes sommeils d'enfant sous ces platanes,
Ni ces premiers élans du jeu de mes organes,
Ni mes pas égarés sur ces rudes sommets,
Ni ces grands cris de joie en aspirant vos vagues,
O brises du matin pleines de saveurs vagues
Et qu'on croit n'épuiser jamais!

Ce n'est pas le coursier atteint dans la prairie,
Pliant son cou soyeux sous ma main aguerrie
Et mêlant sa crinière à mes beaux cheveux blonds,
Quand, le sol sous ses pieds sonnant comme une enclume,
Sa croupe m'emportait et que sa blanche écume
Argentait l'herbe des vallons!

Ce n'est pas même, amour, ton premier crépuscule,
Au mois où du printemps la sève qui circule
Fait fleurir la pensée et verdir le buisson,
Quand l'ombre ou seulement les jeunes voix lointaines
Des vierges rapportant leurs cruches des fontaines
Laissaient sur ma tempe un frisson.

Ce n'est pas vous non plus, vous que pourtant je pleure,
Premier bouillonnement de l'onde intérieure,
Voix du cœur qui chantait en s'éveillant en moi,
Mélodieux murmure embaumé d'ambroisie
Qui fait rendre à sa source un vent de poésie!
O gloire, c'est encor moins toi!

De mes jours sans regret que l'hiver vous remporte
Avec le chaume vide, avec la feuille morte,
Avec la renommée, écho vide et moqueur!
Ces herbes du sentier sont des plantes divines
Qui parfument les pieds : oui, mais dont les racine
Ne s'enfoncent pas dans le cœur!

Guirlandes du festin que pour un soir on cueille,
Que la haine empoisonne ou que l'envie effeuille,
Dont vingt fois sous les mains la couronne se rompt,
Qui donnent à la vie un moment de vertige,
Mais dont la fleur d'emprunt ne tient pas à la tige,
Et qui sèche en tombant du front.

C'est le jour où ta voix dans la vallée en larmes
Sonnait le désespoir après le glas d'alarmes,
Où deux cercueils passant sous les coteaux en deuil[1],
Et bercés sur des cœurs par des sanglots de femmes,
Dans un double sépulcre enfermèrent trois âmes
Et m'oublièrent sur le seuil!

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
O cloche, tu pleuras comme je pleure encore,

1. Les cercueils de la fille et de la mère du poète. G. R.

Imitant de nos cœurs le sanglot étouffant;
L'air, le ciel, résonnaient de ta complainte amère,
Comme si chaque étoile avait perdu sa mère,
Et chaque brise son enfant!

Depuis ce jour suprême où ta sainte harmonie
Dans ma mémoire en deuil à ma peine est unie,
Où ton timbre et mon cœur n'eurent qu'un même son,
Oui, ton bronze sonore et trempé dans la flamme
Me semble, quand il pleure, un morceau de mon âme
Qu'un ange frappe à l'unisson!

Je dors lorsque tu dors, je veille quand tu veilles;
Ton glas est un ami qu'attendent mes oreilles;
Entre la voix des tours je démêle ta voix;
Et ta vibration encore en moi résonne,
Quand l'insensible bruit qu'un moucheron bourdonne
Te couvre déjà sous les bois!

Je me dis : « Ce soupir mélancolique et vague
Que l'air profond des nuits roule de vague en vague,
Ah! c'est moi, pour moi seul, là-haut retentissant!
Je sais ce qu'il me dit, il sait ce que je pense,
Et le vent qui l'ignore, à travers ce silence,
M'apporte un sympathique accent. »

Je me dis : « Cet écho de ce bronze qui vibre,
Avant de m'arriver au cœur de fibre en fibre,
A frémi sur la dalle où tout mon passé dort;
Du timbre du vieux dôme il garde quelque chose :
La pierre du sépulcre où mon amour repose
Sonne aussi dans ce doux accord! »

Ne t'étonne donc pas, enfant, si ma pensée,
Au branle de l'airain secrètement bercée,
Aime sa voix mystique et fidèle au trépas,
Si dès le premier son qui gémit sous sa voûte,
Sur un pied suspendu je m'arrête et j'écoute
Ce que la mort me dit tout bas.

Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines,
Que la terre inventa pour mieux crier ses peines,
Chante! des cœurs brisés le timbre est encor beau!
Que ton gémissement donne une âme à la pierre,
Des larmes aux yeux secs, un signe à la prière,
Une mélodie au tombeau!

Moi, quand des laboureurs porteront dans ma bière
Le peu qui doit rester ici de ma poussière;
Après tant de soupirs que mon sein lance ailleurs,
Quand des pleureurs gagés, froide et banale escorte,
Déposeront mon corps endormi sous la porte
Qui mène à des soleils meilleurs;

Si quelque main pieuse en mon honneur te sonne,
Des sanglots de l'airain, oh! n'attriste personne,
Ne va pas mendier des pleurs à l'horizon;
Mais prends ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec le bruit joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison!

Ou chante un air semblable au cri de l'alouette
Qui, s'élevant du chaume où la bise la fouette,
Dresse à l'aube du jour son vol mélodieux,
Et gazouille ce chant qui fait taire d'envie
Ses rivaux attachés aux ronces de la vie,
Et qui se perd au fond des cieux!

ENVOI

Mais sonne avant ce jour, sonne doucement l'heure
Où quelque barde ami, dans mon humble demeure,
Vient de mon cœur malade éclairer le long deuil,
Et me laisse en partant, charitable dictame,
Deux gouttes du parfum qui coule de son âme
Pour embaumer longtemps mon seuil.

L'HIRONDELLE

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle?
Viens reposer ton aile auprès de moi.
Pourquoi me fuir? c'est un cœur qui t'appelle :
Ne suis-je pas voyageur comme toi?

Dans ce désert le destin nous rassemble :
Va, ne crains pas d'y nicher près de moi
Si tu gémis, nous gémirons ensemble :
Ne suis-je pas isolé comme toi?

Peut-être, hélas! du toit qui t'a vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
Viens t'abriter au mur de ma fenêtre :
Ne suis-je pas exilé comme toi?

As-tu besoin de laine pour la couche
De tes petits, frissonnant près de moi?
J'échaufferai leur duvet sous ma bouche :
N'ai-je pas vu ma mère comme toi?

Vois-tu là-bas, sur la rive de France,
Le seuil aimé qui s'est ouvert pour moi?
Va, portes-y le rameau d'espérance :
Ne suis-je pas un oiseau comme toi?

Ne me plains pas... Ah! si la tyrannie
De mon pays ferme le seuil pour moi,
Pour retrouver la liberté bannie
N'avons-nous pas notre ciel comme toi?

LE CRI DE CHARITÉ

CHANT COMPOSÉ AU PROFIT DES VICTIMES DES INONDATIONS

Sur les bords écumants des fleuves
Qui roulent des flots et des cris,

Des vieillards, des enfants, des veuves,
Pleurent leur asile en débris.
La cime d'arbre est le refuge
Que l'homme dispute aux oiseaux,
Et la voix morne du déluge
S'éteint par degrés sous les eaux.

L'ange des détresses humaines
Recueille ces vagissements,
Ces sanglots, ces chutes soudaines
Des villes sur leurs fondements ;
Aux sourds craquements des collines
Mêlant nos lamentations,
Il souffle aux oreilles divines
Le chant de deuil des nations.

Mais bientôt la terre s'essuie,
D'autres bruits changent son accent :
C'est l'arbre courbé sous la pluie
Qui frémit au jour renaissant;
C'est le marteau, c'est la truelle
Qui rebâtit le nid humain;
C'est l'or abondant qui révèle
L'aumône en sonnant dans la main!

L'ange de la céleste joie
Passe, emportant au Créateur
Ces bruits que le bienfait renvoie
A l'oreille du bienfaiteur;
Il en forme un concert de grâces
Qui dit au Seigneur irrité :
« Ton déluge n'a plus de traces
Sur un globe de charité!... »

22 novembre 1840.

HISTOIRE DES CONSTITUANTS[1]

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE : SES ORIGINES

La grandeur de la Révolution française, c'est de n'être pas seulement une révolution de la France, mais une révolution de l'esprit humain. Sans remonter laborieusement et par d'obscures filiations à son origine, nous dirons cette origine en deux mots : la Révolution française est née dans le monde le même jour que l'imprimerie. Une machine matérielle, la presse, en multipliant l'aliment de l'intelligence, multiplia la pensée.

Guttenberg fut le précurseur de la raison moderne. Armées de l'instrument mécanique qu'une providence cachée sous l'apparence d'un hasard et d'une industrie venait de leur donner, la conscience et la raison travaillèrent sans relâche à leur double émancipation. L'une chercha Dieu dans les révélations de la nature ; l'autre chercha la justice dans les institutions politiques. Toutes deux s'unirent quelquefois pour saper en commun deux autorités, l'Eglise intolérante et l'État oppresseur, que le moyen âge avait coalisés contre elles. Tantôt victorieuses, tantôt vaincues, elles marquèrent de leur sang tous leurs pas vers leur but de liberté et de justice. Martyrisées sur les bûchers de l'inquisition en Espagne, opprimées en Italie, assassinées en France par la Saint-Barthélemy, apostasiées par Henri IV, proscrites par la révocation de l'édit de Nantes sous Louis XIV, la conscience et la raison, immortelles de leur nature, avaient survécu. Elles avaient

1. Nous avons cru devoir, en raison de l'ordre chronologique des sujets, placer ici les extraits de l'*Histoire des Constituants* avant ceux des *Girondins*, bien que l'*Histoire des Constituants* soit postérieure en date. G. R.

filtré comme les gouttes de leur propre sang ou comme les rayons de leur lampe funéraire à travers les murs de leurs cachots, dans l'esprit général de l'Europe ; elles étaient parvenues dans le XVIIIe siècle à une sorte de majorité latente sous le nom de philosophie ou de rationalisme, deux mots pour exprimer une même chose : intervention de la conscience libre dans la croyance, et l'intervention de la raison libre dans le progrès de la société.

La philosophie du XVIIIe siècle, dans son sens le plus élevé et le plus moral, était donc le code, non rédigé encore, de la liberté religieuse et de la liberté civile. Elle se composait, dans sa généralité confuse et diverse, de tous les progrès rationnels que deux siècles de pensée rendue plus active et plus communicative par la découverte de l'imprimerie, avaient fait faire à l'esprit humain. On y retrouverait, en la décomposant, l'esprit scrutateur de Bacon, l'esprit méthodique de Descartes, l'esprit discuteur de Luther, l'esprit évangélique de Fénelon, l'esprit généralisateur de Montesquieu, l'esprit conjectural de Buffon, l'esprit antisuperstitieux et profanateur des traditions de Voltaire, l'esprit prolétaire de J.-J. Rousseau. Ces grands tribuns du monde intellectuel, possesseurs par leurs livres de l'oreille, de l'âme et du cœur des peuples, leur avaient, successivement ou ensemble, apporté tous les éléments d'un ordre nouveau d'idées et d'institutions : la volonté de penser plutôt que de croire, l'exemple de la révolte contre les vérités sur parole, les faits historiques pour contredire les droits des princes à la possession divine du pouvoir absolu, les faits scientifiques pour confondre les ignorances traditionnelles de la multitude, la critique pour souffler sur les crédulités populaires, les modèles vrais ou imaginaires de civilisation, pour faire rougir les peuples par la comparaison de leur organisation servile avec ces types historiques ou fabuleux de perfection, comme dans le *Télémaque* ou dans le *Contrat social*, le rire de l'incrédulité et du dédain contre les institutions, pour encourager le siècle à porter la main sur les vieilles choses, l'éloquence pour indigner le peuple contre les

supériorités, l'illusion même et la chimère pour lui donner par le mirage l'impatience d'atteindre, en renversant les obstacles, ce modèle de raison, de perfection et de justice auquel on tend sans cesse, et qu'on n'atteint jamais.

MORT DE MIRABEAU (2 AVRIL 1791).

La maladie de Mirabeau prit, dès les premières heures, une signification mortelle. Les présages furent lisibles aux yeux de tous ses amis sur ses traits. On sentit que cette vitalité puissante était subjuguée par une force de décomposition plus puissante qu'elle. L'homme de chair et de sang fut abattu du premier coup; l'âme resta saine, entière, imperturbable, assistant avec le calme et la conviction d'une lutte impuissante aux convulsions du corps et aux vains efforts tentés par l'art et par l'amitié pour recouvrer la vie. « Mon ami, dit-il à Cabanis, accourant pour devancer ou détourner le mal, je sens très distinctement qu'il m'est impossible de vivre plusieurs heures dans des anxiétés si douloureuses. Hâtez-vous, si vous pouvez quelque chose, car je ne vous laisserai pas le temps; cela ne peut durer. »

Cabanis se hâta, en effet, de donner à son ami ces calmants qui endorment la sensibilité des malades, suppriment momentanément les symptômes sans atteindre la cause, et qui trompent la nature sans tromper la mort. Les convulsions cessèrent, les gémissements s'adoucirent, la sérénité reparut sur les traits, dans les yeux, dans la voix; le sourire du soulagement entr'ouvrit les lèvres. Cabanis, novice, plus homme de théorie que d'expérience, se complut dans ses illusions et les sema malheureusement autour de lui. Le malade lui-même parut croire à un prodige de l'art ou de la nature; il ressaisit la vie comme un retour inespéré de ce qu'on aime après un déchirant adieu. Le soir, il se préparait au

sommeil. « Ah! disait-il à Cabanis, il est bien doux de devoir une seconde existence à son ami! »

Le médecin s'éloigna pour quelques heures; la nuit vint, mais non le sommeil. La fièvre, les angoisses, les étouffements, les délires, les convulsions des muscles, agitèrent jusqu'à l'aurore le malade. Cabanis commença à croire la nature plus forte que ses palliatifs. Il essaya de la vaincre par ces médications héroïques, qui, en donnant des secousses aux organes, risquent la vie pour la vie. Ses tâtonnements aggravèrent l'inflammation et la faiblesse. On sentit que la nature s'obstinait ou que le médecin se trompait. La sœur, les amis, les serviteurs de Mirabeau conjurèrent d'appeler d'autres secours. « Non, dit-il, je ne ferai pas cette injustice ni cet affront à mon ami; si je dois mourir, nul ne me sauverait, et si je dois revivre, je ne veux pas qu'un autre ait la gloire de ma guérison. Je crois peu à la médecine, et je crois beaucoup à l'amitié. »

On n'insista pas; mais le bruit de l'état désespéré du malade se répandit de bouche en bouche dans Paris. On sentit ce qu'on possédait en lui au moment seulement où l'on se vit menacé de le perdre.

Chacun se crut frappé dans l'homme du temps. Les peuples sont ainsi faits, dans leur légèreté et dans leur ingratitude, que l'homme auquel ils préféraient mille indignes rivaux la veille leur paraît sans rival le lendemain, quand la mort va leur enlever en lui une véritable grandeur de la nature. Ils veulent bien l'oublier, le mépriser, le calomnier, le proscrire même pendant qu'il vit au milieu d'eux; mais ils ne veulent pas que la tombe le leur ravisse. On dirait qu'ils prennent alors, comme à une révélation tardive de la mort, le pressentiment de ce qu'ils possédaient et le pressentiment de l'abaissement de niveau que toute une nation va subir par la disparition d'un seul homme. Ce n'est pas de la justice, ce n'est pas de la reconnaissance, ce n'est pas du remords, c'est de l'orgueil. Ils sentent que quelque chose d'eux va mourir en lui. L'envie seule se réjouit tout bas, mais elle affecte elle-

même le deuil universel. Sûre d'être vengée dans quelques heures, il lui en coûte peu d'avoir sur le visage et dans les paroles l'hypocrisie de la justice, de la douleur et de l'admiration.

Telle fut l'impression de Paris et de la France à la nouvelle de la maladie presque désespérée de Mirabeau.

Une secousse électrique parut, dans la journée du 30 mars, avoir arraché tous les citoyens à leurs foyers. Une colonne incessante de peuple de toute condition, de toute opinion, de tout parti, s'avançant par les deux côtés opposés du boulevard, s'engouffrait dans la large rue de la Chaussée-d'Antin, qu'il habitait alors. Cette foule, stationnaire et immobile dans la rue, retenait sa respiration comme pour entendre, à travers les murs, les dernières respirations de son orateur. On n'entendait que le chuchotement, à voix basse, des hommes rassemblés au chevet d'un mourant. La circulation avait cessé spontanément dans toutes les rues voisines. On craignait que le plus léger bruit n'agitât la couche où le sommeil pouvait rendre la vie au malade. Cette multitude n'aurait pas été plus tendre et plus attentive au chevet d'un frère ou d'un fils. Un même cœur semblait battre dans ces milliers de poitrines. Ce furent les jours et les heures les plus pathétiques de la sensibilité de la France. Dans ses angoisses sur son orateur, la France révolutionnaire ou contre-révolutionnaire mérita bien du génie. Mirabeau eut à son agonie la plus désintéressée des apothéoses, l'apothéose des larmes d'un peuple.

La cour, qui tremblait en secret de le perdre, mais qui n'osait révéler un trop grand intérêt, de peur de trahir une alliance; l'Assemblée, qui se sentait muette depuis qu'elle n'avait plus cette voix; les Jacobins, qui se seraient rendus odieux au peuple s'ils n'avaient pas affecté au moins l'affliction; la garde nationale, qui ne voyait qu'en lui un athlète assez fort pour offrir la lutte aux factions; Lafayette et ses amis, qui, tout en le redoutant comme rivaux, le regrettaient comme patriotes; les révolutionnaires de 89, qui lui

devaient la révolution; les contre-révolutionnaires de 91, qui espéraient de lui un refoulement vers l'ancien régime; les anarchistes eux-mêmes, Danton, Camille Desmoulins, Marat, qui, tout en l'objurguant de leurs invectives, ne pouvaient s'empêcher de s'honorer en lui de leur ancien complice et de se grandir dans leur passé et dans leur avenir au nom d'un grand homme; enfin, tous les écrivains, tous les artistes, tous les hommes d'enthousiasme, qui, ayant pour culte impartial le génie humain, avaient admiré en lui la parole, le style, l'idée et pleuraient d'avance ce rayon éteint de la splendeur du siècle; toute cette foule, animée de mobiles divers, mais palpitante d'une émotion commune, composait, sous les fenêtres de Mirabeau, ce perpétuel rassemblement de cœurs.

De temps en temps, des bulletins, transmis par le guichet de la porte aux hommes les plus rapprochés du seuil, donnaient de l'effroi ou de l'espérance à la multitude. Des milliers de mains les copiaient et les semaient dans la foule. Chaque gémissement, chaque insomnie, chaque cri, chaque mouvement du malade, avait son contre-coup dans Paris, toutes les vies étaient suspendues à une seule haleine.

Le roi, l'Assemblée nationale, envoyaient d'heure en heure des messagers secrets ou des députations officielles recueillir, dans la maison du malade, les symptômes de chaque minute et de chaque crise. Les Jacobins eux-mêmes, quoique ennemis, y envoyèrent une députation conduite par Barnave.

Barnave s'honora en abdiquant les dissensions et les rivalités devant la mort. L'heure suprême le rendit équitable. Il oublia l'adversaire devant le grand homme. Les Lameth et Robespierre furent moins adroits et moins généreux; ils ne parurent pas à la porte.

« Ce peuple imbécile, dit confidentiellement Robespierre, ne sait pas plus ce qu'il proscrit que ce qu'il pleure; il devrait voir dans cette mort un bienfait du ciel, qui sauve la Révolution des embûches du plus profond des traîtres! »

Le malade fit approcher Barnave de son lit et le serra dans ses bras avec tendresse. Il avait été affligé de l'éloignement du jeune avocat de Grenoble, jamais jaloux. Il demanda, après le départ de la députation des Jacobins, si Charles Lameth était du nombre. On lui répondit qu'il s'était abstenu de paraître. « Je savais bien qu'il était un factieux, dit-il avec amertume, mais je ne savais pas qu'il fût un niais! » Il avait la conscience de sa mémoire, et il pressentait qu'un acte d'antipathie contre lui serait une impopularité dans l'avenir.

La journée s'écoula dans ces alternatives de mort et de gloire. La nuit fut sinistre. Cabanis, qui veillait dans la chambre, vit la mort au lever du jour plus irrémédiablement imprimée sur les traits. Mirabeau, n'espérant plus rien de ses efforts, renonça à toute lutte contre sa destinée, et ordonna d'ouvrir la porte à tous ses amis. Il voulait jouir au moins des adieux. « Quand j'étais de ce monde, » disait-il en parlant déjà de lui-même comme d'un homme entré dans l'avenir. Il passa les heures plus calmes entre les accès dans des entretiens affectueux avec Cabanis, Frochot, La Mark, Pellenc, M. de Talleyrand, sa sœur chérie, madame de Saillant, ses nièces, aimées de lui comme des filles.

Cabanis, déconcerté par la nature, appela un célèbre médecin nommé Petit pour partager au moins avec lui la responsabilité d'une telle vie. Il était trop tard : la science éprouvée du vieux médecin n'avait plus qu'à mesurer les pas de la mort. Il tenta, de concert avec Cabanis, des médicaments sans espoir. Mirabeau railla amicalement lui-même Cabanis sur son art : « Tu es un grand médecin, lui dit-il, mais il y en a un plus grand que toi : l'auteur du vent qui renverse tout, de l'eau qui pénètre et féconde tout, du feu qui vivifie et décompose tout!... Demain, dans la matinée, ajoute-t-il en serrant tendrement la main de Cabanis dans la sienne et en faisant allusion à l'accès de la nuit prochaine, mon sort sera décidé! »

Il fit rappeler M. de Talleyrand, un des hommes politiques

pour lequel il avait le plus d'attrait, et dont il sentait la tête presque au niveau de la sienne, non par le talent de la parole, mais par la divination des choses. Il s'entretint deux heures avec ce jeune homme, à portes closes. M. de Talleyrand n'a pas révélé jusqu'ici le mystère de cet entretien sur le bord de la tombe. On ne le connaîtra que par ses mémoires, encore scellés.

On croit que Mirabeau lui confia ses plans pour relever la monarchie par une révision libre de la Constitution, et le désigna au roi comme le seul capable de lui succéder dans ce maniement des choses et des hommes qui allait lui échapper à lui-même. Il lui recommanda sa mémoire. Il lui légua son esprit d'homme d'État, à défaut de son génie d'orateur. Il lui remit un discours, qu'il avait préparé pour l'Assemblée, sur la question des testaments. Il le pria de lire après sa mort ce discours funèbre à la tribune. M. de Talleyrand sortit de cet entretien, glorieux de ces longues confidences, mais le sceau sur les lèvres.

La Marck, qui ne quittait pas le toit de son ami, succéda à M. de Talleyrand. Ses larmes révélaient, malgré lui, ses alarmes au mourant. Mirabeau l'entretint de ses affaires. connues déjà de La Marck. « J'ai des dettes énormes, lui dit-il; j'ignore même à quel chiffre elles s'élèvent et si mes biens pourront suffire aux remboursements. Cependant, je laisse après moi sur la terre des êtres qui me sont bien chers, et dont j'ai la douleur de ne pas voir l'existence assurée. »

La Marck, avec la générosité d'une grande âme, lui dit de dicter son testament, sans considérer les biens ou les dettes, d'y faire les legs que la conscience ou la tendresse lui inspirerait s'il était riche, et qu'à défaut de sa succession, il lui jurait de les acquitter au besoin sur ses propres biens. Cette parenté de l'amitié, survivant à l'ami pour acquitter sa conscience et pour honorer sa mémoire, attendrit Mirabeau jusqu'aux larmes. Il accepta sans honte ce qu'il était capable de faire lui-même. Son esprit se reposa sur le cœur de son ami.

Le comte de La Marck était pressé d'heure en heure, par des billets de M. Montmorin et de M. de Fontanges, de soustraire, en cas de mort, les papiers accusateurs de l'intelligence de Mirabeau avec la cour, aux soupçons et aux vengeances du peuple. Il surveillait avec une sollicitude inquiète les symptômes de la fin prochaine de son ami et les espions du parti des Jacobins, attentifs à tout ce qui sortait de la maison.

« Ces billets, dit-il, et une quantité d'autres messages que je recevais de divers côtés, me recommandaient de ne point négliger les précautions à prendre au sujet des papiers que Mirabeau laisserait après sa mort. Je sentais parfaitement moi-même l'importance de ces précautions et la nécessité de mettre à l'abri les personnes qui seraient compromises si on venait à découvrir les traces écrites des rapports qui avaient existé entre la cour et Mirabeau. Je n'aurais pas été averti sur ce point comme je le fus, que j'aurais deviné la conduite que j'avais à suivre dans cette circonstance par les démarches de gens de toute sorte autour de la maison du malade. On y voyait rôder sans cesse les agents de M. de Lafayette, ceux des Jacobins, qui auraient bien voulu ne pas laisser échapper une telle occasion de se procurer des témoignages accusateurs. Mais le plus intrépide de tous nos surveillants était M. de Sémonville, qui, soit par crainte d'être lui-même compromis dans les papiers de Mirabeau, soit par le désir d'obtenir des pièces qui lui offriraient de nouveaux moyens d'intrigue, ne quittait presque pas la maison du malade. Je ne pouvais y entrer ou en sortir sans le rencontrer toujours sur mes pas, regardant, observant partout, et causant avec tous les domestiques. Je vis donc bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et je résolus d'entamer cette question avec Mirabeau, quelque délicate qu'elle fût à traiter. Il avait conservé toute sa tête, sauf à de rares instants de délire, et même, lorsqu'il ne pouvait plus parler, il conserva encore la force morale et physique d'exprimer ses pensées par écrit.

« Trois jours avant sa mort, dans un moment où je le voyais plus calme, quoiqu'il sût déjà qu'il y avait peu d'espoir pour lui d'échapper à la mort, j'allais lui parler de la question des papiers, lorsque, de lui-même, il vint au-devant de ce que j'avais à lui dire.

« Mon ami, me dit-il, j'ai chez moi beaucoup de papiers « compromettants pour bien des gens, pour vous, pour « d'autres, surtout pour ceux que j'aurais tant voulu arracher « aux dangers qui les menacent. Il serait peut-être prudent « de détruire tous ces papiers, mais je vous avoue que je ne « puis m'y résoudre : c'est dans ces papiers que la postérité « trouvera, j'espère, la meilleure justification de ma con- « duite dans ces derniers temps; c'est là qu'existe l'honneur « de ma mémoire. Ne pourriez-vous pas emporter ces pa- « piers, les mettre à l'abri de nos ennemis, qui, dans le mo- « ment actuel, pourraient en tirer un parti si dangereux en « trompant l'opinion publique? Mais promettez-moi qu'un « jour ces papiers seront connus, et que votre amitié saura « venger ma mémoire en les livrant à la publicité. »

« Je lui répondis sur-le-champ que je prendrais l'engagement qu'il réclamait de moi avec d'autant plus d'empressement que je partageais complètement ses sentiments sur ce point, comme je les avais presque tous partagés depuis le commencement de notre intimité. Cette réponse parut lui causer un grand soulagement, et il me donna les indications pour rassembler ses papiers. J'appelai son secrétaire, M. de Pellenc, dont il m'avait prié de prendre soin après sa mort. Nous réunîmes tous les papiers, et, après en avoir brûlé un assez grand nombre de moindre intérêt, je transportai le reste chez moi, dans la soirée, en prenant toute sorte de précautions pour n'être rencontré par personne.

« Malgré toute l'attention que nous mîmes, M. de Pellenc et moi, dans le triage des papiers, il y en eut cependant beaucoup d'importants de détruits dans l'agitation et le trouble au milieu desquels nous fîmes cette besogne. Ce sont les papiers sauvés dans cette occasion qui forment la plus grande

partie de ceux que j'ai destinés à être publiés un jour pour accomplir le vœu de Mirabeau et la promesse que je lui ai faite.

« Je veux rapporter ici un incident qui arriva le jour même où j'avais transporté chez moi les papiers de Mirabeau ; mais il faut que je donne une explication préliminaire. Dans le courant de l'année 1790, c'est-à-dire neuf ou dix mois avant la mort de Mirabeau, nous causions un jour ensemble sur divers sujets, quand tout à coup on vint à parler des belles morts. Ceci lui fournit un texte sur lequel il parla avec verve et éloquence, mais aussi avec une certaine emphase, en rappelant les morts les plus dramatiques de l'antiquité et des temps modernes. Ainsi que je faisais toujours en pareil cas avec lui, soit un peu par raison, soit beaucoup par le sentiment de mon infériorité devant son éloquent entraînement, je pris le côté opposé de sa thèse. J'essayais de diminuer le mérite de ce qu'on est convenu d'appeler de belles morts, en soutenant qu'elles étaient le plus souvent le résultat d'une orgueilleuse affectation. Quant à moi, dis-je, les morts que je trouve les plus belles, ce sont celles auxquelles j'ai assisté sur le champ de bataille et dans les hôpitaux, où des soldats, d'obscurs malades, conservaient tout leur calme, n'exprimaient pas un regret de quitter la vie, et se bornaient à demander qu'on les plaçât dans une position où, souffrant moins, ils pussent mourir plus commodément. « Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites là, » répliqua Mirabeau. Et puis nous parlâmes d'autre chose.

« J'avais oublié toute cette conversation, lorsque, le jour où je transportai les papiers de Mirabeau, étant ensuite revenu chez lui, je m'étais assis près de la cheminée de la chambre où il était couché ; bientôt après il m'appela. Je me lève, je vais près de son lit, il me tend la main, et, serrant la mienne, il me dit : « *Mon cher connaisseur en belles morts, êtes-vous content?* » A ces mots, quoique naturellement froid par caractère, je ne pus retenir mes larmes. Il s'en aperçut, et me dit alors les choses les plus affectueuses et les plus touchantes

sur son amitié et sa reconnaissance pour moi. Je ne puis répéter ici ce qu'il me dit d'amical. Quand la modestie ne me commanderait pas la réserve, je ne saurais jamais bien exprimer tout ce qu'il trouva d'élévation et d'énergie dans son esprit, de chaleur et d'élan dans son âme pour me témoigner son attachement. »

. . . .

. . . .

Le matin du dernier jour, il éprouva ce calme trompeur qui n'est que le repos de la vie près d'arriver à son terme, quand elle cesse enfin de lutter inutilement contre la mort. Le ciel était pur; le soleil se levait plus splendide, comme pour se faire plus regretter; les oiseaux chantaient sur les premières feuilles du printemps; la chambre était inondée de lumière. Il fit ouvrir les fenêtres et dit à Cabanis (selon le récit de ce médecin matérialiste), qui avait veillé près de son lit : « Mon ami, je mourrai aujourd'hui! Quand on en est là, « il ne reste plus qu'une chose à faire, c'est de se parfumer, « de se couronner de fleurs, de s'environner de musique, et « d'entrer agréablement dans ce sommeil dont on ne se ré« veille plus! »

Ces mots, qui ne furent attestés par aucun autre témoin que Cabanis, font un si révoltant contraste avec les douleurs, la solennité et les pensées de l'agonie suprême, que les autres amis du mourant les ont révoqués en doute, ou du moins les ont crus arrangés pour la gloire du matérialisme. Nous partageons cette incrédulité. Quels que soient les doutes ou les croyances sur la vie future, on ne trompe pas ainsi la nature. On ne sort pas de la vie, on n'entre pas dans l'immortalité, ou même dans le néant, avec cette ivresse d'apparat d'un convive antique, en demandant des couronnes de fleurs, en respirant des parfums et en écoutant les fanfares des instruments de fête. La rectitude d'esprit et la convenance des sentiments de Mirabeau ne laissent pas croire à cette comédie de volupté devant la mort. Il aimait les fleurs, cela est vrai, et il put demander à voir et à respirer celles qui parfumaient

ordinairement l'air de sa chambre; mais il ne demanda certainement pas les couronnes d'Anacréon sur sa tête, et la voix consolatrice et tendre de ses amis est la seule musique qui fût encore douce à l'oreille du mourant.

Il fit rouler son lit près de la fenêtre, et dit à son secrétaire Frochot, en lui montrant le soleil dans toute la splendeur d'un jour de printemps : « Si ce n'est pas là Dieu, c'est à coup sûr son ombre! »

Aucune autre allusion à la divinité ne sortit en ce moment de sa bouche. Mais on trouve dans les lettres à Sophie, à une autre époque où la mort solitaire du cachot de Vincennes le laissait sans autre témoin que ses pensées, des appels à la miséricorde de Dieu et des certitudes éloquentes d'immortalité de l'âme qui démentent l'athéisme de Cabanis. L'homme était trop complet en lui, pour qu'il ne sentît pas Dieu dans la nature, dans la vie et dans la mort. L'athéisme est une borne dans l'horizon de l'infini. Le génie est le vainqueur du doute.

Mais les grands esprits de la foi de ce siècle vivaient et mouraient dans une apparence d'irréligion qui n'était pas l'impiété, mais qui était la solitude de l'âme. Ennemis des formes antiques, réformateurs des croyances populaires, qui, selon eux, avaient corrompu les dogmes immatériels du christianisme, convaincus de la nécessité de faire une révolution dans la foi religieuse pour en faire une dans les idées, voulant détacher l'âme du peuple de la tradition pour la donner au raisonnement, ces philosophes éloignaient Dieu de leurs derniers moments, de peur d'y laisser approcher le ministre du culte. C'est ainsi que Voltaire, Mirabeau, Condorcet, Bailly, Danton, Vergniaud, Chénier, Charlotte Corday, madame Roland, mouraient sans invoquer d'autre divinité que la justice, la vengeance, la liberté, la nature. Ce n'était pas l'athéisme, c'était le vide entre deux autels, dont l'un, celui de la religion antique, n'existait plus pour eux. dont l'autre, celui de la raison pieuse, n'existait pas encore. De là ces morts qui ressemblent à une chute, sans l'aperce-

voir, dans le tombeau. Telle fut celle de Mirabeau; mais elle ne fut pas un acte d'athéisme, elle fut une protestation contre le culte.

Ses amis entrèrent et le trouvèrent paré par la main d'Henriette[1] pour recevoir leurs derniers adieux. « Asseyez-vous sur mon lit, vous ici, vous là, » dit-il au comte de La Marck et à Frochot, les plus chers d'entre eux, « et retenez ce que j'ai à vous dire. » Il les entretint alors pendant trois quarts d'heure, avec une étonnante lucidité de paroles et une admirable présence de cœur, de tout ce qui l'intéressait après lui sur la terre, dans ses sentiments, dans ses affaires, dans sa mémoire, et surtout dans le sort politique du pays. Il fut orateur jusqu'au dernier soupir et homme d'État jusqu'au delà du tombeau; puis, prenant les mains du jeune Frochot et les mettant dans les mains du comte de La Marck, « je vous lègue cet ami, » dit-il à La Mark : « vous avez vu son tendre attachement pour moi, il mérite le vôtre! »

Puis, revenant sur l'avenir désespéré du roi et du peuple, qu'il allait laisser après lui, l'un sans conseiller, l'autre sans modérateur, au courant de l'anarchie et des factions, entraînant tout aux écueils. «J'emporte, s'écria-t-il, avec moi le deuil de la monarchie! Après moi, les factieux s'en disputeront les lambeaux! »

Il perdit l'usage de la parole et tomba pendant trois heures dans un sommeil troublé de rêves qui n'étaient ni le délire ni le repos. Le comte de La Marck, Frochot, Pellenc, de Comps, Cabanis, se tenaient penchés sur son visage, pour surprendre le sens à ses balbutiements. Il s'apercevait de leurs tendres veilles, et remuait en souriant les lèvres, comme pour les embrasser. Ils réchauffaient ses mains dans les leurs; elles étaient déjà glacées. A l'approche de l'accès, il fit un geste qui indiquait la volonté d'écrire. On lui donna une plume et du papier. Il écrivit un seul mot : « Dormir! » et le remit à Cabanis, en le regardant avec l'expression

1. Femme du cocher de Mirabeau qui se montra toujours dévouée à son maître.
G. R.

d'un tendre reproche. Ce mot faisait allusion à une promesse que lui avait faite la veille son médecin de lui faire boire de l'opium, afin de lui épargner des douleurs inutiles quand il n'y aurait plus d'espérance. On feignit de ne pas comprendre. Il insista, et reprenant la plume. « Peut-on, écrivit-il, sans cruauté, laisser mourir son ami par un cruel supplice prolongé plusieurs jours peut-être? » On le satisfit par une potion calmante sans péril pour sa vie, s'il lui en restait encore. Il s'aperçut à ses douleurs qu'on l'avait trompé. « Ah! vous m'avez trompé! dit-il amèrement en recouvrant la parole. Vous n'étiez donc pas mes amis? » Il se tut de nouveau et parut s'assoupir. Le canon, qu'on tirait au Champ de Mars pour une cérémonie patriotique, le réveilla. « Sont-ce déjà les funérailles d'Achille? » s'écria-t-il en pressentant ses propres funérailles, et en personnifiant glorieusement en lui le héros de la Révolution. Puis, se tournant sur le côté droit et levant ses yeux vers le ciel, il expira.

L'âme de la France parut s'exhaler avec ce dernier soupir. Un silence morne continua de régner dans Paris, comme si l'on eût craint encore d'éveiller son ombre. La douleur publique, d'abord immobile, devint folle par la réflexion. La France entière, sentant qu'elle était en perdition, attachait à ce grand homme ses dernières espérances, comme l'équipage d'un vaisseau qui sombre s'attache par un instinct convulsif au mât qui va sombrer avec lui. Mirabeau ne pouvait plus rien sauver, mais rien ne semblait encore perdu à tous les partis tant qu'il respirait au milieu de ce peuple. Il avait donné de sa force un sentiment surnaturel à la nation qui faisait espérer tout de lui, jusqu'à l'impossible. La destinée, plus clairvoyante que le peuple, l'enlevait au moment le plus favorable à sa gloire. On allait dire à toutes les crises renaissantes : « Ah! s'il vivait! »

C'est l'oraison funèbre de l'ignorance. La puissance et la sagesse qu'on lui suppose a grandi son nom de toutes les calamités qui suivirent sa mort. Nous doutons qu'il eût apporté désormais à la monarchie d'autres secours que de

vaines paroles, et à la Révolution d'autre tribut que sa tête sur un échafaud. Son heure était passée. Chaque homme, quelque grand qu'il soit, n'en a qu'une. Mirabeau était mort avant Mirabeau. Mais il avait donné sa vie à la vérité, son nom à la Révolution, son génie à la France, son auréole au monde. Démosthènes n'avait parlé que pour la Grèce, Cicéron que pour Rome. Aussi éloquent et plus universel que ces orateurs, il avait parlé pour la raison, pour la philosophie : ils sont les orateurs d'un peuple, il est l'orateur de l'esprit humain.

HISTOIRE DES GIRONDINS

VERGNIAUD

Vergniaud, né à Limoges et avocat à Bordeaux, n'avait alors[1] que trente-trois ans. Le mouvement l'avait saisi et emporté tout jeune. Ses traits majestueux et calmes annonçaient le sentiment de sa puissance. Aucune tension ne les contractait. La facilité, cette grâce du génie, assouplissait tout en lui, talent, caractère, attitude. Une certaine nonchalance annonçait qu'il s'oubliait aisément lui-même, sûr de se retrouver avec toute sa force au moment où il aurait besoin de se recueillir. Son front était serein, son regard assuré, sa bouche grave et un peu triste ; les pensées sévères de l'antiquité se fondaient dans sa physionomie avec les sourires et l'insouciance de la première jeunesse. On l'aimait familièrement au pied de la tribune. On s'étonnait de l'admirer et de le respecter dès qu'il y montait. Son premier regard, son premier mot mettait une distance immense entre l'homme et

1. En 1792.

l'orateur. C'était un instrument d'enthousiasme qui ne prenait sa valeur et sa place que dans l'inspiration. Cette inspiration, servie par une voix grave et par une élocution intarissable, s'était nourrie des plus purs souvenirs de la tribune antique. Sa phrase avait les images et l'harmonie des plus beaux vers. S'il n'avait pas été l'orateur d'une démocratie, il en eût été le philosophe et le poète. Son génie tout populaire lui défendait de descendre au langage du peuple, même en le flattant. Il n'avait que des passions nobles comme son langage. Il adorait la révolution comme une philosophie sublime qui devait ennoblir la nation tout entière sans faire d'autres victimes que les préjugés et les tyrannies. Il avait des doctrines et point de haines, des soifs de gloire et point d'ambitions. Le pouvoir même lui semblait quelque chose de trop réel, de trop vulgaire pour y prétendre. Il le dédaignait pour lui-même, et ne le briguait que pour ses idées. La gloire et la postérité étaient les deux seuls buts de sa pensée. Il ne montait à la tribune que pour les voir de plus haut ; plus tard, il ne vit qu'elles du haut de l'échafaud, et il s'élança dans l'avenir, jeune, beau, immortel dans la mémoire de la France, avec tout son enthousiasme et quelques taches déjà lavées dans son généreux sang. Tel était l'homme que la nature avait donné aux Girondins pour chef. Il ne daigna pas l'être, bien qu'il eut l'âme et les vues d'un homme d'État ; trop insouciant pour un chef de parti, trop grand pour être le second de personne. Il fut Vergniaud. Plus glorieux qu'utile à ses amis, il ne voulut pas les conduire ; il les immortalisa.

MADAME ROLAND

Il y a une femme à l'origine de toutes les grandes choses ; il en fallait une au principe de la révolution. On peut dire que la philosophie trouva cette femme dans madame Roland. Une taille élevée et souple, des épaules effacées, une poi-

trine large, soulevée par une respiration libre et forte ; une attitude modeste et décente, cette pose du cou qui caractérise l'intrépidité; des cheveux noirs et lisses, des yeux bleus brunis par l'ombre de la pensée, un regard qui passait, comme l'âme, de la tendresse à l'énergie, une bouche un peu grande, ouverte au sourire comme à la parole, des dents éclatantes, un menton relevé et arrondi donnant à l'ovale de sa figure cette grâce voluptueuse et féminine sans laquelle la beauté même ne produit pas l'amour, une peau marbrée des teintes de la vie et veinée d'un sang qui se portait à la moindre impression sur ses joues rougissantes, un son de voix qui empruntait ses vibrations aux fibres graves de la poitrine et qui se modulait profondément aux mouvements mêmes du cœur (don précieux, car le son de voix, qui est la communication de l'émotion dans la femme, est le véhicule de la persuasion dans l'orateur ; à ces deux titres la nature lui devait le charme de la voix, et elle le lui avait donné) : tel était à dix-huit ans le portrait de cette jeune fille que l'obscurité couva longtemps dans son ombre, comme pour préparer à la vie et à la mort une âme plus forte et une victime plus accomplie.

Son intelligence éclairait cette enveloppe d'une lueur précoce et soudaine qui ressemblait déjà à l'inspiration. Elle aspirait, pour ainsi dire, les connaissances les plus difficiles en les épelant. Ce qu'on enseigne à son âge et à son sexe ne lui suffisait pas. La mâle éducation des hommes était un besoin et un jeu pour elle. Son esprit puissant avait besoin de tous les instruments de la pensée comme d'un exercice. Religion, histoire, philosophie, musique, peinture, danse, sciences exactes, chimie, langues étrangères et langues savantes, elle apprenait tout et désirait plus. Elle formait elle-même sa pensée de tous les rayons que l'obscurité de sa condition laissait arriver jusqu'au laboratoire de son père. Elle dérobait même furtivement les livres que les jeunes apprentis apportaient et oubliaient pour elle dans l'atelier. Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Montesquieu, les philosophes anglais, lui

tombèrent ainsi dans les mains. Mais sa véritable nourriture, c'était Plutarque[1].

« Je n'oublierai jamais, dit-elle, le carême de 1763, pendant lequel j'emportai tous les jours ce livre à l'église en guise de livre de prières; c'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendirent républicaine sans que je songeasse alors à le devenir. » Après Plutarque, ce fut Fénelon qui émut le plus son cœur. Le Tasse et les poètes vinrent ensuite. L'héroïsme, la vertu et l'amour devaient se verser de ces trois vases ensemble dans l'âme d'une femme destinée à cette triple palpitation des grandes impressions.

LES GIRONDINS CHEZ MADAME ROLAND

LE SOIR DE LA PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE (21 SEPT. 1792)

Rassemblés le soir chez madame Roland, Pétion, Brissot, Guadet, Louvet, Boyer-Fonfrède, Ducos, Grangeneuve, Gensonné, Barbaroux, Vergniaud, Condorcet, célébrèrent dans un recueillement presque religieux l'avènement de leur pensée dans le monde ; et jetant volontairement le voile de l'illusion sur lés embarras du lendemain et sur les obscurités de l'avenir, ils se livrèrent tout entiers à la plus grande jouissance que Dieu ait accordée à l'homme ici-bas : l'enfantement de son idée, la contemplation de son œuvre, la possession de son idéal accompli.

De nobles paroles furent échangées pendant le repas entre ces grandes âmes. Madame Roland, pâle d'émotion, laissait échapper de ses yeux des regards d'un éclat surnaturel qui semblaient voir l'échafaud à travers la gloire et la félicité du jour. Le vieux Roland interrogeait de l'œil la pensée de sa femme et semblait lui demander si ce jour n'était pas le

1. Plutarque, biographe et moraliste grec, né à Chéronée, en Béotie, vers l'an 50 de J.-C., mort en 138. Indépendamment d'un grand nombre d'*Œuvres morales*, qui ne comprennent pas moins de 80 traités, le charmant conteur nous a laissé 44 *Vies parallèles d'hommes illustres grecs et romains*. G. R.

sommet de leur vie et celui après lequel il n'y avait plus qu'à mourir. Condorcet entretenait Brissot des horizons indéfinis que l'ère nouvelle ouvrait à l'humanité. Boyer-Fonfrède, Barbaroux, Rebecqui, Ducos, jeunes amis, presque frères, se félicitaient d'avoir de longues vies à donner à leur patrie et à la liberté. Guadet et Gensonné se reposaient glorieusement de leurs longues fatigues dans cette halte triomphante où ils avaient enfin mené la Révolution. Pétion, à la fois heureux et triste, sentait que sa popularité l'abandonnait : mais il l'abdiquait volontairement dans son âme, du moment où on la mettait au prix du crime. Le sang de septembre avait enlevé à Pétion son ivresse de popularité. Cette ivresse passée, Pétion allait redevenir un homme de bien.

Vergniaud, sur qui tous les convives avaient les yeux fixés comme sur le principal auteur et le seul modérateur de la future république, montrait dans son attitude et dans ses traits la quiétude insouciante de la force qui se repose avant et après le combat. Il regardait ses amis avec un sourire à la fois serein et mélancolique. Il parlait peu. A la fin du souper, il prit son verre, le remplit de vin, se leva et proposa de boire à l'éternité de la république. Madame Roland, pleine des souvenirs de l'antiquité, demanda à Vergniaud d'effeuiller dans son verre, à la manière des anciens, quelques roses du bouquet qu'elle portait ce jour-là. Vergniaud tendit son verre, fit nager les feuilles de rose sur le vin et but ; puis se penchant vers Barbaroux avant de se rasseoir : « Barbaroux, lui dit-il à demi-voix, ce ne sont pas des roses, mais des branches de cyprès qu'il fallait effeuiller dans notre vin ce soir. En buvant à une république dont le berceau trempe dans le sang de septembre, qui sait si nous ne buvons pas à notre mort? N'importe, ajouta-t-il, ce vin serait mon sang, que je boirais encore à la liberté et à l'égalité ! — Vive la république ! » s'écrièrent à la fois les convives.

Cette image sinistre attrista, mais ne découragea pas leurs âmes. Ils étaient prêts à tout accepter de la Révolution même la mort!

CONDAMNATION A MORT DES 21 GIRONDINS

LEUR DERNIER REPAS : LEUR EXÉCUTION (30 OCTOBRE 1793).

Le procès qui se prolongeait depuis sept jours, la parole demandée par Gensonné au nom de tous les accusés pour réfuter l'accusation, lassaient le tribunal et les jurés, et inquiétaient la Montagne. L'opinion publique, qui se laisse si promptement amollir et retourner par la vue des victimes, commençait à incliner à l'indulgence. On se demandait tout haut, en sortant des séances du tribunal, quelle récompense aurait donc la république pour ses ennemis, puisqu'elle traitait ainsi ses premiers fondateurs. On plaignait tant de jeunesse, de beauté, de génie, immolés à un crime d'opinion. On parlait de la basse jalousie de Robespierre et de Danton, qui chargeaient la mort de fermer ces bouches éloquentes, pour n'avoir plus le souci et souvent l'humiliation de leur répondre.

Ces premiers symptômes de retour de faveur aux Girondins alarmèrent la commune. Le gendre de Pache, Audouin, autrefois prêtre, aujourd'hui persécuteur acharné, alla sommer le comité de salut public de clore le débat en permettant au président de déclarer les jurés suffisamment éclairés. Le jury, contraint par cette déclaration, ferma les débats le 30 octobre, à huit heures du soir. Tous les accusés furent déclarés coupables d'avoir conspiré contre l'unité et l'indivisibilité de la république, et condamnés à mort.

A ce mot de mort, un cri d'étonnement et d'horreur s'élève des bancs des accusés. Le plus grand nombre, et surtout Boileau, Ducos, Fonfrède, Antiboul, Mainvielle, s'attendaient à être acquittés. Leurs gestes de consternation, leurs poings tendus vers les jurés, leurs malédictions convulsives, jettent un moment le trouble dans le prétoire. Un des accusés, qui a fait un geste inaperçu de la main vers la poitrine comme pour déchirer ses vêtements, glisse de son banc sur le parquet :

c'était Valazé. « Eh quoi! Valazé, tu faiblis? lui dit Brissot en s'efforçant de le soutenir. — Non, je meurs! » répond Valazé, et il expire la main sur le poignard dont il vient de se percer le cœur.

A ce spectacle, le silence se rétablit. L'exemple de Valazé fait rougir les jeunes condamnés d'un moment de faiblesse. Boileau seul, protestant contre l'arrêt qui le confond avec les Girondins, lance son chapeau en l'air et s'écrie : « Je suis innocent! je suis Jacobin! je suis Montagnard! » Les sarcasmes de l'auditoire lui répondent. Au lieu de pitié, il ne trouve dans tous les regards que du mépris. Brissot penche sa tête sur sa poitrine et paraît réfléchir. Fauchet et Lasource joignent les mains et lèvent les yeux au ciel. Vergniaud, placé sur le banc le plus élevé, promène impassible sur le tribunal, sur ses collègues et sur la foule un regard qui semble résumer la scène et chercher dans le passé un exemple et une image d'une pareille dérision de la destinée et d'une pareille ingratitude du peuple, Sillery jette sa béquille et s'écrie : « C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie! » Fonfrède se retourne vers Ducos et l'entoure de ses bras en sanglotant : « Mon ami, lui dit-il, c'est moi qui te donne la mort! mais console-toi, nous allons mourir ensemble. »

A ce moment un cri s'élève du milieu de la foule. Un jeune homme se débat dans un groupe de spectateurs, et s'efforce vainement de se faire place à travers les rangs pressés pour s'enfuir vers la porte : « Laissez-moi fuir, laissez-moi me dérober à ce spectacle! s'écrie-t-il en se voilant les yeux de ses deux mains. Misérable que je suis, c'est moi qui les tue! C'est mon *Brissot dévoilé*[1] qui les accuse et qui les juge! je ne puis supporter la vue de mon ouvrage! je sens les gouttes de leur sang rejaillir sur cette main qui les a dénoncés! » Ce jeune homme était Camille Desmoulins, inconséquent dans

1. *Histoire des Brissotins*, ou *Fragments de l'histoire secrète de la Révolution, et des premiers mois de la République*, que Camille Desmoulins publia en 1793 sous forme de brochure. Ce n'était dans la pensée de l'auteur qu'un badinage : les conséquences en furent tragiques. G. R.

sa pitié comme dans sa haine, et dont la légèreté tour à tour perverse ou puérile cédait aux larmes comme elle provoquait le sang. La foule, indifférente ou dédaigneuse, le retint, et le fit taire comme un enfant.

Il était onze heures du soir. Après un moment donné au contre-coup du jugement, à l'émotion des condamnés, aux cris de « Vive la république ! » poussés par la foule, la séance fut levée.

Les Girondins, en descendant un à un de leurs bancs, se groupent autour du cadavre de Valazé étendu sur une estrade, le touchent respectueusement du doigt pour s'assurer s'il respire encore ; puis, comme saisis d'une inspiration électrique au contact du républicain sacrifié par sa propre main, ils s'écrient d'une seule voix : « Nous mourons innocents, vive la république ! » Quelques-uns jettent au même instant des poignées d'assignats, non, comme on l'a cru, pour faire appel à la corruption et à l'émeute, mais pour léguer au peuple, comme les Romains, une monnaie désormais inutile à leur propre vie. La foule se précipite sur ce legs des mourants et paraît s'attendrir. Hermann[1] ordonne aux gendarmes de faire leur devoir et d'entraîner les condamnés. Ils rentrent sous la voûte de l'escalier qui descend aux cachots. Leur présence d'esprit, un moment déconcertée, revient tout entière avec la certitude de leur sort. « Mon ami, dit en affectant le rire Ducos à Fonfrède, je ne vois plus qu'un moyen de nous sauver : c'est de déclarer l'*unité* de nos deux vies et l'*indivisibilité* de nos deux têtes. » Fonfrède sourit mélancoliquement. Sa pensée, plus conforme avec un pareil moment, pleurait au foyer de la jeune famille à laquelle il était arraché. « Ah ! mes pauvres enfants ! » fut sa seule réponse.

Cependant, fidèles à la parole qu'ils avaient donnée aux autres détenus de la Conciergerie de les informer de leur sort par les échos de leurs voix, ils entonnent, en sortant du tribunal, l'hymne des Marseillais :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

1. Hermann, président du tribunal révolutionnaire. G. R.

et le chantent en chœur avec une énergie désespérée qui fait trembler les marches de l'escalier et les voûtes des guichets et des corridors.

A ces accents les détenus s'éveillent, et comprennent que les accusés chantent l'hymne de leur propre mort. L'horreur et la pitié leur répondent par des acclamations, des gémissements et des adieux, du fond de tous les cachots.

On les confina tous pour cette dernière nuit dans le grand cachot, cette salle d'attente de la mort. Le tribunal venait d'ordonner que le corps à peine refroidi de Valazé *serait réintégré dans la prison, conduit sur la même charrette que ses complices, et inhumé avec eux.* Seul arrêt peut-être qui ait supplicié la mort!

Quatre gendarmes, exécuteurs de ce jugement d'Hermann, suivant pas à pas la colonne des condamnés sous les voûtes du corridor, portaient sur un brancard le cadavre sanglant, et le déposèrent dans un angle du cachot. Les Girondins vinrent un à un baiser la main héroïque de leur ami. Ils lui recouvrirent le visage de son manteau. Si près de se rejoindre, l'adieu fut plus respectueux que triste. « A demain », dirent-ils au cadavre; et ils recueillirent leurs forces pour ce lendemain.

Ils y touchaient : il était minuit. Le député Bailleul, leur collègue de l'Assemblée, leur complice d'opinion, proscrit comme eux, mais qui échappa à la proscription après thermidor, leur avait promis de leur faire apporter du dehors, le jour de leur jugement, un dernier repas, triomphal ou funèbre, selon l'arrêt, en réjouissance de leur liberté ou en commémoration de leur mort. Bailleul, captif lui-même, avait tenu sa promesse par l'intermédiaire d'un ami. Le souper funéraire était dressé dans le grand cachot. Les mets recherchés, les vins rares, les fleurs chères, les flambeaux nombreux, couvraient la table de chêne des prisons. Luxe de l'adieu suprême, prodigalité des mourants qui n'ont rien à épargner pour le jour suivant. Les condamnés s'assirent à ce dernier banquet, d'abord pour restaurer en silence leurs forces

épuisées, puis ils y restèrent pour attendre avec patience et avec distraction le jour. Ce n'était pas la peine de dormir. Un prêtre, jeune alors, destiné à leur survivre plus d'un demi-siècle, l'abbé Lambert, ami de Brissot et d'autres Girondins, introduit à la Conciergerie pour consoler les mourants ou pour les bénir, attendait dans le corridor la fin du souper. Les portes étaient ouvertes. Il assistait de là à cette scène, et notait dans son âme les gestes, les soupirs et les paroles des convives. C'est de lui que la postérité tient la plus grande partie de ces détails véridiques comme la conscience, et fidèles comme la mémoire d'un dernier ami.

Le repas fut prolongé jusqu'au premier crépuscule du jour. Vergniaud, placé au milieu de la table, la présidait avec la même dignité calme qu'il avait gardée la nuit du 10 août en présidant la Convention. Vergniaud était de tous celui qui avait le moins à regretter en quittant la vie, car il avait accompli sa gloire, et il ne laissait ni père, ni mère, ni épouse, ni enfants derrière lui. Les autres se placèrent par groupes, rapprochés par le hasard ou par l'affection. Brissot seul était à un bout de la table, mangeant peu et ne parlant pas.

Rien n'indiqua pendant longtemps, dans les physionomies et dans les propos, que ce repas fût le prélude d'un supplice. On eût dit une rencontre fortuite de voyageurs dans une hôtellerie, sur la route, se hâtant de saisir à table les délices fugitives d'un repas que le départ va interrompre. Ils mangèrent et burent avec appétit, mais sobrement. On entendait de la porte le bruit du service et le tintement des verres entrecoupés de peu de conversations : silence de convives qui satisfont la première faim. Quand on eut emporté les mets et laissé seulement sur la table les fruits, les flacons et les fleurs, l'entretien devint tour à tour animé, bruyant et grave, comme l'entretien d'hommes insouciants dont la chaleur du vin délie la langue et les pensées. Mainvielle, Antiboul, du Chastel, Fonfrède, Ducos, toute cette jeunesse qui ne pouvait se croire assez vieillie en une heure pour mourir demain,

s'évapora en paroles légères et en saillies joyeuses. Ces paroles contrastaient avec la mort si voisine, profanaient la sainteté de la dernière heure, et glaçaient de froid le faux sourire que ces jeunes gens s'efforçaient de répandre autour d'eux. Cette affectation de gaieté devant Dieu et devant la dernière heure était également irrespectueuse pour la vie et pour l'immortalité. Ils ne pouvaient ni quitter l'une ni aborder l'autre si légèrement. Ces plaisanteries posthumes tombaient de leurs lèvres comme tombent sur un cercueil ces fleurs que personne ne respire, qui contractent l'odeur du sépulcre, et qui, lorsqu'elles ne sont pas des reliques, ressemblent à des dérisions.

Brissot, Fauchet, Sillery, Lasource, Lehardy, Carra, essayaient quelquefois de répondre à ces provocations bruyantes d'une gaieté feinte et d'une fausse indifférence. Mais cette gaieté déplacée de leurs jeunes collègues effleurait à peine les lèvres de ces hommes mûrs. Vergniaud, plus grave et plus réellement intrépide dans sa gravité, regardait Ducos et Fonfrède avec un sourire où l'indulgence se mêlait à la compassion.

Ces éclats de bruit et de joie funèbres apaisés, l'entretien prit vers le matin un tour plus sérieux et un accent plus solennel. Brissot parla en prophète des malheurs de la république, décapitée de ses plus vertueux et de ses plus éloquents citoyens. « Que de sang ne faudra-t-il pas pour laver le nôtre! » s'écria-t-il en finissant. Ils se turent tous un moment, et parurent consternés devant le fantôme de l'avenir évoqué par Brissot. « Mes amis, reprit Vergniaud, en greffant l'arbre nous l'avons tué; il était trop vieux. Robespierre le coupe. Sera-t-il plus heureux que nous? Non. Ce sol est trop léger pour nourrir les racines de la liberté civique, ce peuple est trop enfant pour manier ses lois sans se blesser; il reviendra à ses rois, comme l'enfant revient à ses hochets!... Nous nous sommes trompés de temps en naissant et en mourant pour la liberté du monde, poursuivit-il, nous nous sommes crus à Rome, et nous étions à Paris!

Mais les révolutions sont comme ces crises qui blanchissent en une nuit la tête d'un homme : elles mûrissent vite les peuples. Le sang de nos veines est assez chaud pour féconder le sol de la république. N'emportons pas avec nous l'avenir, et laissons l'espérance au peuple en échange de la mort qu'il va nous donner ! »

Il y eut un long silence après ces paroles de Vergniaud, et l'entretien s'élança de la terre au ciel avec les pensées. « Que ferons-nous demain à pareille heure ? » dit Ducos, qui mêlait toujours les formes de la plaisanterie aux sujets les plus sérieux. Chacun répondit selon sa nature. « Nous dormirons après la journée, » dirent quelques-uns. Le scepticisme du siècle corrompait jusqu'aux dernières pensées, et ne promettait que l'anéantissement de l'âme à des hommes qui allaient mourir pour l'immortalité d'une pensée humaine. L'immortalité de l'âme et les sublimes conjectures de la vie future à laquelle ils touchaient occupèrent plus convenablement les instants qui restaient à la conversation. Les voix baissèrent ; l'accent se solennisa ; les sourires s'effacèrent ; le son de la parole devint grave et sourd comme le bruit du marteau qui sonde une tombe. Fonfrède, Gensonné, Carra, Fauchet, Brissot, tinrent des discours où respiraient toute la divinité de la raison humaine et toute la certitude de la conscience sur les mystérieux problèmes de la destinée immatérielle de l'esprit humain.

Vergniaud, qui se taisait jusque-là, interpellé par ses amis, résuma le débat. « Jamais, dit le témoin que nous citons et qui l'avait souvent admiré à la tribune, jamais son front, son geste, sa parole, l'accent souterrain de sa voix, n'avaient remué de si profondes fibres dans le cœur de ses auditoires. Il semblait parler du haut de la tribune de Dieu. »

Les paroles de Vergniaud furent perdues. L'impression seule en resta dans l'âme du prêtre.

. . . .

. . . .

A dix heures, les exécuteurs entrèrent pour préparer les

têtes des condamnés au couteau, et pour lier leurs mains. Tous vinrent d'eux-mêmes incliner leurs fronts sous les ciseaux et tendre leurs bras aux cordes. Gensonné, ramassant une boucle de ses cheveux noirs, les tendit à l'abbé Lambert, en suppliant le prêtre de remettre ces cheveux à sa femme, dont il lui indiqua la retraite : « Dis-lui que c'est tout ce que je peux lui envoyer de mes restes, mais que je meurs en lui adressant toutes mes pensées. » Vergniaud tira sa montre, écrivit avec la pointe d'une épingle quelques initiales et la date du 30 octobre dans l'intérieur de la boîte d'or ; il glissa la montre dans la main de l'un des assistants pour qu'on la remît à une jeune fille qu'il aimait d'un amour de frère, et qu'il se proposait, dit-on, d'épouser plus tard. Tous eurent un nom, une amitié, un amour, un regret qu'ils laissèrent échapper pendant ces apprêts ; presque tous, quelques reliques d'eux-mêmes à envoyer à ceux qu'ils laissaient sur la terre. L'espérance d'une mémoire ici-bas est le dernier lien que le mourant retient en quittant la vie. Ces legs mystérieux furent acquittés.

Quand tous les cheveux furent tombés sur les dalles du cachot, les exécuteurs et les gendarmes rassemblèrent les condamnés et les firent marcher en colonne vers la cour du palais. Cinq charrettes attendaient leur charge. Une foule immense les environnait. Au premier pas hors de la Conciergerie, les Girondins entonnèrent d'une seule voix et comme une marche funèbre la première strophe de la *Marseillaise*, en appuyant avec une énergie significative sur ces vers à double sens :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.

De ce moment ils cessèrent de s'occuper d'eux-mêmes pour ne penser qu'à l'exemple de mort républicaine qu'ils voulaient laisser au peuple. Leurs voix ne retombaient un instant à la fin de chaque strophe que pour se relever plus énergiques et plus retentissantes au premier vers de la

strophe suivante. Leur marche et leur agonie ne furent qu'un chant. Ils étaient quatre sur chaque charrette. Une seule en portait cinq. Le cadavre de Valazé était couché sur la dernière banquette. Sa tête, découverte, cahotée par les secousses du pavé, ballottait sous les regards et sur les genoux de ses amis, obligés de fermer les yeux pour ne pas voir ce livide visage. Ceux-là chantaient cependant comme les autres. Arrivés au pied de l'échafaud, ils s'embrassèrent tous en signe de communion dans la liberté, dans la vie et dans la mort. Puis ils reprirent le chant funèbre pour s'animer mutuellement au supplice et pour envoyer jusqu'au moment suprême à celui qu'on exécutait la voix de ses compagnons de mort. Tous moururent sans faiblesse, Sillery avec ironie; arrivé sur la plate-forme, il en fit le tour en saluant à droite et à gauche le peuple, comme pour le remercier de la gloire et de l'échafaud. Le chant baissait d'une voix à chaque coup de hache. Les rangs s'éclaircissaient au pied de la guillotine. Une seule voix continua la *Marseillaise :* c'était celle de Vergniaud, supplicié le dernier. Ces notes suprêmes furent ses dernières paroles. Comme ses compagnons, il ne mourait pas; il s'évanouissait dans l'enthousiasme, et sa vie, commencée par des discours immortels, finissait par un hymne à l'éternité de la Révolution.

Un même tombereau emporta les corps décapités, une même fosse les recouvrit à côté de celle de Louis XVI.

Quelques années après, en fouillant dans les archives de la paroisse de la Madeleine pour y retrouver les traces des sépultures du temps, les curieux lisaient sur une feuille de papier timbré le mémoire de frais du fossoyeur de ce cimetière, paraphé par le président qui en autorise le payement à la trésorerie nationale, ces simples mots : « Pour vingt et un députés de la Gironde : les bières, 147 livres; frais d'inhumation, 63 livres; total, 210. »

Tel fut le prix des pelletées de terre qui recouvrirent tout le parti des fondateurs de la république. Eschyle ou Shakespeare n'inventèrent jamais une plus amère dérision du sort

que ce mémoire du fossoyeur demandant et recevant son salaire pour avoir enseveli tour à tour toute la monarchie et toute la république d'une grande nation.

Telle fut la dernière heure de ces hommes. Ils eurent pendant leur courte vie toutes les illusions de l'espérance ; ils eurent en mourant le plus grand bonheur que Dieu réserve aux grandes âmes : le martyre qui jouit de lui-même et qui élève jusqu'à la sainteté de victime l'homme immolé pour sa conviction et pour sa patrie. Les juger serait superflu. Ils ont été jugés par leur vie et par leur mort. Ils eurent trois torts : le premier, de n'avoir pas eu l'audace de leur opinion, en hésitant à proclamer la république avant le 10 août, à l'ouverture de l'Assemblée législative ; le second, d'avoir conspiré contre la constitution de 1791, qu'ils avaient faite et jurée ; d'avoir ainsi réduit la souveraineté nationale à agir comme faction, prêté leur main au supplice du roi, et forcé la Révolution à employer des moyens cruels ; le troisième, d'avoir, sous la Convention, voulu gouverner quand il fallait combattre.

Ils eurent trois vertus qui rachètent bien des fautes aux yeux de la postérité : ils adorèrent la liberté ; ils fondèrent la république, cette vérité précoce des gouvernements futurs ; enfin ils moururent pour refuser du sang au peuple. Leur temps les a jugés à mort. L'avenir les jugera à gloire et à pardon, et l'on gravera sur leur mémoire cette inscription que Vergniaud, leur voix, avait gravée de sa main sur la muraille de son cachot : « Plutôt la mort que le crime ! » *Potius mori quam fœdari !*

A peine leurs têtes eurent-elles roulé aux pieds du peuple, qu'un caractère morne, sanguinaire, sinistre, se répandit, au lieu de l'éclat de leur parti, sur la Convention et sur la France. Jeunesse, beauté, illusions, génie, éloquence antique, tout sembla disparaître avec eux de la patrie. Paris put se dire ce que s'était dit jadis Lacédémone après le massacre de sa jeunesse sur le champ de bataille : « La patrie a perdu sa fleur ; la liberté a perdu son prestige ; la Révolution a perdu son printemps. »

LA FRANCE PARLEMENTAIRE

DISCOURS SUR L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE

(10 mars 1842).

Le banquet donné à Paris, le 10 mars, pour l'abolition de l'esclavage, permit à M. de Lamartine de poser de nouveau cette question d'humanité, qui ne retentissait plus dans la presse ni à la tribune, momentanément effacée par les récriminations patriotiques contre la politique anglaise. S'élevant au-dessus de la popularité que donnait alors un antagonisme déclaré contre l'Angleterre, M. de Lamartine traita incidemment du droit de visite, qui, par l'entente combinée des marines des grandes puissances, facilitait une répression plus énergique de la traite.

Messieurs,

En écoutant les pieuses et ardentes paroles de M. Scroble, ces paroles pénétrées de la chaleur d'un zèle tellement divin, qu'elles se faisaient jour jusqu'à vos cœurs à travers la diversité des langues; en applaudissant comme vous à ces appels au sentiment de la liberté pour tous, caractère national de la France depuis qu'elle a conquis, il y a un demi-siècle, la liberté pour elle-même, et ces invocations à l'extension de l'influence française par tout l'univers, pour que cette influence se sanctifiât par l'abolition universelle du honteux commerce des esclaves, j'éprouvais à la fois un double sentiment, un sentiment de joie, un sentiment de tristesse; oui, je me réjouissais en moi-même de voir ici réunis et fraternisant des hommes de langues, de patries, d'origines, d'opinions diverses, qui, poussés par le seul désir du bien, ont quitté leur maison et leur pays, ont traversé la mer pour venir combiner leurs efforts en faveur d'une cause qui ne touche ni eux, ni leur famille, ni leurs enfants, ni même

leurs concitoyens, et se consacrer à la régénération d'une race d'hommes qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont jamais vus, qu'ils ne verront jamais, dont les bénédictions les suivront sans doute un jour dans le ciel, mais dont la reconnaissance ne les atteindra jamais ici-bas! C'est là du désintéressement dans ce siècle qu'on accuse d'égoïsme, mais c'est un désintéressement commandé par l'amour des hommes et payé par Dieu.

Et, en même temps, Messieurs, je ne pouvais que m'attrister en pensant que ces sublimes manifestations de la charité pour le genre humain qui nous réchauffaient ici de toute leur foi, et d'une foi si vraie, si éloquente dans la bouche de M. Scroble et de ses associés, ne retentissaient pas hors de cette enceinte; mais qu'au contraire vous ne seriez pas encore sortis de cette réunion, ces paroles que vous entendez ne seraient pas encore refroidies dans vos cœurs, que déjà les interprétations malveillantes, les insinuations odieuses, les clameurs intéressées s'empareraient de l'acte, des hommes, des discours, et jetteraient sur tout cela les fausses couleurs, les travestissements et le ridicule, ce premier supplice de toute vérité; il faut s'y attendre et il faut les braver. La vérité sociale, religieuse, politique, serait trop facile à suivre et trop belle à embrasser, s'il n'y avait pas entre elle et nous la main intéressée de la routine et les pointes acérées de la Calomnie!

Que dira-t-on de nous, Messieurs? Deux choses : qu'en poussant les esprits à la solution de la question de l'esclavage dans nos colonies nous sommes des révolutionnaires, et qu'en voulant les efforts combinés de tous les peuples civilisés pour l'abolition de la traite nous ne sommes plus assez patriotes. Répondons.

Nous sommes des révolutionnaires; vous voyez comment! Vous venez d'entendre ces paroles prudentes, mesurées, irréprochables, de l'orateur auquel je réponds; vous avez entendu ce matin celles de M. le duc de Broglie, de M. Passy, de M. Barrot, ces paroles qui tomberaient d'ici entre le

maître et l'esclave sans faire rejaillir de leur cœur autre chose que la justice, la miséricorde et la résignation; nos réunions n'en ont jamais eu d'autres. Moi-même je l'ai dit : nous ne sommes pas, nous ne voulons pas être des tribuns d'humanité, des agitateurs de philanthropie, et lancer d'ici, où nous sommes en sûreté, où nous vivons à l'abri des lois et de la force publique, lancer dans nos colonies je ne sais quels principes absolus chargés de désordres et de catastrophes, pour y faire explosion à tout risque, et emporter à la fois les colons, les maîtres et les esclaves! Non, ce serait là un crime et une lâcheté, car pendant que nous recueillerons des applaudissements sans péril dans des banquets comme celui-ci ou sur le marbre retentissant de quelques tribunes, nous exposerions nos frères, nos concitoyens des colonies, premier objet de nos devoirs et de notre affection! (*Applaudissements unanimes.*)

Que voulons-nous donc? Ce qu'on vient de vous dire, et par des bouches qui ajoutent autorité aux paroles : non pas faire, mais prévenir une révolution; restaurer un principe et conserver notre société coloniale. Nous voulons introduire graduellement, lentement, prudemment, le noir dans la jouissance des bienfaits de l'humanité auxquels nous le convions, sous la tutelle de la mère-patrie, comme un enfant pour la compléter, et non pas comme un sauvage pour la ravager! Nous le voulons aux conditions indispensables d'indemnité aux colons, d'initiation graduée pour les esclaves; nous voulons que l'avènement des noirs à la liberté soit un passage progressif et sûr d'un ordre à un autre ordre, et non pas un abîme où tout s'engloutisse, colons et noirs, propriétés, travail et colonies! Voilà, Messieurs, quels révolutionnaires nous sommes! Nous disons aux colons : Ne craignez rien, notre justice et notre force sont là pour vous garantir vos biens et votre sécurité. Nous disons aux esclaves : N'essayez pas de rien conquérir par d'autres voies que par le sentiment public; vous n'aurez de liberté que celle que nous vous aurons préparée, que celle qui s'associera avec le bon ordre et avec le travail! Si vous

appelez cela révolution, oui, nous sommes révolutionnaires; révolutionnaires comme l'ordre! révolutionnaires comme la loi! révolutionnaires comme la religion! révolutionnaires comme Fénelon, comme Franklin, comme Fox, comme Canning, comme O'Connel, comme les ministres les plus conservateurs de la Grande-Bretagne! comme tous ces grands hommes de tribune et tous ces grands hommes d'État qui, trouvant une vérité sociale arrivée à l'état d'évidence et de sentiment dans un peuple, la prennent hardiment dans la main du philosophe pour la mettre sans péril dans la main du législateur, dans le domaine des faits. Dieu nous donne beaucoup de révolutionnaires de cette espèce, les révolutions subversives attendront longtemps! (*Nouveaux applaudissements.*)

Nous suscitons, nous fomentons, dites-vous, des espérances parmi les noirs? Voyez quel crime! Vous ne savez donc pas que le seul supplice que Dieu n'ait pas permis à l'homme d'imposer pour toujours à son semblable, c'est le désespoir! Vous ne savez donc pas que rien ne rend patient comme une espérance, et qu'il n'y a pas de baïonnettes, pas d'escadres, pas de prisons, pas de menottes qui puissent valoir, pour maintenir les noirs dans le devoir et dans le calme, la certitude que la mère-patrie, que le gouvernement s'occupe sérieusement de leur sort, et le rayon d'espérance qui va d'ici même briller sur leurs dernières heures de servitude, et leur montrer de loin la famille et la liberté. (*On applaudit.*)

Voilà quant au premier reproche.

Et maintenant est-il vrai que nous soyons moins patriotes, parce que nous voulons donner une patrie à toute une race d'hommes proscrits et sans place au soleil? Est-il vrai que nous soyons moins patriotes que ceux qui, en se félicitant d'avoir tous les biens de la vie civile, ne veulent pas que d'autres les possèdent? Est-ce que l'héritage des enfants de Dieu sur la terre ressemble à cet héritage borné du père de famille, où les fils ont une part d'autant moins large qu'ils en donnent une part plus grande à leurs frères? Non, vous le savez bien; le domaine du père commun des hommes est

sans bornes ; il s'étend avec la civilisation et avec le travail à mesure que des races nouvelles se présentent pour le cultiver; c'est l'infini en espace, en droits, en facultés, en développements; c'est le champ de Dieu. Celui qui le borne et qui dit aux autres : « Vous n'y entrerez pas, » celui-là n'empiète pas seulement sur l'homme, il empiète sur Dieu lui-même; il n'est pas seulement dur et cruel, il est blasphémateur et insensé! (*Vive adhésion.*)

Ne serait-il pas temps de s'entendre enfin sur ce qu'on appelle patriotisme, afin de ne pas nous renvoyer éternellement comme des injures des termes mal définis qui dénaturent nos pensées aux uns et aux autres, et qui sèment l'erreur et l'irritation entre les hommes et entre les peuples?

Le patriotisme est le premier sentiment, le premier devoir de l'homme que la nature attache à son pays avant tout, par tous les liens de la famille et de la nationalité, qui n'est que la famille élargie. Celui qui ne serait pas patriote ne serait pas un homme complet, ce serait un nomade. Pourquoi est-il si beau de mourir pour son pays? C'est que c'est mourir pour quelque chose de divin, pour la durée et la perpétuité de cette famille immortelle qui nous a engendrés, et de qui nous avons tout reçu! (*Bravos.*)

Mais il y a deux patriotismes; il y en a un qui se compose de toutes les haines, de tous les préjugés, de toutes les grossières antipathies que les peuples abrutis par des gouvernements intéressés à les désunir nourrissent les uns contre les autres. Je déteste bien, je méprise bien, je hais bien les nations voisines et rivales de la mienne; donc je suis bien patriote! Voilà l'axiome brutal de certains hommes d'aujourd'hui. Vous voyez que ce patriotisme coûte peu : il suffit d'ignorer, d'injurier et de haïr. (*Longs applaudissements.*)

Il en est un autre qui se compose au contraire de toutes les vérités, de toutes les facultés, de tous les droits que les peuples ont en commun, et qui, en chérissant avant tout sa propre patrie, laisse déborder ses sympathies au delà des races, des langues, des frontières, et qui considère les natio-

nalités diverses comme les unités partielles de cette grande unité générale dont les peuples divers ne sont que les rayons, mais dont la civilisation est le centre ! C'est le patriotisme des religions, c'est celui des philosophes, c'est celui des plus grands hommes d'État : ce fut celui des hommes de 89, celui de vos pères, celui qui, par la contagion des idées, a conquis plus d'influence à notre pays que les armées mêmes de votre époque impériale, et qu'il a mieux conservée. Oui, nos pères de 89 nous montrèrent, en 92, comment ceux qui osaient aimer les hommes savaient mourir pour leur patrie !

Eux aussi on les calomnia, on les injuria, on chercha à les livrer à la risée et à la colère du peuple ! Eux aussi on les accusa d'être les dupes ou les complices des desseins machiavéliques de l'Angleterre pour perdre nos colonies en les régénérant : ils répondirent en montrant, en nommant leurs prétendus complices, dans le parlement et dans les associations britanniques. Et qui étaient donc, et qui sont donc ces prétendus conspirateurs contre la liberté, les droits, la sûreté de nos colonies? les prétendus ennemis de la France, qui étaient-ils, Messieurs ? Précisément ceux qui, représentants de l'opposition en Angleterre, combattaient avec le plus de persévérance les pensées égoïstes, les pensées jalouses du gouvernement anglais contre nos alliés, contre l'Amérique, contre notre révolution, contre nous ! C'était Wilberforce ! c'était Sheridan ! c'était lord Holland ! c'était Fox ! c'était le parti français ! c'étaient les apôtres les plus passionnés de l'influence de votre liberté par tout l'univers ! ces hommes qui s'écriaient en plein parlement que séparer la France de l'Angleterre, ce serait mutiler la civilisation européenne; ou qui disaient, comme Fox, comme O' Connel, que la France et l'Angleterre étaient à elles deux le piédestal de la liberté moderne, le piédestal dont la statue de l'humanité s'élèverait le plus haut dans l'histoire.

Voilà ces conspirateurs; les nommer, c'est les absoudre !

On excite les susceptibilités justement irritables des deux pays, après les froissements pénibles qui ont eu lieu récem-

ment entre les deux politiques. M. Scroble vient de toucher ce point avec autant de loyauté que de délicatesse; je l'en remercie. Je l'aurais évité, mais il vaut autant s'expliquer tout haut et sans réticence. Oui, on alarme à tort le sentiment public, à propos d'un traité dont l'heure était mal choisie, dont l'extension et les forces étaient mal calculées, mais dont la pensée, qui est la nôtre, ne peut pas être désertée par nous, et doit être honorée, selon moi, dans les intentions de ceux qui la poursuivent. (*Légers murmures.*)

Quoi ! Messieurs, parce que sur des plages limitées, sur des points déterminés avec prudence, et sur des espaces de l'Océan que nous voulons définir et préciser avec toutes les garanties pour notre commerce, tous les respects pour notre honneur, ce drapeau s'unirait à celui de l'Europe civilisée tout entière pour réprimer un infâme commerce d'hommes, il y aurait dégradation pour notre pavillon? Est-ce que la dignité du drapeau français consisterait à couvrir de l'inviolabilité du crime ces navires étrangers, ces entre-ponts, ces tombeaux flottants remplis de cargaisons humaines, au lieu de couvrir un grand et saint principe d'humanité et de liberté conquis au profit des hommes et au nom de Dieu? Ah! ce n'était pas ainsi qu'il comprenait l'honneur du pavillon naval de la France, l'orateur, homme d'État, qui, présidant ce jour-là l'Assemblée nationale, le salua pour la première fois du haut de la tribune : « Elles vogueront sur les mers, s'écria Mirabeau, les couleurs nationales de la France, et elles seront le signe de la sainte confraternité des amis de la liberté sur toute la terre. » Qu'aurait dit le grand prophète des destinées de la révolution, si on lui eût annoncé qu'à cinquante ans du jour où il proférait ces belles paroles, on oserait revendiquer pour des corsaires américains, portugais, ou dénationalisés, le droit de couvrir leurs crimes de l'inviolabilité du drapeau tricolore? Il ne l'aurait pas cru ! et il aurait eu raison ; la France ne le voudra pas !

Messieurs, encore une fois, bravons ces misérables glapissements d'un odieux intérêt qui se cache sous les honorables

susceptibilités d'un sentiment national : ce sentiment s'apercevra bientôt à quelles honteuses combinaisons il sert de voile; le patriotisme secouera son manteau, et l'égoïsme intéressé rougira d'être reconnu dans toute sa nudité, dans toute sa faiblesse ! On vous a prononcé tout à l'heure un nom, le nom vénéré d'un homme qui passa par les mêmes épreuves que nous et qui en triompha ! car toute vérité a son calvaire, où il lui faut souffrir avant de triompher. Cet homme, c'est l'apôtre de l'abolition du commerce des noirs, c'est Wilberforce[1] !

Lui aussi, lui surtout, il lutta pendant quarante ans pour la réhabilitation de toute une race proscrite, et il lutta avec cette fixité de but, cette sérénité de volonté qui n'appartiennent qu'aux hommes dévoués à une idée, parce qu'une idée étant une chose qui ne meurt pas, une chose éternelle, participe, pour ainsi dire, de la patience de celui qui vit et dure éternellement : de Dieu ! Lui aussi, les hommes qui s'appelaient de son temps les hommes pratiques livrèrent souvent ses intentions, sa conscience, à la dérision des politiques de la Grande-Bretagne.

Eh bien ! il ne désespéra pas, et il y eut un jour, un grand jour dans sa vie, un jour pour lequel il sembla avoir vécu tout le nombre de ses longues années; ce fut le jour où le parlement de son pays vota l'acte d'émancipation ! Le 28 juillet 1828, Wilberforce vivait encore; mais comme s'il eût attendu le salaire de sa vie avant de la quitter, il touchait à sa dernière heure, quand ses amis vinrent lui annoncer que l'acte libérateur était voté, et que son idée à lui, son idée bafouée, calomniée, injuriée, déchirée comme le vêtement du martyr pendant un demi-siècle, était devenue une loi de son pays, et bientôt serait infailliblement une loi de l'humanité ! le saint vieillard, absorbé déjà dans les pensées éternelles, et qui depuis longtemps n'avait pas proféré une parole, parut se ranimer comme une flamme remuée sous la cendre; il

1. Wilberforce, philanthrope anglais, né à Hull, 1759-1833. G. R.

joignit ses mains amaigries par la vieillesse et consumées par le zèle, il les éleva vers le ciel, d'où lui était venu le courage et d'où lui venait enfin la victoire : « Ce que j'ai fait est bien! je meurs content. » Et son esprit monta peu d'instants après dans l'éternité, emportant avec lui devant Dieu les chaînes brisées d'un million d'hommes! (*Bravos.*)

Messieurs, ayons toujours devant les yeux cet exemple de la patience triomphant des injustices et des préjugés du temps, et demandons à Dieu qu'un demi-siècle de travaux et de calomnies nous mérite un pareil jour. (*On applaudit.*)

Je demande à porter à mon tour un toast analogue aux sentiments qui nous unissent tous. Messieurs, à l'unité des peuples, à l'unité par les idées, par les religions, par les moyens de communication intellectuelle, les langues, par les moyens de communication matérielle, les chemins de fer; à l'unité qui centuple les forces du genre humain par la puissance de l'association, et qui prépare l'unité divine, c'est-à-dire la confraternité de toutes les races et de tous les hommes! (*Vive et universelle adhésion.*)

HISTOIRE
DE LA RÉVOLUTION DE 1848

LAMARTINE A L'HOTEL DE VILLE

(25 février 1848).

Une horde furieuse d'environ quatre à cinq mille hommes paraissant sortir des faubourgs les plus reculés et les plus indigents de Paris, mêlés à quelques groupes mieux vêtus et mieux armés, franchit vers 2 heures les rampes de toutes

les cours de l'hôtel, inonda les salles, força les résistances et s'engouffra avec des cris de mort, des cliquetis d'armes, et des coups de feu partis au hasard, jusque dans une espèce de portique élevé au milieu d'un escalier étroit sur lequel débouchent les couloirs de service qui protégeaient de ce côté l'asile du gouvernement.

Lagrange [1], les cheveux épars, deux pistolets à la ceinture, le geste exalté dominant la foule par sa haute taille, le tumulte par sa voix semblable au hurlement des masses, s'agitait en vain au milieu de ses amis de la veille, de ses exagérateurs du lendemain, pour satisfaire et pour contenir à la fois l'élan de cette foule enivrée d'enthousiasme, de victoire, d'impatience, de soupçons, de tumulte et de vin. — La voix presque inarticulée de Lagrange excitait autant de frénésie par l'accent qu'elle voulait en apaiser par l'intention. Ballotté comme un mât de vaisseau, de groupe en groupe, il était porté de l'escalier au couloir, de la porte aux fenêtres, jetant d'en haut à la multitude dans la cour des bras tendus, des saluts de tête et des allocutions suppliantes emportées par le vent ou éteintes dans le mugissement des étages inférieurs et dans le bruit des coups de feu. Une faible porte qui pouvait à peine laisser passer deux hommes de front servait de digue à la foule arrêtée par son propre poids. Lamartine, soulevé par les bras et sur les épaules de quelques bons citoyens, s'y précipita. Il la franchit précédé seulement de son nom, et se retrouva de nouveau seul en lutte avec les flots les plus tumulteux et les plus écumeux de la sédition.

En vain les hommes les plus rapprochés de lui jetaient-ils son nom à la multitude, en vain l'élevaient-ils par moments sur leurs bras enlacés pour faire contempler sa figure au peuple et pour obtenir silence au moins de la curiosité. La fluctuation de cette foule, les cris, les chocs, les retentissements de crosses contre les murs, la voix de Lagrange en-

1. Jeune ouvrier mécanicien choisi par les insurgés de 1848 pour porter la parole en leur nom. G. R.

trecoupant d'allocutions rauques les courts silences de la multitude, rendaient toute attitude et toute parole impossibles. Englouti, étouffé, refoulé contre la porte fermée derrière lui, il ne restait à Lamartine qu'à laisser passer sur son corps l'irruption aveugle et sourde et le drapeau rouge qu'on élevait sur sa tête comme le pavillon vainqueur sur le gouvernement rendu.

A la fin quelques hommes dévoués parvinrent à traîner jusqu'à lui un débris de chaise de paille sur laquelle il monta, comme sur une tribune chancelante, que soutenaient les mains de ses amis.

A son aspect, au calme de sa figure qu'il s'efforçait à rendre d'autant plus impassible qu'il avait plus de passions à refréner, à la patience de ses gestes, aux cris des bons citoyens implorant le silence pour lui, la foule, dont un spectacle nouveau commande toujours l'attention, commença à se grouper en auditoire et à éteindre peu à peu ses rumeurs.

Lamartine commença plusieurs fois à parler ; mais à chaque tentative heureuse pour faire dominer son regard, son bras et sa voix, sur le tumulte, la voix de Lagrange, haranguant de son côté un autre peuple par la fenêtre, faisait remonter dans la salle des éclats gutturaux, des lambeaux de discours et ces hurlements de foule qui étouffaient les paroles et l'action de Lamartine et qui allaient faire triompher la sédition par la confusion. On calma enfin Lagrange, on l'arracha de sa tribune ; il alla porter la persuasion dans d'autres parties de l'édifice, et Lamartine, dont le parti grossissait avec le péril, put enfin se faire entendre de ses amis et de ses ennemis.

Il calma d'abord ce peuple par un hymne de paroles sur la victoire si soudaine, si complète, si inespérée même des républicains les plus ambitieux de liberté ; il prit Dieu et les hommes à témoin de l'admirable modération et de la religieuse humanité que la masse de ce peuple avait montrées jusque dans le combat et dans le triomphe ; il fit ressortir cet instinct sublime qui avait jeté la veille ce peuple encore armé, mais déjà obéissant et discipliné, entre les bras de quelques

hommes voués à la calomnie, à l'épuisement et à la mort pour le salut de tous. . .

A ces tableaux la foule commençait à s'admirer elle-même, à verser des larmes d'attendrissement sur les vertus du peuple : l'enthousiasme l'éleva bientôt au-dessus de ses soupçons, de sa vengeance et de ses anarchies.

« Voilà ce qu'a vu le soleil d'hier, citoyens ! continua La-« martine. Et que verrait le soleil d'aujourd'hui ? — Il ver-« rait un autre peuple, d'autant plus furieux qu'il a moins « d'ennemis à combattre, se défier des mêmes hommes qu'il « a élevés hier au-dessus de lui ; les contraindre dans leurs « libertés, les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans « leur autorité qui n'est que la vôtre ; substituer une révolu-« tion de vengeance et de supplices à une révolution d'unani-« mité et de fraternité ; et commander à son gouvernement « d'arborer en signe de concorde l'étendard de combat à mort, « entre les citoyens d'une même patrie ; ce drapeau rouge « qu'on a pu élever quelquefois, quand le sang coulait, comme « un épouvantail contre des ennemis qu'on doit abattre aus-« sitôt après le combat, en signification de réconciliation et « de paix ! J'aimerais mieux le drapeau noir qu'on fait flotter « quelquefois dans une ville assiégée comme un linceul pour « désigner à la bombe les édifices neutres consacrés à l'huma-« nité et dont le boulet et la bombe même des ennemis doit « s'écarter. Voulez-vous donc que le drapeau de votre Répu-« blique soit plus menaçant et plus sinistre que celui d'une « ville bombardée ?

« — Non, non ! s'écrièrent quelques-uns des spectateurs ; « Lamartine a raison ; mes amis, ne gardons pas ce drapeau, « d'effroi pour les citoyens ! — Si, si ! s'écriaient les autres ; « c'est le nôtre, c'est celui du peuple, c'est celui avec lequel « nous avons vaincu. Pourquoi donc ne garderions-nous pas « après la victoire le signe que nous avons teint de notre sang ?

« — Citoyens, » reprit Lamartine après avoir combattu par toutes les raisons les plus frappantes pour l'imagination du peuple le changement de drapeau et comme se repliant sur

sa conscience personnelle pour dernière raison, intimidant ains· le peuple, qui l'aimait, par la menace de sa retraite; « Citoyens, vous pouvez faire violence au gouvernement, vous « pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et « le nom de la France. Si vous êtes assez mal inspirés et assez « obstinés dans votre erreur pour lui imposer une république « de parti et un pavillon de terreur, le gouvernement, je le « sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que « de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais « ma main ne signera ce décret! je repousserai jusqu'à la « mort ce drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus « que moi! car le drapeau rouge que vous nous rapportez « n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans « le sang du peuple en 91 et en 93, et le drapeau tricolore « a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté « de la patrie! »

A ces mots, Lamartine, interrompu par des cris d'enthousiasme presque unanimes, tomba de la chaise qui lui servait de tribune dans les bras tendus de tous côtés vers lui! La cause de la République nouvelle l'emportait sur les sanglants souvenirs qu'on voulait lui substituer.

Un ébranlement général, secondé par les gestes de Lamartine et par l'impulsion des bons citoyens, fit refluer l'attroupement qui remplissait la salle sur le palier du grand escalier, aux cris de vive Lamartine! vive le drapeau tricolore!

Mais là, cette foule, entraînée par les paroles qu'elle venait d'entendre, rencontra la tête d'une nouvelle colonne qui n'avait pu pénétrer dans l'enceinte ni participer à l'émotion des discours. Cette bande montait plus animée et plus implacable que tous les attroupements jusqu'alors contenus ou dissipés. Un choc en sens inverse eut lieu sous le porche et sur les derniers degrés de la rampe entre ces deux foules dont chacune voulait entraîner l'autre dans son impulsion, ceux-ci our le drapeau rouge, ceux-là pour le drapeau reconquis par les paroles de Lamartine. Des colloques menaçants, des vociférations ardentes, des gestes d'obstination forcenée, des

cris d'étouffements, deux ou trois coups de feu partis au pied de l'escalier, des lambeaux de drapeau rouge, des armes nues agitées sur les têtes, faisaient de cette mêlée une des scènes les plus sinistres de la révolution.

Lamartine se précipita entre les deux partis !

« C'est Lamartine ! place à Lamartine ! écoutez Lamar- « tine ! » crièrent les citoyens qui l'avaient une première fois entendu. « Non, non, non ! A bas Lamartine ! Mort à Lamar- « tine ! Point de transaction, point de paroles, le décret ! le « décret ! ou le gouvernement des traîtres à la lanterne ! » hurlaient les assaillants.

Ces cris ne firent ni hésiter, ni reculer, ni pâlir Lamartine.

On était parvenu à traîner, jusque sur le palier, derrière lui, la chaise brisée sur laquelle il était monté tout à l'heure ; il y monte adossé au chambranle de la grande porte gothique labourée, la veille et le matin, de balles. A son aspect la fureur des assaillants, au lieu de s'apaiser, éclate en imprécations, en clameurs, en gesticulations menaçantes. Des canons de fusil, dirigés de loin sur les degrés les plus éloignés de lui, semblaient viser la porte. Un groupe plus rapproché, d'une vingtaine d'hommes aux visages abrutis par l'ivresse, brandissait des baïonnettes, des sabres nus. En avant d'eux et touchant presque à ses pieds, huit à dix forcenés, le sabre à la main, se lançaient la tête en avant, comme pour enfoncer des coups d'un bélier le faible groupe qui entourait Lamartine. Parmi les premiers, deux ou trois paraissaient hors de sens. Leurs bras avinés dardaient en aveugles leurs armes nues que des citoyens courageux embrassaient et relevaient en faisceaux comme des faucheurs relèvent la gerbe. Les pointes agitées des sabres montaient par moments jusqu'à la hauteur de la figure de l'orateur dont la main fut légèrement effleurée. Le moment était suprême, le triomphe indécis ; un hasard le décida. Lamartine ne pouvait pas être entendu et ne voulait pas descendre. Une hésitation eût tout perdu. Les bons citoyens étaient consternés. Lamartine s'at-

tendait à être renversé et foulé aux pieds de la multitude.

A ce moment un homme se détacha d'un groupe sur la droite, il fendit la foule; il se hissa sur le socle d'un jambage de la porte, presque à la hauteur de Lamartine et en vue du peuple. C'était un homme d'une taille colossale et doué d'une voix forte comme le rugissement d'une émeute. Son costume seul l'aurait fait regarder d'une multitude. Il portait une redingote de toile écrue, usée, tachée, déchirée, comme les restes du vêtement d'un mendiant. Un pantalon large, flottant à mi-jambes, laissait à nu ses pieds sans chaussure; ses longues et larges mains sortaient avec la moitié de ses bras amaigris de ses manches trop courtes. Sa chemise débraillée laissait compter les côtes et les muscles de sa poitrine. Son col était nu, sa tête aussi; ses cheveux bruns, longs, entremêlés de paille et de poussière, flottaient à droite et à gauche de son visage. Ses yeux étaient bleus, lumineux, humides de tendresse et de bonté; sa physionomie ouverte respirait l'enthousiasme jusqu'au délire et jusqu'aux larmes, mais l'enthousiasme de l'espérance et de l'amour. Véritable apparition du peuple dans ses moments de grandeur, à la fois misérable, terrible et bon.

Une des balles tirées d'en bas tout à l'heure venait de lui effleurer le sommet du nez tout près des yeux; son sang, qu'il étanchait par moment, coulait en deux filets sur ses joues et sur ses lèvres. Il ne semblait pas penser à sa blessure; il tendait ses deux bras vers Lamartine; il l'invoquait des yeux et du geste, il l'appelait le conseil, la lumière, le frère, le père, le Dieu du peuple. — « Que je le voie, que je le « touche, que je lui baise seulement les mains! » s'écriait-il. « Écoutez-moi », ajoutait-il en se retournant vers ses camarades, « suivez ses conseils, tombez dans ses bras, frappez-« moi avant de l'atteindre. Je mourrai mille fois pour con-« server ce bon citoyen à mon pays ! »

A ces mots, se précipitant sur Lamartine, cet homme l'embrassait convulsivement, le couvrait de son sang, le tenait longtemps dans ses bras. Lamartine lui tendait la main et la

joue, et s'attendrissait sur cette magnanime personnification de la multitude.

A cette vue, le peuple étonné et ému s'attendrit lui-même. L'amour qu'un homme du peuple, un blessé, un prolétaire inondé de sang, un indigent portant sur ses membres nus tous les stigmates, tous les haillons, toutes les misères du prolétariat, témoignait à Lamartine, était aux yeux de la foule un gage visible et irrécusable de la confiance qu'elle pouvait prendre elle-même dans les intentions de ce modérateur inconnu, de la foi qu'elle devait avoir dans les paroles de l'organe du gouvernement. Lamartine, apercevant cette impression et cette hésitation dans les regards et dans les mouvements de la multitude, en profita pour porter les derniers coups au cœur mobile de ce peuple ému. Un long tumulte bruissait à ses pieds entre ceux qui voulaient l'écouter et ceux qui s'obstinaient à ne rien vouloir entendre. Toujours assisté du mendiant, qui d'une main étanchait le sang de sa blessure au visage et de l'autre main faisait le signe du silence imposé au peuple :

« Eh quoi ! citoyens », leur dit-il, « si on vous avait dit il « y a trois jours que vous auriez renversé le trône, détruit « l'oligarchie, obtenu le suffrage universel au nom du titre « d'homme, conquis tous les droits du citoyen, fondé enfin la « République, cette République, le rêve lointain de ceux « mêmes qui sentaient son nom caché dans les derniers re- « plis de leur conscience comme un crime ! Et quelle répu- « blique ? non plus une république comme celle de la Grèce « ou de Rome, renfermant des aristocrates et des plébéiens, « des maîtres et des esclaves ; non pas une république comme « les républiques aristocratiques des temps modernes, ren- « fermant des citoyens et des prolétaires, des grands et des « petits devant la loi, un peuple et un patriarcat ; mais une « république égalitaire où il n'y a plus ni aristocratie ni oli- « garchie, ni grands ni petits, ni patriciens ni plébéiens, ni « maîtres ni ilotes devant la loi ; où il n'y a qu'un seul peuple « composé de l'universalité des citoyens, et où le droit et le

« pouvoir public ne se composent que du droit et du vote de « chaque individu dont la nation est formée, venant se résu- « mer en un seul pouvoir collectif appelé le gouvernement « de la république et retournant en lois, en institutions popu- « laires, en bienfaits à ce peuple d'où il est émané.

« Si l'on vous avait dit tout cela il y a trois jours, vous au- « riez refusé de le croire ! Trois jours ? auriez-vous dit, il faut « trois siècles pour accomplir une œuvre pareille au profit de « l'humanité.

« Eh ! bien ! ce que vous avez déclaré impossible est ac- « compli ! Voilà notre œuvre, au milieu de ce tumulte, de ces « armes, de ces cadavres, de vos martyrs: et vous murmurez « contre Dieu et contre nous ?

« — Non, non, s'écrièrent plusieurs voix.

« — Ah ! vous seriez indignes de ces efforts, reprend Lamar- « tine, si vous ne saviez pas les contempler et les reconnaître.

« Que vous demandons-nous pour achever notre œuvre ? « Sont-ce des années ? non ; des mois ? non ; des semaines ? « non ; des jours seulement ! Encore deux ou trois jours, et « votre victoire sera écrite, acceptée, assurée, organisée de « manière à ce qu'aucune tyrannie, excepté la tyrannie de vos « propres impatiences, ne puisse l'arracher de vos mains ! « Et vous nous refuseriez ces jours, ces heures, ce calme, ces « minutes ! Et vous étoufferiez dans son berceau la république « née de votre sang ?

« — Non, non, non, s'écrièrent de nouveau cent voix, con- « fiance, confiance ! Allons rassurer et éclairer nos frères ! « Vive le gouvernement provisoire ! Vive la République ! Vive « Lamartine !

« — Citoyens, poursuivit-il de nouveau, je vous ai parlé en « citoyen, eh ! bien ! maintenant écoutez en moi votre Ministre « des Affaires étrangères. Si vous m'enlevez le drapeau tri- « colore, sachez-le bien, vous m'enlevez la moitié de la force « extérieure de la France ! car l'Europe ne connaît que le « drapeau de ses défaites et de nos victoires, — c'est le dra- « peau de la République et de l'Empire. En voyant le drapea

« rouge, elle ne croira voir que le drapeau d'un parti ! — « C'est le drapeau de la France, c'est le drapeau de nos ar- « mées victorieuses, c'est le drapeau de nos triomphes qu'il « faut relever devant l'Europe. La France et le drapeau trico- « lore, c'est une même pensée, un même prestige, une même « terreur, au besoin, pour nos ennemis.

« O peuple souffrant et patient dans sa misère, reprit-il, « peuple qui viens de montrer par l'action de ce brave et in- « digent prolétaire (en embrassant le mendiant du bras droit) « ce qu'il y a de désintéressement de tes propres blessures, « de magnanimité et de raison dans ton âme ! Ah ! oui, em- « brassons-nous, aimons-nous, fraternisons comme une seule « famille de condition à condition, de classe à classe, d'opu- « lence à indigence. Bien ingrat serait un gouvernement que « vous fondez qui oublierait que c'est aux plus malheureux « qu'il doit sa première sollicitude.

« Quant à moi, je ne l'oublierai jamais. J'aime l'ordre ; j'y « dévoue comme vous voyez ma vie ; j'exècre l'anarchie, « parce qu'elle est le démembrement de la société civilisée; « j'abhorre la démagogie, parce qu'elle est la honte du peuple « et le scandale de la liberté ; mais, quoique né dans une « région sociale plus favorisée, plus heureuse que vous, mes « amis ! que dis-je ? précisément peut-être parce que j'y suis « né, parce que j'ai moins travaillé, moins souffert que vous, « parce qu'il m'est resté plus de loisir et de réflexion pour « contempler vos détresses et pour y compatir de plus loin, « j'ai toujours aspiré à un gouvernement plus fraternel, plus « pénétré dans ses lois de cette charité qui nous associe en « ce moment, dans ces entretiens, dans ces larmes, dans ces « embrassements d'amour dont vous me donnez de tels té- « moignages et dont je me sens inondé par vous.... »

Au moment où Lamartine allait continuer et ouvrait ses bras pour y appeler les groupes les plus rapprochés de lui, il s'arrêta tout à coup, la parole suspendue sur les lèvres, le geste pétrifié, le regard fixe et comme attaché sur un objet invisible au reste de la multitude.

C'est qu'en effet il voyait confusément depuis quelques minutes, à travers cette espèce de nuage que l'improvisation jette sur les yeux de l'orateur, s'avancer vers lui une figure fantastique dont il ne pouvait se rendre compte à lui-même et qu'il prenait pour un jeu d'optique ou pour un vertige d'imagination.

C'était un buste de jeune homme, vêtu de bleu, dominant un peu la foule et s'approchant de lui sans marcher, comme ces fantômes qui glissent sur le sol, sans aucun balancement de pas. Plus la figure s'avançait ainsi, plus le regard de Lamartine s'étonnait, et plus sa parole semblait hésiter sur ses lèvres. A la fin il reconnut dans ce buste le visage de Louis Blanc. Ce visage était coloré, mais les yeux ouverts étaient immobiles comme dans un évanouissement passager. C'était, en effet, Louis Blanc, que l'épuisement et la chaleur avaient fait apparemment évanouir dans l'étage inférieur, et qu'un groupe de ses amis apportait silencieusement et lentement à travers la masse du peuple attentif. Au même moment, le blessé qui avait embrassé et sauvé Lamartine tomba épuisé et entraîna la chaise en tombant. Lamartine fut soutenu par les mains de quelques hommes du peuple. Louis Blanc reprit ses sens à l'air des fenêtres. Ce tumulte interrompit le discours, mais n'en détruisit pas l'effet.

Malgré cette diversion, le peuple, sensible aux reproches sur son impatience, et enlevé comme la première fois par le fanatisme de sa propre gloire répudiée par lui avec son drapeau, s'impressionna surtout par cette espèce de confidence qu'un ministre des affaires étrangères lui faisait à haute voix dans l'intérêt de cette patrie que le peuple adore. Il se retourna pour ainsi dire contre lui-même; il se précipita, en écartant les fusils et en abaissant les sabres de ceux qui étaient plus près, pour embrasser les genoux et toucher les mains de l'orateur. Des larmes roulaient dans tous les yeux. Le mendiant en versait lui-même; les larmes se mêlaient sur sa joue à son noble sang.

Cet homme avait sauvé le drapeau tricolore et sauvé la ré-

publique d'un 93 plus que la voix de Lamartine et la fermeté du gouvernement. Après son triomphe il se perdit confondu dans la foule qui redescendit pour la dernière fois sur la place. Lamartine ne connut pas même son nom et ne le revit jamais depuis. Il lui doit la vie, et la France lui doit son drapeau.

TROIS MOIS AU POUVOIR[1]

RÉPONSE

A UNE DÉPUTATION DES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE OFFRANT LEUR CONCOURS AU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.[2]

(16 avril 1848).

On avait rêvé, dit-on, d'attaquer le gouvernement provisoire ; on avait proclamé en sa place un comité de salut public ; on voulait le scinder et jeter l'anarchie dans son sein ainsi que dans l'opinion du pays. Nous ne doutions pas qu'au premier bruit d'un semblable attentat tous les bons citoyens ne se réunissent pour les défendre. Votre seule présence, votre seule démarche est une manifestation bien honorable pour nous, et plus que suffisante pour l'ordre et le gouvernement! Elle sera inutile au reste dans un autre but, grâce à la presque unanimité de la population qui se range autour du gouvernement provisoire, afin de lui prêter force et appui, jusqu'au moment où il pourra remettre ses pouvoirs entre les mains de l'Assemblée nationale.

Nous vous prions, citoyens, de rester aujourd'hui jusqu'à la

1. *Trois mois au pouvoir.* 1 vol. in-8, Paris, Calmann Lévy.

2. Le 24 février 1848, Lamartine fut nommé par l'acclamation populaire membre du Gouvernement Provisoire. Il se chargea du Ministère des Affaires Étrangères. (Voir la notice.) G. R.

fin de la journée, et demain, si cela était nécessaire, à la disposition du gouvernement provisoire.

Nous n'aurons, nous, pas besoin de vous, mais nous sommes heureux de vous donner, dans cette circonstance, la place d'honneur que vous avez si bien méritée parmi nous.

RÉPONSE AU MINISTRE DES ÉTATS-UNIS

PRÉSENTANT LES LETTRES DE RECONNAISSANCE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE PAR LA RÉPUBLIQUE AMÉRICAINE.

(26 avril 1848).

Citoyen Ministre,

Le Gouvernement provisoire m'a chargé de le représenter en ce moment pour recevoir de vos mains le premier acte de reconnaissance officielle de la République française. La France avait reconnu, la première, l'indépendance de la République américaine, jeune, faible, contestée encore, mais qui sous l'influence féconde du principe démocratique, devait grandir en un demi-siècle aux proportions d'un continent presque tout entier. Par un juste retour de la Providence, il appartenait à la République américaine de reconnaître, la première, la nouvelle République française, et d'apposer, pour ainsi dire, sa signature sur l'acte de naissance de la démocratie française en Europe. Cette signature, Monsieur le Ministre, portera bonheur à la République. Malgré les agitations et les embarras inséparables d'une pareille crise, de la chute d'une forme de gouvernement, de la création d'institutions toutes différentes, d'un si grand déplacement d'hommes et de choses, dites-le à vos concitoyens, tout nous donne l'assurance que leurs vœux pour la France seront accomplis, et que la République sortira grande et forte de nos faibles mains pour passer plus grande et plus forte encore entre les mains de la nation

tout entière. Ce qui nous donne cette confiance, Monsieur le Ministre, c'est que le peuple français est mûr désormais pour ses institutions. Ce qui n'était, il y a cinquante-cinq ans, que l'idée des hommes supérieurs de la nation a passé dans les idées et dans les mœurs du peuple tout entier sans exception. La République qu'il veut aujourd'hui, c'est celle que vous avez fondée vous-mêmes : c'est une république progressive, mais conservatrice des droits, de la propriété, des industries, du commerce, de la probité, de la liberté, du sentiment moral et religieux des citoyens; c'est une république dont le premier cri a été un cri de générosité, de fraternité, qui a brisé dans sa propre main l'arme des vengeances et des réactions politiques, qui a proclamé la paix, et qui, au lieu d'inscrire sur sa bannière des mots funestes d'expropriation et de proscription, y a inscrit l'abolition de la peine de mort et la fraternité des peuples.

Ces principes adoptés, nous l'espérons, par l'Assemblée nationale, affermis par une force publique invincible dont chaque citoyen s'est fait, comme vous l'avez vu, le soldat volontaire, concentrés dans une forte unité représentative du Gouvernement, feront de la République française la glorieuse sœur de la République américaine, et l'on pourra dire du peuple français et du peuple américain ce que l'on disait jadis d'un homme cher à nos deux pays, la République des deux mondes [1].

Quant aux sentiments que le peuple français renvoie avec sensibilité et reconnaissance aux citoyens et au gouvernement des États-Unis, je vous les exprimerai en un seul mot, citoyen Ministre : tout Français a pour les Américains le cœur de Lafayette.

1. On sait qu'on avait appelé le général Lafayette *le héros des deux mondes*.
G. R.

DISCOURS

PRONONCÉ AU RETOUR DE L'HOTEL DE VILLE

(15 mai 1848).

Citoyens, le gouvernement a la satisfaction d'annoncer à l'Assemblée et à la France que la sédition a été étouffée dans son germe même; que ces hommes qui s'étaient transportés d'ici, du centre de la nation, du chef-lieu des départements, du foyer de la véritable Assemblée nationale, et qui avaient transporté leur gouvernement à l'Hôtel de Ville, y ont été repoussés par l'unanimité du peuple de Paris, de la garde nationale, de l'armée, de tout ce qui mérite le nom de nation.

Ainsi, citoyens, à l'heure même où nos départements consternés apprendront la violation momentanée de l'Assemblée nationale, à cette heure même ils apprendront la vengeance pacifique du peuple héroïque de Paris; ils apprendront que la garde nationale, l'armée, la garde mobile et les citoyens de toutes les conditions, de toutes les professions, de tous les rangs, de toutes les fortunes, se sont réunis comme un seul homme, comme un faisceau d'un million d'hommes, pour restituer à l'Assemblée nationale la dignité, la liberté, l'indépendance, le respect qu'elle avait un moment perdus. Le citoyen Clément Thomas vous rendra compte des justes mesures de précaution et de sévérité que mon collègue Ledru-Rollin et moi nous n'avons pas hésité à prendre et à signer à la minute pour rétablir l'autorité, la dignité, le respect de vos délibérations.

Emportez donc de cette séance cette seule et unanime conviction, que le peuple de la France et le peuple de Paris, c'est un seul peuple, et que le peuple de Paris et l'Assemblée nationale c'est un seul et même sentiment, c'est un seul et même intérêt, c'est entre eux à la vie, à la mort.

TOUSSAINT LOUVERTURE

POÈME DRAMATIQUE

ACTE III, Scène IX [2]

Les généraux LECLERC, BOUDET, ROCHAMBEAU; Le chef des noirs TOUSSAINT LOUVERTURE, ADRIENNE, sa nièce.

Toussaint, déguisé en mendiant et conduit par Adrienne, affecte tous les signes de respect et de crainte.

TOUSSAINT.

Ciel! où me conduit-on?... Ma fille, où sommes-nous?
Grâce! grâce! bons blancs!

LECLERC.

Vieillard, rassurez-vous.
La main qui vous dérange et qui vous importune
Est peut-être pour vous la main de la fortune.
Vous êtes...

TOUSSAINT.

Devant qui?

ADRIENNE.

Quel terrible appareil!

LECLERC.

Devant le gouverneur et devant son conseil.

TOUSSAINT.

Devant le gouverneur? O ciel! quelle surprise!
Moi, que l'esclave insulte et que le chien méprise!

1. *Toussaint Louverture*, poème dramatique. 1 vol. in-12, Paris, Calmann-Lévy.
2. Une armée française, sous les ordres du général Leclerc, avait été envoyée en 1801 à Saint-Domingue pour punir Toussaint Louverture, le chef libérateur des noirs, d'avoir agi contre les volontés du Premier Consul, en laissant rentrer dans l'île les colons et les émigrés. Dans la scène que nous donnons ici et qui se passe à Haïti, Lamartine suppose que Leclerc, voulant faire parvenir un message à Toussaint Louverture, s'adresse à un mendiant qu'on lui avait représenté comme ami du chef des noirs. Ce mendiant n'est autre que Toussaint lui-même qui s'est déguisé pour mieux surprendre les secrets de ses ennemis. G. R.

Que me veut-il?... Le pied des puissants d'ici-bas,
S'il voit le vermisseau, l'écrase sous son pas!

LECLERC.

Ne craignez rien, ami!... Dans l'Europe éclairée
Par ses nouvelles lois la misère est sacrée.
Qui sert la république est grand devant ses yeux.
Voulez-vous la servir?

TOUSSAINT.

Aveugle, infirme et vieux,
Prêt à rentrer sous terre, où le vent me secoue,
Ne raillez pas, du moins, l'insecte dans la boue!

LECLERC.

Moi, railler un aveugle? Ah! pauvre homme! c'est vous
Dont le mépris alors devrait tomber sur nous.

TOUSSAINT.

En quoi puis-je pourtant servir la république,
Moi, qu'une pauvre enfant mène?

LECLERC.

Écoutez! je m'explique :
Plus vous êtes obscur, infirme, humilié,
Plus dans votre poussière on vous foule du pié,
Plus vous pouvez servir l'œuvre qu'elle consomme ·
Le pied qui rampe à terre est la base de l'homme;
Le cadran brille à l'œil et cache un vil ressort...
J'ai des secrets profonds d'où dépend votre sort,
Et le sort de l'armée et du monde peut-être,
A faire parvenir à Toussaint, votre maître.

TOUSSAINT, à part.

Votre maître!

LECLERC.

Un pareil message a du danger;
Je n'y puis employer la main d'un étranger;
Il faut qu'un noir, cachant le mystère qu'il porte,
Traverse l'île entière et franchisse l'escorte,
Et remette à Toussaint, dans sa fuite surpris,
La lettre dont la mort est peut-être le prix.

S'il meurt, la république adoptera sa fille;
S'il revient, tous les blancs seront de sa famille.
Sur le trésor public fixant son entretien,
La France lui fera le sort d'un citoyen.
Réfléchissez, vieillard?

TOUSSAINT.

C'est presqu'un suicide,
Mais je pense à ma fille et son sort me décide.
Si le prix de mon sang lui doit être payé,
Mon cœur d'aucun péril ne peut être effrayé.
J'irai!

ROCHAMBEAU.

Noble vieillard!

TOUSSAINT.

Mourir sera ma joie!

LECLERC.

Connaissez-vous celui vers qui je vous envoie?

TOUSSAINT.

Quoique si loin de nous et si haut parvenu,
De lui-même, je crois, il n'est pas plus connu.
Sous le même ajoupa[1] le hasard nous fit naître,
Nous avons vingt-huit ans servi le même maître,
Et par les mêmes fouets nos bras encore ouverts
Gardent dans leurs sillons la dent des mêmes fers

ROCHAMBEAU, à part.

La voix de ce vieillard est vibrante et sauvage,
L'âme étincelle encor sous la nuit du visage :
Il semble bien choisi pour un hardi dessein.

LECLERC.

Quel sentiment pour nous nourrit-il dans son sein?

TOUSSAINT, frémissant.

Quel sentiment pour vous?... S'il vous hait, s'il vous aime?

LECLERC.

Oui, répondez.

1. Ajoupa, sorte de hutte élevée sur des pieux et recouverte de feuilles, de branchages ou de joncs. G. R.

TOUSSAINT, *lentement et méditant sa réponse.*

Peut-être, il l'ignore lui-même.
De la haine à l'amour flottant irrésolu
Son cœur est un abîme où son œil n'a pas lu,
Où l'amer souvenir d'une vile naissance
Lutte entre la colère et la reconnaissance.
Le respect des Français du monde triomphants,
L'orgueil pour sa couleur, l'amour de ses enfants
L'attrait pour ce consul qui leur servit de père[1],
Leur absence qu'il craint, leur retour qu'il espère,
La vengeance d'un joug trop longtemps supporté,
Ses terreurs pour sa race et pour sa liberté,
Enfin, l'heureux vainqueur de ses maîtres qu'il brave,
Le noir, le citoyen, le grand homme et l'esclave,
Unis dans un même homme en font un tel chaos
Que sa chair et son sang luttent avec ses os,
Et qu'en s'interrogeant lui-même il ne peut dire
Si le cri qu'il contient va bénir ou maudire.

Les généraux se regardent avec étonnement et effroi.

Soudain sera l'éclair qui le décidera :
Mais, quel que soit ce cri, le monde l'entendra.

Les généraux paraissent de nouveau se troubler.

Ne vous étonnez pas, Français, de ces abîmes
Où le noir sonde en vain ses sentiments intimes.
Comme le cœur du blanc, notre cœur n'est point fait :
La mémoire y grossit l'injure et le bienfait.
En vous donnant le jour, le sort et la nature
Ne vous donnèrent pas à venger une injure ;
Vos mères, maudissant de l'œil votre couleur,
Ne vous allaitent pas d'un philtre de douleur.
Dans ce monde, en entrant, vous trouvez votre place,
Large comme le vol de l'oiseau dans l'espace.
En ordre, dans vos cœurs, vos instincts sont rangés ;
Le bien, vous le payez, le mal, vous le vengez.
Vous savez, en venant dans la famille humaine,

1. Bonaparte.

A qui porter l'amour, à qui garder la haine;
Il fait jour dans votre âme ainsi que sur vos fronts.
La nôtre est une nuit où nous nous égarons,
Lie abjecte du sol, balayure du monde,
Où tout ce que la terre a de pur ou d'immonde,
Coulant avec la vie en confus éléments,
Fermente au feu caché de soudains sentiments,
Et, selon que la haine ou que l'amour l'allume,
Féconde, en éclatant, la terre, ou la consume.
Nuage en proie au vent, métal en fusion,
Qui ne dit ce qu'il est que par l'explosion!...

ROCHAMBEAU.

Quel langage!

BOUDET.

On entend dans cette voix profonde
La lave qui bouillonne et l'Océan qui gronde.

ROCHAMBEAU.

Quelle race pourtant que celle où le soleil
Jette de tels accents dans un homme pareil!

LECLERC.

Revenons à Toussaint. Aime-t-il sa patrie?

TOUSSAINT, avec une audace mal contenue.

Sauriez-vous donc son nom s'il ne l'avait chérie?

LECLERC.

Sa femme?

TOUSSAINT, s'oubliant un moment.

Il n'en a plus... les monstres!

Se reprenant soudain.

Pardonnez!
Je répétais les noms qu'il vous avait donnés.
Les blancs ont fait mourir de faim dans la montagne
L'esclave dont l'amour avait fait sa compagne.

LECLERC.

Ses enfants?

TOUSSAINT, avec un transport mal contenu.

Ses enfants! ses fils?... Oh! demandez

S'il aime ses rameaux au tronc que vous fendez!
Quoi donc? N'aime-t-on pas dans toute race humaine
La moelle de ses os et le sang de sa veine?...
Ses enfants! s'il les aime? Ah! s'il vous entendait!...

Avec indignation.

Il ne répondrait pas si Dieu le demandait!

Un repos.

Pour qui donc le plus vil, le dernier de sa race
Osa-t-il regarder la tyrannie en face?
Pourquoi donc, secouant un joug longtemps porté,
A-t-il joué son sang contre la liberté?
Pourquoi donc, ranimant une argile engourdie,
Épuisa-t-il son souffle à souffler l'incendie?
Était-ce donc pour lui, lui déjà vieux de jours,
Séparé de la mort par quelques pas bien courts,
Et qui voyant la tombe où le noir se repose,
Ne se fût pas levé tard pour si peu de chose?
Non, c'était pour laisser à ses fils après lui
Le jour dont pour ses yeux le crépuscule a lui;
C'était pour qu'en goûtant ces biens qu'il leur espère,
Dans leur indépendance ils aimassent leur père,
Et qu'en se souvenant de lui dans l'avenir,
Ils mêlassent leur gloire avec son souvenir.

. . . .

RAPHAEL

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE

RAPHAEL

Le vrai nom de l'ami qui a écrit ces pages n'était pas Raphaël. Nous le lui donnions souvent par badinage, ses au-

tres amis et moi, parce qu'il ressemblait beaucoup, dans son adolescence, à un portrait de Raphaël enfant[1], qu'on voit à Rome dans la galerie *Barberini*, à Florence dans le palais *Pitti*, et à Paris dans le Musée du Louvre. Nous lui donnions aussi ce nom parce que cet enfant avait pour trait distinctif de son caractère un sentiment si vif du beau dans la nature et dans l'art, que son âme n'était, pour ainsi dire, qu'une transparence de la beauté matérielle ou idéale éparse dans les œuvres de Dieu et des hommes. Cela tenait à une sensibilité si exquise qu'elle en était presque une maladie en lui, avant que le temps l'eût un peu émoussée; nous disions, en faisant allusion à ce sentiment de nostalgie qu'on appelle le mal du pays, qu'il avait le mal du ciel! Il en convenait en souriant avec nous.

Cette passion du beau le rendait malheureux; dans une autre condition, elle aurait pu le rendre illustre. S'il eût tenu un pinceau, il aurait peint la Vierge de Foligno[2]: s'il eût manié le ciseau, il aurait sculpté la Psyché de Canova[3]; s'il eût connu la langue dans laquelle on écrit les sons, il aurait noté les plaintes aériennes du vent de mer dans les fibres des pins d'Italie, ou les haleines d'une jeune fille endormie qui rêve à celui qu'elle ne veut pas nommer. S'il eût été poète, il aurait écrit les apostrophes de Job à Jéhovah, les stances d'Herminie du Tasse[4], la conversation de Roméo et de Juliette au clair de lune, de Shakespeare[5], le portrait d'Haydée, de lord Byron[6].

1. Santi (Raffaelo) dit Raphaël Sanzio (1483-1520), le plus grand des peintres de la Renaissance, est né à Urbino. Elève du Pérugin, il commença à se faire connaître par son tableau du *Mariage de la Vierge* (aujourd'hui à Milan). Il décora ensuite la sacristie de Sienne, peignit un grand nombre de Saintes-Familles, orna de fresques les salles du Vatican, à Rome, ainsi que la cour des Loges, et mourut à 37 ans, sans avoir achevé son œuvre capitale, la *Transfiguration*.

2. Tableau célèbre de Raphaël, aujourd'hui au Vatican.

3. *L'Amour et Psyché* de Canova, illustre sculpteur italien (1757-1822).

4. Herminie, l'une des héroïnes du poème italien *la Jérusalem délivrée* du Tasse (1544-1595).

5. *Roméo et Juliette*, un des drames les plus passionnés de William Shakespeare (1564-1616).

6. Dans *Don Juan*, un des derniers poèmes et l'un des plus amers de lord Byron, né à Londres le 22 janvier 1788, mort en héros à Missolonghi (Grèce), le 19 avril 1824. G. R.

Il n'aimait pas moins le bien que le beau; mais il n'aimait pas la vertu parce qu'elle était sainte, il l'aimait surtout parce qu'elle était belle. Sans aucune ambition dans le caractère, il en aurait eu dans l'imagination. S'il eût vécu dans ces républiques antiques où l'homme se développait tout entier dans la liberté, comme le corps se développe sans ligature dans l'air libre et en plein soleil, il aurait aspiré à tous les sommets comme César, il aurait parlé comme Démosthène, il serait mort comme Caton. Mais sa destinée humiliée, ingrate et obscure, le retenait malgré lui dans l'oisiveté et dans la contemplation. Il avait des ailes à ouvrir, et point d'air autour de lui pour les porter. Il mourut jeune et dévorant l'espace de l'œil, mais sans l'avoir parcouru. Son monde à lui fut son rêve. Qu'il se réalise au moins dans son ciel!

Connaissez-vous ce portrait de Raphaël enfant dont je vous parlais tout à l'heure? C'est une figure de seize ans, un peu pâle, un peu plombée par le soleil de Rome, mais où fleurit cependant encore sur les joues le duvet de l'enfance. Un rayon rasant de lumière semble y jouer dans le velours de la peau. Le coude du jeune homme est appuyé sur une table; l'avant-bras redressé pour porter la tête qui se repose dans la paume de la main; les doigts admirablement modelés impriment un léger sillon blanc au menton et à la joue. La bouche est fine, mélancolique, rêveuse; le nez est mince entre les deux yeux et légèrement nuancé d'une teinte un peu bleuâtre, comme si la délicatesse de la peau y laissait transparaître l'azur des veines, les yeux d'une couleur de ciel foncé pareille au ciel des Apennins avant l'aurore; ils regardent devant eux, mais avec une légère inflexion vers le ciel, comme s'ils regardaient toujours plus haut que nature. Ils sont imbibés de lumière jusqu'au fond, mais un peu humides des rayons délayés dans la rosée ou dans les larmes.

Le front est une voûte à peine cintrée; on y voit frémir sous l'épiderme fin les muscles du clavier de la pensée; les tempes réfléchissent, l'oreille écoute. Des cheveux coupés inégalement pour la première fois par les ciseaux inhabiles d'un compa-

gnon d'atelier ou d'une sœur, jettent quelques ombres sur la joue et sur la main. Un petit bonnet plat de velours noir couvre le sommet des cheveux et tombe sur le front. Quand on passe devant ce portrait, on pense, et on s'attriste sans savoir de quoi. C'est le génie enfant rêvant sur le seuil de sa destinée avant d'y entrer. C'est une âme à la porte de la vie. Que deviendra-t-elle?

Eh bien, ajoutez six ans à l'âge de cet enfant qui rêve, accentuez ces traits, hâlez ce teint, plissez ce front, massez ces cheveux, ternissez un peu ce regard, attristez ces lèvres, grandissez cette taille, donnez plus de relief à ces muscles, changez ce costume de l'Italie du temps de Léon X contre le costume sombre et uniforme d'un jeune homme élevé dans la simplicité des champs, qui ne demande à ses vêtements que de le vêtir avec décence; conservez une certaine langueur pensive ou souffrante à toute l'attitude, et vous aurez le portrait parfaitement reconnaissable de Raphaël à vingt ans.

Sa famille était pauvre, quoique ancienne dans les montagnes du Forez, où elle avait sa souche. Son père avait déposé l'épée pour la charrue, comme les gentilshommes espagnols. Il avait pour unique dignité l'honneur, qui les vaut toutes. Sa mère était une femme encore jeune, belle, qui aurait pu passer pour sa sœur, tant elle lui ressemblait. Elle avait été élevée dans le luxe et dans les élégances d'une capitale. Elle n'en avait conservé que ce parfum de langage et de manières qui ne s'évapore pas plus que l'odeur des pastilles de rose du sérail ne s'évapore du cristal où elles ont été conservées.

Une fois réléguée dans ces montagnes entre un mari que l'amour lui avait donné et des enfants dans lesquels toutes ses complaisances et tous ses orgueils de mère avaient passé, elle n'avait plus rien regretté. Elle avait fermé le beau livre de sa jeunesse à ces trois mots: Dieu, son mari, ses enfants. Elle avait une prédilection pour Raphaël. Elle aurait voulu lui faire la destinée d'un roi; hélas! elle n'avait que son cœur pour le soulever. La destinée s'écroulait toujours et souvent jusqu'au fondement de leur petite fortune et de ses rêves.

Deux saints vieillards, poursuivis par la persécution, quelque temps après la Terreur, pour je ne sais quelles opinions religieuses qui tenaient du mysticisme et qui annonçaient un renouvellement du siècle, étaient venus se réfugier dans ces montagnes. Ils reçurent asile dans sa maison. Ils aimèrent Raphaël, que sa mère élevait alors sur ses genoux. Ils lui annoncèrent je ne sais quoi, ils lui marquèrent une étoile; ils dirent à la mère : « Suivez du cœur ce fils! » Une mère aime tant à croire! Elle se le reprocha parce qu'elle était très pieuse; mais elle les crut. Cette crédulité la soutint dans beaucoup d'épreuves, mais la jeta dans des efforts au-dessus de ses forces pour élever Raphaël, et finalement la trompa.

Je connus Raphaël dès l'âge de douze ans. Après sa mère, j'étais ce qu'il aimait le plus. Nos études finies, nous nous retrouvâmes à Paris, puis à Rome. Il y avait été emmené par un parent de son père pour copier avec lui des manuscrits à la bibliothèque du Vatican. Il y avait pris la passion de la langue et du génie de l'Italie. Il parlait mieux l'italien que sa propre langue. Il improvisait quelquefois, le soir, sous les pins de la villa Pamphili, en présence du soleil couchant et des ossements de Rome épars dans la plaine, des stances qui me faisaient pleurer! Mais il n'écrivait rien.

« Raphaël, lui disais-je, pourquoi n'écris-tu pas?

— Bah! me disait-il, est-ce que le vent écrit ce qu'il chante dans ces feuilles sonores sur nos têtes? Est-ce que la mer écrit les gémissements de ses grèves? Rien n'est beau de ce qui est écrit. Ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais. L'instrument est de chair; la note est de feu. Qu'y veux-tu faire? Entre ce qu'on sent et ce qu'on exprime, ajoutait-il avec tristesse, il y a la même distance qu'entre l'âme et les vingt-quatre lettres d'un alphabet! c'est-à-dire l'infini. Veux-tu rendre sur une flûte de roseau l'harmonie des sphères? »

Je le quittai pour le retrouver encore à Paris. Il cherchait en vain alors, par les relations de sa mère, à se faire une situation active qui le déchargeât du poids de son âme et de

l'oppression de sa destinée. Les jeunes gens de notre âge le recherchaient, les femmes le regardaient avec complaisance passer dans les rues. Il n'allait jamais dans les salons. Il n'aimait de toutes les femmes que sa mère.

Tout à coup nous le perdîmes de vue pendant trois ans; nous sûmes ensuite qu'on l'avait vu en Suisse, en Allemagne et en Savoie; puis un hiver, passant une partie de ses nuits sur un pont et sur un quai de Paris. Son extérieur trahissait un extrême dénûment. Ce ne fut que bien des années après que nous en apprîmes davantage. Quoique absent, nous pensions toujours à lui. Il était de ces natures qui vous défient d'oublier.

Enfin le hasard nous réunit douze ans plus tard. Voici comment:

J'avais fait un héritage dans sa province, j'y allai pour vendre une terre. Je m'informai de Raphaël. On me dit qu'il avait perdu son père, sa mère, sa femme et son enfant à quelques années d'intervalle; que des malheurs de fortune l'avaient frappé après ces malheurs de cœur; qu'il ne restait du petit domaine de ses pères que le manoir composé d'une vieille tour carrée moitié démantelée sur les bords d'un ravin, le jardin, le verger, le pré dans le ravin, et cinq ou six arpents de mauvaise terre. Il les labourait lui-même avec deux vaches maigres; il ne se distinguait plus des paysans, ses voisins, que par les livres qu'il portait dans son champ et qu'il tenait souvent dans une main en tenant de l'autre le manche de la charrue. Mais, depuis quelques semaines, on ne l'avait plus vu sortir de sa masure. On pensait qu'il était peut-être reparti pour un de ces longs voyages qui duraient des années. « Ce serait dommage, ajoutait-on; tout le monde l'aime dans le voisinage. Quoique pauvre, il fait autant de bien qu'un riche. Il y a bien de beaux *draps* dans le pays qui sont faits de la laine de ses moutons. Il apprend, le soir, à écrire, à lire, à dessiner aux petits enfants des hameaux voisins. Il les chauffe à son feu, il leur donne son pain, et pourtant Dieu sait s'il en a de reste quand les récoltes sont mauvaises comme cette année. »

C'était ainsi qu on me parlait de Raphaël. Je voulus voir au moins la demeure de mon ancien ami. Je me fis conduire jusqu'au pied du mamelon au sommet duquel s'élevait sa tour noirâtre, flanquée de quelques étables basses, du milieu d'un bouquet de buis et de noisetiers. Je passai, sur un tronc d'arbre, le torrent presque sec qui roulait dans le fond du ravin. Je montai par un sentier de pierres roulantes ; deux vaches et trois moutons paissaient sur les flancs brûlés du mamelon, sous la garde d'un vieux serviteur presque aveugle qui récitait son chapelet, assis sur un ancien écusson sculpté, tombé du cintre de la porte.

Il me dit que Raphaël n'était point parti, mais qu'il était malade depuis deux mois, et qu'il voyait bien qu'il ne sortirait plus de la tour que pour aller au cimetière ; il me montra ce cimetière de sa main décharnée sur la colline opposée.

« Peut-on voir Raphaël ? lui dis-je. — Oh ! oui, dit le vieillard ; montez les degrés et tirez la ficelle du loquet de la grande salle, à gauche. Vous le trouverez étendu sur son lit, aussi doux qu'un ange... aussi simple qu'un enfant ! » ajouta-t-il en s'essuyant les yeux du revers de la main.

Je montai la rampe roide, longue et ébréchée, d'un escalier extérieur. Les degrés qui rampaient contre le mur de la tour se terminaient à un palier recouvert d'une charpente et d'un petit toit dont les tuiles jonchaient les dalles de l'escalier. Je tirai la corde de la porte à gauche et j'entrai.

Je n'oublierai jamais ce spectacle. La chambre était vaste. Elle occupait tout l'espace contenu entre les murs de la tour. Elle était éclairée de deux grandes fenêtres à croisillons de pierre, dont les vitres poudreuses et brisées étaient enchâssées dans des losanges de plomb. Le plafond était formé de grosses poutres noircies par la fumée ; le sol pavé de briques ; une cheminée haute, dont les jambages étaient de bois grossièrement cannelé, laissait pendre à une crémaillère une marmite pleine de pommes de terre, sous laquelle fumait une branche qui brûlait par le bout. Il n'y avait d'autres meubles dans la chambre que deux hauts fauteuils à dossier en bois sculpté,

recouverts d'une étoffe cendrée dont il était impossible de distinguer la couleur primitive; une grande table dont une moitié était couverte d'une nappe de chanvre écru qui enveloppait le pain, l'autre moitié de papiers et de livres jetés pêle-mêle; enfin un lit à colonnes vermoulues avec des rideaux de serge bleue rattachés autour des colonnes, pour laisser entrer l'air de la fenêtre ouverte et jouer les rayons du soleil sur la couverture du lit.

Un homme jeune encore, mais exténué par la consomption et par la misère, était assis sur son séant, au bord de ce lit, occupé, au moment où j'ouvris la porte, à émietter des morceaux de pain à une nuée de petites hirondelles et de passereaux qui tourbillonnaient à ses pieds, sur le plancher.

Les oiseaux s'envolèrent au bruit de mes pas, et allèrent se percher sur la corniche de la salle, sur les colonnes et sur les rebords du ciel de lit.

Je reconnus Raphaël à travers sa pâleur et sa maigreur. Sa figure, en perdant de sa jeunesse, n'avait rien perdu de son caractère; elle n'avait fait que changer de beauté. C'était maintenant celle de la mort. Rembrandt [1] n'aurait pas cherché le type d'un autre Christ au Jardin. Ses cheveux noirs roulaient en boucles sur ses épaules comme ceux d'un laboureur après la sueur du jour. Sa barbe était longue, mais plantée avec une symétrie naturelle qui laissait découvrir la coupe gracieuse des lèvres, la proéminence des joues, les arcades des yeux, l'effilure du nez, la concavité pensive des tempes, la blancheur de la peau. Sa chemise ouverte sur sa poitrine montrait un torse décharné mais musculeux, qui aurait rendu de la majesté à sa stature, si sa faiblesse lui avait permis de se redresser.

Il me reconnut du premier coup d'œil; il fit un pas en ouvrant les bras pour venir m'embrasser, et retomba sur le bord du lit. J'allai à lui. Nous pleurâmes d'abord, et puis nous

1. Rembrandt, à la fois peintre et graveur, célèbre par ses oppositions d'ombres et de lumières, né à Leyde en 1606, mort en 1669. G. R.

causâmes. Il me raconta toute sa vie, toujours tronquée par la fortune ou par la mort au moment où il croyait en cueillir la fleur ou le fruit; la perte de son père, celle de sa mère, celle de sa femme et de son enfant; puis ses revers de fortune, la vente forcée du domaine paternel, et enfin sa retraite dans ce débris du toit de sa famille, où il n'avait pour compagnon que le vieux bouvier qui le servait sans gages, pour l'amour du nom de la maison; puis enfin sa maladie de langueur, qui l'emporterait, disait-il, avec les feuilles d'automne, et qui le coucherait au cimetière de son village, à côté de ceux qu'il avait aimés. La sensibilité d'imagination se révélait jusque dans la mort. On voyait qu'il la communiquait en idée au gazon et aux mousses qui fleuriraient sur son tombeau.

« Sais-tu ce qui m'afflige le plus? me dit-il en me montrant du doigt la frange de petits oiseaux perchés sur la corniche du lit : c'est de penser qu'au printemps prochain ces pauvres petits, dont j'ai fait mes derniers amis, me chercheront en vain dans ma tour, et qu'ils ne trouveront plus de vitre cassée pour rentrer dans la chambre, ni de brins de laine de mon matelas sur le plancher pour faire leurs nids. Mais la nourrice à qui je laisse mon petit bien aura soin d'eux tant qu'elle vivra, reprit-il comme pour se consoler lui-même, et après elle... eh bien... Dieu !...

Aux petits des oiseaux, il donne la pâture. »

Il s'attendrit en parlant de ces oiseaux. On voyait que sa tendresse d'âme, repoussée ou sevrée des hommes, s'était réfugiée dans les animaux. « Passes-tu quelque temps dans nos montagnes? me dit-il. — Oui, lui répondis-je. — Eh bien, tant mieux, reprit-il, tu me fermeras les yeux, et tu auras soin qu'on creuse ma fosse le plus près possible de celle de ma mère, de ma femme et de mon enfant. »

Il me pria ensuite d'approcher de lui un grand coffre de bois sculpté qui était enfoui sous un sac de maïs dans un coin de la chambre. Je mis le coffre sur son lit. Il en tira une grande

quantité de papiers qu'il déchira en silence pendant une demi-heure, et dont il pria sa nourrice de balayer devant lui les débris au feu. Il y avait une quantité de vers dans toutes les langues, et des pages innombrables de fragments séparés par des dates comme des souvenirs. « Pourquoi brûler tout cela? lui dis-je avec timidité; l'homme n'a-t-il pas un héritage moral à laisser aussi bien qu'un héritage matériel à ceux qui vivent après lui? Tu brûles peut-être là des pensées ou des sentiments qui vivifieraient une âme!...

— Laisse-moi faire, me dit-il, il y a assez de larmes dans ce monde; il n'y a pas besoin d'en laisser des gouttes de plus sur le cœur de l'homme. Ce sont là, ajouta-t-il en me montrant ces vers, les plumes-folles de ma pensée; elle a mué depuis, elle a pris ses ailes d'éternité!... » Et il continua à déchirer et à brûler, pendant que je regardais la campagne aride par les vitraux cassés d'une fenêtre.

A la fin, il me rappela vers le lit. « Tiens, me dit-il, sauve seulement ce petit manuscrit, je n'ai pas le courage de le brûler. Après ma mort la nourrice en ferait des cornets pour ses graines. Je ne veux pas que le nom dont il est plein soit profané. Emporte-le, garde-le jusqu'à ce que tu apprennes que je suis mort. Après moi, tu le brûleras ou tu le garderas jusqu'à ta vieillesse, pour te souvenir quelquefois de ton ami en le parcourant. »

Je pris le rouleau, je le cachai sous mon habit; je sortis en me promettant de revenir le lendemain et tous les jours, pour adoucir la fin de Raphaël par les soins et par les entretiens d'un ami. Je rencontrai en descendant, le long de l'escalier, une vingtaine de petits enfants qui montaient, leurs sabots à la main, pour venir prendre les leçons qu'il leur donnait jusque sur son lit de mort; un peu plus loin, le curé du village, qui venait passer les premières heures du soir avec lui. Je saluai le prêtre avec respect. Il vit mes yeux rouges et me rendit un salut de triste intelligence.

Le lendemain, je revins à la tour. Raphaël s'était éteint dans la nuit.. La cloche du village voisin commençait à sonner le

glas de la sépulture. Les femmes et les petits enfants sortaient des portes de leur maison et pleuraient en regardant du côté de la masure. On voyait dans un petit champ vert auprès de l'église deux hommes qui piochaient la terre et qui creusaient une fosse au pied d'une croix!...

J'approchai de la porte : une nuée d'hirondelles voltigeaient et criaient autour des fenêtres ouvertes, entrant et sortant sans cesse comme si on eût ravagé leurs nids.

RAPHAEL ET JULIE[1]

Il y a au sommet le plus élevé et le plus habituellement isolé du parc de Saint-Cloud, à l'endroit où le dos de la colline s'arrondit pour s'incliner en deux pentes contraires, l'une vers le vallon de Sèvres, l'autre vers le creux du château, un carrefour composé du croisement de trois longues allées. Là, ces allées se rencontrent et forment en se rencontrant une large pelouse vide. L'œil y découvre de loin le rare promeneur qui viendrait en troubler, le matin, la sécurité.

Ce promontoire de colline domine la plaine d'Issy, le cours de la Seine et la route de Versailles. Encaissé par les trois langues de forêts qui s'avancent en triangle entre les allées, noyé sous les longues ombres des arbres qui l'entourent, il ressemble au bassin arrondi d'un lac dont les herbes et les feuillages seraient les flots. Si l'on regarde vers le vallon de Sèvres, on n'a pour perspective qu'une large et longue pelouse en pente. Cette pelouse descend rapidement vers le cours de l'eau, comme une cascade de foin vert ondulé sur sa tige par le vent. La pente va se perdre au fond du vallon dans des masses noires de taillis peuplés de chevreuils. Par-dessus ces taillis on voit, de l'autre côté de la Seine, les grands toits d'ardoise

1. Sous le pseudonyme de Julie, Lamartine a voulu consacrer le souvenir d'une personne rencontrée par lui au cours d'un de ses voyages en Savoie et qui lui inspira un long et doux attachement. G. R.

bleuâtre et la cime des parcs majestueux de Meudon qui se découpent sur le ciel d'été. C'est sur ce promontoire, où l'on jouit à la fois de l'élévation d'un cap, du silence et de l'abri d'un vallon, et de la solitude d'un désert, que nous venions souvent nous asseoir. La poitrine y respire mieux. L'oreille y plonge dans plus de recueillement. L'âme y prend de plus haut son vol par-dessus les horizons de la vie.

Nous y montâmes, une des premières matinées du mois de mai. C'est l'heure où l'immense forêt n'a pour hôtes que les daims : ils viennent bondir dans ses allées désertes. Quelques rares gardes-chasse les traversènt comme un point noir à l'extrémité des horizons. Nous nous assîmes sous le septième arbre qui forme le demi-cercle concave du carrefour, en face de la pelouse de Sèvres. Il y a des siècles dans la charpente vivante de ce chêne et dans les coudures de ses rameaux. Ses racines, en se gonflant de sève pour nourrir et pour porter son tronc, ont fait éclater la terre à ses pieds et l'entourent d'un talus de mousse: cette mousse forme un banc naturel dont le chêne lui-même est le dossier, et dont ses feuilles basses sont le dais.

La matinée était aussi transparente que l'eau de la mer au lever du soleil sous un cap verdoyant des îles de l'Archipel. Les rayons d'un printemps déjà chaud tombaient d'un ciel limpide sur la colline boisée. Ces rayons ressortaient des taillis en haleines tièdes comme les vagues imbibées de soleil qui viennent baigner à l'ombre le pied des baigneuses. On n'entendait d'autre bruit que la chute de quelques feuilles sèches de l'hiver précédent. Elles tombaient, aux pulsations de la sève, au pied de l'arbre, pour faire place aux feuilles nouvelles à peine développées. Des vols d'oiseaux se froissaient les ailes contre les branches, autour des nids ; l'oreille percevait un vague, un universel bourdonnement d'insectes ivres de lumière, sortant et rentrant comme une poussière, à la moindre ondulation des foins en fleur.

Il y avait une telle consonnance entre notre jeunesse et cette jeunesse de l'année et du jour, une si complète harmo-

nie entre cette lumière, cette chaleur, cette splendeur, ces silences, ces légers bruits, cette ivresse pensive de la nature et nos propres impressions; nous nous sentions si délicieusement confondus et comme transfigurés dans cet air, dans ce firmament, dans cette vie, dans cette paix, dans cette immutabilité visible de l'œuvre de Dieu autour de nous; nous nous possédions si parfaitement l'un l'autre dans cette solitude que nos pensées et nos sensations surabondantes mais satisfaites se suffisaient. Elles n'avaient pas même la fatigue intérieure de chercher des paroles pour s'exprimer. Nous étions comme le vase plein, où la plénitude même rend la liqueur immobile. Rien de plus ne pouvait tenir dans nos cœurs; mais nos cœurs étaient assez grands pour tout contenir. Rien ne cherchait à s'en échapper. A peine nous eût-on entendus respirer.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi muets et immobiles l'un à côté de l'autre, assis sur les racines du chêne, les mains sur nos yeux, la tête dans nos mains, les pieds dans le rayon sur l'herbe, l'ombre sur nos fronts. Mais quand je relevai ma tête, l'ombre avait déjà reculé devant nous, sur le gazon, de toute la largeur du pli de la robe de Julie.

Je la regardais. Elle releva son visage, comme par la même impulsion qui m'avait fait relever le mien. Elle me regarda, et, sans pouvoir me dire une parole, elle fondit tout à coup en pleurs.

« De quoi pleurez-vous? lui dis-je avec une inquiète émotion, mais à demi-voix, de peur de troubler et de détourner ses muettés pensées.

— De bonheur! » me répondit-elle.

. . . .

LES CONFIDENCES

SOUVENIRS D'ENFANCE

Il est nuit. Les portes de la petite maison de Milly[1] sont fermées. Un chien ami jette de temps en temps un aboiement dans la cour. La pluie d'automne tinte contre les vitres des deux fenêtres basses, et le vent, soufflant par rafales, produit, en se brisant contre les branches de deux ou trois platanes et en pénétrant dans les interstices des volets, ces sifflements intermittents et mélancoliques que l'on entend seulement au bord des grands bois de sapins quand on s'asseoit à leurs pieds pour les écouter. La chambre où je me revois ainsi est grande, mais presque nue. Au fond est une alcôve profonde avec un lit. Les rideaux du lit sont de serge blanche à carreaux bleus. C'est le lit de ma mère ; il y a deux berceaux sur des chaises de bois au pied du lit ; l'un grand, l'autre petit. Ce sont les berceaux de mes plus jeunes sœurs qui dorment déjà depuis longtemps. Un grand feu de ceps de vigne brûle au fond d'une cheminée de pierres blanches dont le marteau de la Révolution a ébréché en plusieurs endroits la tablette en brisant les armoiries ou les fleurs de lis des ornements. La plaque de fonte du foyer est retournée aussi, parce que, sans doute, elle dessinait sur sa face opposée les armes du roi ; de grosses poutres noircies par la fumée, ainsi que les planches qu'elles portent, forment le plafond. Sous les pieds, ni parquet ni tapis ; de simples carreaux de brique non vernissés, mais de couleur de terre et cassés en mille morceaux par les souliers ferrés et par les sabots de bois de

1. La maison de la famille Lamartine au petit village de Milly, près de Mâcon (Voir l'harmonie intitulée *Milly*, page 83.) G. R.

paysans qui en avaient fait leur salle de danse pendant l'emprisonnement de mon père[1]. Aucune tenture, aucun papier peint sur les murs de la chambre; rien que le plâtre éraillé à plusieurs places et laissant voir la pierre nue du mur, comme on voit les membres et les os à travers un vêtement déchiré. Dans un angle, un petit clavecin ouvert, avec des cahiers de musique du *Devin de village* de Jean-Jacques Rousseau, épars sur l'instrument; plus près du feu, au milieu de la chambre, une petite table à jeu avec un tapis vert tout tigré de taches d'encre et de trous dans l'étoffe; sur la table, deux chandelles de suif qui brûlent dans deux chandeliers de cuivre argenté, et qui jettent un peu de lueur et de grandes ombres agitées par l'air sur les murs blanchis de l'appartement.

En face de la cheminée, le coude appuyé sur la table, un homme assis tient un livre à la main. Sa taille est élevée, ses membres robustes. Il a encore toute la vigueur de la jeunesse. Son front est ouvert, son œil bleu; son sourire ferme et gracieux laisse voir des dents éclatantes. Quelques restes de son costume, sa coiffure surtout et une certaine roideur militaire de l'attitude, attestent l'officier retiré. Si l'on en doutait, on n'aurait qu'à regarder son sabre, ses pistolets d'ordonnance, son casque et les plaques dorées des brides de son cheval qui brillent suspendus par un clou à la muraille, au fond d'un petit cabinet ouvert sur la chambre. Cet homme, c'est notre père.

Sur un canapé de paille tressée est assise, dans l'angle que forment la cheminée et le mur de l'alcôve, une femme qui paraît encore très jeune, bien qu'elle touche déjà à trente-cinq ans. Sa taille, élevée aussi, a toute la souplesse et toute l'élégance de celle d'une jeune fille. Ses traits sont si délicats, ses yeux noirs ont un regard si candide et si pénétrant; sa peau transparente laisse tellement apercevoir sous son tissu un peu pâle le bleu des veines et la mobile rougeur de ses moindres émotions; ses

1. M. de Lamartine père, qui avait été parmi les défenseurs du roi Louis XVI au 10 août 1792, fut arrêté peu de temps après et emprisonné à Mâcon. Il fut remis en liberté au 9 thermidor. (Voir la notice.) G. R.

cheveux très noirs, mais très fins, tombent avec tant d'ondoiements et des courbes si soyeuses le long de ses joues, jusque sur ses épaules, qu'il est impossible de dire si elle a dix-huit ou trente ans. Personne ne voudrait effacer de son âge une de ses années, qui ne servent qu'à mûrir sa physionomie et à accomplir sa beauté.

Cette beauté, bien qu'elle soit pure dans chaque trait si on les contemple en détail, est visible surtout dans l'ensemble par l'harmonie, par la grâce et surtout par ce rayonnement de tendresse intérieure, véritable beauté de l'âme qui illumine le corps par dedans, lumière dont le plus beau visage n'est que la manifestation en dehors. Cette jeune femme, à demi renversée sur des coussins, tient une petite fille endormie, la tête sur une de ses épaules. L'enfant roule encore dans ses doigts une des longues tresses noires des cheveux de sa mère avec lesquelles elle jouait tout à l'heure avant de s'endormir. Une autre petite fille, plus âgée, est assise sur un tabouret au pied du canapé; elle repose sa tête blonde sur les genoux de sa mère. Cette jeune femme, c'est ma mère; ces deux enfants sont mes deux plus grandes sœurs. Deux autres sont dans les deux berceaux.

Mon père, je l'ai dit, tient un livre dans la main. Il lit à haute voix. J'entends encore d'ici le son mâle, plein, nerveux et cependant flexible de cette voix qui roule en larges et sonores périodes, quelquefois interrompues par les coups du vent contre les fenêtres. Ma mère, la tête un peu penchée, écoute en rêvant. Moi, le visage tourné vers mon père et le bras appuyé sur un de ses genoux, je bois chaque parole, je devance chaque récit, je dévore le livre dont les pages se déroulent trop lentement au gré de mon impatiente imagination. Or, quel est ce livre, ce premier livre dont la lecture, entendue ainsi à l'entrée de la vie, m'apprend réellement ce que c'est qu'un livre, et m'ouvre, pour ainsi dire, le monde de l'émotion, de l'amour et de la rêverie?

Ce livre, c'était la *Jérusalem délivrée;* la Jérusalem délivrée, traduite par Lebrun, avec toute la majesté harmonieuse des

strophes italiennes, mais épurée par le goût exquis du traducteur de ces taches éclatantes d'affectation et de faux brillant qui souillent quelquefois la mâle simplicité du récit du Tasse, comme une poudre d'or qui ternirait un diamant, mais sur lequel le français a soufflé. Ainsi le Tasse, lu par mon père, écouté par ma mère avec des larmes dans les yeux, c'est le premier poète qui ait touché les fibres de mon imagination et de mon cœur. Aussi fait-il partie pour moi de la famille universelle et immortelle que chacun de nous se choisit dans tous les pays et dans tous les siècles pour s'en faire la parenté de son âme et la société de ses pensées.

J'ai gardé précieusement les deux volumes : je les ai sauvés de toutes les vicissitudes que les changements de résidence, les morts, les successions, les partages, apportent dans les bibliothèques de famille. De temps en temps, à Milly, dans la même chambre, quand j'y reviens seul, je les rouvre pieusement ; je relis quelques-unes de ces mêmes strophes à demi-voix, en essayant de me feindre à moi-même la voix de mon père, et en m'imaginant que ma mère est là encore avec mes sœurs, qui écoute et qui ferme les yeux. Je retrouve la même émotion dans les vers du Tasse, les mêmes bruits du vent dans les arbres, les mêmes pétillements des ceps dans le foyer ; mais la voix de mon père n'y est plus, mais mà mère a laissé le canapé vide, mais les deux berceaux se sont changés en deux tombeaux qui verdissent sur des collines étrangères ! Et tout cela finit toujours pour moi par quelques larmes dont je mouille le livre.

ÉDUCATION MATERNELLE

J'avais déjà dix ans que je ne savais pas encore ce que c'était qu'une amertume de cœur, une gêne d'esprit, une sévérité du visage humain. Tout était libre en moi et souriant autour de moi. Je n'étais pourtant ni énervé par les complai-

sances de ceux à qui je devais obéir, ni abandonné sans frein aux capricieuses exigences de mes imaginations ou de mes volontés d'enfant. Je vivais seulement dans un milieu sain et salutaire de la plénitude de la vie, entre mon père et ma mère, et ne respirant autour d'eux que tendresse, piété et contentement. Aimer et être aimé, c'était jusque-là toute mon éducation physique ; elle se faisait aussi d'elle-même au grand air et dans les exercices presque sauvages que je vous ai décrits. Plante de pleine terre et de montagne, on se gardait bien de m'abriter. On me laissait croître et me fortifier en luttant l'hiver et l'été avec les éléments. Ce régime me réussissait à merveille, et j'étais alors un des plus beaux enfants qui aient jamais foulé de leurs pieds nus les pierres de nos montagnes, où la race humaine est cependant si saine et si belle. Des yeux d'un bleu noir, comme ceux de ma mère ; des traits accentués, mais adoucis par une expression un peu pensive comme était la sienne ; un éblouissant rayon de joie intérieure éclairant tout ce visage ; des cheveux très souples et très fins, d'un brun doré comme l'écorce mûre de la châtaigne, tombant en ondes plutôt qu'en boucles sur mon cou bruni par le hâle ; la taille haute déjà pour mon âge, les mouvements lestes et flexibles ; seulement une extrême délicatesse de peau, qui me venait aussi de ma mère, et une facilité à rougir et à pâlir qui trahissait la finesse des tissus, la rapidité et la puissance des émotions du cœur sur le visage ; en tout le portrait de ma mère, avec l'accent viril de plus dans l'expression : voilà l'enfant que j'étais alors. Heureux de formes, heureux de cœur, heureux de caractère, la vie avait écrit bonheur, force et santé sur tout mon être. Le temps, l'éducation, les fautes, les hommes, les chagrins, l'ont effacé ; mais je n'en accuse qu'eux et moi surtout.

Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère. Les rênes de mon cœur étaient dans le sien. Elle ne me demandait que d'être vrai et bon. Je n'avais aucune peine à l'être : mon père me donnait l'exemple de la sincérité jusqu'au scru-

pule; ma mère, de la bonté jusqu'au dévouement le plus héroïque. Mon âme, qui ne respirait que la bonté, ne pouvait pas produire autre chose. Je n'avais jamais à lutter ni avec moi-même ni avec personne. Tout m'attirait, rien ne me contraignait. Le peu qu'on m'enseignait m'était présenté comme une récompense. Mes maîtres n'étaient que mon père et ma mère; je les voyais lire, et je voulais lire; je les voyais écrire, et je leur demandais de m'aider à former mes lettres. Tout cela se faisait en jouant, aux moments perdus, sur les genoux, dans le jardin, au coin du feu du salon, avec des sourires, des badinages, des caresses. J'y prenais goût; je provoquais moi-même les courtes et amusantes leçons. J'ai ainsi tout su, un peu plus tard, il est vrai, mais sans me souvenir comment j'ai appris, et sans qu'un sourcil se soit froncé pour me faire apprendre. J'avançais sans me sentir marcher. Ma pensée, toujours en communication avec celle de ma mère, se développait, pour ainsi dire, dans la sienne. Les autres mères ne portent que neuf mois leur enfant dans leur sein : je puis dire que la mienne m'a porté douze ans dans le sien, et que j'ai vécu de sa vie morale comme j'avais vécu de sa vie physique dans ses flancs, jusqu'au moment où j'en fus arraché pour aller vivre de la vie putride ou tout au moins glaciale des collèges.

Je n'eus donc ni maître d'écriture, ni maître de lecture, ni maître de langues. Un voisin de mon père, M. Bruys de Vaudran, homme de talent, retiré du monde où il avait beaucoup vécu, venait nous voir une fois par semaine; il me donnait d'une très belle main des exemples d'écriture que je copiais seul et que je lui remettais à corriger à son retour. Le goût de la lecture m'avait pris de bonne heure. On avait peine à me trouver assez de livres appropriés à mon âge pour alimenter ma curiosité. Ces livres d'enfants ne me suffisaient déjà plus; je regardais avec envie les volumes rangés sur quelques planches dans un petit cabinet du salon. Mais ma mère modérait chez moi cette impatience de connaître; elle ne me livrait que peu à peu les livres, et avec intelligence.

La Bible abrégée et épurée, les fables de Lafontaine, qui me paraissaient à la fois puériles, fausses et cruelles [1], et que je ne pus jamais apprendre par cœur; les ouvrages de Mme de Genlis, ceux de Berquin, des morceaux de Fénelon et de Bernardin de Saint-Pierre, qui me ravissaient dès ce temps-là ; la *Jérusalem délivrée*, *Robinson*, quelques tragédies de Voltaire, surtout *Mérope*, lue par mon père à la veillée : c'est là que je puisais, comme la plante dans le sol, les premiers sucs nourriciers de ma jeune intelligence. Mais je puisais surtout dans l'âme de ma mère; je lisais à travers ses yeux, je sentais ses impressions, j'aimais à travers son amour. Elle me traduisait tout; nature, sentiment, sensations, pensées. Sans elle, je n'aurais rien su épeler de la création que j'avais sous les yeux; mais elle me mettait le doigt sur toute chose. Son âme était si lumineuse, si colorée et si chaude, qu'elle ne laissait de ténèbres et de froid sur rien. En me faisant peu à peu tout comprendre, elle me faisait en même temps tout aimer. En un mot, l'instruction insensible que je recevais n'était point une leçon : c'était l'action même de vivre, de penser et de sentir que j'accomplissais sous ses yeux, avec elle, comme elle et par elle. C'est ainsi que mon cœur se formait en moi sur un modèle que je n'avais pas même la peine de regarder, tant il était confondu avec mon propre cœur.

LA TEMPÊTE

ÉPISODE NAPOLITAIN

Je menais à Naples à peu près la même vie contemplative qu'à Rome chez le vieux peintre de la place d'Espagne; seulement, au lieu de passer mes journées à errer parmi les

1. Jugement singulièrement erroné : car nous savons tous ce que notre grand fabuliste renferme sous une fine bonhomie de justesse d'observation, de raison aimable et de grâce toute française. G. R.

débris de l'antiquité, je les passais à errer ou sur les bords ou sur les flots du golfe de Naples. Je revenais le soir au vieux couvent où, grâce à l'hospitalité du parent de ma mère, j'habitais une petite cellule qui touchait aux toits, et dont le balcon, festonné de pots de fleurs et de plantes grimpantes, ouvrait sur la mer, sur le Vésuve, sur Castellamare et sur Sorrente.

Quand l'horizon du matin était limpide, je voyais briller la maison blanche du Tasse, suspendue comme un nid de cygne au sommet d'une falaise de rocher jaune, coupé à pic par les flots. Cette vue me ravissait. La lueur de cette maison brillait jusqu'au fond de mon âme. C'était comme un éclair de gloire qui étincelait de loin sur ma jeunesse et dans mon obscurité. Je me souvenais de cette scène homérique de la vie de ce grand homme, quand, sorti de prison, poursuivi par l'envie des petits et par la calomnie des grands, bafoué jusque dans son génie, sa seule richesse, il revient à Sorrente chercher un peu de repos, de tendresse ou de pitié, et que, déguisé en mendiant, il se présente à sa sœur pour tenter son cœur et voir si elle, au moins, reconnaîtra celui qu'elle a tant aimé.

« Elle le reconnaît à l'instant, dit le biographe naïf, malgré sa pâleur maladive, sa barbe blanchissante et son manteau déchiré. Elle se jette dans ses bras avec plus de tendresse et de miséricorde que si elle eût reconnu son frère sous les habits d'or des courtisans de Ferrare. Sa voix est étouffée longtemps par les sanglots ; elle presse son frère contre son cœur. Elle lui lave les pieds, elle lui apporte le manteau de son père, elle lui fait préparer un repas de fête. Mais ni l'un ni l'autre ne purent toucher aux mets qu'on avait servis, tant leurs cœurs étaient pleins de larmes ; et ils passèrent le jour à pleurer, sans se rien dire, en regardant la mer et en se souvenant de leur enfance. »

Un jour, c'était au commencement de l'été, au moment où le golfe de Naples, bordé de ses collines, de ses maisons blanches, de ses rochers tapissés de vignes grimpantes et entourant sa mer plus bleue que son ciel, ressemble à une

coupe de vert antique qui blanchit d'écume, et dont le lierre et le pampre festonnent les anses et les bords; c'était la saison où les pêcheurs du Pausilippe, qui suspendent leur cabane à ses rochers et qui étendent leurs filets sur ses petites plages de sable fin, s'éloignent de la terre avec confiance et vont pêcher la nuit à deux ou trois heures en mer, jusque sous les falaises de Capri, de Procida, d'Ischia, et au milieu du golfe de Gaëte.

Quelques-uns portent avec eux des torches de résine, qu'ils allument pour tromper le poisson. Le poisson monte à la lueur, croyant que c'est le crépuscule du jour. Un enfant, accroupi sur la proue de la barque, penche en silence la torche inclinée sur la vague, pendant que le pêcheur, plongeant de l'œil au fond de l'eau, cherche à apercevoir sa proie et à l'envelopper de son filet. Ces feux, rouges comme des foyers de fournaise, se reflètent en longs sillons ondoyants sur la nappe de la mer, comme les longues traînées de lueurs qu'y projette le globe de la lune. L'ondoiement des vagues les fait osciller et en prolonge l'éblouissement de lame en lame aussi loin que la première vague la reflète aux vagues qui la suivent.

Nous passions souvent, mon ami[1] et moi, des heures entières, assis sur un écueil ou sur les ruines humides du palais de la reine Jeanne, à regarder ces lueurs fantastiques et à envier la vie errante et insouciante de ces pauvres pêcheurs.

Quelques mois de séjour à Naples, la fréquentation habituelle des hommes du peuple pendant nos courses de tous les jours dans la campagne et sur la mer, nous avaient familiarisés avec leur langage accentué et sonore, où le geste et le regard tiennent plus de place que le mot. Philosophes par pressentiment et fatigués des agitations vaines de la vie avant de les avoir connues, nous portions souvent envie à ces heureux *lazzaroni* dont la plage et les quais de Naples étaient alors couverts, qui passaient leurs jours à dormir, à l'ombre

1. Le comte Aymon de Virieu. G. R.

de leur petite barque, sur le sable, à entendre les vers improvisés de leurs poètes ambulants, et à danser la *tarentela* avec les jeunes filles de leur caste, le soir, sous quelque treille au bord de la mer. Nous connaissions leurs habitudes, leur caractère et leurs mœurs, beaucoup mieux que ceux du monde élégant, où nous n'allions jamais. Cette vie nous plaisait et endormait en nous ces mouvements fiévreux de l'âme, qui usent inutilement l'imagination des jeunes hommes avant l'heure où leur destinée les appelle à agir ou à penser.

Mon ami avait vingt ans; j'en avais dix-huit : nous étions donc tous deux à cet âge où il est permis de confondre les rêves avec les réalités. Nous résolûmes de lier connaissance avec ces pêcheurs et de nous embarquer avec eux pour mener quelques jours la même vie. Ces nuits tièdes et lumineuses passées sous la voile, dans ce berceau ondoyant des lames et sous le ciel profond et étoilé, nous semblaient une des plus mystérieuses voluptés de la nature, qu'il fallait surprendre et connaître, ne fût-ce que pour la raconter.

Libres et sans avoir de comptes à rendre de nos actions et de nos absences à personne, le lendemain nous exécutâmes ce que nous avions rêvé. En parcourant la plage de la *Margellina*, qui s'étend sous le tombeau de Virgile, au pied du mont Pausilippe, et où les pêcheurs de Naples tirent leurs barques sur le sable et raccommodent leurs filets, nous vîmes un vieillard encore robuste. Il embarquait ses ustensiles de pêche dans son caïque peint de couleurs éclatantes et surmonté à la poupe d'une petite image sculptée de saint François. Un enfant de douze ans, son seul rameur, apportait en ce moment dans la barque deux pains, un fromage de buffle, dur, luisant et doré comme les cailloux de la plage, quelques figues et une cruche de terre qui contenait de l'eau.

La figure du vieillard et celle de l'enfant nous attirèrent. Nous liâmes conversation. Le pêcheur se prit à sourire quand nous lui proposâmes de nous recevoir pour rameurs et de nous mener en mer avec lui. « Vous n'avez pas les mains calleuses qu'il faut pour toucher le manche de la rame, nous

dit-il. Vos mains blanches sont faites pour toucher des plumes et non du bois : ce serait dommage de les durcir à la mer. — Nous sommes jeunes, répondit mon ami, et nous voulons essayer de tous les métiers avant d'en choisir un. Le vôtre nous plaît parce qu'il se fait sur la mer et sous le ciel. — Vous avez raison, répliqua le vieux batelier, c'est un métier qui rend le cœur content et l'esprit confiant dans la protection des saints. Le pêcheur est sous la garde immédiate du ciel. L'homme ne sait pas d'où viennent le vent et la vague. Le rabot et la lime sont dans la main de l'ouvrier, la richesse ou la faveur sont dans la main du roi, mais la barque est dans la main de Dieu. »

Cette pieuse philosophie du barcarolle nous attacha davantage à l'idée de nous embarquer avec lui. Après une longue résistance, il y consentit. Nous convînmes de lui donner chacun deux *carlins* par jour pour lui payer notre apprentissage et notre nourriture.

Ces conventions faites, il envoya l'enfant chercher à la Margellina un surcroît de provisions de pain, de vin, de fromages secs et de fruits. A la tombée du jour, nous l'aidâmes à mettre sa barque à flot et nous partîmes.

La première nuit fut délicieuse. La mer était calme comme un lac encaissé dans les montagnes de la Suisse. A mesure que nous nous éloignions du rivage, nous voyions les langues des fenêtres du palais et des quais de Naples s'ensevelir sous la ligne sombre de l'horizon. Les phares seuls nous montraient la côte. Ils pâlissaient devant la légère colonne de feu qui s'élançait du cratère du Vésuve. Pendant que le pêcheur jetait et tirait le filet, et que l'enfant, à moitié endormi, laissait vaciller sa torche, nous donnions de temps en temps une faible impulsion à la barque, et nous écoutions avec ravissement les gouttes sonores de l'eau, qui ruisselait de nos rames, tomber harmonieusement dans la mer comme des perles dans un bassin d'argent.

Nous avions doublé depuis longtemps la pointe du Pausilippe, traversé le golfe de Pouzzoles, celui de Baïa et franchi

le canal de Gaëte, entre le cap Misène et l'île de Procida. Nous étions en pleine mer; le sommeil nous gagnait. Nous nous couchâmes sur nos bancs à côté de l'enfant.

Le pêcheur étendit sur nous la lourde voile pliée au fond de la barque. Nous nous endormîmes ainsi entre deux lames, bercés par le balancement insensible d'une mer qui faisait à peine incliner le mât. Quand nous nous réveillâmes, il était grand jour.

Un soleil étincelant moirait la mer de rubans de feu et se réverbérait sur les maisons blanches d'une côte inconnue. Une légère brise qui venait de cette terre faisait palpiter la voile sur nos têtes, et nous poussait d'anse en anse et de rocher en rocher. C'était la côte dentelée et à pic de la charmante île d'Ischia, que je devais tant habiter et tant aimer plus tard. Elle m'apparaissait, pour la première fois, nageant dans la lumière, sortant de la mer, se perdant dans le bleu du ciel, et éclose comme d'un rêve de poète pendant le léger sommeil d'une nuit d'été.

L'île d'Ischia, qui sépare le golfe de Gaëte du golfe de Naples, et qu'un étroit canal sépare elle-même de l'île de Procida, n'est qu'une montagne à pic dont la cime blanche et foudroyée plonge ses dents ébréchées dans le ciel. Ses flancs abrupts creusés de vallons, de ravines, de lits, de torrents, sont revêtus du haut en bas de châtaigniers d'un vert sombre. Ses plateaux les plus rapprochés de la mer et inclinés sur les flots portent des chaumières, des villas rustiques et des villages à moitié cachés sous les treilles de vigne. Chacun de ces villages a sa *marine*. On appelle ainsi le petit port où flottent les barques des pêcheurs de l'île et où se balancent quelques mâts de navires à voile latine. Les vergues touchent aux arbres et aux vignes de la côte.

Il n'y a pas une de ces maisons suspendue aux pentes de la montagne, cachée au fond de ses ravins, pyramidant sur un de ses plateaux, projetée sur un de ses caps, adossée à son bois de châtaigniers, ombragée par son groupe de pins, entourée de ses arcades blanches et festonnée de ses treilles

pendantes, qui ne fût en songe la demeure idéale d'un poète ou d'un amant.

Nos yeux ne se lassaient pas de ce spectacle. La côte abondait en poissons. Le pêcheur avait fait une bonne nuit. Nous abordâmes une des petites anses de l'île pour puiser de l'eau à une source voisine et pour nous reposer sous les rochers. Au soleil baissant, nous revînmes à Naples, couchés sur nos bancs de rameurs. Une voile carrée, placée en travers d'un petit mât sur la proue, dont l'enfant tenait l'écoute, suffisait pour nous faire longer les falaises de Procida et du cap Misène, et pour faire écumer la surface de la mer sous notre esquif.

Le vieux pêcheur et l'enfant, aidés par nous, tirèrent leur barque sur le sable et emportèrent les paniers de poisson dans la cave de la petite maison qu'ils habitaient sous les rochers de la Margellina.

Les jours suivants, nous reprîmes gaiement notre nouveau métier. Nous écumâmes tour à tour tous les flots de la mer de Naples. Nous suivions le vent avec indifférence partout où il soufflait. Nous visitâmes ainsi l'île de Capri, d'où l'imagination repousse encore l'ombre sinistre de Tibère ; Cumes et ses temples, ensevelis sous les lauriers touffus et sous les figuiers sauvages ; Baïa et ses places mornes, qui semblent avoir vieilli et blanchi comme ces Romains dont elles abritaient jadis la jeunesse et les délices ; Portici et Pompeia, riants sous la lave et sous la cendre du Vésuve ; Castellamare, dont les hautes et noires forêts de lauriers et de châtaigniers sauvages, en se répétant dans la mer, teignent en vert sombre les flots toujours murmurants de la rade. Le vieux batelier connaissait partout quelque famille de pêcheurs comme lui, où nous recevions l'hospitalité quand la mer était grosse et nous empêchait de rentrer à Naples.

Pendant deux mois, nous n'entrâmes pas dans une auberge. Nous vivions en plein air avec le peuple et de la vie frugale du peuple. Nous nous étions faits peuple nous-mêmes pour être plus près de la nature. Nous avions presque son cos-

tume. Nous parlions sa langue, et la simplicité de ses habitudes nous communiquait pour ainsi dire la naïveté de ses sentiments.

Cette transformation, d'ailleurs, nous coûtait peu à mon ami et à moi. Élevés tous deux à la campagne pendant les orages de la Révolution qui avait abattu ou dispersé nos familles, nous avions beaucoup vécu, dans notre enfance, de la vie du paysan : lui, dans les montagnes du Grésivaudan, chez une nourrice qui l'avait recueilli pendant l'emprisonnement de sa mère ; moi, sur les collines du Mâconnais, dans la petite demeure rustique où mon père et ma mère avaient recueilli leur nid menacé. Du berger ou du laboureur de nos montagnes au pêcheur du golfe de Naples, il n'y a de différence que le site, la langue et le métier. Le sillon ou la vague inspirent les mêmes pensées aux hommes qui labourent la terre ou l'eau. La nature parle la même langue à ceux qui cohabitent avec elle sur la montagne ou sur la mer.

Nous l'éprouvions. Au milieu de ces hommes simples, nous ne nous trouvions pas dépaysés. Les mêmes instincts sont une parenté entre les hommes. La monotonie même de cette vie nous plaisait en nous endormant. Nous voyions avancer avec peine la fin de l'été et approcher ces jours d'automne et d'hiver après lesquels il faudrait rentrer dans notre patrie. Nos familles, inquiètes, commençaient à nous rappeler. Nous éloignions autant que nous le pouvions cette idée de départ, et nous aimions à nous figurer que cette vie n'aurait point de terme.

Cependant septembre commençait avec ses pluies et ses tonnerres. La mer était moins douce. Notre métier, plus pénible, devenait quelquefois dangereux. Les brises fraîchissaient, la vague écumait et nous trempait souvent de ses jaillissements. Nous avions acheté sur le môle deux de ces capotes de grosse laine brune que les matelots et les lazzaroni de Naples jettent pendant l'hiver sur leurs épaules. Les manches larges de ces capotes pendent à côté des bras nus. Le capuchon, flottant en arrière ou ramené sur le front, selon

le temps, abrite la tête du marin de la pluie et du froid, ou laisse la brise et les rayons du soleil se jouer dans ses cheveux mouillés.

Un jour, nous partîmes de la Margellina par une mer d'huile, que ne ridait aucun souffle, pour aller pêcher des rougets et les premiers thons sur la côte de Cumes, où les courants les jettent dans cette saison. Les brouillards roux du matin flottaient à mi-côte et annonçaient un coup de vent pour le soir. Nous espérions le prévenir et avoir le temps de doubler le cap Misène avant que la mer lourde et dormante ne fût soulevée.

La pêche était abondante. Nous voulûmes jeter quelques filets de plus. Le vent nous surprit ; il tomba du sommet de l'*Epoméo*, immense montagne qui domine Ischia, avec le bruit et le poids de la montagne elle-même qui s'écroulerait dans la mer. Il aplanit d'abord tout l'espace liquide autour de nous, comme la herse de fer aplanit la glèbe et nivelle les sillons. Puis la vague, revenue de sa surprise, se gonfla murmurante et creuse, et s'éleva en peu de minutes à une telle hauteur, qu'elle nous cachait de temps à autre la côte et les îles.

Nous étions également loin de la terre ferme et d'Ischia, et déjà à demi engagés dans le canal qui sépare le cap Misène de l'île grecque de Procida. Nous n'avions qu'un parti à prendre : nous engager résolûment dans le canal, et, si nous réussissions à le franchir, nous jeter à gauche dans le golfe de Baïa et nous abriter dans ses eaux tranquilles.

Le vieux pêcheur n'hésita pas. Du sommet d'une lame où l'équilibre de la barque nous suspendit un moment dans un tourbillon d'écume, il jeta un regard rapide autour de lui, comme un homme égaré qui monte sur un arbre pour chercher sa route ; puis, se précipitant au gouvernail : « A vos rames, enfants ! s'écria-t-il ; il faut que nous voguions au cap plus vite que le vent ; s'il nous y devance, nous sommes perdus ! » Nous obéîmes comme le corps obéit à l'instinct.

Les yeux fixés sur ses yeux pour y chercher le rapide indice de sa direction, nous nous penchâmes sur nos avirons, et

tantôt gravissant péniblement le flanc des lames montantes, tantôt nous précipitant avec leur écume au fond des lames descendantes, nous cherchions à ralentir notre chute par la résistance de nos rames dans l'eau. Huit ou dix vagues de plus en plus énormes nous jetèrent dans le plus étroit du canal. Mais le vent nous avait devancés, comme l'avait dit le pilote, et en s'engouffrant entre le cap et la pointe de l'île, il avait acquis une telle force, qu'il soulevait la mer avec les bouillonnements d'une lave furieuse, et que la vague, ne trouvant pas d'espace pour fuir assez vite devant l'ouragan qui la poussait, s'amoncelait sur elle-même, retombait, ruisselait, s'éparpillait dans tous les sens comme une mer folle, et, cherchant à fuir sans pouvoir s'échapper du canal, se heurtait avec des coups terribles contre les rochers à pic du cap Misène et y élevait une colonne d'écume dont la poussière était renvoyée jusque sur nous.

Tenter de franchir ce passage avec une barque aussi fragile, et qu'un seul jet d'écume pouvait remplir et engloutir, c'était insensé. Le pêcheur jeta sur le cap éclairé par sa colonne d'écume un regard que je n'oublierai jamais, puis faisant le signe de la croix : « Passer est impossible, s'écria-t-il ; reculer dans la grande mer, encore plus. Il ne nous reste qu'un parti : aborder à Procida ou périr. »

Tout novices que nous fussions dans la pratique de la mer, nous sentions la difficulté d'une pareille manœuvre par un coup de vent. En nous dirigeant vers le cap, le vent nous prenait en poupe, nous chassait devant lui ; nous suivions la mer qui fuyait avec nous, et les vagues, en nous élevant sur leur sommet, nous relevaient avec elles. Elles avaient donc moins de chance de nous ensevelir dans les abîmes qu'elles creusaient. Mais pour aborder à Procida, dont nous apercevions les feux du soir briller à notre droite, il fallait prendre obliquement les lames et nous glisser, pour ainsi dire, dans leurs vallées vers la côte, en présentant le flanc à la vague et les minces bords de la barque au vent. Cependant la nécessité ne nous permettait pas d'hésiter. Le pêcheur, nous fai-

sant signe de relever nos rames, profita de l'intervalle d'une lame à une autre pour virer de bord. Nous mîmes le cap sur Procida, et nous voguâmes comme un brin d'herbe marine qu'une vague jette à l'autre vague et que le flot reprend au flot.

Nous avancions peu ; la nuit était tombée. La poussière, l'écume, les nuages que le vent roulait en lambeaux déchirés sur le canal, en redoublaient l'obscurité. Le vieillard avait ordonné à l'enfant d'allumer une de ses torches de résine, soit pour éclairer un peu sa manœuvre dans les profondeurs de la mer, soit pour indiquer aux marins de Procida qu'une barque était en perdition dans le canal, et pour leur demander non leur secours, mais leurs prières.

C'était un spectacle sublime et sinistre que celui de ce pauvre enfant accroché d'une main au petit mât qui surmontait la proue, et, de l'autre, élevant au-dessus de sa tête cette torche de feu rouge dont la flamme et la fumée se tordaient sous le vent et lui brûlaient les doigts et les cheveux. Cette étincelle flottante apparaissant au sommet des lames et disparaissant dans leur profondeur, toujours prête à s'éteindre et toujours rallumée, était comme le symbole de ces quatre vies d'hommes qui luttaient entre le salut et la mort dans les ombres et dans les angoisses de cette nuit.

Trois heures, dont les minutes ont la durée des pensées qui les mesurent, s'écoulèrent ainsi. La lune se leva, et comme c'est l'habitude, le vent plus furieux se leva avec elle. Si nous avions eu la moindre voile, il nous eût chavirés vingt fois. Quoique les bords très bas de la barque donnassent peu de prise à l'ouragan, il y avait des moments où il semblait déraciner notre quille des flots, et où il nous faisait tournoyer comme une feuille sèche arrachée à l'arbre.

Nous embarquions beaucoup d'eau : nous ne pouvions suffire à la vider aussi vite qu'elle nous envahissait. Il y avait des moments où nous sentions les planches s'affaisser sous nous comme un cercueil qui descend dans la fosse. Le poids de l'eau rendait la barque moins obéissante et pouvait la

rendre plus lente à se relever une fois entre deux lames. Une seule seconde de retard, et tout était fini.

Le vieillard, sans pouvoir parler, nous fit signe, les larmes aux yeux, de jeter à la mer tout ce qui encombrait le fond de la barque. Les jarres d'eau, les paniers de poissons, les deux grosses voiles, l'ancre de fer, les cordages, jusqu'à ses paquets de lourdes hardes, nos capotes mêmes de grosse laine trempée d'eau, tout passa par-dessus le bord. Le pauvre nautonier regarda un moment surnager toute sa richesse. La barque se releva et courut légèrement sur la crête des vagues, comme un coursier qu'on a déchargé.

Nous entrâmes insensiblement dans une mer plus douce, un peu abritée par la pointe occidentale de Procida. Le vent faiblit, la flamme de la torche se redressa, la lune ouvrit une grande percée bleue entre les nuages; les lames, en s'allongeant, s'aplanirent et cessèrent d'écumer sur nos têtes. Peu à peu la mer fut courte et clapoteuse comme dans une anse presque tranquille, et l'ombre noire de la falaise de Procida nous coupa la ligne de l'horizon. Nous étions dans les eaux du milieu de l'île.

La mer était trop grosse à la pointe pour en chercher le port. Il fallut nous résoudre à aborder l'île par ses flancs et au milieu de ses écueils. « N'ayons plus d'inquiétude, enfants, nous dit le pêcheur en reconnaissant le rivage à la clarté de la torche; la madone nous a sauvés. Nous tenons la terre, et nous coucherons cette nuit dans ma maison. » Nous crûmes qu'il avait perdu l'esprit, car nous ne lui connaissions d'autre demeure que sa cave sombre de la *Margellina*, et pour y revenir avant la nuit, il fallait se rejeter dans le canal, doubler le cap et affronter de nouveau la mer mugissante à laquelle nous venions d'échapper.

Mais lui souriait de notre air d'étonnement, et comprenait nos pensées dans nos yeux : « Soyez tranquilles, jeunes gens, reprit-il, nous y arriverons sans qu'une seule vague nous mouille. » Puis il nous expliqua qu'il était de Procida; qu'il possédait encore sur cette côte de l'île la cabane et le jardin

de son père, et qu'en ce moment même sa femme âgée avec sa petite fille, sœur de Beppino, notre jeune mousse, et deux autres petits-enfants, étaient dans sa maison, pour y sécher les figues et pour y vendanger les treilles dont ils vendaient les raisins à Naples.

« Encore quelques coups de rame, ajouta-t-il, et nous boirons de l'eau de la source, qui est plus limpide que le vin d'Ischia. »

Ces mots nous rendirent courage; nous ramâmes encore pendant l'espace d'environ une lieue le long de la côte droite et écumeuse de Procida. De temps en temps, l'enfant élevait et secouait sa torche. Elle jetait sa lueur sinistre sur les rochers, et nous montrait partout une muraille inabordable. Enfin, au tournant d'une pointe de granit qui s'avançait en forme de bastion dans la mer, nous vîmes la falaise fléchir et se creuser un peu comme une brèche dans un mur d'enceinte ; un coup de gouvernail nous fit virer droit à la côte, trois dernières lames jetèrent notre barque harassée entre deux écueils, où l'écume bouillonnait sur un bas-fond.

Le proue, en touchant la roche, rendit un son sec et éclatant comme le craquement d'une planche qui tombe à faux et qui se brise. Nous sautâmes dans la mer, nous amarrâmes de notre mieux la barque avec un reste de cordage, et nous suivîmes le vieillard et l'enfant qui marchaient devant nous.

Nous gravîmes contre le flanc de la falaise une espèce de rampe étroite où le ciseau avait creusé dans le rocher des degrés inégaux, tout glissants de la poussière de la mer. Cet escalier de roc vif, qui manquait quelquefois sous les pieds, était remplacé par quelques marches artificielles qu'on avait formées en enfonçant par la pointe de longues perches dans les trous de la muraille, et én jetant sur ce plancher tremblant des planches goudronnées de vieilles barques, ou des fagots de branches de châtaigniers garnies de leurs feuilles sèches.

Après avoir monté ainsi lentement environ quatre ou cinq cents marches, nous nous trouvâmes dans une petite cour

suspendue qu'entourait un parapet de pierres grises. Au fond de la cour s'ouvraient deux arches sombres qui semblaient devoir conduire à un cellier. Au-dessus de ces arches massives, deux arcades arrondies et surbaissées portaient un toit en terrasse, dont les bords étaient garnis de pots de romarin et de basilic. Sous les arcades, on apercevait une galerie rustique où brillaient, comme des lustres d'or, aux clartés de la lune, des régimes de maïs suspendus.

Une porte en planches mal jointes ouvrait sur cette galerie. A droite, le terrain sur lequel la maisonnette était inégalement assise s'élevait jusqu'à la hauteur du plain-pied de la galerie. Un gros figuier et quelques ceps tortueux de vigne se penchaient de là sur l'angle de la maison, en confondant leurs feuilles et leurs fruits sous les ouvertures de la galerie et en jetant deux ou trois festons serpentants sur le mur d'appui des arcades. Leurs branches grillaient à demi deux fenêtres basses qui s'ouvraient sur cette espèce de jardin ; et si ce n'eût été ces fenêtres, on eût pu prendre la maison massive, carrée et basse, pour un des rochers gris de cette côte, ou pour un de ces blocs de lave refroidie que le châtaignier, le lierre et la vigne pressent et ensevelissent de leurs rameaux, et où le vigneron de Castellamare ou de Sorrente creuse une grotte fermée d'une porte pour conserver son vin à côté du cep qui l'a porté.

Essoufflés par la montée longue et rapide que nous venions de faire et par le poids de nos rames que nous portions sur nos épaules, nous nous arrêtâmes un moment, le vieillard et nous, pour reprendre haleine dans cette cour. Mais l'enfant, jetant sa rame sur un tas de broussailles et gravissant légèrement l'escalier, se mit à frapper à l'une des fenêtres avec sa torche encore allumée, en appelant d'une voix joyeuse sa grand'mère et sa sœur : « Ma mère! ma sœur ! *Madre! sorelina!* criait-il, *Gaetana! Graziella!* réveillez-vous; ouvrez, c'est le père, c'est moi; ce sont des étrangers avec nous. »

Nous entendîmes une voix mal éveillée, mais claire et

douce, qui jetait confusément quelques exclamations de surprise du fond de la maison. Puis le battant d'une des fenêtres s'ouvrit à demi, poussé par un bras nu et blanc qui sortait d'une manche flottante, et nous vîmes, à la lueur de la torche que l'enfant élevait vers la fenêtre, en se dressant sur la pointe des pieds, une ravissante figure de jeune fille apparaître entre les volets plus ouverts.

Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, Graziella n'avait eu ni la pensée ni le temps de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre, dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs la moitié tombait sur une de ses joues ; l'autre moitié se tordait autour de son cou, puis, emportée de l'autre côté de son épaule par le vent qui soufflait avec force, frappait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage comme l'aile d'un corbeau battue du vent.

Du revers de ses deux mains, la jeune fille se frottait les yeux en élevant ses coudes et en dilatant ses épaules avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil. Sa chemise, nouée autour du cou, ne laissait apercevoir qu'une taille élevée et mince où se modelaient à peine sous la toile les premières ondulations de la jeunesse. Ses yeux, ovales et grands, étaient de cette couleur indécise entre le noir foncé et le bleu de mer qui adoucit le rayonnement par l'humidité du regard, et qui mêle à proportions égales dans des yeux de femme la tendresse de l'âme avec l'énergie de la passion, teinte céleste que les yeux des femmes de l'Asie et de l'Italie empruntent au feu brûlant de leur jour de flamme et à l'azur serein de leur ciel, de leur mer et de leur nuit. Les joues étaient pleines, arrondies, d'un contour ferme, mais d'un teint un peu bruni par le climat, non de cette pâleur maladive du Nord, mais de cette blancheur saine du Midi qui ressemble à la couleur du marbre exposé depuis des siècles à l'air et aux flots. La bouche, dont les lèvres étaient plus ouvertes et plus épaisses que celles des femmes de nos climats, avait les plis de la candeur et de la

bonté. Les dents courtes, mais éclatantes, brillaient aux lueurs flottantes de la torche comme des écailles de nacre aux bords de la mer sous la moire de l'eau frappée du soleil.

Tandis qu'elle parlait à son petit frère, ses paroles vives, un peu âpres et accentuées, dont la moitié était emportée par la brise, résonnaient comme une musique à nos oreilles. Sa physionomie, aussi mobile que les lueurs de la torche qui l'éclairait, passa en une minute de la surprise à l'effroi, de l'effroi à la gaieté, de la tendresse au rire; puis elle nous aperçut derrière le tronc du gros figuier, elle se retira confuse de la fenêtre, sa main abandonna le volet qui battit librement la muraille; elle ne prit que le temps d'éveiller sa grand-mère et de s'habiller à demi, elle vint nous ouvrir la porte sous les arcades, et embrasser, tout émue, son grand-père et son frère.

La vieille mère parut bientôt tenant à la main une lampe de terre rouge, qui éclairait son visage maigre et pâle et ses cheveux aussi blancs que les écheveaux de laine qui floconnaient sur la table autour de sa quenouillle. Elle baisa la main de son mari et le front de l'enfant. Tout le récit que contiennent ces lignes fut échangé en quelques mots et quelques gestes entre les membres de cette pauvre famille. Nous n'entendions pas tout. Nous nous tenions un peu à l'écart pour ne pas gêner l'épanchement de cœur de nos hôtes. Ils étaient pauvres; nous étions étrangers : nous leur devions le respect. Notre attitude réservée à la dernière place et près de la porte le leur témoignait silencieusement.

Graziella jetait de temps en temps un regard étonné et comme du fond d'un rêve sur nous. Quand le père eut fini de raconter, la vieille mère tomba à genoux près du foyer; Graziella, montant sur la terrasse, rapporta une branche de romarin et quelques fleurs d'oranger à larges étoiles blanches : elle prit une chaise, elle attacha le bouquet avec de longues épingles, tirées de ses cheveux, devant une petite statue enfumée de la Vierge placée au-dessus de la porte et devant

laquelle brûlait une lampe. Nous comprîmes que c'était une action de grâces à sa divine protectrice pour avoir sauvé son grand-père et son frère, et nous prîmes notre part de sa reconnaissance.

L'intérieur de la maison était aussi nu et aussi semblable au rocher que le dehors. Il n'y avait que les murs sans enduit, blanchis seulement d'un peu de chaux. Les lézards réveillés par la lueur glissaient et bruissaient dans les interstices des pierres et sous les feuilles de fougère qui servaient de lit aux enfants. Les nids d'hirondelles, dont on voyait sortir les petites têtes noires et briller les yeux inquiets, étaient suspendus aux solives couvertes d'écorce qui formaient le toit. Graziella et sa grand'mère couchaient ensemble dans la seconde chambre sur un lit unique, recouvert de morceaux de voiles. Des paniers de fruits et un bât de mulet jonchaient le plancher.

Le pêcheur se tourna vers nous avec une espèce de honte, en nous montrant de sa main la pauvreté de sa demeure, puis il nous conduisit sur la terrasse, place d'honneur dans l'Orient et dans le midi de l'Italie. Aidé de l'enfant et de Graziella, il fit une espèce de hangar en appuyant une des extrémités de nos rames sur le mur du parapet de la terrasse, l'autre extrémité sur le plancher. Il couvrit cet abri d'une douzaine de fagots de châtaigniers fraîchement coupés dans la montagne; il étendit quelques bottes de fougère sous ce hangar; il nous apporta deux morceaux de pain, de l'eau fraîche et des figues, et il nous invita à dormir.

Les fatigues et les émotions du jour nous rendirent le sommeil soudain et profond. Quand nous nous réveillâmes, les hirondelles criaient déjà autour de notre couche en rasant la terrasse, pour y dérober les miettes de notre souper; et le soleil, déjà haut dans le ciel, échauffait comme un four les fagots de feuilles qui nous servaient de toit.

Nous restâmes longtemps étendus sur notre fougère dans cet état de demi-sommeil qui laisse l'homme moral sentir et penser avant que l'homme des sens ait le courage de se

ever et d'agir. Nous échangions quelques paroles inarti-
culées, qu'interrompaient de longs silences et qui retombaient
dans les rêves. La pêche de la veille, la barque balancée sous
nos pieds, la mer furieuse, les rochers inaccessibles, la figure
de Graziella entre deux volets, aux clartés de la résine;
toutes ces images se croisaient, se brouillaient, se confon-
daient en nous.

Nous fûmes tirés de cette somnolence par les sanglots et
es reproches de la vieille grand'mère, qui parlait à son mari
dans la maison. La cheminée, dont l'ouverture perçait la ter-
rasse, apportait la voix et quelques paroles jusqu'à nous.
La pauvre femme se lamentait sur la perte des jarres, de
'ancre, des cordages presque neufs, et surtout des deux
belles voiles filées par elle, tissées de son propre chanvre,
et que nous avions eu la barbarie de jeter à la mer pour
sauver nos vies.

« Qu'avais-tu à faire, disait-elle au vieillard atterré et
muet, de prendre ces deux étrangers, ces deux Français avec
toi? Ne savais-tu pas que ce sont des païens (*pagani*), et qu'ils
portent le malheur et l'impiété avec eux? Les saints t'ont
puni. Ils nous ont ravi notre richesse; remercie-les encore
de ce qu'ils ne nous ont pas ravi notre âme. »

Le pauvre homme ne savait que répondre. Mais Graziella,
avec l'autorité et l'impatience d'une enfant à qui sa grand'-
mère permettait tout, se révolta contre l'injustice de ces re-
proches, et prenant le parti du vieillard :

« Qu'est-ce qui vous dit que ces étrangers sont des païens?
répondit-elle à sa grand'mère. Est-ce que les païens ont un
air si compatissant pour les pauvres gens? Est-ce que les
païens font le signe de la croix comme nous devant l'image
des saints? Eh bien, je vous dis qu'hier, quand vous êtes
tombée à genoux pour remercier Dieu, et quand j'ai attaché
le bouquet à l'image de la Madone, je les ai vu baisser la
tête comme s'ils priaient, faire le signe de la croix sur leur
poitrine, et que même j'ai vu une larme briller dans les yeux
du plus jeune et tomber sur sa main. — C'était une goutte

de l'eau de mer qui tombait de ses cheveux, reprit aigrement la vieille femme. — Et moi, je vous dis que c'était une larme, répliqua avec colère Graziella. Le vent qui soufflait avait bien eu le temps de sécher leurs cheveux depuis le rivage jusqu'au sommet de la côte. Mais le vent ne sèche pas le cœur. Eh bien, je vous le répète, ils avaient de l'eau dans les yeux. » Nous comprîmes que nous avions une protectrice toute-puissante dans la maison, car la grand'mère ne répondit pas et ne murmura plus.

Nous nous hâtâmes de descendre pour remercier la pauvre famille de l'hospitalité que nous avions reçue. Nous trouvâmes le pêcheur, la vieille mère, Beppo, Graziella et jusqu'aux petits enfants, qui se disposaient à descendre vers la côte pour visiter la barque abandonnée la veille, et voir si elle était suffisamment amarrée contre le gros temps, car la tempête continuait encore. Nous descendîmes avec eux, le front baissé, timides comme des hôtes qui ont été l'occasion d'un malheur dans une famille et qui ne sont pas sûrs des sentiments qu'on y a pour eux.

Le pêcheur et sa femme nous précédaient de quelques marches; Graziella, tenant un de ses petits frères par la main et portant l'autre sur le bras, venait après. Nous suivions derrière, en silence. Au dernier détour d'une des rampes, d'où l'on voit les écueils que l'arête d'un rocher nous empêchait d'apercevoir encore, nous entendîmes un cri de douleur s'échapper à la fois de la bouche du pêcheur et de celle de sa femme. Nous les vîmes élever leurs bras nus au ciel, se tordre les mains comme dans les convulsions du désespoir, se frapper du poing le front et les yeux et s'arracher des touffes de cheveux blancs, que le vent emportait en tournoyant contre les rochers.

Graziella et les petits enfants mêlèrent bientôt leurs voix à ces cris. Tous se précipitèrent comme des insensés en franchissant les derniers degrés de la rampe vers l'écueil, s'avancèrent jusque dans les franges d'écume que les vagues immenses chassaient à terre, et tombèrent sur la plage, les uns

à genoux, les autres à la renverse, la vieille femme le visage dans ses mains et la tête dans le sable humide.

Nous contemplions cette scène de désespoir du haut du dernier petit promontoire, sans avoir la force d'avancer ni de reculer. La barque, amarrée au rocher, mais qui n'avait point d'ancre à la poupe pour la contenir, avait été soulevée pendant la nuit par les lames et mise en pièces contre les pointes des écueils qui devaient la protéger. La moitié du pauvre esquif tenait encore par la corde au roc où nous l'avions fixé la veille. Il se débattait avec un bruit sinistre comme des voix d'hommes en perdition qui s'éteignent dans un gémissement rauque et désespéré.

Les autres parties de la coque, la poupe, le mât, les membrures, les planches peintes, étaient semées çà et là sur la grève, semblables aux membres des cadavres déchirés par les loups après un combat. Quand nous arrivâmes sur la plage, le vieux pêcheur était occupé à courir d'un de ces débris à l'autre. Il les relevait, il les regardait d'un œil sec, puis il les laissait retomber à ses pieds pour aller plus loin. Graziella pleurait, assise à terre, la tête dans son tablier. Les enfants, leurs jambes nues dans la mer, couraient en criant après les débris des planches, qu'ils s'efforçaient de diriger vers le rivage.

Quant à la vieille femme, elle ne cessait de gémir et de parler en gémissant. Nous ne saisissions que des accents confus et des lambeaux de plaintes qui déchiraient l'air et qui fendaient le cœur : « O mer féroce ! mer sourde ! mer pire que les démons de l'enfer ! mer sans cœur et sans honneur ! criait-elle avec des vocabulaires d'injures, en montrant le poing fermé aux flots, pourquoi ne nous as-tu pas pris nous-mêmes ? nous tous ? puisque tu nous a pris notre gagne-pain ? Tiens tiens ! tiens ! prends-moi du moins en morceaux, puisque tu ne m'as pas prise tout entière ! »

Et en disant ces mots, elle se levait sur son séant, elle jetait, avec des lambeaux de sa robe, des touffes de ses cheveux dans la mer. Elle frappait la vague du geste, elle piétinait dans

l'écume; puis, passant alternativement de la colère à la plainte et des convulsions à l'attendrissement, elle se rasseyait dans le sable, appuyait son front dans ses mains, et regardait en pleurant les planches disjointes battre l'écueil. « Pauvre barque! criait-elle, comme si ces débris eussent été les membres d'un être chéri à peine privé de sentiment, est-ce là le sort que nous te devions? Ne devions-nous pas périr avec toi? Périr ensemble, comme nous avions vécu? Là, en morceaux, en débris, en poussière; criant, morte encore, sur l'écueil où tu nous as appelés toute la nuit, et où nous devions te secourir! Qu'est-ce que tu penses de nous? Tu nous avais si bien servis, et nous t'avons trahie, abandonnée, perdue! Perdue, là, si près de la maison, à portée de la voix de ton maître! jetée à la côte comme le cadavre d'un chien fidèle que la vague rejette aux pieds du maître qui l'a noyé!

Puis ses larmes étouffaient sa voix; puis elle reprenait une à une toute l'énumération des qualités de sa barque, et tout l'argent qu'elle leur avait coûté, et tous les souvenirs qui se rattachaient pour elle à ce pauvre débris flottant. « Était-ce pour cela, disait-elle, que nous l'avions fait si bien radouber et si bien peindre après la dernière pêche du thon? Était-ce pour cela que mon pauvre fils, avant de mourir et de me laisser ses trois enfants, sans père ni mère, l'avait bâtie avec tant de soins et d'amour, presque tout entière de ses propres mains? Quand je venais prendre les paniers dans la cale, je reconnaissais les coups de sa hache dans le bois, et je les baisais en mémoire de lui. Ce sont les requins et les crabes de la mer qui les baiseront maintenant! Pendant les soirs d'hiver, il avait sculpté lui-même avec son couteau l'image de saint François sur une planche, et il l'avait fixée à la proue pour la protéger contre le mauvais temps. O saint impitoyable! Comment s'est-il montré reconnaissant? Qu'a-t-il fait de mon fils, de sa femme et de la barque qu'il nous avait laissée après lui pour gagner la vie de ses pauvres enfants? Comment s'est-il protégé lui-même, et où est-elle, son image, jouet des flots?

— Mère! mère! cria un des enfants en ramassant sur la

grève, entre deux rochers, un éclat du bateau laissé à sec par une lame, voilà le saint! » La pauvre femme oublia toute sa colère et tous ses blasphèmes, s'élança, les pieds dans l'eau, vers l'enfant, prit le morceau de planche sculpté par son fils, et le colla sur ses lèvres en le couvrant de larmes. Puis elle alla se rasseoir et ne dit plus rien.

Nous aidâmes Beppo et le vieillard à recueillir un à un tous les morceaux de la barque. Nous tirâmes la quille mutilée plus avant sur la plage. Nous fîmes un monceau de ces débris dont quelques planches et les ferrures pouvaient servir encore à ces pauvres gens; nous roulâmes par-dessus de grosses pierres, afin que les vagues, si elles montaient, ne dispersassent pas ces chers restes de l'esquif, et nous remontâmes, tristes et bien loin derrière nos hôtes, à la maison. L'absence de bateau et l'état de la mer ne nous permettaient pas de partir.

Après avoir pris, les yeux baissés et sans dire un mot, un morceau de pain et du lait de chèvre que Graziella nous apporta près de la fontaine, sous le figuier, nous laissâmes la maison à son deuil, et nous allâmes nous promener dans la haute treille de vignes et sous les oliviers du plateau élevé de l'île.

Nous nous parlions à peine, mon ami et moi, mais nous avions la même pensée, et nous prenions par instinct tous les sentiers qui tendaient à la pointe orientale de l'île et qui devaient nous mener à la ville prochaine de Procida. Quelques chevriers et quelques jeunes filles au costume grec, que nous rencontrâmes portant des cruches d'huile sur leurs têtes, nous remirent plusieurs fois dans le vrai chemin. Nous arrivâmes enfin à la ville après une heure de marche.

« Voilà une triste aventure, me dit enfin mon ami. — Il faut la changer en joie pour ces bonnes gens, lui répondis-je. — J'y pensais, reprit-il en faisant sonner dans sa ceinture de cuir bon nombre de sequins d'or. — Et moi aussi; mais je n'ai que cinq ou six sequins dans ma bourse. Cependant j'ai été de moitié dans le malheur, il faut que je sois aussi de

moitié dans la réparation. — Je suis le plus riche des deux, dit mon ami; j'ai un crédit chez un banquier de Naples. J'avancerai tout. Nous réglerons nos comptes en France. »

En parlant ainsi nous descendions légèrement les rues en pente de Procida. Nous arrivâmes bientôt sur la *marine*. C'est ainsi qu'on appelle la plage voisine de la rade ou du port, dans l'Archipel et sur les côtes d'Italie. La plage était couverte de barques d'Ischia, de Procida et de Naples, que la tempête de la veille avait forcées de chercher un abri dans ses eaux. Les marins et les pêcheurs dormaient au soleil, au bruit décroissant des vagues, ou causaient par groupes assis sur le môle. A notre costume et au bonnet de laine rouge qui recouvrait nos cheveux, ils nous prirent pour de jeunes matelots de Toscane ou de Gênes qu'un des bricks qui portent l'huile ou le vin d'Ischia avait débarqués à Procida.

Nous parcourûmes la *marine* en cherchant de l'œil une barque solide et bien gréée, qui pût être facilement manœuvrée par deux hommes, et dont la proportion et les formes se rapprochassent le plus possible de celle que nous avions perdue. Nous n'eûmes pas de peine à la trouver. Elle appartenait à un riche pêcheur de l'île qui en possédait plusieurs autres. Celle-là n'avait encore que quelques mois de service. Nous allâmes chez le proprétaire dont les enfants du port nous indiquèrent la maison.

Cet homme était gai, sensible et bon. Il fut touché du récit que nous lui fîmes du désastre de la nuit et de la désolation de son pauvre compatriote de Procida. Il n'en perdit pas une piastre sur le prix de son embarcation; mais il n'en exagéra point la valeur, et le marché fut conclu pour trente-deux sequins d'or que mon ami lui paya comptant. Moyennant cette somme, le bateau et un gréement tout neuf, voiles, jarres, cordages, ancre de fer, tout fut à nous.

Nous complétâmes même l'équipement en achetant dans une boutique du port deux capotes de laine rousse, une pour le vieillard, l'autre pour l'enfant, nous y joignîmes des filets de diverses espèces, des paniers à poisson et quelques usten-

siles grossiers de ménage à l'usage des femmes. Nous convînmes avec le marchand de barques que nous lui payerions le lendemain trois sequins de plus si l'embarcation était conduite le jour même au point de la côte que nous lui désignâmes. Comme la bourrasque baissait et que la terre élevée de l'île abritait un peu la mer du vent de ce côté, il s'y engagea, et nous repartîmes par terre pour la maison d'Andréa.

Nous fîmes la route lentement, nous asseyant sous tous les arbres, à l'ombre de toutes les treilles, causant, rêvant, marchandant à toutes les jeunes *Procitanes* les paniers de figues, de nèfles, de raisins qu'elles portaient, et donnant aux heures le temps de couler. Quand, du haut d'un promontoire, nous aperçûmes notre embarcation qui se glissait furtivement sous l'ombre de la côte, nous pressâmes le pas pour arriver en même temps que les rameurs.

On n'entendait ni pas ni voix dans la petite maison et dans la vigne qui l'entourait. Deux beaux pigeons aux larges pattes emplumées et aux ailes blanches tigrées de noir, becquetant des grains de maïs sur le mur en parapet de la terrasse, était le seul signe de vie qui animât la maison. Nous montâmes sans bruit sur le toit; nous y trouvâmes la famille profondément endormie. Tous, excepté les enfants, dont les jolies têtes reposaient à côté l'une de l'autre sur le bras de Graziella, sommeillaient dans l'attitude de l'affaissement produit par la douleur.

La vieille mère avait la tête sur ses genoux, et son haleine assoupie semblait sangloter encore. Le père était étendu sur le dos, les bras en croix, en plein soleil. Les hirondelles rasaient ses cheveux gris dans leur vol. Les mouches couvraient son front en sueur. Deux sillons creux et serpentant jusqu'à sa bouche attestaient que la force de l'homme s'était brisée en lui, et qu'il s'était assoupi dans les larmes.

Ce spectacle nous fendit le cœur. La pensée du bonheur que nous allions rendre à ces pauvres gens nous consola. Nous les éveillâmes. Nous jetâmes aux pieds de Graziella et de ses petits frères, sur le plancher du toit, les pains frais, le

fromage, les salaisons, les raisins, les oranges, les figues. dont nous nous étions chargés en route. La jeune fille et les enfants n'osaient se lever au milieu de cette pluie d'abondance qui tombait comme du ciel autour d'eux. Le père nous remerciait pour sa famille. La grand'mère regardait tout cela d'un œil terne. L'expression de sa physionomie se rapprochait plus de la colère que de l'indifférence.

« Allons, Andréa, dit mon ami au vieillard, l'homme ne doit pas pleurer deux fois ce qu'il peut racheter avec du travail et du courage. Il y a des planches dans les forêts et des voiles dans le chanvre qui pousse. Il n'y a que la vie de l'homme que le chagrin use qui ne repousse pas. Un jour de larmes consume plus de force qu'un an de travail. Descendez avec nous, avec votre femme et vos enfants. Nous sommes vos matelots ; nous vous aiderons à remonter ce soir dans la cour les débris de votre naufrage. Vous en ferez des clôtures, des lits, des tables, des meubles pour la famille. Cela vous fera plaisir un jour de dormir tranquille dans votre vieillesse au milieu de ces planches qui vous ont si longtemps bercé sur les flots. — Qu'elles puissent seulement nous faire des cercueils ! » murmura sourdement la grand'mère.

Cependant ils se levèrent et nous suivirent tous en descendant lentement les degrés de la côte ; mais on voyait que l'aspect de la mer et le son des lames leur faisaient mal. Je n'essayerai pas de décrire la surprise et la joie de ces pauvres gens quand, du haut du dernier palier de la rampe, ils aperçurent la belle embarcation neuve, brillante au soleil et tirée à sec sur le sable à côté des débris de l'ancienne, et que mon ami leur dit : « Elle est à vous ! » Ils tombèrent tous comme foudroyés de la même joie, à genoux, chacun sur le degré où il se trouvait, pour remercier Dieu, avant de trouver des paroles pour nous remercier nous-mêmes. Mais leur bonheur nous remerciait assez.

Ils se relevèrent à la voix de mon ami qui les appelait. Ils coururent sur ses pas vers la barque. Ils en firent d'abord à distance et respectueusement le tour, comme s'ils eussent

craint qu'elle n'eût quelque chose de fantastique et qu'elle ne s'évanouît comme un prodige. Puis ils s'en approchèrent de plus près, puis ils la touchèrent en portant ensuite à leur front et à leurs lèvres la main qui l'avait touchée. Enfin ils poussèrent des exclamations d'admiration et de joie, et, se prenant les mains en chaîne depuis la vieille femme jusqu'aux petits enfants, ils dansèrent autour de la coque.

Beppo fut le premier qui y monta. Debout sur le petit faux-pont de la proue, il tirait un à un de la cale tout le gréement dont nous l'avions remplie : l'ancre, les cordages, les jarres à quatre anses, les belles voiles neuves, les paniers, les capotes aux larges manches ; il faisait sonner l'ancre, il élevait les rames au-dessus de sa tête, il dépliait la toile, il froissait entre ses doigts le rude duvet des manteaux, il montrait toutes ces richesses à son grand-père, à sa grand'mère, à sa sœur, avec des cris et des trépignements de bonheur. Le père, la mère, Graziella, pleuraient en regardant tour à tour la barque et nous.

Les marins qui avaient amené l'embarcation, cachés derrière les rochers, pleuraient aussi. Tout le monde nous bénissait. Graziella, le front baissé et plus sérieuse dans sa reconnaissance, s'approcha de sa grand'mère, et je l'entendis murmurer en nous montrant du doigt : « Vous disiez que c'étaient des païens ; et quand je vous disais, moi, que ce pouvaient bien être plutôt des anges ! Qui est-ce qui avait raison ? »

La vieille femme se jeta à nos pieds et nous demanda pardon de ses soupçons. Depuis cette heure, elle nous aima presque autant qu'elle aimait sa petite-fille ou Beppo.

Nous congédiâmes les marins de Procida, après leur avoir payé les trois sequins convenus. Nous nous chargeâmes chacun d'un des objets de gréement qui encombraient la cale. Nous rapportâmes à la maison, au lieu des débris de sa fortune, toutes ces richesses de l'heureuse famille. Le soir, après souper, à la clarté de la lampe, Beppo détacha du chevet du lit de sa grand'mère le morceau de planche brisée où la figure de saint François avait été sculptée par son père ; il l'équarrit

avec une scie ; il la nettoya avec son couteau ; il la polit et la peignit à neuf. Il se proposait de l'incruster le lendemain sur l'extrémité intérieure de la proue, afin qu'il y eût dans la nouvelle barque quelque chose de l'ancienne. C'est ainsi que les peuples de l'antiquité, quand ils élevaient un temple sur l'emplacement d'un autre temple, avaient soin d'introduire dans la construction du nouvel édifice les matériaux ou une colonne au moins, de l'ancien, afin qu'il y eût quelque chose de vieux et de sacré dans le moderne, et que le souvenir lui-même fruste et grossier eût son culte et son prestige pour le cœur parmi les chefs-d'œuvre du sanctuaire nouveau. L'homme est partout l'homme. Sa nature sensible a toujours les mêmes instincts, qu'il s'agisse du Parthénon, de Saint-Pierre de Rome, ou d'une pauvre barque de pêcheur sur un écueil de Procida.

Cette nuit fut peut-être la plus heureuse de toutes les nuits que la Providence eût destinées à cette maison depuis qu'elle est sortie du rocher et jusqu'à ce qu'elle retombe en poussière. Nous dormîmes aux coups de vent dans les oliviers, au bruit des lames sur la côte et aux lueurs rasantes de la lune sur notre terrasse. A notre réveil, le ciel était balayé comme un cristal poli, la mer foncée et tigrée d'écume comme si l'eau eût sué de vitesse et de lassitude. Mais le vent, plus furieux, mugissait toujours. La poussière blanche que les vagues accumulaient sur la pointe du cap Misène s'élevait encore plus haut que la veille. Elle noyait toute la côte de Cumes dans un flux et un reflux de brume lumineuse qui ne cessait de monter et de retomber. On n'apercevait aucune voile sur le golfe de Gaëte ni sur celui de Baïa. Les hirondelles de mer fouettaient l'écume de leurs ailes blanches, seul oiseau qui ait son élément dans la tempête et qui crie de joie pendant les naufrages, comme ces habitants maudits de la baie des Trépassés qui attendent leur proie des navires en perdition.

Nous éprouvions, sans nous le dire, une joie secrète d'être ainsi emprisonnés par le gros temps dans la maison et dans la vigne du batelier. Cela nous donnait le temps de savourer notre situation et de jouir du bonheur de cette pauvre

famille à laquelle nous nous attachions comme des enfants.

Le vent et la grosse mer nous y retinrent neuf jours entiers. Nous aurions désiré, moi surtout, que la tempête ne finît jamais et qu'une nécessité involontaire et fatale nous fît passer des années où nous nous trouvions si captifs et si heureux.

GRAZIELLA

Je vécus ainsi pendant les derniers mois de l'automne et pendant les premiers mois de l'hiver. L'éclat et la sérénité de ces mois de Naples les font confondre avec ceux qui les ont précédés. Rien ne troublait la monotone tranquillité de notre vie. Le vieillard et son petits-fils ne s'aventuraient plus en pleine mer à cause des coups de vent fréquents de cette saison. Ils continuaient à pêcher le long de la côte, et leur poisson vendu sur la *marine* par la mère fournissait amplement à leur vie sans besoin.

Graziella se perfectionnait dans son art ; elle grandissait et embellissait encore dans la vie plus douce et plus sédentaire qu'elle menait depuis qu'elle travaillait au corail. Son salaire, que son oncle lui apportait le dimanche, lui permettait non seulement de tenir ses petits frères plus propres et mieux vêtus et de les envoyer à l'école, mais encore de donner à sa grand'mère et de se donner à elle-même quelques parties de costumes plus riches et plus élégants particuliers aux femmes de leur île : des mouchoirs de soie rouge pour pendre derrière la tête en long triangle sur les épaules ; des souliers sans talon, qui n'emboîtent que les doigts du pied, brodés de paillettes d'argent ; des soubrevestes de soie rayée de noir et de vert : ces vestes galonnées sur les coutures flottent ouvertes sur les hanches, elles laissent apercevoir par devant la finesse de la taille et les contours du cou orné de colliers ; enfin de larges boucles d'oreilles ciselées, où les fils d'or s'entrelacent avec de la poussière de perles. Les plus pauvres femmes des îles grec-

ques portent ces parures et ces ornements. Aucune détresse ne les forcerait à s'en défaire. Dans les climats où le sentiment de la beauté est plus vif que sous notre ciel et où la vie n'est que l'amour, la parure n'est pas un luxe aux yeux de la femme : elle est sa première et presque sa seule nécessité.

Quand le dimanche ou les jours de fête, Graziella ainsi vêtue sortait de sa chambre sur la terrasse, avec quelques fleurs de grenades rouges ou de lauriers-roses sur le côté de la tête dans ses cheveux noirs ; quand, en écoutant le son des cloches de la chapelle voisine, elle passait et repassait devant ma fenêtre comme un paon qui se moire au soleil sur le toit ; quand elle traînait languissamment ses pieds emprisonnés dans ses babouches émaillées en les regardant, et puis qu'elle relevait sa tête avec un ondoiement habituel du cou pour faire flotter le mouchoir de soie et ses cheveux sur ses épaules ; quand elle s'apercevait que je la regardais, elle rougissait un peu, comme si elle eût été honteuse d'être si belle ; il y avait des moments où le nouvel éclat de sa beauté me frappait tellement que je croyais la voir pour la première fois, et que ma familiarité ordinaire avec elle se changeait en une sorte de timidité et d'éblouissement.

Mais elle cherchait si peu à éblouir, et son instinct naturel de parure était si exempt de tout orgueil et de toute coquetterie, qu'aussitôt après les saintes cérémonies elle se hâtait de se dépouiller de ses riches parures et de revêtir la simple veste de gros drap vert, la robe d'indienne rayée de rouge et de noir, et de remettre à ses pieds les pantoufles au talon de bois blanc, qui résonnait tout le jour sur la terrasse comme les babouches retentissantes des femmes esclaves de l'Orient.

Quand ses jeunes amies ne venaient pas la chercher ou que son cousin ne l'accompagnait pas à l'église, c'était souvent moi qui la conduisais et qui l'attendais, assis sur les marches du péristyle. A sa sortie, j'entendais avec une sorte d'orgueil personnel, comme si elle eût été ma sœur ou ma fiancée, les murmures d'admiration que sa gracieuse figure excitait parmi ses compagnes et parmi les jeunes marins des quais de la

Margellina. Mais elle n'entendait rien, et, ne voyant que moi dans la foule, me souriait du haut de la première marche, faisait son dernier signe de croix avec ses doigts trempés d'eau bénite et descendait modestement, les yeux baissés, les degrés au bas desquels je l'attendais.

C'est ainsi que, les jours de fête, je la menais le matin et le soir aux églises, seul et pieux divertissement qu'elle connût et qu'elle aimât. J'avais soin, ces jours-là, de rapprocher le plus possible mon costume de celui des jeunes marins de l'île, afin que ma présence n'étonnât personne et qu'on me prît pour le frère ou pour un parent de la jeune fille que j'accompagnais.

Les autres jours elle ne sortait pas. Quant à moi, j'avais repris peu à peu ma vie d'études et mes habitudes solitaires, distraites seulement par la douce amitié de Graziella et par mon adoption dans sa famille. Je lisais les historiens, les poètes de toutes les langues. J'écrivais quelquefois; j'essayais, tantôt en italien, tantôt en français, d'épancher en prose ou en vers ces premiers bouillonnements de l'âme, qui semblent peser sur le cœur jusqu'à ce que la parole les ait soulagés en les exprimant.

Il semble que la parole soit la seule prédestination de l'homme et qu'il ait été créé pour enfanter des pensées, comme l'arbre pour enfanter son fruit. L'homme se tourmente jusqu'à ce qu'il ait produit au dehors ce qui le travaille au dedans. Sa parole écrite est comme un miroir dont il a besoin pour se connaître lui-même et pour s'assurer qu'il existe. Tant qu'il ne s'est pas vu dans ses œuvres, il ne se sent pas complètement vivant. L'esprit a sa puberté comme le corps.

J'étais à cet âge ou l'âme a besoin de se nourrir et de se multiplier par la parole. Mais, comme il arrive toujours, l'instinct se produisait en moi avant la force. Dès que j'avais écrit, j'étais mécontent de mon œuvre et je la rejetais avec dégoût. Combien le vent et les vagues de la mer de Naples n'ont-ils pas emporté et englouti, le matin, de lambeaux de

mes sentiments et de mes pensées de la nuit, déchirés le jour et s'envolant sans regret loin de moi !

Quelquefois Graziella, me voyant plus longtemps enfermé et plus silencieux qu'à l'ordinaire, entrait furtivement dans ma chambre pour m'arracher à mes lectures obstinées ou à mes occupations. Elle s'avançait sans bruit derrière ma chaise, elle se levait sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus mes épaules, sans le comprendre, ce que je lisais ou ce que j'écrivais ; puis, par un mouvement subit, elle m'enlevait le livre ou m'arrachait la plume des doigts en se sauvant. Je la poursuivais sur la terrasse, je me fâchais un peu : elle riait. Je lui pardonnais ; mais elle me grondait sérieusement, comme aurait pu faire une mère.

« Qu'est-ce que dit donc si longtemps aujourd'hui à vos yeux ce livre? murmurait-elle avec une impatience moitié sérieuse, moitié badine. Est-ce que ces lignes noires sur ce vilain vieux papier n'auront jamais fini de vous parler? Est-ce que vous ne savez pas assez d'histoires pour nous en raconter tous les dimanches et tous les soirs de l'année, comme celle qui m'a tant fait pleurer à Procida ? Et à qui écrivez-vous toute la nuit ces longues lettres que vous jetez le matin au vent de la mer ? Ne voyez-vous pas que vous vous faites mal et que vous êtes tout pâle et tout distrait quand vous avez écrit ou lu si longtemps? Est-ce qu'il n'est pas plus doux de parler avec moi, qui vous regarde, que de parler des jours entiers avec ces mots ou avec ces ombres qui ne vous écoutent pas ? Dieu ! que n'ai-je donc autant d'esprit que ces feuilles de papier ! Je vous parlerais tout le jour, je vous dirais tout ce que vous me demanderiez, moi; et vous n'auriez pas besoin d'user ainsi vos yeux et de brûler toute l'huile de votre lampe. » Alors elle me cachait mon livre et mes plumes. Elle m'apportait ma veste et mon bonnet de marin. Elle me forçait de sortir pour me distraire.

Je lui obéissais en murmurant, mais en l'aimant.

RÊVES DE JEUNE FILLE

Souvent Graziella, au lieu de reprendre joyeusement son ouvrage après avoir habillé et peigné ses petits frères, restait assise au pied du mur d'appui de la terrasse, à l'ombre des grosses feuilles d'un figuier qui montait d'en bas jusque sur le rebord du mur. Elle demeurait là immobile, le regard perdu, pendant des demi-journées entières. Quand sa grand' mère lui demandait si elle était malade, elle répondait qu'elle n'avait aucun mal, mais qu'elle était lasse avant d'avoir travaillé. Elle n'aimait pas qu'on l'interrogeât alors. Elle détournait le visage de tout le monde, excepté de moi. Mais moi, elle me regardait longtemps sans me rien dire. Quelquefois ses lèvres remuaient comme si elle avait parlé, mais elle balbutiait des mots que personne n'entendait. On voyait de petits frissons tantôt blancs, tantôt roses, courir sur la peau de ses joues et la rider comme la nappe d'eau dormante touchée par le premier pressentiment des vents du matin. Mais, quand je m'asseyais à côté d'elle, que je lui prenais la main, que je chatouillais légèrement les longs cils de ses yeux fermés avec l'aile de ma plume ou avec l'extrémité d'uue tige du romarin, alors elle oubliait tout, elle se mettait à rire et à causer comme autrefois. Seulement elle semblait triste après avoir ri et badiné avec moi.

Je lui disais quelquefois: « Graziella, qu'est-ce que tu regardes donc ainsi là-bas, là-bas au bout de la mer pendant des heures entières? Est-ce que tu y vois quelque chose que nous n'y voyons pas, nous? — J'y vois la France derrière des montagnes de glace, me répondait-elle. — Et qu'est-ce que tu y vois donc de si beau en France? ajoutais-je. — J'y vois quelqu'un qui te ressemble, répliquait-elle, quelqu'un qui marche, marche, marche sur une longue route blanche qui ne finit pas. Il marche sans se retourner, toujours, toujours devant lui, et j'attends des heures entières, espérant toujours qu'il se re-

tournera pour revenir sur ses pas. Mais il ne se retourne pas ! » Et puis elle se mettait le visage dans son tablier, et j'avais beau l'appeler des noms les plus caressants, elle ne relevait plus son beau front.

Je rentrais alors bien triste moi-même dans ma chambre. J'essayais de lire pour me distraire, mais je voyais toujours sa figure entre mes yeux et la page. Il me semblait que les mots prenaient une voix et qu'ils soupiraient comme nos cœurs. Je finissais souvent aussi par pleurer tout seul, mais j'avais honte de ma mélancolie, et je ne disais jamais à Graziella que j'avais pleuré. J'avais bien tort : une larme de moi lui aurait fait tant de bien !

SÉPARATION

Un soir des derniers jours du mois de mai, on frappa violemment à la porte. Toute la famille dormait. J'allai ouvrir. C'était mon ami V... « Je viens te chercher, me dit-il. Voici une lettre de ta mère. Tu n'y résisteras pas. Les chevaux sont commandés pour minuit. Il est onze heures. Partons, ou tu ne partiras jamais. Ta mère en mourra. Tu sais combien ta famille la rend responsable de toutes tes fautes. Elle s'est tant sacrifiée pour toi ; sacrifie-toi un moment pour elle. Je te jure que je reviendrai avec toi passer l'hiver et toute une autre longue année ici. Mais il faut faire acte de présence dans ta famille et d'obéissance aux ordres de ta mère. »

Je sentis que j'étais perdu.

« Attends-moi là, » lui dis-je.

Je rentrai dans ma chambre, je jetai à la hâte mes vêtements dans ma valise. J'écrivis à Graziella, je lui dis tout ce que la tendresse pouvait exprimer d'un cœur de dix-huit ans et tout ce que la raison pouvait commander à un fils dévoué à sa mère. Je lui jurais, comme je me le jurais à moi-même. qu'avant que le quatrième mois fût écoulé je serais auprès

d'elle et que je ne la quitterais presque plus. Je confiais l'incertitude de notre destinée future à la Providence et à l'amour. Je lui laissais ma bourse pour aider ses vieux parents pendant mon absence. La lettre fermée, je m'approchai à pas muets. Je me mis à genoux sur le seuil de la porte de sa chambre. Je baisai la pierre et le bois; je glissai le billet dans la chambre par dessous la porte. Je dévorai le sanglot intérieur qui m'étouffait.

Mon ami me passa la main sous le bras, me releva, et m'entraîna. A ce moment, Graziella, que ce bruit inusité avait alarmée sans doute, ouvrit la porte. La lune éclairait la terrasse. La pauvre enfant reconnut mon ami. Elle vit ma valise qu'un domestique emportait sur ses épaules. Elle tendit les bras, jeta un cri de terreur et tomba inanimée sur la terrasse.

Nous nous élançâmes vers elle. Nous la reportâmes sans connaissance sur son lit. Toute la famille accourut. On lui jeta de l'eau sur le visage. On l'appela de toutes les voix qui lui étaient les plus chères. Elle ne revint au sentiment qu'à ma voix. « Tu le vois, me dit mon ami, elle vit ; le coup est porté. De plus longs adieux ne seraient que des contre-coups plus terribles. » Il décolla les deux bras glacés de la jeune fille de mon cou et m'arracha de la maison. Une heure après nous roulions dans le silence et dans la nuit sur la route de Rome.

J'avais laissé plusieurs adresses à Graziella dans la lettre que je lui avais écrite. Je trouvai une première lettre d'elle à Milan. Elle me disait qu'elle était bien de corps, mais malade de cœur ; que cependant elle se confiait à ma parole et m'attendrait avec sécurité vers le mois de novembre.

Arrivé à Lyon, j'en trouvai une seconde plus sereine encore et plus confiante. La lettre contenait quelques feuilles de l'œillet rouge qui croissait dans un vase de terre sur le petit mur d'appui de la terrasse, tout près de ma chambre, et dont elle plaçait une fleur dans ses cheveux le dimanche. Était-ce pour m'envoyer quelque chose qui l'eût touchée? Était-ce un

tendre reproche déguisé sous un symbole, et pour me rappeler qu'elle avait sacrifié ses cheveux pour moi ?

Elle me disait qu'elle « avait eu la fièvre ; que le cœur lui faisait mal ; mais qu'elle allait mieux de jour en jour ; qu'on l'avait envoyée, pour changer d'air et pour se remettre tout à fait, chez une de ses cousines, sœur de Cecco, dans une maison du Vomero, colline élevée et saine qui domine Naples. »

Je restai ensuite plus de trois mois sans recevoir aucune lettre. Je pensais tous les jours à Graziella. Je devais repartir pour l'Italie au commencement du prochain hiver. Son image triste et charmante m'y apparaissait comme un regret, et quelquefois aussi comme un tendre reproche. J'étais à cet âge ingrat où la légèreté et l'imitation font une mauvaise honte au jeune homme de ses meilleurs sentiments ; âge cruel où les plus beaux dons de Dieu, l'amour pur, les affections naïves, tombent sur le sable et sont emportés en fleur par le vent du monde. Cette vanité mauvaise et ironique de mes amis combattait souvent en moi la tendresse cachée et vivante au fond de mon cœur. Je n'aurais pas osé avouer sans rougir et sans m'exposer aux railleries quels étaient le nom et la condition de l'objet de mes regrets et de mes tristesses. Graziella n'était pas oubliée, mais elle était voilée dans ma vie. Cet amour, qui enchantait mon cœur, humiliait mon respect humain. Son souvenir, que je nourrissais seulement en moi dans la solitude, dans le monde, me poursuivait presque comme un remords. Combien je rougis aujourd'hui d'avoir rougi alors ! et qu'un seul des rayons de joie ou des gouttes de larmes de ses chastes yeux valait plus que tous ces regards, toutes ces agaceries et tous ces sourires auxquels j'étais prêt à sacrifier son image ! Ah ! l'homme trop jeune est incapable d'aimer ! Il ne sait le prix de rien ! Il ne connaît le vrai bonheur qu'après l'avoir perdu ! Il y a plus de sève folle et d'ombre flottante dans les jeunes plants de la forêt ; il y a plus de feu dans le vieux cœur du chêne.

L'amour vrai est le fruit mûr de la vie. A dix-huit ans, on

ne le connaît pas, on l'imagine. Dans la nature végétale, quand le fruit vient les feuilles tombent; il en est peut-être ainsi dans la nature humaine. Je l'ai souvent pensé depuis que j'ai compté des cheveux blanchissants sur ma tête. Je me suis reproché de n'avoir pas connu alors le prix de cette fleur d'amour. Je n'étais que vanité. La vanité est le plus sot et le plus cruel des vices, car elle fait rougir du bonheur.

Un soir des premiers jours de novembre, on me remit, au retour d'un bal, un billet et un paquet qu'un voyageur venant de Naples avait apportés pour moi de la poste en changeant de chevaux à Mâcon. Le voyageur inconnu me disait que, chargé pour moi d'un message important par un de ses amis, directeur d'une fabrique de corail de Naples, il s'acquittait en passant de sa commission; mais que les nouvelles qu'il m'apportait étant tristes et funèbres, il ne demandait pas à me voir; il me priait seulement de lui accuser réception du paquet à Paris.

J'ouvris en tremblant le paquet. Il renfermait, sous la première enveloppe, une dernière lettre de Graziella, qui ne contenait que ces mots : « Le docteur dit que je mourrai avant trois jours. Je veux te dire adieu avant de perdre mes forces. Oh ! si tu étais là, je vivrais ! Mais c'est la volonté de Dieu. Je te parlerai bientôt et toujours du haut du ciel. Aime mon âme ! Elle sera avec toi toute ta vie. Je te laisse mes cheveux, coupés une nuit pour toi. Consacre-les à Dieu dans une chapelle de ton pays pour que quelque chose de moi soit auprès de toi ! »

Je restai anéanti, sa lettre dans les mains, jusqu'au jour. Ce n'est qu'alors que j'eus la force d'ouvrir la seconde enveloppe. Toute sa belle chevelure y était, telle que la nuit où elle me l'avait montrée dans la cabane. Elle était encore mêlée avec quelques-unes des feuilles de bruyère qui s'y étaient attachées cette nuit-là. Je fis ce qu'elle avait ordonné dans son dernier vœu. Une ombre de sa mort se répandit dès ce jour-là sur mon visage et sur ma jeunesse.

LE PREMIER REGRET

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pieds distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété !
Quelquefois cependant le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans ; c'est bien tôt pour mourir ! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer.

Dit : « Elle avait seize ans! » — Oui, seize ans ! et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant,
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant !
Moi seul je la revois telle que la pensée,
Dans l'âme où rien ne meurt, vivante l'a laissée,
Vivante ! comme à l'heure où, les yeux sur les miens,
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
Me montrait dans le ciel la lune épanouie,
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,
Et l'écume argentée, et me disait : « Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi?

Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte, et ces champs sur les vagues,
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues !
Pourquoi, comme ce soir, n'ai-je jamais rêvé?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé ?
Et toi, fils du matin, dis, à ces nuits si belles
Les nuits de ton pays sans moi ressemblaient-elles ? »
Puis, regardant sa mère assise auprès de nous,
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer.

Que son œil était pur et sa lèvre candide !
Que son œil inondait mon regard de clarté !
Le beau lac de Némi, qu'aucun souffle ne ride,
A moins de transparence et de limpidité.
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées;
Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli;
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli;
Tout folâtrait en elle : et ce jeune sourire,
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant.
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage.
Son pas insouciant, indécis, balancé,
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir; et sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,

Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer.

Mon image en son cœur se grava la première,
Comme dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière;
Elle ne regarda plus rien après ce jour :
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour!
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme, et je faisais partie
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux.
Elle ne pensait plus au temps, à la distance ;
L'heure seule absorbait toute son existence;
Avant moi cette vie était sans souvenir,
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir !
Elle se confiait à la douce nature
Qui souriait sur nous, à la prière pure
Qu'elle allait, le cœur plein de joie et non de pleurs,
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs ;
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas : « Prie avec moi ;
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi ! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !
Je veux rêver et non pleurer.

Voyez dans son bassin l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir,
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir !

Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
Orne sans le ternir le liquide miroir,
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à grands flocons y tombe et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de sa race,
De sa mort sur les flots avait semé la trace;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté.

Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir.
Elle n'attendait pas un second avenir;
Elle ne languit pas de doute en espérance,
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance;
Elle but d'un seul trait le vase de douleur;
Dans sa première larme elle noya son cœur;
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Elle s'endormit aussi, mais bien avant le soir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer.

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile;
Et le rapide oubli, second linceul des morts,
A couvert le sentier qui menait vers ces bords.
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie!... excepté ma pensée,

Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus,
Et que les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes!
Elle fut la première et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encore mon cœur!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer.
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer.

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature;
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné;
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage;
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés.
Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux; mais le vent qui l'assiége
L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie avant qu'elle ait charmé le cœur!
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie!
Où! dis, fleur que la vie a fait si tôt flétrir,
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir?

Remontez, remontez à ces heures passées!
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer.
Allez où va mon âme! allez, ô mes pensées!
Mon cœur est plein, je veux pleurer.

———————

NOUVELLES CONFIDENCES

LA SOURCE DANS LES BOIS[1].

Source limpide et murmurante
Qui, de la fente du rocher,
Jaillis en nappe transparente
Sur l'herbe que tu vas coucher;

Le marbre arrondi de Carrare,
Où tu bouillonnais autrefois,
Laisse fuir ton flot qui s'égare
Sur l'humide tapis des bois.

Ton dauphin, verdi par le lierre,
Ne lance plus de ses naseaux,
En jets ondoyants de lumière,
L'orgueilleuse écume des eaux.

Tu n'as plus, pour temple et pour ombre,
Que ces hêtres majestueux
Qui penchent leur tronc vaste et sombre
Sur tes flots dépouillés comme eux

La feuille, que jaunit l'automne,
S'en détache et ride ton sein,
Et la mousse verte couronne
Les bords usés de ton bassin.

Mais tu n'es pas lasse d'éclore :
Semblable à ces cœurs généreux
Qui, méconnus, s'ouvrent encore
Pour se répandre aux malheureux.

1 La source dite du Foyard, dans les bois d'Urcy (Côte-d'Or), propriété de l'oncle de notre poète, l'abbé de Lamartine, « qu'il aimait, dit-il lui-même, par-dessus tous les autres membres de la famille. » G. R.

Penché sur ta coupe brisée,
Je vois les flots ensevelis
Filtrer comme une humble rosée
Sous les cailloux que tu polis.

J'entends ta goutte harmonieuse
Tomber, tomber, et retentir
Comme une voix mélodieuse
Qu'entrecoupe un tendre soupir.

Les images de ma jeunesse
S'élèvent avec cette voix;
Elles m'inondent de tristesse,
Et je me souviens d'autrefois.

Dans combien de soucis et d'âges
O toi que j'entends murmurer!
N'ai-je pas cherché tes rivages
Ou pour jouir ou pour pleurer?

A combien de scènes passées
Ton bruit rêveur s'est-il mêlé?
Quelle de mes tristes pensées
Avec tes flots n'a pas coulé?

Oui, c'est moi que tu vis naguères,
Mes blonds cheveux livrés au vent,
Irriter tes vagues légères
Faites pour la main d'un enfant.

C'est moi qui, couché sous les voûtes
Que ces arbres courbent sur toi,
Voyais, plus nombreux que ces gouttes,
Mes songes flotter devant moi.

L'horizon trompeur de cet âge
Brillait, comme on voit le matin,
L'aurore dorer le nuage
Qui doit l'obscurcir en chemin.

Plus tard, battu par la tempête,
Déplorant l'absence ou la mort,
Que de fois j'appuyai ma tête
Sur le rocher d'où ton flot sort!

Dans mes mains cachant mon visage
Je te regardais sans te voir,
Et, comme des gouttes d'orage,
Mes larmes troublaient ton miroir.

Mon cœur, pour exhaler sa peine,
Ne s'en fiait qu'à tes échos,
Car tes sanglots, chère fontaine,
Semblaient répondre à mes sanglots.

Et maintenant, je viens encore,
Mené par l'instinct d'autrefois,
Écouter ta chute sonore
Bruire à l'ombre des grands bois.

Mais les fugitives pensées
Ne suivent plus tes flots errants
Comme ces feuilles dispersées
Que ton onde emporte aux torrents.

D'un monde qui les importune
Elles reviennent à ta voix,
Aux rayons muets de la lune
Se recueillir au fond des bois.

Oubliant le fleuve où l'entraîne
Ta course que rien ne suspend,
Je remonte de veine en veine
Jusqu'à la main qui te répand.

Je te vois, fille des nuages,
Flottant en vagues de vapeurs,
Ruisseler avec les orages
Ou distiller au sein des fleurs.

Le roc altéré te dévore
Dans l'abîme où grondent ses eaux,
Où le gazon, par chaque pore,
Boit goutte à goutte tes cristaux.

Tu filtres, perle virginale,
Dans des creusets mystérieux,
Jusqu'à ce que ton onde égale
L'azur étincelant des cieux.

Tu parais! le désert s'anime;
Une haleine sort de tes eaux,
Le vieux chêne élargit sa cime
Pour t'ombrager de ses rameaux.

Le jour flotte de feuille en feuille;
L'oiseau chante sur ton chemin,
Et l'homme à genoux te recueille
Dans l'or ou le creux de sa main.

Et la feuille aux feuilles s'entasse,
Et fidèle au doigt qui t'a dit :
« Coule ici pour l'oiseau qui passe! »
Ton flot murmurant l'avertit.

Et moi, tu m'attends pour me dire :
« Vois ici la main de ton Dieu!
Ce prodige que l'ange admire,
De sa sagesse n'est qu'un jeu. »

Ton recueillement, ton murmure
Semblent lui préparer mon cœur;
L'amour sacré de la nature
Est le premier hymne à l'auteur.

A chaque plainte de ton onde
Je sens retentir avec toi
Je ne sais quelle voix profonde
Qui l'annonce et le chante en moi.

Mon cœur grossi par mes pensées
Comme tes flots dans ton bassin,
Sent, sur mes lèvres oppressées,
L'amour déborder de mon sein.

La prière brûlant d'éclore
S'échappe en rapides accents,
Et je lui dis : « Toi que j'adore,
Reçois ces larmes pour encens. »

Ainsi me revoit ton rivage
Aujourd'hui, différent d'hier;
Le cygne change de plumage,
La feuille tombe avec l'hiver.

Bientôt tu me verras peut-être
Penchant sur toi mes cheveux blancs,
Cueillir un rameau de ton hêtre
Pour appuyer mes pas tremblants.

Assis sur un banc de ta mousse,
Sentant mes jours prêts à tarir,
Instruit par ta pente si douce,
Tes flots m'apprendront à mourir.

En les voyant fuir goutte à goutte,
Et disparaître flot à flot :
« Voilà, me dirai-je, la route
Où mes jours les suivront bientôt. »

Combien m'en reste-t-il encore?
Qu'importe? Je vais où tu cours ;
Le soir pour nous touche à l'aurore
Coulez, ô flots ! coulez toujours !

GENEVIÈVE[1]

GENEVIÈVE APRÈS LA MORT DE SON MAITRE

Je passai quelques jours au presbytère de B..., après la mort et la sépulture de l'abbé D..., que j'ai nommé Jocelyn dans mes vers[2]. J'avais à y remplir les devoirs bien tristes, mais bien faciles, d'exécuteur testamentaire, et même d'héritier, car le mourant m'avait chargé de payer ses petites dettes sur la terre pendant qu'il irait en recevoir l'intérêt au ciel. Elles avaient toutes été contractées pendant l'année de l'épidémie et de la disette pour acheter des médicaments chez les pharmaciens et du riz et du sucre chez les épiciers de la petite ville voisine de G..., pour les malades. Mais il y avait un inventaire à dresser, des livres à trier, des papiers à parcourir, quelques pauvres meubles à vendre ou à distribuer, la servante, le chien, l'oiseau à recueillir, la maison enfin, et le jardin à mettre en ordre et en culture, afin que tout présentât un air de décence, de soin et de propreté aux yeux du vicaire qui viendrait occuper sa place, et qu'aucune mauvaise herbe, aucun brin de paille ou aucune plume oubliée par la négligence ne souillassent le nid d'où le cygne des neiges s'était envolé.

Pendant ces journées employées à ces soins pieux pour la mémoire de mon ami, je n'avais d'autre compagnie que Geneviève. Elle allait et venait tout le jour, de la cour au jardin, du puits au bûcher, de la cave au grenier, de la cuisine à la salle, de la niche du chien au pigeonnier, à la cage des poules, des colombes et des oiseaux. Elle prenait la bêche et le râteau dans les carrés du jardin, pour sarcler les choux et les lai-

1. *Geneviève*, mémoires d'une servante, 1 vol. in-12. Paris, Calmann Lévy.
2. L'abbé Dumont (voir la Notice et pages 159 et 462). G. R.

tues, ou pour niveler un peu les allées, dont le sable s'était incrusté de mousse verdâtre pendant la maladie de Jocelyn ; elle jetait bientôt ses outils de jardinage pour prendre le balai et pour nettoyer de la moindre poussière les recoins les plus reculés de l'escalier ou des corridors ; puis elle déposait le balai pour prendre l'époussetoir et pour épousseter et frotter les meubles et les jambages de pierre des cheminées, jusqu'à ce que le noyer des armoires et l'épiderme ciré des tables de sapin devinssent des miroirs où son bras se réfléchissait ; puis elle laissait encore les meubles et reprenait le fil et l'aiguille pour faire des reprises aux chasubles, aux nappes de l'autel, aux petites serviettes fines avec lesquelles le prêtre essuie les bords du calice après qu'il a bu le vin mystique ; puis elle se relevait comme en sursaut de sa chaise, jetait sur le bras le linge de la sacristie et allait rallumer le feu, écumer la marmite de terre du foyer, ouvrir la porte de la cour et regarder du côté de la sacristie pour voir si son maître ne revenait pas comme à l'ordinaire pour l'heure du repas. Le chien, qui sortait avec elle, allait en flairant jusqu'à la fosse fraîchement recouverte de terre. Il jetait deux ou trois hurlements au bord de la fosse pour éveiller son maître. Il revenait lentement, en s'arrêtant et en se retournant souvent ; la tête basse, l'œil consterné, les oreilles dressées, l'une en avant l'autre en arrière, comme étonné de ne pas ramener derrière lui quelqu'un qu'on attendait toujours. Geneviève alors appelait le chien, d'un accent de triste impatience, le faisait rentrer dans la cour, et remontait elle-même, les yeux rouges, l'escalier extérieur.

Pendant quelques minutes on n'entendait plus son pas dans la maison. Elle pleurait seule dans la cuisine, puis elle ressortait pour aller faucher de l'herbe à la chèvre. On eût dit qu'un esprit inquiet la chassait d'une place à l'autre, comme pour chercher malgré elle quelque chose qu'elle ne trouvait plus nulle part. Oh! Dieu seul connaît le vide que la disparition d'un solitaire creuse dans le cœur d'une pauvre femme, d'un seul ami, d'un chien, d'une cage d'oiseau, d'un

jardin et de la nature même, vivants ou morts dans le petit cercle immédiat autour de lui! Pendant que personne ne se doute qu'il manque un souffle au monde, il manque l'air et la vie à deux ou trois êtres qui vivaient de l'être évanoui. Tout se tient dans ce ciment de vieilles et chères habitudes; ôtez un grain de sable, le mur s'écroule; le mur écroulé, que devient la mousse qui le drapait? La mousse séchée, que deviennent le nid de l'insecte et la fente du lézard? Autour du cœur de l'homme le plus isolé il y a un monde invisible qui vivait de lui. Quand ce cœur est froid, que devient-il?... Ce que devenait la servante, une âme en peine, un regard sans voir, un pas éternel sans but, une activité sans repos, une vie machinale, une mort qui vit. Telle était Geneviève.

PORTRAIT DE GENEVIÈVE

Geneviève paraissait avoir trente-cinq ou quarante ans à cette époque. L'âge n'était pas lisible sur ses traits usés par la fatigue. On sentait que la misère avait soufflé là de bonne heure, comme la bise qui gèle une plante au printemps et qui la laisse plutôt languir que vivre le reste de la saison. Elle était grande, mais un peu voûtée, la poitrine très enfoncée et très creuse, par l'attitude habituelle d'une fille qui coud du matin au soir. Ses bras étaient maigres, ses doigts longs et effilés; bien que ses mains fussent d'une blancheur et d'une propreté parfaites, l'ongle du troisième doigt de la main droite était cerné à l'extrémité par une tache bleuâtre : c'était la trace du dé de cuivre qu'elle portait presque toujours, et qui avait déteint sur sa peau. Elle portait le costume des paysannes de ces montagnes : une robe de grosse laine bleue galonnée sur les coutures d'un passe-poil de velours amarante. Une coiffe blanche, bordée de dentelles très larges qui battaient ses joues, laissait à peine apercevoir les racines de ses cheveux, relevés sur les tempes et cachés sous sa coiffe. Ses

traits délicats et maladifs n'avaient aucune carnation. Sous sa peau fine et transparente, on ne voyait ni rougir ni circuler aucun sang; les petites veines bleues qui se ramifiaient sur ses tempes étaient aplaties comme des canaux que la sève, un peu tarie, n'a pas la force de gonfler. Ses joues étaient à peine revêtues d'un épiderme imperceptiblement ridé par le frisson habituel de la peau dans cet air des neiges. Ses yeux, frangés de très longs cils noirs, étaient largement fendus, quoique profondément encaissés sous les paupières. Ils étaient bordés au-dessous d'un ourlet noir, comme des yeux qui ont beaucoup veillé et beaucoup pleuré. Leur couleur était un bleu pâle sans aucun éclat; ils se laissaient regarder sans mouvements, comme de l'eau à l'ombre; on voyait jusqu'au fond, et l'on n'y voyait que simplicité, sensibilité et langueur. Ces beaux jeunes yeux de femme de haute et fine race avaient l'air comme dépaysés dans le cadre d'un visage déjà vieilli et fané. Ses lèvres un peu grosses et déprimées vers les coins étaient légèrement plissées quand elle les fermait; mais, aussitôt qu'elles s'ouvraient, soit pour parler à ses oiseaux, soit pour saluer les pauvres femmes du village qui passaient en l'appelant sous sa fenêtre, ses lèvres détendues laissaient voir des dents blanches comme les cailloux de la fontaine, et un sourire où la mélancolie se fondait dans la bonté.

Toute l'expression de ce visage était dans cette bouche par où son cœur semblait s'ouvrir et se répandre sur tous les traits. Le timbre de sa voix révélait ce tremblement intérieur d'une fibre brisée par une perpétuelle émotion du cœur. C'était une complainte d'accents qui semblait toujours chanter en parlant.

Cette voix reposait et touchait à la fois. Je n'en ai jamais entendu de pareille que dans les chalets du Valais, en demandant autrefois mon chemin ou du lait aux vieilles femmes des montagnes. Les passions et les continuels commérages des villes donnent quelque chose de dur et de rauque à la voix des femmes; la solitude et la sérénité des montagnes la rendent douce comme un soupir, accentuée comme un senti-

ment, sonore et timbrée comme une cloche dans le lointain à travers les bois. Telle était la voix de Geneviève. Pendant que je lisais dans le jardin, sans qu'elle me vît, je ne me lassais pas de l'entendre parler à ses poules, ou chanter à demi-voix en tricotant près de la fenêtre, pour distraire les oiseaux, qui lui répondaient.

LE TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT

PORTRAIT DU TAILLEUR DE PIERRES DE SAINT-POINT.

Claude des Huttes était un homme d'environ trente-six à quarante ans, de taille moyenne, de stature plutôt grêle et un peu courbée en avant, comme celle d'un manœuvre accoutumé à se plier sous le poids des choses lourdes. Ses jarrets n'avaient pas la vigueur élastique, les muscles tendus des chasseurs de chevreuils de nos Alpes, ils penchaient en avant, comme ceux de l'ouvrier qui s'agenouille souvent pour son travail. Une de ses épaules était beaucoup plus élevée, plus nouée et plus forte que l'autre : c'était celle où s'emmanchait le bras droit, qui lève et qui abaisse sans cesse le marteau. Bien que ses bras fussent maigres, et bien que les manches qui n'en couvraient que la moitié en laissassent voir les veines, les tendons et les muscles presque à nu, ses mains étaient longues, massives, nouées aux articulations, rudes d'écorce comme des tenailles. L'habitude de remuer, de tourner, de façonner les grosses pierres, avait développé et endurci chez lui ce premier outil de l'homme, la main. Il les

1. Propriété d'Alphonse de Lamartine, non loin de Mâcon. G. R.

laissait pendre comme deux balanciers inertes, qui l'embarrassaient visiblement quand il ne portait rien. Ses pieds nus et larges, dont les orteils, puissamment prononcés, mordaient le sol, s'imprimaient devant moi sur le sable de l'allée humide, comme les clous des fers de mon cheval dans l'herbe du pré après une rosée. Il tenait son bonnet de laine rousse à la main. Ses cheveux noirs, épais, saupoudrés de quelques grains de poussière de marbre, flottaient de la longueur d'une main derrière son cou; ils étaient coupés carrément, à larges entailles, par ses propres ciseaux, de manière à déborder seulement comme un ourlet noir entre la nuque et le collet, pour protéger son cou contre la pluie et la neige. Il n'avait pour tout vêtement qu'une chemise de fil de chanvre écru, ouverte au cou, nouée sur la poitrine par deux clous de laiton dont l'un servait d'épingle, et dont l'autre, recourbé en cercle autour du premier, formait une espèce de nœud de cuivre qui pinçait la toile et l'aplatissait sur la poitrine. Il portait sa veste sur l'épaule gauche. Ce n'était évidemment pour lui qu'un signe de respect, une marque de déférence, une décoration honorifique qu'il ne portait que pour moi et non pour lui. Un pantalon de laine blanche, de même étoffe que sa veste, était serré autour de sa taille par une forte ceinture de cuir roux à petites poches fermées par un lacet de cuir aussi, d'où sortaient à moitié les branches de ses compas et les manches de ses trois marteaux. Ce pantalon ne descendait qu'aux chevilles du pied. Un long tablier de peau de chèvre flottait et bruissait à chaque pas sur ses genoux. Il marchait avec la cadence lente et mesurée d'un homme qui pense en marchant, et dont la symétrie intérieure, ce balancier du pendule humain, règle instinctivement les mouvements du corps. Tel était l'extérieur du tailleur de pierres.

Mais sous cet extérieur grossier et sous ces habits rustiques éclatait néanmoins dans la tête nue de cet homme une empreinte, je ne dirai pas seulement de dignité, mais de divinité de visage humain, qui imposait à l'œil et qui faisait rentrer toute idée de vulgarité et de dédain dans l'âme. La ligne de

son front était aussi élevée, aussi droite, aussi pure d'inflexions et de dépressions ignobles que les lignes du front de Platon dans ses bustes reluisants au soleil de l'Attique. Les muscles amaigris, creusés, palpitants des orbites de ses yeux, de ses tempes, de ses joues, de ses lèvres, de son menton, avaient à la fois le repos et l'impressionnabilité d'une jeune fille convalescente de quelque longue maladie ou de quelque secrète douleur. Les paupières de ses yeux, bordées de longs cils, se relevaient sur le globe bleu clair et largement ouvert des prunelles, comme la paupière de l'homme accoutumé à regarder de bas en haut et à fixer les choses élevées. Les cils jetaient une ombre pleine de mystère entre les bords de ses paupières et l'œil. La méditation et la prière pouvaient s'y abriter sans interrompre le regard. Son nez, droit et légèrement bombé au milieu par le réseau des veines entrevues sous une peau fine, se rattachait aux lèvres par la cloison des narines, transparente au soleil qui brillait derrière lui. Les plis de la bouche étaient souples, sans contraction, sans roideur; ils fléchissaient un peu vers les bords sous le poids d'une tristesse involontaire, puis ils se relevaient par le ressort d'une fermeté réfléchie. Le teint avait la blancheur mate et saine du marbre exposé à l'air; l'ombre forte de ses cheveux noirs flottant sur ses joues dans quelques gouttes de sueur en relevait la pâleur. Il penchait son visage un peu en avant, par la puissance habituelle de la réflexion plus encore que par l'attitude du métier. En marchant ainsi près de cet homme, entrevu de côté à la lueur du soleil qu'il me cachait et qui le vêtissait de son auréole de rayons, on sentait qu'on marchait à côté d'une âme. Tout pensait, tout sentait, tout aspirait, tout montait dans cette tête détachée du corps rustique qui la portait. On croyait voir le profil d'une pensée se détacher dans le soleil du matin, sur le fond bleu et lumineux du firmament. Je n'osais pas lui adresser la parole, de peur de déranger le recueillement de ses traits. Sa voix, quand il répondait brièvement au vieux fermier, était timbrée, creuse et grave comme le son d'une dalle de marbre amincie et sans

fêlure sous le petit marteau du polisseur; son accent ne causait pas, il chantait. On eût dit que tout était hymne dans cette poitrine, jusqu'à oui et non.

Le père Litaud me jetait par moments un regard d'intelligence à la dérobée pour me dire: « Voyez si le tailleur de pierres n'est pas tel que je vous ai dit. » Puis il hochait un peu ses cheveux blancs, pour se dire à lui-même : « Je doute que monsieur lui fasse entendre raison. »

Nous arrivâmes aux cèdres. Je montrai le haut du mur éraillé au tailleur de pierres. Il déplia sa toise pliée en éventail et marquée en pieds, pouces et lignes, pour mesurer le nombre et l'épaisseur des dalles que je demandais.

« C'est tant de toises, me dit-il en se rapprochant.

— Eh bien! faites-les-moi le plus tôt possible. Voilà ma carrière, à deux pas d'ici, d'où vous allez tirer. Mais dites-moi d'abord combien vous voulez avoir par pied carré?

— Je n'en sais rien, répondit-il avec un embarras visible et touchant.

— Et qui le saura, lui dis-je, si ce n'est vous? Ce sera donc moi tout seul?

— Non, Monsieur, répliqua-t-il avec une timidité plus embarrassée encore et qui fit gonfler les veines et rougir légèrement la peau de son front baissé. Ni vous ni moi; ce sera Dieu.

— Comment, Dieu! m'écriai-je.

— Oui, ajouta-t-il, il n'y a que lui qui sache combien de temps j'emploierai à tirer les pierres de la carrière, à les tailler et à les polir. Quand elles seront faites, je compterai ce qu'il me faudra juste pour ma nourriture, rien pour ma peine, Monsieur; car la peine, ce n'est pas l'homme, c'est Dieu qui l'impose et qui la paye. Vous, dans votre chambre, sur votre cheval ou avec vos livres, sous ces arbres à l'ombre, vous en aurez eu peut-être plus que moi. »

Ces paroles, dites sans apprêt et coulant tout naturellement de ses lèvres comme la respiration, avec un accent non de défi, de suprématie et d'insolence, mais avec l'accent de la simplicité et même de la compassion, me frappèrent. Je ne

cherchai point à le heurter en résistant, ni à lier prématurément avec lui une conversation dont il aurait pu se défier. Je ne montrai sur mon visage ni étonnement ni peine.

« Eh bien, dis-je au père Litaud, conduisez-le à la carrière et mettez-le à l'ouvrage. »

Je rentrai. Une demi-heure après, j'entendais de ma fenêtre les coups retentissants du pic, et les chutes sourdes des blocs de pierres qui roulaient du haut de la carrière dans le fond du ravin.

Je repartis le soir de Saint-Point.

. . . .

HISTOIRE DE LA RESTAURATION

LES ADIEUX DE NAPOLÉON A FONTAINEBLEAU

. . . .

Napoléon fit appeler Caulaincourt. Il fit quelques munificences à sa garde et aux officiers de sa maison qui lui étaient restés fidèles jusque-là. » Dans quelques jours, leur dit-il, » je serai enfin établi à l'île d'Elbe. J'ai hâte d'y respirer plus » d'air... J'étouffe ici!... J'avais rêvé de grandes choses pour » la France... Le temps m'a manqué, les hommes aussi. La » nation française ne sait pas supporter les revers. Une seule » année de désastres lui a fait oublier quinze ans de victoires. » On m'abandonne, on me sépare de ma femme et de mon » fils! L'histoire me vengera. »

Puis il parla avec une apparente impartialité des Bourbons. « Entre les vieilles races et les peuples renouvelés par la ré» volution, il y a des abîmes, dit-il. L'avenir est chargé d'é» vénements. Nous nous reverrons, mes amis!... Demain je » ferai mes adieux à mes soldats. »

Ce lendemain se leva enfin. Les commissaires, respectueux jusque dans leur surveillance, avaient demandé à l'empereur d'arrêter l'heure du départ. Il avait fixé le milieu du jour.

Ce qui lui restait de cour, c'est-à-dire les généraux de sa garde et quelques officiers de sa maison, Belliard, Gourgaud, Petit, Athalin, Laplace, Fouler et quelques familiers de son intérieur, se réunirent à dix heures dans le salon qui précédait son cabinet, avec les commissaires étrangers, petit et funèbre cortège inaperçu dans un palais jadis trop étroit pour ses pompes. Le général Bertrand, grand maréchal du palais, fier de sentir en lui une fidélité au-dessus de tous les exils, annonça l'empereur. Il sortit, le visage calme et composé. Il traversa la file de ses derniers amis, saluant et tendant à droite et à gauche sa main qu'il retirait mouillée de larmes. Pas un mot ne troubla le silence. L'impression était trop solennelle pour que des paroles tentassent de l'exprimer. Toute l'éloquence de cet adieu, reconnaissance et douleur, était dans les attitudes. Celle de l'empereur était digne du lieu, du rang, de l'acte, naturelle, triste et réfléchie. On voyait qu'il respectait son propre ostracisme, et qu'il repliait de ce palais quinze ans de gloire et de malheurs donnés à la France. Ce n'était plus comme la veille, l'homme, c'était l'empire qui sortait. Il sortait avec la majesté d'un événement.

Il traversa à pas lents, suivi de ses surveillants et de ses amis, la longue galerie de François Ier. Il parut sur le palier du grand escalier. Il regarda un moment les troupes rangées en bataille dans la cour d'honneur et le peuple innombrable accouru des villes voisines pour assister à ce moment d'histoire et pour le redire à leurs enfants. Les sentiments étaient divers dans cette foule, où le règne avait plus d'accusateurs que d'amis. Mais la grandeur de la chute dans les uns, la pitié pour les revers dans les autres, la décence de la circonstance chez tous, imposaient un silence unanime. Les insultes eussent été une lâcheté, les cris de *Vive l'empereur* auraient paru une ironie. Les troupes elles-mêmes éprouvaient quelque chose de plus solennel et de plus religieux qu'une

acclamation, l'honneur intime de leur fidélité jusqu'aux revers, et le coucher de leur gloire qui allait avec leur chef disparaître derrière les arbres de la forêt et derrière les vagues de la Méditerranée. Elles enviaient ceux de leurs compagnons à qui le choix ou le sort avait accordé la faveur de s'exiler dans son île avec leur empereur. Les têtes étaient baissées, les regards ternes; des larmes roulaient sur les joues hâlées par la guerre. Si les tambours avaient été voilés de crêpes de deuil, on eût dit les obsèques de l'armée à son général. Napoléon lui-même, après un premier coup d'œil martial et sévère sur ses bataillons et ses escadrons, eut un attendrissement rare dans le regard. Que de journées de guerre, de gloire et de puissance cette armée ne lui rappelait-elle pas! Où étaient ceux qui l'avaient composée pendant qu'elle parcourait avec lui l'Europe, l'Afrique et l'Asie? Que restait-il de ces millions d'hommes dans ce noyau sous ses yeux? Et cependant ce reste était fidèle. Il allait s'en séparer pour toujours. L'armée c'était lui. Quand il ne la verrait plus sous ses yeux, que serait-il? Il devait tout à l'épée, il perdait tout avec elle. Il hésita quelque temps avant de descendre. Il parut vouloir rentrer machinalement dans le palais.

Il se raffermit, se reprit, descendit les marches pour se rapprocher des soldats. Les tambours lui rendirent les honneurs du commandement. D'un geste il leur imposa le silence. Il s'avança jusqu'au front des bataillons; il fit signe qu'il voulait parler. Les tambours se turent; les armes immobiles, les respirations même suspendues laissèrent entendre sa voix, répercutée par les hautes murailles du palais, jusqu'aux derniers rangs de sa garde.

« Officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, » dit-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans je vous ai » constamment trouvés sur le chemin de l'honneur et de la » gloire. Dans ces derniers temps comme dans ceux de notre » prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de fidélité » et de bravoure.

» Avec des hommes tels que vous notre cause n'était pas

» perdue, mais la guerre était interminable; c'eût été la » guerre civile, et la France en eût été plus malheureuse. J'ai » donc sacrifié nos intérêts à ceux de la patrie. Je pars... Vous, » mes amis, continuez à servir la France; son honneur était » mon unique pensée, il sera toujours l'objet de mes vœux.

» Ne plaignez pas mon sort ! Si j'ai consenti à me survivre, » c'est pour servir encore votre gloire. Je veux écrire les » grandes choses que nous avons faites ensemble... Adieu, » mes enfants! Je voudrais vous presser tous sur mon cœur... » Que j'embrasse au moins votre général, votre drapeau!... »

Ces mots attendrirent les soldats. Un frémissement parcourut les rangs, agita les armes. Le général Petit, qui commandait la vieille garde en l'absence des maréchaux, homme de trempe martiale, mais sensible, s'avança, au signe répété de Napoléon, entre les rangs de ses soldats et son empereur. L'empereur l'embrassa longtemps. Les deux capitaines sanglotaient. Un sourd sanglot répondit de tous les rangs à ce spectacle. Des grenadiers s'essuyèrent les yeux du revers de leur main gauche. « Qu'on m'apporte les aigles! » reprit l'empereur, qui voulait graver en lui et dans ce signe une mémoire de César. Des grenadiers s'avancèrent en portant devant lui les aigles des régiments. Il prit ces signes chers au soldat, les pressa contre sa poitrine, et les touchant des lèvres : « Cher aigle, dit-il d'un accent à la fois mâle et » brisé, que ce dernier baiser retentisse dans le cœur de tous » mes soldats!

» Adieu encore une fois, mes vieux compagnons, adieu! » L'armée entière fondit en pleurs, et rien ne répondit qu'un long et sourd gémissement des troupes.

Une voiture ouverte, où le général Bertrand attendait son maître et son ami, reçut l'empereur, qui s'y précipita en se couvrant les yeux de ses deux mains. Elle roula vers la première station de son exil.

Le premier empire était fini. Napoléon connaissait la puissance de l'imagination sur les hommes. Il savait le rôle que le cœur joue dans l'histoire. Il avait offert le sien et celui de

ses troupes en spectacle à la France et au monde dans cette scène. Elle parut, même à ses ennemis, digne des plus grandes pages de la vie des peuples. Il avait fallu quinze ans de victoires et de revers pour la préparer, une armée et un héros pour la jouer, un monde pour la regarder, un exil pour l'attendrir. C'est la page pathétique de l'empereur. Il avait été souverain, jamais homme. En revenant à la nature, il retrouva la grandeur. Son adieu à son armée lui rendit l'admiration, la pitié et le cœur du peuple.

LE CABINET DU ROI LOUIS XVIII

. . . .

Louis XVIII avait vécu, avant l'émigration, dans la familiarité des écrivains sérieux ou futiles de sa jeunesse. Les longs loisirs de l'émigration, la vie immobile et studieuse à laquelle l'infirmité de ses jambes le condamnait, avaient accru en lui le goût des entretiens. C'est le plaisir sédentaire de ceux qui ne peuvent aller chercher le mouvement des idées au dehors, et qui s'efforcent de le retenir autour d'eux. C'était le roi du coin du feu. La nature l'avait doué et la lecture l'avait enrichi de tous les dons de la conversation déjà naturels à sa race. Il avait autant d'esprit qu'aucun homme d'État ou qu'aucun homme de lettres de son empire. M. de Talleyrand lui-même, si renommé par sa convenance et par sa finesse, ne le surpassait pas en à-propos, les politiques en éloquence, les poètes en citations, les érudits en mémoire. Il se plaisait à donner tous les matins des audiences longues et intimes aux hommes les plus éminents de ses conseils, de ses académies, de ses corps politiques, de sa diplomatie, et aux étrangers remarquables qui traversaient la France. Les femmes illustres ou célèbres y étaient admises et recherchées. Là, ce prince jouissait véritablement du trône. Il descendait, pour paraître plus grand, à toutes les familiarités d'entretien. Il révélait un homme égal à tous les hommes supérieurs de

son temps dans la conversation. Il se plaisait à étonner et à charmer ses interlocuteurs; il régnait par l'attrait; il se sentait et il se faisait sentir l'homme d'esprit par excellence de son empire. C'était son sceptre personnel, à lui : il ne l'aurait pas échangé contre celui de sa naissance. Sa belle figure, son regard lumineux, le son de sa voix grave et modulé, son geste ouvert et accueillant, sa dignité respectueuse envers lui-même comme envers les autres, l'intérêt même qu'inspirait cette infirmité précoce d'un prince jeune par le visage et par le buste, vieillard seulement par les pieds; ce fauteuil roulé par des pages, ce besoin d'un bras emprunté pour le moindre mouvement dans son salon; ce bonheur des entretiens prolongés, visible sur ses traits : tout imprimait dans l'âme des hommes admis en sa présence un sentiment de respect pour le prince et de sincère admiration pour l'homme. La familiarité et l'esprit étaient remontés sur le trône et en redescendaient avec lui. Le soir, dans les réceptions officielles de sa cour, il n'avait que des gestes, des sourires, des mots pour chacun; mais tout était royal, juste et fin dans ces gestes, dans ces sourires et dans ces mots. La présence de cœur était égale à la présence d'esprit. Il représentait admirablement la royauté antique chez un peuple nouveau; il s'étudiait à confondre deux dates, et il y réussissait; il aimait à paraître l'homme de la France nouvelle autant que le roi de la vieille France; il se faisait pardonner la supériorité de son rang par la supériorité de sa grâce et de son esprit.

. . . .

LA GARDE A WATERLOO[1].

. . . .

Napoléon voit revenir en lambeaux cette armée, son seul espoir quelques heures avant. « Tout est perdu ! » s'écrie-t-il. Il contemple un moment ce désastre, pâlit, balbutie, verse des larmes, les premières qu'il ait versées sur un champ de

1. Voir nos *Extraits* de Thiers, Paris, 1887, Jouvet et C[ie]. G. R.

bataille, presse enfin les flancs de son cheval, et s'élance lui-même pour tenter de rallier ses soldats. Leur courant, sourd à sa voix, l'entraîne lui-même. Le canon de Wellington couvre ses paroles. Les boulets du Mont-Saint-Jean, la cavalerie de Wellington, les canons de Blücher, qui portent déjà jusque sur la route, précipitent ces vagues d'hommes comme un torrent; la nuit tombe et le dérobe aux regards et aux reproches de ses soldats.

Bientôt les Prussiens gravissent jusque sur la hauteur de Planchenoit que l'armée avait le matin derrière elle. A cette vue, les corps encore intacts qui se sentent coupés abandonnent leurs drapeaux pour chercher leur salut personnel dans la fuite. Personne ne commande, personne n'obéit. Le major général lui-même, abandonné de l'armée, l'abandonne au hasard de sa fuite. La route de la Sambre allait être interceptée par Blücher, tous le voyaient; l'instinct du salut individuel, ce seul sens des armées qui, en perdant leur cohésion, semble avoir tout perdu, chassait tout le monde pêle-mêle vers ce fleuve.

Quelques corps de la garde impériale tentaient seuls, çà et là, une résistance courte et désespérée. Le canon des Prussiens brisait leurs derniers carrés dans la plaine; la cavalerie de Wellington, fondant sur leurs pas des hauteurs, sabrait sous leurs yeux les bandes éparses. Des régiments entiers jetaient leurs armes et leurs havre-sacs; les canonniers coupaient les traits de leurs chevaux et laissaient leurs pièces dans les ravins; les soldats des équipages abandonnaient leurs voitures ou s'en servaient pour fuir, à travers champs, vers Charleroi. Un seul régiment de la vieille garde, le premier, commandé par le général Cambronne, un des commandants des grenadiers de la garde de l'empereur à l'île d'Elbe, couvrait encore cette fuite d'une intrépide arrière-garde contre la cavalerie anglaise. Ses feux de file tenaient à distance deux armées lassées de tenir après la victoire. Les Prussiens et les Anglais pressaient de trois côtés ces deux bataillons, admirant et plaignant leur inutile sacrifice. Ils suspendent le feu de leur artillerie légère et les charges de leurs escadrons sur ce bloc

de héros. Ils envoient des parlementaires au général Cambronne pour lui proposer de déposer les armes. Le général, déjà frappé de six coups de sabre dans la retraite, répond par une de ces trivialités sublimes de sens, cyniques d'expression, que le soldat comprend, et que les historiens traduisent plus tard en phrase de parade; puériles légendes quand l'héroïsme est dans l'acte et non dans le mot. Le général Cambronne et son régiment refusent toute capitulation et toute pitié de l'ennemi. Ils laissent démolir ces derniers carrés solides par le canon. Ils ralentissaient ainsi un moment la poursuite, et donnaient le temps à l'empereur lui-même de se faire jour à travers la foule vers la tête de l'armée.

La nuit tombante le dérobait, lui et son état-major, aux regards des Anglais et des Prussiens si près de lui. En arrivant sur la route encombrée, à la hauteur de ces derniers carrés de sa garde, Napoléon est tenté de s'ensevelir avec Cambronne dans ce dernier sillon du champ de bataille. Il tourne la bride de son cheval vers cette poignée de braves, suivi de Soult, de Flahaut, de Labédoyère, de Bertrand, de Drouot, de Gourgaud, qui l'ont rejoint et qui lui ouvrent le sabre à la main un difficile passage à travers la déroute. Le carré se déploie devant lui, il le salue encore d'un triste et dernier cri de *Vive l'empereur!* Sublime adieu de l'armée répondant en face de la mort à l'adieu de Fontainebleau.

Morne et silencieux, l'empereur semble résigné et attendre là le boulet qu'il avait vainement prédit à Arcis-sur-Aube, et qui pouvait seul absoudre et illustrer sa dernière faute contre sa patrie. La masse épaisse des fuyards, débouchant de toutes les collines et de toutes les gorges de Waterloo vers ce bas-fond, et interposée à ce confluent entre la cavalerie anglaise et la garde, embarrassait l'ennemi. Les régiments de grosse cavalerie de Wellington ne pouvaient la traverser ; ils refoulaient pesamment devant eux ces masses désarmées comme un troupeau qui se laisse écraser par les pieds des chevaux faute d'espace pour se répandre. . . . . . .

L'empereur aperçoit devant lui quelques pièces d'artillerie

française abandonnées et renversées sur le bord de la route. « Relevez et faites tirer ces pièces, » dit-il à Gourgaud. Et Gourgaud obéit, aidé par les grenadiers de la garde. Il place quelques canons en batterie et fait feu sur la cavalerie anglaise. Ce furent les derniers boulets de la bataille. Un de ces boulets emporte la cuisse du général Uxbridge qui commandait ces régiments et qui avait échappé jusque-là à toute blessure, au milieu d'un carnage de douze heures. Il tomba le douzième des généraux anglais frappés dans la journée. Sa chute et son sang consternent et suspendent un moment la poursuite. Sa cavalerie, brûlant de le venger, se ranime à la charge.

L'empereur ordonne de reformer le carré et pousse son cheval pour se jeter dans les rangs. Soult avec plus de sang-froid saisit la bride et retient le cheval. « Ah ! Sire, l'ennemi n'est-il pas déjà assez heureux? » Bertrand, Drouot, Flahaut, Labédoyère conjurent Napoléon de ne pas livrer dans sa personne l'armée et la France à la mort ou à la captivité. Il cède et renonce à la mort du héros pour les hasards d'une destinée tranchée avec ses derniers bataillons. La tombe était là, avait dit Jérôme. Vivre, pour lui, ce n'était plus que déchoir. Les hommes qui meurent à leur sommet, même au sommet de leurs revers, laissent une pitié qui double leur gloire. Il avait montré trois fois qu'il n'était pas de ces hommes, à Moscou, à Fontainebleau, à Waterloo. Il s'obstina à vivre et à espérer quand la gloire était de désespérer. Sainte-Hélène l'attendait avec ses petitesses et ses langueurs pour le punir de s'être trompé de mort.

Cambronne tomba avec tous les soldats de son régiment sous la mitraille et sous le sabre de l'ennemi, pour donner quelques minutes de plus à la fuite de Napoléon et l'immortalité à la garde impériale. La cavalerie ne passa que sur des cadavres ou sur des blessés. Les paysans le lendemain ne relevèrent que des corps mutilés de ce champ de mort. Ce furent les Thermopyles de la garde.

. . . .

PORTRAIT DU ROI CHARLES X

. . . .

Le comte d'Artois prit pour nom de règne le nom de Charles X.

Le nouveau roi avait conservé, sous les premiers frimas de l'âge, la verdeur, la stature, la souplesse et la beauté de sa jeunesse. C'est la pensée qui mûrit les hommes. Le comte d'Artois avait peu pensé dans sa vie, homme de cœur et de premier mouvement, toutes ses qualités étaient des dons de la nature, presque aucunes n'étaient en lui les fruits acquis du travail et de la méditation; il avait l'esprit de la race française, superficiel, rapide, spontané et heureux en hasards de reparties, le sourire bienveillant et communicatif, le regard ouvert, la main tendue, l'attitude cordiale, un vif désir de plaire, une soif ardente de popularité, une grande sûreté de commerce, une constance, rare sur le trône, dans l'amitié, une modestie vraie, une recherche inquiète des bons conseils, une conscience sévère pour lui-même, indulgente pour les autres, une piété sans petitesse, un repentir noble des seules faiblesses de sa vie, de jeunes amours, un respect sérieux du caractère de roi, auquel Dieu l'avait appelé par sa naissance, un amour raisonné et senti de son peuple, un désir honnête et religieux de faire le bonheur de la France et de rendre son règne profitable à l'amélioration morale et à la grandeur nationale du pays que la Providence lui avait confié; toutes ces royales dispositions de son âme étaient écrites sur sa physionomie : noblesse, franchise, majesté, bonté, honnêteté, candeur, tout y révélait un homme né pour aimer et pour être aimé. La profondeur et la solidité manquaient seules à ce visage; en le regardant on se sentait attiré vers l'homme, on doutait du roi.

Sa vie était celle d'un gentilhomme des premières races de la monarchie dans les siècles où la force et l'adresse déployées dans les exercices du corps signifiaient la supériorité

du courage et la majesté du rang, où l'église, la chasse et la galanterie se partageaient la journée des princes. La vertu avait supprimé les femmes de la vie de Charles X, la chasse et la piété faisaient le fond de ses journées; il avait pour la chasse royale l'ardeur de ses plus jeunes années. L'amour des chevaux, le goût des forêts, la voix des meutes, l'ivresse de la poursuite des daims ou des chevreuils, les joies sauvages de l'*hallali*, les sons du cor après le triomphe, l'exaltaient, comme la manœuvre, le combat et la victoire exaltent le héros. Sa vénerie et ses écuries étaient pour lui plus qu'un délassement, c'était une occupation royale. Son long séjour en Angleterre, pays où les chevaux, les chiens, les forêts, les courses sont le blason d'une aristocratie opulente et l'orgueil national du peuple, avait entretenu et accru en lui cette passion héréditaire des Bourbons. Il faisait écrire l'histoire de ses chasses par les historiographes de ses meutes et de ses coursiers; des volumes graves, publiés pendant et après son règne, retracent encore, avec une scrupuleuse fidélité et un talent pittoresque, le récit de ces futiles exploits. Ces loisirs, conformes aux habitudes de sa jeunesse et utiles à sa santé, ne dérobaient rien cependant aux devoirs que sa conscience lui imposait comme roi. Sa piété l'emportait même sur ses plaisirs.

Cette piété, dont nous avons vu l'origine dans la passion du comte d'Artois pour madame de Polastron et dans le serment qu'il prêta au pied de son lit de mort de ne plus porter qu'à Dieu l'amour qu'il avait pour elle ici-bas, n'avait ni excès, ni puérilité, ni ostentation; il la renfermait extérieurement dans les pratiques des exercices religieux commandés par l'habitude et l'étiquette des cours. Sa piété était en lui un sentiment et une conviction; il ne l'exagérait point, comme ses ennemis l'en ont accusé, par des pratiques monacales, par des affiliations secrètes à l'ordre des jésuites, par une intolérance acerbe, par une obséquiosité aveugle à la cour de Rome, ou par une complaisance servile au clergé de sa cour; il restait roi en étant chrétien. Il avait assez respiré dans sa

jeunesse, avant la révolution, la philosophie légère ou l'incrédulité raisonnée de son siècle, pour comprendre que si la religion pouvait exercer encore en France un ascendant volontaire, elle ne pouvait plus tendre impunément à la tyrannie. Seulement, convaincu lui-même par le malheur plus que par le raisonnement que la religion de ses pères était la vérité absolue de l'esprit et le salut unique des âmes, il croyait devoir à Dieu et à son peuple d'en propager la foi et d'en favoriser l'empire par tous les moyens compatibles avec l'esprit de son époque et avec la tolérance nécessaire des cultes. Fidèle chrétien, mais non sectaire, s'il croyait devoir l'exemple de la foi, il ne croyait pas devoir céder son gouvernement politique à son clergé. Il gardait, comme ses aïeux les plus catholiques sur le trône, saint Louis et Louis XIV, une certaine indépendance royale et traditionnelle de la cour de Rome; il se défiait de l'ambition et de l'esprit de corps et de domination des prêtres, qu'il croyait de nature à abaisser la couronne et à désaffectionner les peuples de la religion; il adorait leur Dieu sans aimer leur secte; il perçait avec assez de pénétration leurs desseins secrets; il résistait avec une déférence extérieure, mais avec une résolution ferme, à ce qui lui paraissait excessif ou téméraire dans leurs exigences: telles étaient, à l'égard du clergé, les dispositions réelles de Charles X. L'auteur de cette histoire l'a entendu lui-même définir en ces propres termes ses sentiments, dans un épanchement sans témoins, où ce prince, qui pouvait se tromper lui-même, ne cherchait du moins à tromper personne.

Il n'était ni fanatique, ni asservi, ni persécuteur, mais il était croyant. Son zèle, à son insu, influençait sa politique: il croyait devoir une part de son règne à sa foi. Le peuple s'y trompa : on crut qu'il voulait restituer la France à l'Église: la première des libertés conquises par la révolution française, la liberté de l'esprit humain, se sentit menacée. De là l'inquiétude, la désaffection, la brièveté et la catastrophe de ce règne. Si Charles X eût été soupçonné de scepticisme comme son frère, ou si le fidèle en lui eût été distinct du monarque, ou

si enfin la liberté rationnelle des consciences à laquelle l'esprit humain tendra de révolution en révolution, jusqu'à ce qu'il l'obtienne, eût existé par la séparation définitive de l'État et de l'Église, et par leur indépendance mutuelle, Charles X aurait régné jusqu'à sa mort, et ses descendants auraient régné après lui : il devait périr victime de sa foi, ce n'était pas la faute de sa conscience, mais de sa raison. Le chrétien en lui devait perdre le roi.

HISTOIRE DE LA TURQUIE

ENTREE DE MAHOMET II A CONSTANTINOPLE.

29 Mai 1453.

. . . .

Les Turcs submergèrent en un moment toute la ligne des murailles de Constantinople, fondirent par toutes les brèches, entrèrent en colonnes par toutes les portes. La ville était si grande, et la lâche indifférence des Grecs pour ceux qui combattaient tous les jours depuis cinquante jours pour leur salut était si vile, que les premières colonnes d'Ottomans parcouraient et pillaient déjà l'hippodrome et le palais des Blackernes pendant que les quartiers de l'Acropole, de Sainte-Sophie et de la mer de Marmara, ignoraient encore l'invasion des Turcs et la mort de Constantin[1]. Le bruit des janissaires courant dans les rues, forçant leurs portes, le fer, le feu, le meurtre, le viol de leurs foyers, leur apprirent seuls la catastrophe de leur empire. Ceux qui furent avertis à temps de l'extrémité du péril pendant la dernière mêlée sur les brè-

1. Constantin XIII, surnommé Dracosès, dernier empereur grec (1418-1453). G. R.

ches sortirent en foule de leurs maisons avec leurs femmes, leurs vieillards, leurs vierges, leurs trésors, et se réfugièrent comme un troupeau dans l'immense enceinte de l'église de Sainte-Sophie avec la multitude des prêtres, des moines, des religieuses fuyant de leurs monastères pour s'abriter dans ce sanctuaire, que l'habitude leur avait enseigné à regarder comme inviolable. Plus de cent mille personnes pressées dans l'enceinte, dans les portiques, dans les galeries supérieures et jusque sur les toits du dôme, s'engouffrèrent et se barricadèrent dans cet immense édifice. Les unes espéraient quelque capitulation de la pitié et quelque temporisation salutaire à leurs familles de la férocité du vainqueur, le plus grand nombre attendait avec une stupide crédulité l'apparition de l'ange annoncé par les prophètes populaires pour exterminer les Ottomans avant qu'ils eussent franchi la colonne de l'hippodrome.

Les coups de hache des Turcs qui brisaient les portes d'airain de Sainte-Sophie leur apprirent trop tard que les nations n'ont de murailles que leur patriotisme. L'aspect de cette multitude tremblante et désarmée désarma les soldats de Mahomet II. Sûrs par la proclamation du matin de posséder légitimement leurs captifs pour esclaves, et enrichis en espérance par les rançons que l'opulence des Grecs leur faisait espérer immenses, ils préférèrent la richesse et la beauté au sang. Aucun meurtre ne souilla le parvis de Sainte-Sophie. Les Grecs tendirent d'eux-mêmes les mains aux menottes des soldats. Les Turcs lièrent les mains des hommes avec les cordes et les courroies de leurs chevaux; les femmes et les vierges avec leurs ceintures et leurs voiles. Ils accouplèrent deux à deux, comme de vils animaux qu'on mène aux bazars, les vieillards avec les enfants, les pontifes avec les balayeurs du sanctuaire, les sénateurs avec les esclaves, les jeunes nobles avec les chastes vierges des monastères « qui n'avaient jamais « vu, dit l'historien Phransès, la lumière du ciel, qu'à travers « la grille de leurs cloîtres, et à qui la sévérité des ordres mo- « nastiques ne permettait pas même de regarder leurs pères.

« Les cris des religieuses, rougissant de la nudité de leur vi-
« sage, des enfants arrachés à leurs mères, des mères séparées
« de leurs enfants, fendaient les cœurs; les Ottomans eux-mêmes
« en étaient attendris. Soixante mille captifs ainsi liés sorti-
« rent de Sainte-Sophie, des monastères, des palais et des
« maisons de la capitale, et traversèrent pour la dernière fois
« les rues de leur ville natale pour être conduits sur les bâti-
« ments de la flotte de Mahomet II et de là emmenés en escla-
« vage par leurs possesseurs dans toutes les villes et dans
« toutes les tentes de l'Asie. »

Le cardinal russe Isidore, qui avait combattu en soldat, laissa son chapeau de pourpre de cardinal auprès du corps d'un mort, pour faire croire aux Turcs qu'il avait péri dans la bataille. Les Turcs coupèrent la tête du cadavre et la promenèrent coiffée du chapeau du cardinal, tandis que le cardinal, déguisé sous l'habit d'un esclave, était vendu à bas prix à un Turcoman et conduit pour soigner les troupeaux à Satalie, d'où il s'évada pour rentrer à Rome. Le pillage promis par Mahomet II à ses soldats dura huit heures sans épuiser ni l'avidité des soldats ni les richesses de Constantinople, accumulées par un si long empire et par le commerce de l'univers. On évalue à quatre millions de ducats d'or les seuls trésors monnayés trouvés dans les maisons des particuliers. L'or, l'argent, les diamants, les perles, les vases et les ornements des palais ou des temples représentaient une valeur incalculable. Ces dépouilles des palais et des églises étaient tellement avilies par leur nombre, que les statues brisées, les tableaux, les manuscrits précieux, les tapis de pourpre, les brocarts, les meubles de bois odorant, d'ivoire ou de nacre, servaient de litière aux chameaux des Asiatiques. Cent vingt mille volumes recueillis depuis Constantin dans les bibliothèques publiques chauffèrent les bains des barbares. Les Génois rachetèrent cependant en petit nombre des soldats les livres qui contenaient les trésors de philosophie, de poésie, d'histoire antique; ils les firent passer en Italie, où ces débris

rallumèrent à Venise et à Florence la flamme éteinte des lettres grecques. Les chrétiens avaient abattu de même les monuments et incendié les bibliothèques à Alexandrie et à Athènes. Les croisés, aussi barbares que les Ottomans, avaient exercé les mêmes déprédations et les mêmes violences contre l'esprit humain à Nicée[1] et à Constantinople, après l'assaut qu'ils avaient donné en passant à ces capitales chrétiennes. L'homme aime à détruire autant qu'à fonder, et ne croit jamais assez fonder s'il ne fonde sur des ruines.

Mahomet II, qui devait tenir sa promesse à ses soldats, ne voulait pas cependant autoriser par sa présence la dévastation de la capitale qu'il destinait à l'empire. A la fin du jour, il entra pour rétablir l'ordre, dans la ville, à la tête de ses vizirs, de ses princes, de ses généraux, de ses janissaires.

Quoique accoutumé aux magnificences arabes de Brousse, la majesté des monuments, des dômes, des palais, des jardins, des places publiques, des amphithéâtres de Constantinople l'éblouit. Ces traces de marbre, de bronze et d'or des deux plus grands empires et des deux plus pompeuses religions du vieux monde lui révélèrent des grandeurs humaines qu'il ne soupçonnait pas ; il ne se crut empereur d'Orient qu'en foulant enfin sous les pieds de son cheval ce sol où tout rappelait en effet l'empire romain. En passant sur la place de l'Hippodrome, semblable à la salle pavée de marbre d'un palais de nation, dont la voûte était le ciel, il admira les chefs-d'œuvre de sculpture dont cette place était jonchée. Il n'insulta pas aux statues des empereurs sur leurs piédestaux ou sur leurs colonnes ; mais à l'aspect du groupe des *trois serpents* enroulés par le statuaire autour du tronc d'une colonne et dardant leurs langues symboliques des trois côtés de la place, il crut voir dans cette représentation énigmatique une idole adorée par les Grecs, et, d'un coup de sa hache d'armes au manche d'or, il abattit la mâchoire d'un des reptiles.

1. Nicée (auj. Isnich), ancienne ville d'Asie Mineure, célèbre par les deux conciles œcuméniques qui s'y tinrent, l'un en 325 ap. J.-C., l'autre en 787. G. R

Pour satisfaire au fanatisme des derviches, et pour installer le Dieu de Mahomet dans sa nouvelle conquête avant de s'installer lui-même dans le palais de Constantin, il dirigea son cheval vers l'église de Sainte-Sophie, cette Kaaba[1] de la religion vaincue aux yeux des Ottomans. Ses soldats achevaient de piller l'édifice. L'un de ces barbares, continuant, malgré la présence du sultan, à mutiler un marbre précieux du sanctuaire, Mahomet II le frappa de sa masse d'armes et l'abattit du coup à ses pieds : « Ne sais-tu pas que je vous ai livré les « esclaves et les trésors, lui dit-il avec calme, mais que les « monuments appartiennent à moi seul ? » On emporta le soldat mourant hors de l'enceinte.

Mahomet, après avoir admiré la grandeur de l'édifice, l'élévation du dôme, second temple porté dans le ciel par les cent sept colonnes de porphyre, de marbre rose ou serpentin enlevées aux temples d'Egypte, de Baalbeck et d'Ephèse, monta sur l'autel et y fit la prière musulmane comme pour le purifier à jamais de l'idolâtrie que les Turcs reprochaient au culte des Grecs. Il ordonna que ce monument, composé de débris de tant d'autres cultes, mais le plus majestueux dans sa barbarie, que le christianisme eût construit encore dans le monde, devînt la première mosquée des conquérants à Constantinople. Les muézzin, ou les crieurs qui invitent, du haut des minarets, les fidèles à la prière, montèrent par son ordre au sommet du dôme et firent entendre pour la première fois aux rues désertes de la métropole du christianisme en Orient le chant de « Dieu est Dieu ! Dieu seul est grand ; venez à la prière. » On renversa les croix, on vida le temple des innombrables images de saints et de saintes, objets de la vénération et de la presque adoration des Grecs. Les architectes de Mahomet II commencèrent sous ses yeux à arracher les mosaïques de verre coloré qui forment les tableaux de la voûte.

1. Kaaba est pris ici comme synonyme de Temple sacré, de Sanctuaire des Sanctuaires. La Kaaba, temple de la Mecque, ainsi nommée de sa forme cubique, reunissait tous les dieux des Arabes : c'est une sorte de Panthéon, objet de vénération et de pèlerinage pour tous les Mahométans. G. R.

« Arrêtez, leur dit-il, comme s'il eût puisé dans les his-
« toires qu'il lisait en latin et en persan le sentiment de la
« vicissitude des empires ; bornez-vous à recouvrir ces mosaï-
« ques d'une couche de chaux pour qu'elles ne scandalisent
« pas les croyants, mais n'arrachez pas de la voûte ces incrus-
« tations merveilleuses ; qui sait si on ne les découvrira pas
« un jour dans un autre changement de fortune et de desti-
« nation de ce temple ? »

Les Italiens et les Grecs de la cour de ce prince qui rapportent ces paroles ajoutent que la religion de Mahomet II, altérée en lui par une éducation savante et cosmopolite, était au fond aussi dédaigneuse pour le fanatisme de ses derviches que pour les superstitions du christianisme grec.

L'iman prêcha dans la chaire du patriarche et célébra la prière d'actions de grâce, le Te Deum ottoman, sur ce même autel où l'infortuné Constantin avait vu le matin célébrer les mystères de sa foi et les funérailles de sa propre mort.

Mahomet, en sortant de Sainte-Sophie, se fit conduire au palais des Blackernes pour s'y installer lui-même avec l'empire. La solitude et la tristesse de ce palais, qui changeait de maître en moins d'un jour, émut et attendrit l'âme enivrée mais méditative du conquérant. Le triomphe ne lui déroba pas le deuil. L'ombre de Constantin, dont le sort était encore inconnu, remplissait ces portiques, ces salles, ce trône vides. Quelques vers persans, d'un accent mélancolique, montèrent à la mémoire de Mahomet II à l'aspect de ce monument des inconstances humaines.

« L'araignée, murmura-t-il en posant le pied sur le seuil,
« file sa toile dans la demeure des rois, et la chouette noc-
« turne a attristé de ses cris sinistres les tours d'Afraziab. »

Scipion, en entrant à Carthage, avait récité ainsi un distique d'Homère sur la ruine de Troie. Les poètes sont les interprètes des héros.

HISTOIRE DE LA RUSSIE

LA CAMPAGNE DE RUSSIE : 1812 [1].

Le 9 mai 1812, Napoléon partit pour Dresde, où l'attendaient tous les rois et les princes ses vassaux de la Confédération du Rhin. De Dresde à la Vistule, il voyage à travers six cent vingt mille hommes échelonnés de son armée d'invasion. Soixante mille Autrichiens, Prussiens, Espagnols, Napolitains Portugais, suivent par force ce courant d'armées précipitées par un seul homme vers la frontière russe. Huit cent mille soldats traversent le Niémen à sa voix. « La Russie, » dit Napoléon le pied sur la rive, « est entraînée par la fatalité! ses « destinées doivent s'accomplir. Marchons! »

Alexandre, surpris par la rapidité de la révolution et par la masse des ennemis, couvrait avec quatre cent cinquante mille hommes la rive opposée. Il les commandait en personne, sous l'inspiration de son ministre de la guerre et de son généralissime Barclay de Tolly, politique aussi consommé que tacticien habile. Barclay de Tolly, voué d'avance, mais voué sciemment, à l'ingratitude du pays qu'il allait sauver, avait résolu de faire alliance avec l'espace, le temps et le climat, ces trois alliés naturels de la Russie. Plus jaloux du salut de la nation que de sa gloire personnelle, il avait tracé, de concert avec Alexandre, le plan d'une retraite victorieuse qui, sans livrer à Napoléon autre chose que de la terre nue et des cendres, conduirait pas à pas ces huit cent mille hommes, décimés jour par jour sur une route de huit cents lieues, dans le piège de glace où le vide, la faim et l'hiver devaient les achever. La nature indiquait d'elle-même ce plan à la

1. Voir nos *Extraits* de Thiers, Paris, 1887, Jouvet et C[ie].

Russie, défendue par son immensité et par ses frimas ; mais ce fut un généreux sacrifice de gloire qu'Alexandre et Barclay de Tolly firent à la patrie russe. Napoléon, malgré l'infaillibilité du génie militaire que les historiens lui attribuent, n'entrevit ce piège qu'après y être tombé.

Cette campagne, admirablement chantée par M. de Ségur, est trop mémorable pour être oubliée, trop vaste pour être dignement racontée en de courtes pages. Nous nous bornerons à la suivre rapidement à la trace de feu, de fumée et de cadavres dont elle couvrit les routes de la Pologne et de la Russie.

Napoléon, après avoir fait traverser sous ses yeux le Niémen à quatre cent cinquante mille combattants, suivis de huit cents pièces de canon, de quarante mille voitures, et d'une multitude de conducteurs de chariots et de suivants d'armée qui embarrassaient sa marche et dévoraient la terre, espéra trouver l'armée russe à Wilna en Lithuanie. Il n'y trouva que le pays épuisé déjà par la retraite de l'armée russe et des Polonais, mécontents des hésitations que son alliance avec l'Autriche le forçait d'apporter à Varsovie au rétablissement d'une Pologne. Il pouvait ressusciter un peuple conquis, il préférait ménager les conquérants.

« Dans ma situation, » dit-il aux Polonais avec une faiblesse de diplomatie qui contrastait avec la force de ses armées, « j'ai beaucoup d'intérêts à concilier, de devoirs oppo-« sés à remplir. Si j'avais régné à l'époque du premier par-« tage de votre pays, à l'époque du second et du troisième « partage, j'aurais armé mes peuples pour vous défendre. « J'aime votre nation. J'autorise les efforts que vous voulez « faire. Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir « l'espoir de forcer vos ennemis à reconnaître vos droits : « mais dans des contrées si vastes et si éloignées, c'est en-« tièrement dans les efforts de la population elle-même que « vous pouvez trouver l'espoir du succès !

« Je dois ajouter que j'ai garanti à l'empereur d'Autriche, « mon allié, l'intégrité de ses domaines, et que je ne puis « sanctionner encore aucune manœuvre, aucun mouvement

« qui tende à troubler la paisible possession de ce qu'il oc-
« cupe des provinces de Pologne. »

Ce langage faisait du libérateur attendu de la Pologne le complice résigné de ses oppresseurs. Il apportait le désespoir au lieu de la liberté dans les âmes; il laissait derrière Napoléon, prêt à s'avancer au cœur de la Russie, des provinces presque indifférentes au nom du maître qui leur promettait les mêmes chaînes. De ce jour, la campagne révolutionnaire était perdue; la campagne militaire allait manquer de base et de retraite en Pologne.

Déjà étonné du vide qu'il trouvait à Wilna, Napoléon se répandait en invectives contre la prétendue lâcheté d'Alexandre, qui n'acceptait pas le défi des batailles sur le terrain où l'agresseur l'avait d'avance fixé. « Il n'a, » dit-il, « que trois
« généraux, incapables de se mesurer avec nous : Beningsen,
« déjà trop vieux pour la guerre en 1806; Kutüsof, dont
« Alexandre se défie, parce qu'il représente le vieux parti russe
« et barbare; et enfin Barclay de Tolly, qui n'est qu'un tacti-
« cien habile et temporisateur, un général de retraite. »

Toutefois il envoya de Wilna un parlementaire à Alexandre, pour le provoquer à des conférences de paix. Le désert qui s'ouvrait devant lui l'intimidait plus que l'armée russe. Il perdit vingt jours à Wilna à attendre que ses ailes eussent repris le niveau avec son centre, et à espérer le retour du parlementaire envoyé à Alexandre : le silence et la solitude de la Lithuanie lui répondirent seuls. Il se décide enfin à franchir, le 17 juillet, les limites de la vieille Russie, et à marcher sur Witepsk. Du sommet des hauteurs qui dominent la ville et le lit de la Dwina derrière Witepsk, il eut la joie d'apercevoir les feux innombrables de l'armée d'Alexandre, campée sur les collines en étages derrière la ville.

« A demain, 5 heures du matin, » s'écria-t-il, « le soleil d'Austerlitz ! » Salut superstitieux dont il flattait toujours l'imagination de ses soldats et la sienne, la veille ou le jour des batailles ! Le soleil du lendemain n'éclaira que le camp abandonné des Russes.

« Eh bien! » dit-il avec l'accent de la déception qui se résigne, « je m'arrête ici; je veux m'y reconnaître, y rallier, y « reposer mon armée, y organiser la Pologne. La campagne « de 1812 est finie! celle de 1813 fera le reste! Je ne ferai pas « la folie de Charles XII. »

Puis, se repentant peu de jours après de cette sagesse : « Croyez-vous de bonne foi, » dit-il à ses lieutenants, « que « je sois venu de si loin pour conquérir cette masure? Non ! « A Moscou! à Moscou! » poursuivit-il, « à Moscou, la « ville sainte! Il faut éblouir par les grands noms le « monde! »

Après quinze jours d'hésitation et de saison perdue à Witepsk, il lance de nouveau ses trois armées sur Smolensk, route de Moscou. Cent vingt mille hommes de l'armée de Barclay de Tolly et de Bagration semblaient l'y attendre.

« Enfin, » s'écrie-t-il, » je tiens la bataille! » La bataille lui échappa de nouveau pendant la nuit, avec les Russes disparus dans le désert. Murat, chef intrépide et cette fois prudent de son avant-garde, se jeta à ses genoux pour le conjurer de reconnaître le piège, et de ne pas s'y enfoncer plus avant : tout fut inutile. « Moscou est le délire de son imagination! » s'écria Murat en sortant de la tente de Napoléon. « Moscou est « sa perte et la nôtre! »

Smolensk, brûlé par les Russes pendant la nuit, n'était plus au réveil qu'un monceau de cendres. « Les Russes sont « des femmes et s'avouent vaincus, » dit-il en s'avançant sur ces décombres.

Ses soldats harassés et ses lieutenants remplis de sinistres pressentiments murmuraient en vain. Il feignit d'écouter ces murmures et de vouloir se rallier, se réorganiser, et temporiser à Smolensk jusqu'au futur printemps. Ces paroles n'étaient qu'une concession à la lassitude de l'armée. Déjà son avant-garde heurtait les Russes en retraite à Valontina, remportait une demi-victoire dont chaque armée pouvait s'attribuer l'honneur et partager les désastres. Les quatre cent vingt mille combattants qui avaient traversé le Niémen

étaient déjà réduits à cent soixante mille par la fatigue, les maladies, la faim, la désertion, les blessures, la mort.

Il appela le maréchal Victor avec la réserve restée sur le Niémen à le remplacer à Smolensk, et s'élança de nouveau vers Moscou.

Barclay de Tolly, accusé de faiblesse et de trahison par les Russes pendant qu'il sauvait la Russie, venait de céder le commandement à Kutüsof, qui incarnait dans son nom et dans son caractère le génie national des vieux Russes. C'était un élève et un souvenir vivant du sauvage et victorieux Souvarof. Le cri de la Russie contre la temporisation de Barclay de Tolly, qui perdait de l'espace pour sauver des hommes, avait forcé la main à Alexandre. Barclay de Tolly, par un héroïsme antique d'abnégation, avait consenti, quoique ministre de la guerre et généralissime la veille, à servir le lendemain comme lieutenant sous les ordres de Kutüsof. Alexandre, par respect pour le préjugé national qui voyait dans Kutüsof le champion de la gloire et de la patrie russe, avait quitté l'armée pour ne pas gêner par sa présence la liberté absolue de son général.

Kutüsof attendit Napoléon dans une véritable forteresse nationale, au confluent de la Moskowa et de la Kolowga.

« Soldats, » dit Napoléon à son armée la veille de la bataille si longtemps poursuivie, « voilà la bataille que vous « avez tant désirée ! Désormais la victoire dépend de vous ! « Elle vous est nécessaire ; elle vous donnera l'abondance, de « bons quartiers d'hiver, un prompt retour vers la patrie. « Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Smo- « lensk, et que la postérité la plus reculée cite votre conduite « dans cette journée ! Que l'on dise de vous : Il était à cette « grande bataille sous les murs de Moscou ! »

La bataille, livrée en effet le lendemain, lui coûta vingt mille hommes et quarante-trois généraux tués ou blessés sur les plateaux de la Moskowa. Elle ouvrit la route de Moscou à travers cette avenue de cadavres, et donna son nom au ma-

réchal Ney, le plus soldat de ces milliers de soldats. L'armée russe, qui n'avait voulu que décimer les Français sans espérer de les vaincre, se replia presque intacte et bientôt recrutée dans les forêts du midi de Moscou.

Cette capitale antique de la Russie s'était dévouée elle-même au salut de l'empire, Alexandre avait reçu, en la traversant, son serment de s'anéantir, plutôt que de livrer le cœur de la Russie à la conquête et à la profanation de l'Attila de l'Occident. On sait comment Moscou tint son serment. Napoléon, en approchant de cette ville de trois cent mille âmes, n'entendit que le silence d'un tombeau, et ne vit s'élever au-dessus de ces trois cents coupoles dorées que la fumée d'un bûcher. Bientôt un incendie de cinq jours consuma sa conquête sous les pas de ses soldats.

Il y resta indécis, du 14 septembre au 19 octobre, séparé de ses communications avec la France, réduit à quatre-vingt-dix mille hommes, désorganisés par la licence, démoralisés par le pillage, énervés par la faim, cernés par Kutüsof, atteints avant les frimas par l'imagination des frimas de l'hiver, attendant avec une stoïque patience la paix ou la retraite, que Napoléon leur promettait tous les jours. Il provoqua vainement des négociations toujours éludées avec Alexandre. Toujours trompé dans son espoir de voir les Russes demander merci dans leur capitale en cendres, déjà attaqué par Kutüsof dans les environs de Moscou, averti, par les premières neiges, des rigueurs d'un climat qui allait couvrir sa route, au retour, d'un vaste linceul, embarrassé de vingt mille blessés et dénué de chevaux pour ramener ses trophées et ses canons, il reprit enfin trop tard le chemin du Niémen.

Une explosion qui fit trembler le sol à dix lieues de Moscou annonça à l'armée la destruction du Kremlin par deux cent milliers de poudre que Napoléon avait ordonné au maréchal Mortier de faire éclater; adieu funèbre à une conquête qu'il ne pouvait pas garder, et où il voulait laisser la trace de sa colère.

Le même soir, il rédige un bulletin équivoque pour la France, dans lequel il présente sa sortie de Moscou comme une marche offensive contre Kutùsof. L'hiver, tardif jusque-là, se déclare enfin le 6 novembre : l'armée ne marche plus, elle se traîne engourdie, on meurt chaque nuit en masse sur l'épaisse couche de neige qui cache la terre. Vingt mille chevaux meurent en une nuit, les soldats survivants se repaissent de leurs cadavres. Au réveil, un courrier, échappé aux nuées de Cosaques qui harcèlent la marche, apporte à Napoléon la nouvelle de la défaite de ses armées d'Espagne aux Arapiles, de la seconde fuite de son frère de Madrid, de la conspiration militaire des généraux Mallet et Lahorie, qui ont surpris toute une nuit sa capitale.

Toute sa fortune semble s'écrouler à la fois. Atteint et coupé par Kutùsof, il ordonne à Ney de lui ouvrir un passage, et de couvrir sa fuite vers Smolensk, en se sacrifiant lui et son corps d'armée au salut de l'empereur. Ney, presque seul à la hauteur du désastre par son courage, se dévoue, et couvre la retraite en combattant à pied, le fusil à la main, sur chaque mamelon de neige de la route. Coupé lui-même de l'empereur entre Smolensk et la Bérézina, Ney, traqué dans les forêts, et égaré sur les neiges avec un corps d'armée réduit à quelques centaines d'hommes, se retrouve, se fait jour à travers quatre-vingt mille Russes, franchit le Dniéper sur des glaçons encore mal liés au rivage, et tombe dans les bras de Napoléon qui s'écrie :

« J'aurais donné trois cents millions de mon trésor pour « racheter la perte d'un tel homme ! »

Napoléon avait perdu, avant d'arriver à la Bérézina, tous ses canons, excepté quelques pièces de sa garde. De quarante cinq mille cavaliers qui avaient passé avec lui le fleuve quelques mois auparavant, il ne lui restait que cent cinquante chevaux. Il fait brûler devant lui les aigles de ses régiments et tous ses équipages, pour ne pas laisser au moins les dépouilles de sa gloire aux Russes ; mais deux cent mille morts, blessés ou prisonniers, huit cents pièces de canon, les cada-

vres de soixante mille chevaux de cavalerie, d'artillerie, de bagages, démentent trop ce démenti de sa fortune.

Cette armée, devenue une foule, se retourne un moment avec l'énergie du lion mourant pour écarter les Russes du fleuve. La tête passa, le corps, retenu sur la rive, noyé ou écrasé sur les ponts de la Bérézina, resta à la merci des Russes, des flots ou des frimas. Napoléon ne ramenait en Pologne qu'une poignée de héros ; il les abandonna à leur sort, et partit pour prévenir le bruit de son désastre à Paris.

L'hiver acheva, après son départ, ce que la déroute avait épargné. On ne peut lire sans pitié pour les hommes tour à tour instruments et victimes de l'ambition et de l'orgueil des conquérants, le tableau qu'un historien témoin oculaire et familier de Napoléon, M. de Ségur, trace de la dernière marche de la grande-armée en touchant enfin au territoire de la Prusse polonaise, son dernier asile.

« C'était donc là, dit-il en finissant son récit, cette rive que nous avions hérissée, quelques mois avant, de nos innombrables baïonnettes. Cette terre alliée, qui disparaissait alors sous les pas de notre immense armée combinée, nous avait paru comme métamorphosée en vallées et en collines toutes mouvantes d'hommes et de chevaux. Voilà ces mêmes vallons d'où sortirent, aux rayons d'un soleil brûlant, ces trois longues colonnes de dragons et de cuirassiers, semblables à trois fleuves de fer et d'airain étincelants. Eh bien ! hommes, armes, aigles, chevaux, le soleil même, et jusqu'à ce fleuve frontière qu'ils avaient traversé pleins d'ardeur et d'espoir, tout a disparu. Le Niémen n'est plus qu'une longue masse de glaçons surpris et enchaînés les uns sur les autres par les redoublements de l'hiver. A la place de ces trois ponts français apportés de cinq cents lieues, et jetés avec une si audacieuse promptitude, un pont russe est seul debout. Enfin, au lieu de ces innombrables guerriers, de leurs quatre cent mille compagnons tant de fois vainqueurs avec eux, et qui s'étaient élancés avec tant de joie et d'orgueil sur la terre des Russes, ils ne voient sortir de ces déserts pâles et glacés qu'un millier

de fantassins et de cavaliers encore armés, neuf canons et vingt mille malheureux couverts de haillons, la tête basse, les yeux éteints, la figure terreuse et livide, la barbe longue et hérissée de frimas; les uns se disputant en silence l'étroit passage du pont, qui, malgré leur petit nombre, ne peut suffire à l'empressement de leur déroute! Et c'était là toute la grande armée. Deux rois, un prince, huit maréchaux suivis de quelques officiers, des généraux à pied, dispersés et sans suite, enfin quelques centaines d'hommes de la vieille garde encore armés, étaient ses seuls restes! »

« Il n'est plus possible de servir un insensé ! » s'écriait Murat chargé par Napoléon de rallier les débris dans ce même Tilsitt où, deux années avant, Napoléon avait foudroyé de sa gloire et de son bonheur le roi et la reine de Prusse, et enchaîné Alexandre lui-même à sa fortune. Mais Murat était pressé de trahir et de se réfugier lui-même sur son trône, déjà menacé par le contre-coup de Moscou.

« Le ralliement de l'armée sur la Vistule, dont Napoléon entretenait Paris dans ses bulletins et dans ses discours, était illusoire », dit le même historien. « La vieille garde, naguère de trente-cinq mille hommes, ne comptait plus que cinq cents combattants; la jeune garde, presque aucun; le premier corps d'armée, dix-huit cents; le second, mille; le troisième, seize cents; le quatrième, dix-sept cents : encore la plupart de ces soldats, restes de six cent mille hommes, pouvaient-ils à peine se servir de leurs armes. »

POÉSIES INÉDITES

LES REMORDS DE MÉDÉE [1]

. . . .
. . . . . . Enfin, tu t'es donc expliqué,
Ciel vengeur, que Médée a longtemps provoqué !
Je l'avoue, à tes coups dès longtemps préparée,
Contre celui-là seul je me crus rassurée ;
C'était le seul endroit où tu pouvais frapper
Un cœur qui par tout autre aurait pu t'échapper.
Mais rien n'a pu tromper ta vengeance certaine.
Tu n'aurais qu'à demi rassasié ta haine,
Si celui pour qui seul j'ai commis ces horreurs
N'eût servi d'instrument à tes desseins vengeurs !
Où m'a conduit, grands dieux, une flamme funeste !
Depuis ce jour fatal où le courroux céleste
Amena le perfide au palais d'Eétès,
Tous mes pas ont été marqués par mes forfaits.
Par des ruisseaux de sang j'ai tracé ma carrière :
Absyrthe [2], Pélias [3], toi surtout, toi, mon père !
Fuyez, vains souvenirs, si longtemps combattus !
Quand les crimes sont faits, les remords sont perdus.
Fantômes importuns, ombres toujours sanglantes,
De mon fatal amour victimes menaçantes,
Éloignez-vous... Mais quoi ! venez-vous contempler
Les tourments dont le sort se plaît à m'accabler ?

1. Médée, fille d'Æétès, roi de Colchide, et de la magicienne Hypsée, connue par sa passion pour Jason, le chef des Argonautes, qu'elle suivit en Thessalie. Abandonnée par ce prince et folle de fureur jalouse, elle égorgea elle-même les enfants qu'elle avait eus de lui.

2. Absyrthe, frère de Médée, que celle-ci mit à mort et dont elle dissémina les membres sanglants sur le chemin de leur père Æétès lorsqu'il la poursuivit, après sa fuite avec Jason.

3. C'est sur le conseil funeste de Médée que Pélias, son oncle, fut assassiné par ses propres filles qui avaient cru ainsi le rajeunir. G. R.

Eh bien! contentez donc l'excès de votre haine,
Satisfaites enfin votre soif inhumaine.
S'il vous fallait enfin mon cœur à déchirer,
Barbares, vous n'avez plus rien à désirer!

. . . .

LES VISIONS

LE MANOIR DE BÉRANGER.

Non loin des bords charmants où, voisin de la source,
Le Rhône au pied des monts précipite sa course
Et, mêlant au Léman son flot rapide et pur,
Au milieu de ses eaux trace un fleuve d'azur;
Entre les verts remparts de vingt collines sombres
Qui sur des prés penchants jettent leurs vastes ombres,
S'étend autour d'un lac un fertile vallon
Où le pampre, abrité du fougueux aquilon,
Entrelaçant sa feuille aux chênes des montagnes,
De ses festons jaunis tapisse les campagnes.
Mille ruisseaux, tombant de coteaux en coteaux,
De cascade en cascade y font bondir leurs eaux,
Et, de leur blanche écume émaillant la verdure,
Y charment les forêts d'un éternel murmure.
Là, sous le sceptre dur d'un puissant chevalier,
Vivait un peuple heureux, peuple jadis guerrier
Quand son maître plus jeune, amoureux de la guerre,
Déployant de la croix la sanglante bannière,
Dans les champs de Solime[1] allait, le casque au front
Du tombeau du Sauveur venger l'antique affront,
Ou qu'avec les barons d'Italie et de France
Il rompait en champ clos ou l'épée ou la lance.
Maintenant aux lambris de l'antique manoir
Il avait suspendu son vieux bouclier noir;

1. Nom donné par les Grecs et les Latins à Jérusalem. G. P.

Mais le fier Béranger, au déclin de son âge,
Des jeux de sa jeunesse aimait encor l'image.
Son château, couronné de mille noirs créneaux
Où les vents agitaient les plis de ses drapeaux,
Suspendu sur les flancs d'un rocher solitaire,
Sur l'abîme du lac s'élevait comme une aire.
Un torrent orageux, tombant du haut des monts,
Roulait ses flots grondants sous l'arche de ses ponts,
Lui formait de son lit une triple ceinture,
Puis, du sommet d'un roc taillé par la nature,
Rendant un libre essor à son flot débordant,
S'élançait comme un trait dans l'abîme grondant.
Les tours, les bastions, les donjons, les tourelles,
Surmontant ses remparts, flanquant ses larges ailes,
Dressant leur flèche noire au-dessus des forêts,
Semblaient un groupe obscur d'immobiles cyprès.
Le pèlerin voyait, au premier cri d'alarmes,
Briller sur leurs sommets l'acier des hommes d'armes;
Il entendait le cor retentir dans les bois,
Et, si le pont-levis s'abaissait à sa voix,
Sur son front pâlissant la herse suspendue
De surprise et d'effroi venait frapper sa vue.
Il voyait dans les cours les nombreux chevaliers
Décorer leurs écus, polir leurs boucliers,
Ou, flattant de la main leurs destriers fidèles,
Tresser leurs crins flottants des couleurs de leurs belles.
Les hérauts déployaient les brillants étendards
Ou dressaient en faisceaux les haches et les dards;
Les pages, occupés de nobles exercices,
Combattaient dans l'arène ou volaient dans les lices;
Les clercs entrelaçaient des devises d'amour,
Et, sur le seuil assis, l'antique troubadour,
Penchant son front blanchi sur sa harpe d'ivoire,
Contait des anciens jours les fêtes et la gloire.

. . . .

HERMINE.

Cependant, confinée en ce palais sévère,
Hermine y présidait aux fêtes de son père,
Et, d'images de guerre occupant ses loisirs,
Feignait de partager ses sauvages plaisirs.
Tantôt on la voyait d'une légère armure
Couvrir un sein charmant sous l'airain qui murmure,
Ou, d'un cimier flottant ombrageant ses beaux traits,
Presser un palefroi dans l'ombre des forêts;
Tantôt sur un balcon tissu d'or et de soie,
Où de trente barons l'étendard se déploie,
Son front riant couvert d'une aimable rougeur,
Offrir aux preux jaloux le prix de la valeur;
Tantôt, d'atours plus doux parant encor ses charmes,
Dans les joyeux festins qui succédaient aux armes,
Verser aux chevaliers, d'une tremblante main,
Le nectar écumant dans leur coupe d'airain,
Mêler sa voix touchante aux accords de sa lyre,
A leurs bruyants transports et rougir et sourire,
Et, parmi les faisceaux d'armes, de boucliers,
Parmi ces fronts blanchis sous le fer et l'acier,
Où la guerre et les ans ont imprimé leur trace,
Lever un front couvert de pudeur et de grâce.
Telle, sur les débris de quelque vieille tour,
Parmi les nids sanglants de l'aigle et du vautour,
Sur les tronçons rouillés de la lance et du glaive,
Une fleur des rochers, que l'aquilon enlève,
Va germer et fleurir sur ces sombres remparts,
Tapisse le rocher de ses festons épars,
Et, battue en pliant des coups de la tempête,
Parfume encor les vents qui balancent sa tête!

. . . .

COURS FAMILIER DE LITTÉRATURE

XV[e] ENTRETIEN

Dans les derniers jours de l'automne qui vient de finir[1], j'allai assister seul aux vendanges d'octobre, dans le petit village du Mâconnais où je suis né. Pendant que les bandes de joyeux vendangeurs se répondaient d'une colline à l'autre par ces cris de joie prolongés qui sont les actions de grâce de l'homme au sillon qui le nourrit ou qui l'abreuve, pendant que les sentiers rocailleux du village retentissaient sous le gémissement des roues qui rapportaient, au pas lent des bœufs couronnés de sarments en feuilles, les grappes rouges aux pressoirs, je me couchai sur l'herbe, à l'ombre de la maison de mon père, en regardant les fenêtres fermées, et je pensai aux jours d'autrefois.

Ce fut ainsi que ce chant me monta du cœur aux lèvres et que j'en écrivis les strophes au crayon sur les marges d'un vieux *Pétrarque in-folio,* où je les reprends pour les donner ici aux lecteurs.

LA VIGNE ET LA MAISON

PSALMODIES DE L'AME

DIALOGUE ENTRE MON AME ET MOI

MOI.

Quel fardeau te pèse, ô mon âme!
Sur ce vieux lit des jours par l'ennui retourné ?
Comme un fruit de douleurs qui pèse aux flancs de femme ,
Impatient de naître et pleurant d'être né ?

1. 1857.

La nuit tombe, ô mon âme ! un peu de veille encore !
Ce coucher d'un soleil est d'un autre l'aurore.
Vois comme avec tes sens s'écroule ta prison !
Vois comme aux premiers vents de la précoce automne
Sur les bords de l'étang où le roseau frissonne,
S'envole brin à brin le duvet du chardon !
Vois comme de mon front la couronne est fragile !
Vois comme cet oiseau dont le nid est la tuile
Nous suit pour emporter à son frileux asile
Nos cheveux blancs pareils à la toison que file
La vieille femme assise au seuil de sa maison !

Dans un lointain qui fuit ma jeunesse recule,
Ma sève refroidie avec lenteur circule,
L'arbre quitte sa feuille et va nouer son fruit :
Ne presse pas ces jours qu'un autre doigt calcule.
Bénis plutôt ce Dieu qui place un crépuscule
Entre les bruits du soir et la paix de la nuit !
Moi qui par des concerts saluai ta naissance,
Moi qui te réveillai neuve à cette existence
Avec des chants de fête et des chants d'espérance,
Moi qui fis de ton cœur chanter chaque soupir,
Veux-tu que, remontant ma harpe qui sommeille,
Comme un David assis près d'un Saül qui veille,
Je chante encor pour t'assoupir?

L'AME.

Non ! Depuis qu'en ces lieux le temps m'oublia seule,
La terre m'apparaît vieille comme une aïeule
Qui pleure ses enfants sous ses robes de deuil.
Je n'aime des longs jours que l'heure des ténèbres,
Je n'écoute des chants que ces strophes funèbres,
Que sanglote le prêtre en menant un cercueil.

MOI.

Pourtant le soir qui tombe a des langueurs sereines
Que la fin donne à tout, aux bonheurs comme aux peines;

Le linceul même est tiède au cœur enseveli :
On a vidé ses yeux de ses dernières larmes,
L'âme à son désespoir trouve de tristes charmes
Et des bonheurs perdus se sauve dans l'oubli.

Cette heure a pour nos sens des impressions douces
Comme des pas muets qui marchent sur des mousses :
C'est l'amère douceur du baiser des adieux.
De l'air plus transparent le cristal est limpide,
Des monts vaporisés, l'azur vague et liquide
S'y fond avec l'azur des cieux.

Je ne sais quel lointain y baigne toute chose,
Ainsi que le regard l'oreille s'y repose,
On entend dans l'éther glisser le moindre vol,
C'est le pied de l'oiseau sur le rameau qui penche,
Ou la chute d'un fruit détaché de la branche
Qui tombe du poids sur le sol.

Aux premières lueurs de l'aurore frileuse
On voit flotter ces fils dont la vierge fileuse
D'arbre en arbre du verger a tissé le réseau :
Blanche toison de l'air que la brume encor mouille,
Qui traîne sur nos pas, comme de la quenouille
Un fil traîne après le fuseau.

Aux précaires tiédeurs de la trompeuse automne,
Dans l'oblique rayon le moucheron foisonne,
Prêt à mourir d'un souffle à son premier frisson ;
Et sur le seuil désert de la ruche engourdie,
Quelque abeille en retard qui sort et qui mendie
Rentre lourde de miel dans sa chaude prison.

Viens, reconnais la place où ta vie était neuve,
N'as-tu point de douceur, dis-moi, pauvre âme veuve,
A remuer ici la cendre des jours morts ?
A revoir ton arbuste et ta demeure vide,
Comme l'insecte ailé revoit sa chrysalide,
Balayure qui fut son corps ?

Moi, le triste instinct m'y ramène :
Rien n'a changé là que le temps ;
Des lieux où notre œil se promène,
Rien n'a fui que les habitants.

Suis-moi du cœur pour voir encore,
Sur la pente douce au midi,
La vigne qui nous fit éclore
Ramper sur le roc attiédi.

Contemple la maison de pierre,
Dont nos pas usèrent le seuil :
Vois-la se vêtir de son lierre
Comme d'un vêtement de deuil.

Écoute le cri des vendanges
Qui monte du pressoir voisin,
Vois les sentiers rocheux des granges
Rougis par le sang du raisin.

Regarde au pied du toit qui croule :
Voilà, près du figuier séché,
Le cep vivace qui s'enroule
A l'angle du mur ébréché!

L'hiver noircit sa rude écorce;
Autour du banc rongé du ver,
Il contourne sa branche torse
Comme un serpent frappé du fer.

Autrefois, ses pampres sans nombre
S'entrelaçaient autour du puits,
Père et mère goûtaient son ombre,
Enfants, oiseaux rongeaient ses fruits.

Il grimpait jusqu'à la fenêtre,
Il s'arrondissait en arceau ;
Il semble encor nous reconnaître
Comme un chien gardien d'un berceau.

Sur cette mousse des allées
Où rougit son pampre vermeil,
Un bouquet de feuilles gelées
Nous abrite encor du soleil.

Vives glaneuses de novembre,
Les grives, sur la grappe en deuil,
Ont oublié ces beaux grains d'ambre
Qu'enfant nous convoitions de l'œil.

Le rayon du soir la transperce
Comme un albâtre oriental,
Et le sucre d'or qu'elle verse
Y pend en larmes de cristal.

Sous ce cep de vigne qui t'aime,
O mon âme! ne crois-tu pas
Te retrouver enfin toi-même
Malgré l'absence et le trépas?

N'a-t-il pas pour toi le délice
Du brasier tiède et réchauffant
Qu'allume une vieille nourrice
Au foyer qui nous vit enfant?

Ou l'impression qui console
L'agneau tondu hors de saison,
Quand il sent sur sa laine folle
Repousser sa chaude toison!

L'AME.

Que me fait le coteau, le toit, la vigne aride?
Que me ferait le ciel, si le ciel était vide?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas!
Pourquoi ramènes-tu mes regrets sur leur trace?
Des bonheurs disparus se rappeler la place,
C'est rouvrir des cercueils pour revoir des trépas!

I

Le mur est gris, la tuile est rousse
L'hiver a rongé le ciment;
Des pierres disjointes la mousse
Verdit l'humide fondement;
Les gouttières que rien n'essuie
Laissent en rigoles de suie
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vide demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure
Que les veuves ont sous les yeux;

La porte où file l'araignée
Qui n'entend plus le doux accueil
Reste immobile et dédaignée
Et ne tourne plus sur son seuil;
Les volets que le moineau souille,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le granit;
Les vitraux brisés par les grêles
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid!

Leur gazouillement sur les dalles
Couvertes de duvets flottants
Est la seule voix de ces salles
Pleines des silences du temps.
De la solitaire demeure
Une ombre lourde d'heure en heure
Se détache sur le gazon :
Et cette ombre, couchée et morte,
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison!

II

Efface ce séjour, ô Dieu! de ma paupière,
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits!

A l'heure où la rosée au soleil s'évapore,
Tous ces volets fermés s'ouvraient à sa chaleur,
Pour y laisser entrer, avec la tiède aurore,
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleur.

On eût dit que ces murs respiraient comme un être
Des pampres réjouis la jeune exhalaison ;
La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

Leurs blonds cheveux, épars au vent de nos montagnes,
Les filles se passant leurs deux mains sur les yeux,
Jetaient des cris de joie à l'écho des campagnes,
Ou sur leurs seins naissants croisaient leurs doigts pieux.

La mère, de sa couche à ces doux bruits levée,
Sur ces fronts inégaux se penchait tour à tour
Comme la poule heureuse assemble sa couvée,
Leur apprenant les mots qui bénissent le jour.

Moins de balbutiements sortent du nid sonore,
Quand, au rayon d'été qui vient la réveiller
L'hirondelle au plafond qui les abrite encore,
A ses petits sans plume apprend à gazouiller.

Et les bruits du foyer que l'aube fait renaître,
Les pas des serviteurs sur les degrés de bois,
Les aboiements du chien qui voit sortir son maître,
Le mendiant plaintif qui fait pleurer sa voix,

Montaient avec le jour ; et, dans les intervalles,
Sous des doigts de quinze ans répétant leur leçon,
Les claviers résonnaient ainsi que des cigales
Qui font tinter l'oreille au temps de la moisson !

III

Puis ces bruits d'année en année
Baissèrent d'une vie, hélas ! et d'une voix.
Une fenêtre en deuil, à l'ombre condamnée,
Se ferma sous le bord des toits.

Printemps après printemps de belles fiancées
Suivirent de chers ravisseurs,
Et, par la mère en pleurs sur le seuil embrassées,
Partirent en baisant leurs sœurs.

Puis sortit un matin pour le champ où l'on pleure
Le cercueil tardif de l'aïeul,
Puis un autre, et puis deux, et puis dans la demeure
Un vieillard morne resta seul !

Puis la maison glissa sur la pente rapide
Où le temps entasse les jours ;
Puis la porte à jamais se ferma sur le vide,
Et l'ortie envahit les cours !...

. . . .
. . . .

IV

O famille ! ô mystère ! ô cœur de la nature !
Où l'amour dilaté dans toute créature
Se resserre en foyer pour couver des berceaux,
Goutte de sang puisée à l'artère du monde
Qui court de cœur en cœur toujours chaude et féconde,
Et qui se ramifie en éternels ruisseaux !

Chaleur du sein de mère où Dieu nous fit éclore,
Qui du duvet natal nous enveloppe encore
Quand le vent d'hiver siffle à la place des lits,
Arrière-goût du lait dont la femme nous sèvre,
Qui même en tarissant nous embaume la lèvre,
Étreinte de deux bras par l'amour amollis!

Premier rayon du ciel vu dans des yeux de femmes,
Premier foyer d'une âme où s'allument nos âmes,
Premiers bruits de baisers au cœur retentissants!
Adieux, retours, départs pour de lointaines rives,
Mémoire qui revient pendant les nuits pensives
A ce foyer des cœurs, univers des absents!

. . . .

Ah! que tout fils dise anathème
A l'insensé qui vous blasphème!
Rêveur du groupe universel,
Qu'il embrasse, au lieu de sa mère,
Sa froide et stoïque chimère
Qui n'a ni cœur, ni lait, ni sel!

Du foyer proscrit volontaire,
Qu'il cherche en vain sur cette terre
Un père au visage attendri;
Que tout foyer lui soit de glace,
Et qu'il change à jamais de place
Sans qu'aucun lieu lui jette un cri!

Envieux du champ de famille,
Que, pareil au frelon qui pille
L'humble ruche adossée au mur,
Il maudisse la loi divine
Qui donne un sol à la racine
Pour multiplier le fruit mûr!

Que sous l'herbe des cimetières
Il foule, indifférent, les pierres
Sans savoir laquelle prier!

Qu'il réponde au nom qui le nomme
Sans savoir s'il est né d'un homme
Ou s'il est fils d'un meurtrier!...

V

Dieu! qui révèle aux cœurs mieux qu'à l'intelligence!
Resserre autour de nous, faits de joie et de pleurs,
Ces groupes rétrécis où de ta providence
Dans la chaleur du sang nous sentons les chaleurs;

Où, sous la porte bien close,
La jeune nichée éclose
Des saintetés de l'amour,
Passe du lait de la mère
Au pain savoureux qu'un père
Pétrit des sueurs du jour;

Où ces beaux fronts de famille,
Penchés sur l'âtre et l'aiguille,
Prolongent leurs soirs pieux :
O soirs! ô douces veillées
Dont les images mouillées
Flottent dans l'eau de nos yeux!

Oui, je vous revois tous, et toutes, âmes mortes!
O chers essaims groupés aux fenêtres, aux portes!
Les bras tendus vers vous, je vous crois ressaisir,
Comme on croit dans les eaux embrasser des visages
Dont le miroir trompeur réfléchit les images,
Mais glace le baiser aux lèvres du désir.

Toi qui fis la mémoire, est-ce pour qu'on oublie?...
Non, c'est pour rendre au temps à la fin tous ses jours,
Pour faire confluer, là-bas, en un seul cours
Le passé, l'avenir, ces deux moitiés de vie
Dont l'une dit jamais et l'autre dit toujours.

Ce passé, doux Eden dont notre âme est sortie,
De notre éternité ne fait-il pas partie?
Où le temps a cessé tout n'est-il pas présent?
Dans l'immuable sein qui contiendra nos âmes
Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
Au foyer qui n'a plus d'absent?

Toi qui formas ces nids rembourrés de tendresses
Où la nichée humaine est chaude de caresses,
Est-ce pour en faire un cercueil!
N'as-tu pas dans un pan de tes globes sans nombre
Une pente au soleil, une vallée à l'ombre
Pour y rebâtir ce doux seuil?

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même,
Où l'instinct serre un cœur contre les cœurs qu'il aime,
Où le chaume et la tuile abritent tout l'essaim,
Où le père gouverne, où la mère aime et prie,
Où dans ses petits-fils l'aïeule est réjouie
De voir multiplier son sein!

Toi, qui permets, ô père! aux pauvres hirondelles
De fuir sous d'autres cieux la saison des frimas,
N'as-tu donc pas aussi pour tes petits sans ailes
D'autres toits préparés dans tes divins climats?
O douce Providence! ô mère de famille
Dont l'immense foyer de tant d'enfants fourmille,
Et qui les vois pleurer souriante au milieu,
Souviens-toi, cœur du ciel, que la terre est ta fille
Et que l'homme est parent de Dieu.

MOI.

Pendant que l'âme oubliait l'heure
Si courte dans cette saison,
L'ombre de la chère demeure
S'allongeait sur le froid gazon;

Mais de cette ombre sur la mousse
L'impression funèbre et douce
Me consolait d'y pleurer seul :
Il me semblait qu'une main d'ange
De mon berceau prenait un lange,
Pour m'en faire un sacré linceul !

VIES DES GRANDS HOMMES

GUILLAUME TELL

. . . .

Les sourds murmures qui s'élevaient des villages et des chaumières contre les sévices du bailli Gessler[1], loin d'amortir l'oppression de ce gouverneur, l'avaient irritée. Il voulait dompter par la force les premiers symptômes de révolte qui se lisaient sur les visages des paysans; il portait défi à la patience du peuple; il inventait un crime afin d'avoir des coupables à frapper. Il fit planter sur la place publique du bourg d'Altorf[2] un sapin, au sommet duquel il ordonna de placer

1. Gessler, gouverneur de la Suisse au nom du duc d'Autriche. Ses violences provoquèrent le mouvement insurrectionnel dont l'initiative fut prise par les trois cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald, lors de la conjuration du Grütli, dans la nuit du 17 novembre 1307, et qui aboutit à la proclamation de l'indépendance de la Suisse.

2. Altorf ou Altdorf, petit village dans le canton d'Uri, à un kilomètre du lac des Quatre-Cantons, près de la Reuss et au pied du Grünberg. — On y montre une fontaine à l'endroit même où était, dit-on, l'arbre contre lequel alla se placer le fils de Guillaume Tell, lorsque celui-ci fut condamné par Gessler à abattre d'une flèche une pomme placée sur la tête de son enfant. Guillaume Tell sortit victorieux de cette épreuve. Mais Gessler s'étant aperçu que Tell avait caché dans son sein une seconde flèche, il lui en demanda la raison. Ce dernier ayant avoué qu'il la destinait au bailli, dans le cas où il aurait atteint son enfant, Gessler donna l'ordre de l'arrêter et de le conduire à la forteresse de Küssnacht.

son chapeau surmonté de la couronne d'Autriche. Il enjoignit à tous les paysans ou bourgeois qui passeraient devant ce signe de la souveraineté de l'empereur, de se découvrir la tête et de saluer le chapeau. Ses gardes, postés au pied de l'arbre sur la place, devaient enchaîner tous ceux qui se déclareraient rebelles en refusant cet hommage servile au chapeau du gouverneur.

La masse obéissante se plia à ce caprice de la tyrannie par mépris ou par terreur du tyran; un seul résista : c'était un simple paysan d'Uri, pêcheur du lac et chasseur de chamois, nommé Guillaume Tell. On ne connaissait de lui jusqu'à ce jour que son intrépidité à naviguer sur les flots par les plus fortes tempêtes, et son adresse comme archer à frapper le but avec la flèche de son arbalète. On le croyait si étranger aux impressions politiques qui agitaient le pays, qu'on ne l'avait pas même convié parmi les trente au rendez-vous du Grütli. Il ne prenait sa conspiration à lui que dans sa conscience et dans son cœur. L'acte de se découvrir et de s'incliner devant un objet matériel, qui semblait transporter la divinité de Dieu dans un homme, lui avait paru un signe d'adoration interdit à un chrétien, qui ne doit adorer que Dieu. Les gardes du gouvernement l'avaient désarmé, arrêté, et attaché avec des cordes au tronc du sapin qui portait le chapeau.

Gessler averti était heureux d'avoir trouvé un coupable pour frapper en lui toute la race des paysans. Il accourut, suivi d'une nombreuse escorte, à Altorf. . . . .

. . . .

. . . .

Gessler, maître de Guillaume Tell, mais craignant qu'une insurrection soulevée par l'exemple de ce héros des paysans d'Uri ne lui enlevât son prisonnier, résolut de le transporter cette même nuit dans une citadelle appartenant à l'empereur, à Kussnacht, au pied du mont Righi. Pour aller à Kussnacht, il fallait traverser le lac. Gessler, ne voulant confier à personne la garde du rebelle réservé à un supplice exemplaire, s'embarqua à Flüelen, petit port de pêcheurs sur la rive occiden-

tale du lac des Quatre-Cantons. Quelques rameurs, une poignée de gardes, un pilote inexpérimenté, composaient tout l'équipage. Guillaume Tell, garrotté de chaînes, fut jeté sous leurs pieds comme un vil fardeau, au fond de la barque. On déploya la voile. Ils naviguèrent heureusement jusqu'à la moitié de la traversée du lac ; mais là les étoiles se voilèrent, les vagues frémirent ; un vent, qui avait le bruit et le poids de l'avalanche, tomba plutôt qu'il ne souffla du Saint-Gothard par l'embouchure de la Reuss : la voile, chargée de vent, fit pencher la barque, et éclata avec le bruit du tonnerre.

Les rameurs cherchent en vain à atteindre une anse au pied du Righi, pour s'abriter ; repoussés en plein lac par les vagues écumantes, ils flottent d'abîme en abîme sans pouvoir trouver une route dans ces liquides vallées ; il fallut obéir à l'ouragan, qui les ballotta d'une rive à l'autre pendant une longue nuit. « Il n'y a qu'un homme en Suisse capable de nous sauver, s'écrièrent les rameurs. — Qui est-il ? dit Gessler. — C'est Guillaume Tell, répondirent les paysans d'Uri. — Coupez les cordes qui le garrottent, reprit le gouverneur : sa vie nous répond de la nôtre ; confiez-lui le gouvernail. » On coupa les cordes qui garrottaient l'habile pilote. Tell, le gouvernail en main, lutta comme un dompteur de vagues avec la tempête ; il se rapprocha de la côte d'Altorf, dont on entendait les rochers à pic résonner sous les assauts des flots à travers les ténèbres et la fumée du lac ; il cherchait une anse connue de lui seul. Là les rochers abaissés formaient une échancrure à la côte, et permettaient d'amarrer un esquif dans les temps calmes. Le bruit des vagues contre les parois de la côte le dirigeait. Tout à coup il fit virer la poupe de la barque vers un monceau d'écume, qui laissa à découvert en retombant un écueil ruisselant d'eau courante ; et s'élançant d'un bond de la barque à terre, il repoussa du pied la poupe aux flots. Les flots la reprirent, l'éloignèrent, l'engloutirent et la relevèrent tour à tour comme un jouet sur leurs collines. Avant que les rameurs de Gessler eussent reconnu, aux premières clartés du matin, la côte d'Altorf et l'anse de Flüelen, Tell, échappé à la

mort, avait gravi les collines d'Altorf, frappé à la porte de sa maison, embrassé sa femme et son enfant, et repris son arbalète et une flèche.

Cependant le gouverneur, débarqué aussi au milieu du jour, avait envoyé un messager à Altorf, pour chercher ses écuyers, ses chevaux et ses gardes. On lui avait amené son escorte. Il s'avançait dans un chemin creux sur les traces de Tell, jurant à haute voix que, si le fugitif ne se remettait pas de lui-même dans ses fers, chaque jour de délai lui coûterait la tête de sa femme ou d'un de ses enfants.

Un homme, caché par les feuilles des arbres de la forêt, entendait ces cruelles menaces, une flèche siffla à travers les branches et perça le cœur de Gessler. Il roula de son cheval sans avoir le temps d'achever le serment qu'il faisait au crime : on le releva mort.

Nul ne vit l'archer; il avait frappé comme la vengeance divine, sans se montrer autrement que par le coup.

Soit que Tell, bien qu'il n'eût tiré la flèche que pour sauver sa femme et ses trois enfants, sur lesquels la mort était alors suspendue, rougît d'avoir frappé en assassin plus qu'en combattant ; soit qu'il ne voulût pas recueillir de gloire d'un acte qui ressemblait par l'apparence à un crime ; soit que la flèche fût partie en effet d'une autre main que la sienne, Tell ne revendiqua jamais pour lui-même le meurtre de Gessler : il laissa le crime ou la gloire au mystère ; il se contenta de recouvrer sa femme et ses fils, laissant à d'autres l'honneur de reconquérir la liberté politique de son pays, sauvé ou vengé par sa flèche, et n'ayant fomenté, lui, d'autre révolte que la révolte de la nature. C'est cette révolte, plus légitime et plus sainte que l'autre, qui fit de lui et malgré lui le héros de la Suisse. Une femme, Lucrèce, avait délivré Rome ; un père, Guillaume Tell, avait délivré l'Helvétie[1] !

1. On retrouve Guillaume Tell parmi les 1300 soldats suisses qui, le 15 novembre 1315, défirent les Autrichiens près du mont Morgarten (entre les cantons de Schwytz et de Zug. Il mourut à Bingen en 1354. Guillaume Tell est le héros d'un roman de Florian, d'un beau drame de Schiller et de l'un des opéras les plus renommés de Rossini. G. R.

FIOR D'ALIZA[1]

FIOR D'ALIZA ET SON COUSIN HYERONIMO.

RÉCIT FAIT A L'AUTEUR PAR UNE VIEILLE PAYSANNE DE LUCQUES.

. . . .

Les deux enfants, quand ils furent sevrés, grandirent bien et se fortifièrent à vue d'œil.

Fior d'Aliza commençait déjà à aller ramasser le bois mort dans le petit bois de lauriers, pour cuire les châtaignes dans la marmite de terre, et Hyeronimo commençait aussi à remuer la terre pour y semer le maïs et le millet. Quant aux chèvres, aux moutons et à l'âne, ils se gardaient eux-mêmes dans la bruyère, et quand ils tardaient à se rapprocher, le soir, le chien que j'envoyais dans la montagne me comprenait; il les ramenait tout seul à la cabane; ce bon chien était le père de celui que vous voyez couché aux pieds de son maître; il l'a si bien instruit, qu'il nous sert comme son père; c'est un serviteur sans gage, pour l'amour de Dieu.

On pouvait encore mener doucement sa pauvre vie et bénir Dieu et la Madone dans cette condition; je devenais vieille, Antonio était infirme, mais patient; le temps coulait, comme l'eau de la source, entraînant sans bruit les feuilles mortes comme les années comptées dans sa course; les enfants s'aimaient, ils étaient gais; un frère quêteur du couvent de San Stefano leur avait appris, en passant, leur religion; ils étaient aussi obéissants à moi qu'au vieil Antonio,

1. *Fior d'Aliza*, 1 vol. in-12, Paris, Dentu.

et nous confondaient tellement dans leur tendresse, que la fille ne savait pas si elle était ma fille ou celle d'Antonio, et que le garçon ne savait pas dire s'il était mon fils ou celui du vieillard. C'étaient comme des enfants jumeaux, comme une sœur et un frère. Sans rien nous dire, nous nous proposions de les marier quand ils auraient l'âge.

Comment ne se seraient-ils pas aimés? Ils ne voyaient jamais d'autres enfants de leur âge; ils n'avaient qu'un même nid dans la montagne, et un même sang dans le cœur; un même souffle dans la poitrine, un même air sur le visage! Leurs jeux et leurs rires sur le seuil de la cabane, les jours de fête, en revenant de la messe des Ermites aux Camaldules du couvent, faisaient la gaieté de la semaine; les feuilles des bois en tremblaient d'aise, et le soleil en luisait et en chauffait mieux sur l'herbe au pied du châtaignier.

Hyeronimo me rappelait tant mon mari par ses boucles noires, sous son bonnet de laine brune! Antonio ne pouvait pas aussi bien voir sa fille à cause du voile qu'il a sur ses pauvres yeux; mais quand il entendait les éclats de sa voix à la fois tendre, joyeuse et argentine, comme les gouttes de notre source quand elles résonnent en tombant des tiges d'herbe dans le bassin, il croyait entendre sa pauvre défunte, ma sœur.

— Comment est-elle? me demandait-il quelquefois. A-t-elle un petit front lisse comme une coupe de lait bordée de mouches?

— Oui, lui répondais-je, avec des sourcils de duvet noir qui commencent à lui masquer un peu les yeux.

— A-t-elle les cheveux comme la peau de châtaigne sortant de la coque, avant que le soleil l'ait brunie sur le toit?

— Oui, lui disais-je, avec le bout des mèches luisant comme l'or du cadre des Madones, sur l'autel des Camaldules, quand les cierges allumés les font reluire de feu.

— A-t-elle des yeux longs et fendus, qui s'ouvrent tout humides comme une large goutte de pluie d'été sur une fleur bleue dans l'ombre?

— Justement, répondais-je, avec de longs cils qui trem-

blent dessus comme l'ombre des feuilles du coudrier sur l'eau courante.

— Et ses joues?

— Comme du velours de soie rose sur les devantures de boutiques d'étoffes à la foire de Lucques.

— Et sa bouche?

— Comme ces coquilles que tu rapportais autrefois des maremmes de *Serra Vezza*, qui s'entr'ouvrent pour laisser voir du rose et du blanc, dentelées sur leurs lèvres, demi-fermées, demi-ouvertes, pour boire la mer.

— Et son cou?

— Mince, lisse, blanc et rond comme les petites colonnes de marbre couronnées par des têtes d'ange, en chapiteau, sur la porte de la cathédrale de Pise.

— Et sa taille?

— Grande, élancée, souple et arquée, avec deux légers renflements sur la poitrine, sous son corset encore vide.

— Ah! Dieu! s'écria-t-il, c'est tout comme sa mère à son âge, quand je la vis pour la première fois à ta noce avec mon frère, trois ans avant de la demander à votre mère. Et ses pieds?

— Ah! il faut les voir quand elle les essuie tout mouillés sur l'herbe, après avoir lavé les agneaux dans le bassin de la ravine : on dirait les pieds de cire de l'enfant Jésus, avec ses petits doigts, sur la paille de l'étable de Bethléem, que tu voyais, quand tu avais tes yeux, dans la crèche de Noël, au couvent des Camaldules.

— C'est encore comme sa mère, redisait-il en admirant et en pleurant, et cela continuait comme cela tous les soirs des dimanches.

— Ah! c'étaient de bons moments, monsieur, et puis je lui répondais ensuite sur tout ce qu'il me demandait de mon pauvre et beau Hyeronimo, le vrai portrait en force de sa cousine en grâce : comme quoi sa taille dépassait de la main la tête de la jeune fille, comme quoi ses cheveux moins bouclés étaient noirs comme les ailes de nos corneilles sur la pre-

mière neige; comme quoi son front était plus large et plus haut, ses joues plus pâles et plus bronzées par le soleil; ses yeux aussi fendus, mais plus pensifs sous ses sourcils; sa bouche plus grave, quoique aussi douce; son menton plus carré et plus garni de duvet; son cou, ses épaules, sa taille plus formés.

— As-tu vu saint Sébastien tout nu, attaché à son tronc d'arbre, percé de flèches, avec des filets de sang qui coulent sur la peau lisse et brune?

— Oui.

— Eh bien! on dirait mon fils quand sa chemise ouverte laisse voir ses côtes et qu'il s'appuie au châtaignier, en s'essuyant le front, au retour de l'ouvrage. J'ai bien vu des hommes, à la foire de Lucques et sur le quai de Livourne, déchargeant des felouques, mais je n'en ai point vu d'aussi beau, d'aussi fort, quoique aussi délicat; c'est tout mon pauvre mari quand il partit, si peu de jours après m'avoir courtisée, pour ces fatales moissons de Maremmes!

Et voilà comme nous abrégions les dimanches à nous réjouir dans nos deux enfants, et tous les pèlerins qui passaient en montant aux Camaldules s'arrêtaient pour respirer sous le châtaignier de la montagne et disaient: « Le ciel vous a bien bénis! il n'y a rien de si beau qu'eux à la ville. »

Mais nous eûmes bien du malheur une fois, pour la trop grande beauté de Fior d'Aliza. Il arriva une bande de jeunes messieurs de Lucques qui allaient par curiosité, car vous allez voir que ce n'était pas par dévotion, au pèlerinage des Camaldules. Le malheur voulut que, dans ce moment-là, la petite sortait de laver les agneaux dans le bassin d'eau sombre, où vous voyez reluire le ciel bleu au milieu des joncs fleuris, au fond du pré, sous les lauriers: elle s'essuyait les pieds, debout avec une brassée de feuilles de noisetier, avant de remonter vers la cabane; sa chemise, toute mouillée aux bras et collant sur ses membres, n'était retenue que par la ceinture de son court jupon de drap rouge, qui ne lui tombait qu'à mi-jambes; ses épaules nues, partageant en deux ses tresses

déjà longues et épaisses de cheveux, qui reluisaient comme de l'or au soleil du matin ; elle tournait çà et là son gracieux visage et riait à son image tremblante dans l'eau, à côté des fleurs, ne sachant pas seulement qu'un oiseau des bois la regardait.

Les pèlerins, surpris, s'arrêtèrent à sa vue et firent silence pour ne pas l'effaroucher, comme quand un chasseur voit un chevreuil confiant, seul au bord du torrent, à travers les feuilles. Ils se faisaient entre eux des gestes d'admiration en regardant la belle enfant.

— En voilà une de Madone! s'écria un des plus jeunes de la bande.

— C'est la Madone avant la visite de l'ange, dit le plus vieux. Ah! Dieu! que sera-ce quand elle aura quinze ans!

— Elle n'en a que douze, messieurs, leur dis-je, pour les détourner de regarder plus longtemps la petite, craignant qu'ils ne lui fissent honte, en s'arrêtant plus curieusement sous l'arbre; mais ils s'assirent au contraire, à la prière du plus vieux.

La petite, qui remontait, les yeux à terre, sans défiance, ne les ayant ni vus ni entendus, rougit tout à coup jusqu'au blanc des yeux, en se voyant toute nue et toute mouillée devant des étrangers ; elle se sauva, comme un faon surpris, dans la cabine, et rien ne put l'en faire sortir, bien qu'elle se fût habillée derrière la porte.

Les étrangers se parlèrent longtemps à voix basse entre eux, et me demandèrent ceci et cela sur notre famille. Je les satisfis honnêtement.

— Nous reviendrons, jeune mère, me dirent-ils en me saluant poliment, et si vous voulez marier votre fille dans un an ou deux, nous la retenons pour mon fils, que voilà, et qui en est déjà aussi fou que s'il la connaissait depuis sept ans, comme Jacob. (C'était le chef des sbires de Lucques.)

— Ah! que non, seigneur capitaine des sbires, lui répondis-je en riant, ma fille est verte, elle n'est pas mûre de longtemps

pour un mari ; de plus, elle n'est pas faite pour un capitaine des sbires de la ville qui mépriserait notre humble famille, et puis elle est déjà fiancée en esprit avec son cousin, le fils de l'aveugle que voilà. Les deux enfants s'accordent bien ; il ne faut pas séparer deux agneaux qui ont été attachés par le bon Dieu à la même crèche.

Le capitaine fit un signe de l'œil à ses compagnons, et se retourna deux ou trois fois, en me disant adieu avec un air de dire au revoir.

Voilà tout ce qui fut dit ce jour-là.

. . . .

ANTONIELLA

NOUVELLE NAPOLITAINE[1]

ANTONIELLA, LORENZO ET LE VIEUX MÉDECIN

. . . .

. . . . . Jusque-là, reprit Antoniella, nous ne souffrions pas trop de la misère. Mon père avait conservé sous son matelas, dans une bourse de maroquin, une assez forte économie qu'il avait amassée depuis quinze ans pour ma dot ; de temps en temps, il m'y faisait prendre, écu par écu, de quoi acheter ce qui était nécessaire à notre pauvre petit ménage, ou plutôt le pain nécessaire pour moi avec le lait de chèvre, car lui ne mangeait plus que quelques figues séchées que je lui faisais attendrir dans le lait pour l'empêcher de mourir d'inanition.

Le médecin, vieillard pauvre et charitable, ne lui deman-

1. *Antoniella*, 1 vol. in-12. Paris. Calmann Lévy.

dait rien pour ses visites, et il prenait même, sur son nécessaire le plus strict, tantôt une demi-fiasque de vin vieux qu'on lui avait donnée, tantôt quelques gouttes de Rosolio (liqueur du pays), pour relever un peu le cœur du malade. Mais la pitié est une grande aumône ; il en était tout pétri. Accoutumé, dans ces quartiers déserts, à ne vivre qu'avec les pauvres, il les aimait comme ses parents. Son costume ne lui coûtait guère; soit qu'il craignît d'offenser, par trop de luxe, l'œil un peu jaloux de ses pratiques, soit qu'il épargnât, pour le donner, le peu de grani (gros sous de Naples) qui lui tombaient dans la main, ses souliers n'avaient de solide que la grosse boucle en cuivre qui recouvrait le cou-de-pied ; la semelle, usée, laissait voir les doigts sous le cuir; ses bas bleus au talon rongé étaient raccourcis tous les mois, le mollet glissant peu à peu sous la plante du pied; ses culottes courtes, de velours vert râpé, avaient perdu leur couleur; son gilet, dont les poches larges et tombant jusqu'à la ceinture étaient gonflées de médicaments vulgaires contenus dans des morceaux de papier gris, lui donnaient une apparence d'obésité respectable ; son habit à gros boutons de métal ciselé et luisant, sa perruque qui le dispensait de chapeau, enfin sa longue canne de jonc à pomme de cuivre bruni par le frottement de sa lourde main, le faisaient reconnaître de loin quand il venait rendre sa visite.

Il s'intéressait beaucoup à mon père et à moi : à mon père, à cause de ses souffrances qu'il étudiait comme un phénomène de la goutte; à moi, à cause de ma jeunesse et de ma tendre assiduité auprès de mon père. Il ne s'en allait jamais sans m'avoir embrassée sur le front, et s'il ne nous laissait pas moins malades, il nous laissait plus consolés.

Le vieux médecin était ordinairement suivi par un petit clerc d'environ seize ans, qui lui portait, dans un sac de peau, ses médicaments, ses simples, ses herbes, et qui faisait son éducation sous lui. L'élève connaissait aussi bien que le maître ce qui convenait à ses malades : à celui-ci la mauve; à celui-là a graine de lin ; à cet autre la médecine ou le purgatif. Il ve-

nait quelquefois tout seul s'informer comment l'ordonnance avait opéré.

Mon père me dit, un jour, de lui offrir quelques grani pour sa récompense. Je les pris dans la bourse, et je lui tendis cet honoraire. Il devint rouge, me regarda d'une certaine manière qui voulait dire : « Vous vous trompez, ou bien vous voulez m'offenser! » Et il refusa en retirant sa main de la mienne, comme si c'eût été une vipère qui l'aurait glacé en le touchant. Moi, de mon côté, en voyant sa répugnance, je fus toute confuse. Je retirai ma main, j'ouvris les doigts et les grani roulèrent à terre. Je ne pus lui en vouloir.

Il s'appelait Lorenzo. Il n'était guère mieux vêtu que son maître, bien que par état il eût sur le dos un mauvais habit de soie noire, acheté au marché des loques, et signifiant qu'il voulait étudier la médecine. Le reste de son costume, et ses pieds nus sortant d'un pantalon de toile, signifiaient aussi sa misère. Son chapeau calabrais était rouillé par la pluie et le soleil; ses membres étaient grêles et délicats; ses cheveux noirs, retombant, épars mais bien peignés, des deux côtés de son visage sur son cou; ses yeux noirs aussi et larges, regardaient avec beaucoup de timidité et de modestie, comme des yeux de femme; sa bouche, fine et mélancolique, avait des plis de grâce et de tendresse aux deux coins.

Il ne disait jamais rien pendant que son maître était là, et quand il venait seul, il ne disait que juste ce qu'il avait à dire. Sans que nous nous fussions jamais parlé, nous nous regardions souvent, mais jamais en face. Il restait penché sur le lit de mon père, et moi je demeurais attentive à ce qu'il disait, mais sans lever les yeux, assise au soleil sur les marches de la porte. Je savais par cœur sa figure et sa voix, mais jamais, jamais nos regards ne s'arrêtaient les uns sur les autres.

La première fois que je lui parlai, ce fut pour lui dire quand il s'en alla, tout rouge et tout honteux, le soir où il avait refusé avec étonnement les grani :

— Pardon, monsieur Lorenzo; ce n'était pas moi qui vous

les offrais ; ne m'en veuillez pas de mal ; c'était pour obéir à mon père.

Il rougit encore davantage et me répondit, tout tremblant :

— Je ne viens pas pour des grani. J'aurais mieux aimé quelque chose qui ne valût rien ; un brin de fil du rouet qui a touché vos doigts.

— Oh ! bien ! attendez, lui dis-je naïvement, je vais vous en donner un écheveau pour vos sœurs si vous en avez.

— Non, reprit-il, rien qu'un fil ; mais il ne se brisera jamais.

Je courus à mon rouet et je lui en apportai quelques aiguillées.

— Non, répéta-t-il, rien qu'un.

Et il sortit en le glissant entre sa peau et sa chemise.

. . . .

MÉMOIRES INÉDITS

DE LAMARTINE

LA FAMILLE LAMARTINE

Voici comment se composait l'hôtel Lamartine alors[1] : mon grand-père, ma grand'mère dont il avait eu six enfants ; l'aîné de ses fils, homme de mérite, d'esprit, d'étude, emprisonné aussi, quoique légèrement révolutionnaire et estimé des hommes avancés, mais révolutionnaire progressif, juste, modéré, tel que son éducation très distinguée l'avait fait. Mon grand-père ne pouvait s'accoutumer à ne voir que l'égal de ses autres enfants dans cet aîné de sa race qui aurait dû avoir

1. A Mâcon, en 1790. C'est dans cet hôtel que le poète naquit le 21 octobre de la même année. G. R.

un jour toute la fortune, et les autres fils ou filles rien, ou presque rien. Ma grand'mère, née à Besançon, ne pouvait surtout s'habituer à l'idée qu'il n'aurait que sa part et que les autres lui *voleraient*, grâce à je ne sais quelle loi civile, son bien. Le second frère, condisciple et ami de M. de La Fayette qui lui avait procuré un canonicat et qui lui avait ménagé un évêché, n'était pas encore revenu des pontons de Rochefort. On l'attendait. Le troisième était le chevalier de Lamartine, mon père, sorti récemment de prison, marié depuis trois ans, et à qui mon grand-père avait donné, pour y loger sa femme et ses enfants, une petite maison attenante au grand hôtel de famille avec lequel elle communiquait par un long couloir. Trois filles, toutes les trois religieuses ou chanoinesses, mademoiselle de Lamartine, madame de Villars, mademoiselle de Monceau, rentrées dans la maison de leur enfance, soignaient leur père et leur mère avec une tendresse craintive qui obéissait à tout. Il y avait de plus, dans une chambre haute, sur les jardins, aux dernières marches de l'escalier, une vieille bonne tante, sœur de mon grand-père, qu'on appelait madame de Luzy. Elle avait été trente ans supérieure des Ursulines de Mâcon; elle était soignée par une sœur *Nanette*, et vivait joyeuse dans sa retraite, malgré son âge et ses infirmités. Ma bonne me portait tous les jours chez elle. Je ne puis, même à présent, détacher de ces deux femmes mes yeux ni mon cœur. La bonté fascine; les figures naïves d'enfants et de vieillards ont le même charme. C'est de l'enfance toujours, qui va ou qui vient. Chère tante de Luzy, chère sœur Nanette, avant de savoir sentir, je savais vous aimer!

PREMIÈRE ARRIVÉE A MILLY. — LA MAISON PATERNELLE.

Je commençais à voir et à comprendre les choses extérieures, quand mon père et ma mère nous amenèrent, toute

leur tribu d'enfants, dans une longue file de chariots à bœufs, nous établir à Milly. Notre mère était dans le chariot qui marchait le premier, avec deux petites filles entre ses genoux, une autre à son sein. Une foule de paquets remplissait la carriole. Mon père allait à pied, en chasseur, un fusil dans une main, soutenant de l'autre main la voiture dans les mauvais pas; ses deux chiens tenus en laisse et deux chariots, pleins de femmes de chambre, d'ustensiles, de bagages, suivaient au pas; puis venait la voiture, aussi à bœufs, de mademoiselle de Monceau et de sa vieille femme de chambre. Tout cela formait une longue colonne d'équipages baroques roulant dans la boue. Les aiguillons des bouviers, les gémissements et les regimbements des bœufs, les clameurs épouvantées des femmes, le rire des enfants dans les chars, faisaient un spectacle moitié pittoresque, moitié touchant. Nous mîmes cinq ou six heures pour arriver laborieusement à Milly.

Milly était alors un pauvre village, bâti en crête sur le sommet d'une colline nue et plantée de vignes maigres, à quelque distance du joli et gros village de Saint-Sorlin, capitale rurale du pays. Quand on a passé ce village, on descend à gauche dans une étroite et profonde vallée, remplie par des prés où paissent des vaches blanches et quelques chèvres noires. Un joli ruisseau, voilé de saules tondus et d'épines, y trace une ligne bleue dans les herbes, pareille aux lignes sinueuses d'un serpent fuyant la poursuite d'un berger. L'eau, maintenant emprisonnée par un petit pont que j'ai fait construire, s'y répandait à cette époque sur des cailloux luisants, qui faisaient clapoter et rejaillir la mince rivière contre les pieds des bœufs et contre les jantes des roues. Cela tenait à la fois du marécage et de la carrière, de la montagne et de la plaine. Quand on avait traversé ce petit vallon, on trouvait un sentier ardu et pierreux, creusé par les sabots des paysans, entre deux vignes; et les bœufs, après avoir soufflé un moment, montaient sous l'aiguillon vers l'église. Ce n'était pas l'église, car il n'y en avait plus; ce n'était que le clocher. Ce

clocher ressemblait, par sa construction très ancienne, à une pyramide rustique, percée d'une double grille de pierre, où restait suspendue une grosse cloche, presque toujours immobile. Les petits enfants de Milly en tiraient la corde le matin et le soir, et s'amusaient à faire retentir l'*Angelus*, cette pieuse habitude de leurs pères.

Après avoir contourné, aux environs de l'église, quelques maisons, quelques celliers et quelques granges de vignerons, les bœufs redescendaient à droite et entraient enfin dans une cour ouverte, tout entourée de bâtiments d'exploitation; puis on s'arrêtait et l'on descendait, au fond de la cour, sur un perron à trois faces, au haut duquel était l'entrée de la maison. La porte tenait de la physionomie d'un donjon qui, se souvenant d'avoir été jadis quelque chose de presque seigneurial, voudrait s'élever aux régions supérieures de la noblesse, mais qui est retenu par des constructions rustiques et lourdes aux régions de la bourgeoisie. C'était bien la figure de Milly, possession très ancienne dans la famille, mais qui venait, à l'origine, comme chapelle ou comme canonicat, de l'abbaye de Cluny, desservie par un grand-oncle. C'est ainsi qu'elle était entrée comme don de l'Église et restée comme propriété dans notre maison.

Cette porte, moulée à deux battants, avec une originale élégance, était encadrée entre trois fortes pierres de taille qui la faisaient remarquer : il y avait des pleins et des vides, des gonds et des ornements historiés. Une espèce de fenêtre grillée au-dessus du linteau renfermait une armoirie de famille encore visible; innocent emblème que la jalousie avait négligé d'effacer.

On entrait de là dans un haut, long et large corridor démeublé; quelques sacs de farine appuyés contre les murs en étaient les seules décorations, avec quelques cages de colombes et quelques rouleaux d'étoupe de chanvre dévidé. Arrivé au bout du corridor, on trouvait une caisse d'horloge, en bois de noyer un peu sculpté, qui sonnait gravement l'heure à la maison; puis on tournait à gauche, dans un escalier à peine

édifié et encore tout humide, qui menait aux chambres hautes de notre tante, des femmes, des enfants ; ou bien l'on entrait à droite dans une vaste salle à manger, qui conduisait dans un grand salon revenant vers la cour, où une alcôve contenait le lit de notre mère. D'un côté, une fenêtre basse ouvrait sur la cour toute pleine de tonneaux, d'instruments de vendange, d'ustensiles de vignoble épars le long des murs, d'animaux domestiques broutant çà et là sous les sureaux et les figuiers, auprès des femmes assises et de leurs enfants regardant les fenêtres. De l'autre côté, une ouverture plus large donnait sur le jardin.

Ce jardin ne consistait qu'en un carré de terre divisé en quatre morceaux par des plates-bandes d'œillets et de fraises, que soignait un vigneron servant de jardinier. Les allées étaient en gazon ; quelques arbres fruitiers, vieux comme la demeure elle-même, y croissaient, courbés par les vents et la pluie. Des murailles à hauteur d'appui, en pierres sèches et grises, toutes penchées et bossuées par le temps, garantissaient des légumes communs contre le pied et la dent du troupeau. Deux cabinets de charmilles sombres comme des grottes, et mal taillées par la serpe du paysan, présentaient, aux deux angles de la clôture, deux points de verdure et de mystère, que nous regardions avec une sorte d'épouvante. Il y avait, au pied des charmilles, au nord, un tapis plus épais d'herbe fine où mon père après midi s'asseyait, un livre à la main. C'est aussi là que notre mère donnait à téter à mes petites sœurs.

De cette fenêtre au nord du salon, la vue était haute, libre et belle. Elle glissait d'abord, par des toits en pente rapide, du village dans un vallon de vignes entremêlées de champs d'orge et de fèves ; puis, elle s'élevait à l'horizon sur des pentes noires où elle se reposait sur les tourelles d'un vieux château gothique, appelé le Château de Berzé, qui était comme la borne du pays. De toutes parts le regard y montait et venait s'y engouffrer par les vallées étroites, par les hauteurs pyramidales, par les crêtes ardues, par les toits des donjons, par les pointes des tourelles qui y convergeaient en s'y groupant

comme les volutes d'un immense champignon de bois, de pierre, de terre, de rocher. L'œil ne pouvait s'en détacher. C'était comme la parole du paysage, parlant des temps écoulés aux temps à venir, et défiant la pensée humaine de le démolir ou de l'oublier. Cette vue avait la gravité de l'histoire. On eût dit un groupe d'Ossian, pyramidant sur la sombre noirceur des forêts de sapins. Ce château fort en ruines appartenait au vieux comte de Pierreclos, chef d'une des antiques familles de la contrée. Il ajoutait la solennité des souvenirs et une tristesse austère à l'esprit gai et varié du reste du pays.

Mon père avait commencé depuis le printemps à venir de temps en temps préparer dans la maison de Milly les appartements de sa famille. Les ravages de la Révolution, qui les avaient à peu près respectés, parce que la demeure n'avait rien de féodal, s'étaient bornés à faire du salon une salle de danse, le dimanche, pour les paysans de l'endroit. Les sabots des danseurs et des danseuses, en retombant sur les dalles de briques, les avaient concassées en mille pièces, mosaïques du plaisir qui ne signifiaient point de colère, mais seulement un peu de profanation de l'habitation seigneuriale. Nous marchions dans la poussière du carrelage jusqu'à ce qu'un ouvrier eût réparé grossièrement les carreaux. Tous les dommages se bornaient là. Les vignes avaient continué à pousser[1]; les traces laissées par la Révolution à Milly ne rappelaient qu'un excès de danse.

Chacun, père, mère, tante, enfants, serviteurs, eut bientôt réoccupé sa place dans la maison; quelques lits et quelques chaises furent tous les meubles. La cuisine, pleine de femmes du village, commença à fumer à l'entrée du grand corridor; les bonnes d'enfants et les enfants s'y tenaient. Mon père passait ses jours avec ses chiens à la chasse sur la montagne; ma mère s'occupait à écrire, à surveiller sa maison, ou à visiter les malades avec lesquels elle s'habituait déjà, prompte à aimer et à être aimée.

1. Voir page 389 : *La Vigne et la Maison.*

LA VIE JOURNALIÈRE.

Voici quel était l'emploi de notre journée les premiers jours. Mon père, matinal, sortait dès qu'entraient les rayons du matin dans la chambre de ma mère. Une femme de chambre me rapportait à sa place sur la couche de cette aimable et charmante femme, qui m'embrassait et m'enseignait à balbutier ma prière. Je ne savais pas ce que c'était que prier un être invisible et inconnu, appelé Dieu, mais je savais que c'était faire comme ma mère; cela m'était plus que suffisant. Toutes les bonnes choses sont d'imitation. Ressembler à ce qu'on aime, c'est la première et la plus sûre leçon des hommes. Ce fut la mienne. On discute contre le raisonnement; on ne discute pas contre l'habitude. Mon père n'était pas dévot, mais il était honnête homme; l'amour et le respect de sa charmante femme le rendaient pieux.

Après la prière, nous allions déjeuner, à la cuisine, de la soupe des vignerons, sur les genoux de nos bonnes, puis courir dans les vignes avec nos jeunes camarades, fils des paysans nos voisins, tout le jour, libres comme eux, et gardant comme eux les chèvres et les moutons dans les bois de la montagne. Nous revenions de la pâture, quand la cloche de l'église sonnait l'*angelus* de midi. La soupe fumante, le morceau de lard bien exigu nous attendaient autour de la table de bois. Je préférais ce frugal repas à la nappe blanche de la table paternelle. Je me souviens toujours avec appétit de la fourchette à deux branches, qui entrait comme deux épingles noires dans le manche de nos petits couteaux de deux sous, et avec laquelle nous mangions la soupe sans bouillon dans nos écuelles de terre vernie. Le bouillon m'a toujours paru depuis un luxe bourgeois; la feuille de chou ou de rave, à peine trempée, sur le pain noir, est la vraie nourriture de l'homme des champs. Cette vie m'accoutumait à trouver de la saveur dans la sobriété des chaumières. Quand l'âge des collèges fut venu et qu'il me fallut renoncer à ces aliments rustiques des

vignerons de Milly, le fromage de chèvre, les poireaux, le chou, pour manger de la viande, j'en fis une maladie, et je n'ai jamais pu perdre le goût simple de mets naturels contracté en ce temps-là. Nous dînions à midi, mais ma mère ne nous présentait que des légumes, le reste ne nous plaisait pas.

Après le dîner, mon père allait encore à la chasse, tantôt seul, tantôt avec un de ses vignerons, dont il avait fait son guide et son ami. Ce vigneron, excellent homme, s'appelait Claude Chanut; c'était pour mon père un paysan de prédilection. Il demeurait dans une chaumière très voisine, avec sa femme, deux filles et un fils. Rien n'était plus édifiant que ces braves gens. Le père boitait légèrement, ce qui ne l'empêchait pas de marcher avec vigueur; son visage, toujours souriant, lui donnait quelque ressemblance gaie avec la figure du compagnon jovial et franc du chevalier de la Manche. Sa femme avait la physionomie de la bonté; ses deux filles, encore enfants, étaient toujours suspendues au tablier de leur mère, et se cachaient les yeux dans sa robe. Le fils, plus âgé et plus grand que ses sœurs, était doux, modeste, timide, complaisant comme elles; il ne vivait guère avec les jeunes gens de son âge, mais il travaillait aux vignes avec son père et sa mère, solitaire et raisonnable comme un anachorète, et ne se livrant jamais ni aux jeux bruyants ni aux éclats de rire des autres enfants du village. Cependant il était généralement fort aimé par les voisins à cause de son humeur tranquille et serviable. Il était devenu naturellement aussi un camarade de mon cœur, comme étant le fils de son père. Cette amitié, qui fut ma première affection, alla toujours en augmentant. Ce fut lui qui m'apprit le premier à aimer, hélas! et aussi le premier à pleurer, car la conscription décima par lui cette pauvre famille, et il ne revint jamais. On le pleure encore à Milly, et l'on n'a jamais su dans quel hôpital, ou sur quel champ de bataille, le corps abandonné de ce beau jeune homme fut mêlé aux cadavres du temps. Je n'ai pu en rien découvrir. Qu'était-ce qu'un homme? qu'était-ce qu'un père? qu'était-ce qu'une mère, qu'une famille en ce temps-là? Un outil vivant

de gloire, brisé à l'œuvre. Jamais le brave père Claude Chanut ne put se consoler; depuis cette perte, il riait encore des lèvres, mais ses yeux étaient toujours humides.

LES VENDANGES.

Mais, quand approchait la saison des vendanges, tout prenait dans la cour un aspect de travail, de vie et de gaieté, qui métamorphosait le pays. Les paysans apportaient de l'eau dans leurs chars pour étancher dans les pressoirs les profondes cuves qu'ils devaient bientôt remplir de raisins; les couples de bœufs, attelés dès l'aurore, élevant et abaissant, sous un joug commun, leurs têtes intelligentes, ruminaient, à côté du timon, les brassées de foin que les enfants leur donnaient; les femmes nous prenaient dans leurs mains, en nous aidant à gravir les jantes des roues, nous précipitaient debout dans la baignoire. La baignoire est la cuve ovale et portative, dans laquelle le vendangeur va à la vigne recueillir les bennes de raisins coupés, pour les ramener au pressoir. Les porteurs de bennes nous prenaient dans leurs bras et nous descendaient des baignoires pour nous remplacer par le contenu de leurs bennes. Des quantités de mouches gluantes et de guêpes qui suivaient de la vigne au village la récolte coupée, et s'enivraient du jus déjà fermentant du raisin, tombaient avec les grappes dans les baignoires, mais conservaient assez d'instinct pour ne pas nous piquer.

Nous allions ainsi de site en site, auprès de chaque bande de coupeurs et de coupeuses, charger la récolte de leurs celliers ou de leurs corbeilles. Les plus alertes filles des villages voisins des montagnes se formaient en bandes, couchaient dans la grange de Milly et se louaient le matin pour la journée aux maîtresses de la maison. Elles s'acheminaient en chantant, leurs celliers sur la tête, ou leurs corbeilles à la main,

derrière leur guide, dans les étroits sentiers des vignes, se plaçaient par trente ou quarante, chacune au pied d'un cep, et, le dépouillant avec soin de sa riche maturité blanche ou bleue, l'écrasaient dans leurs doigts et la jetaient dans les bennes aux garçons qui l'emportaient aux chars.

Toutes les vignes chantaient quand on emportait leur richesse; la toison de la terre semblait se réjouir d'être recueillie. Nous suivions à pied au retour les chars ruisselant du jus des coteaux; nos tabliers de vendange, tout tachés du sang du raisin, faisaient pousser des cris de joie aux nouvelles bandes que nous rencontrions au retour. La joie ruisselait, comme le vin, de colline en colline. Nous aidions à vider les grappes au pressoir, nous tendions aux bœufs fatigués la poignée d'herbe que nous ramassions pour les rafraîchir; nous comptions à notre père le nombre des bennes, d'où il conjecturait le nombre des tonneaux de vin qui composaient tout notre revenu pour l'année. Huit jours après, cette même journée recommençait jusqu'à ce que les feuilles de toutes les vignes dénudées fussent jaunies, flétries, n'ayant plus de fruits à couvrir; jusqu'à ce que la vendange terminée et le vin écumant dans les tonneaux eussent laissé la feuille aux chèvres et les cours muettes comme avant.

LE MARCHAND D'IMAGES

Le premier enthousiasme politique dont je me souviens me frappa dans une cour du village attenante à la cour de notre maison; elle appartenait à un jeune homme, nommé Janin, un peu plus instruit que ses voisins, et qui enseignait à lire aux enfants de la paroisse. Un jour, il sortit d'une masure qui lui servait d'école, au son d'une clarinette et d'un tambour, et, ayant rassemblé autour de lui les garçons et les filles de Milly, il leur montra les images de ces grands hommes que vendait le colporteur à côté de lui. « Voilà, leur

disait-il, la bataille des Pyramides, en Égypte, gagnée par le général Bonaparte ! C'est ce petit homme maigre et noir, que vous voyez là, monté sur ce grand cheval jaune comme l'or, qui caracole, avec son long sabre à la main, devant ces tas de pierres taillées qu'on appelle des pyramides, et qui dit à ses soldats : « De là-haut quarante siècles vous contemplent ! » Mais cela ne plaisait pas tant aux spectateurs, qui n'y comprenaient rien, qu'Augereau galopant sur un coursier blanc et traversant le Rhin d'un bond de son cheval, comme s'il avait été porté sur les ailes de la victoire, ou Berthier arrachant une plume de cygne de son panache flottant, pour écrire les ordres de l'état-major, d'un air pensif. Mais Kléber, avec sa taille de tambour-major, l'emportait sur ces figures et faisait pousser des acclamations à tout le hameau.

Le colporteur passa la matinée à vendre cette gloire nationale, et Janin à l'expliquer aux vignerons. Son enthousiasme se communiquait à tout le pays. C'est ainsi que j'eus les premières sensations de la gloire. Un cheval, un plumet, un grand sabre étaient toujours symboliques. Ce peuple était un soldat pour longtemps, peut-être pour toujours. On parla pendant toutes les soirées d'hiver, dans les écuries, de la vente de ce colporteur, et Janin était sans cesse rappelé dans les maisons pour déchiffrer les textes de ces belles et véridiques images.

MANUSCRIT DE MA MÈRE

LE MANUSCRIT DE MA MÈRE

La saison elle-même dans laquelle le calendrier place cet anniversaire des morts est en consonnance avec le deuil et

les terreurs de tous ces sépulcres : la nature y sanglote avec toutes ses voix comme le cœur; les éléments, à l'expiration de l'année, s'y torturent dans une lugubre agonie; l'équinoxe prolongé ou renouvelé y ramène dans la nuit ce coup de vent qu'on appelle par sa périodicité régulière le coup de vent des morts; les rafales furieuses battent les murs; les tourbillons emportent ensemble on ne sait où des nuages de feuilles mortes, au milieu desquelles on entend, comme des cris de détresse, les croassements sinistres des corbeaux éveillés par la chute des branches. Les secousses de la tempête ébranlent le toit : on croirait que des esprits nocturnes échappés des tombes s'entre-choquent et gémissent dans l'air. Il y a des voix distinctes dans le mugissement universel qui nous appellent par nos noms; il y a des coups qui frappent aux vitres et aux portes, comme pour se faire rouvrir par pitié ou par violence les chambres désertes que ces âmes ont habitées. Je me complais dans ce tumulte et je me recueille dans ce frisson, à demi couché, aux lueurs du feu d'hiver, sur ces mêmes dalles de pierre qu'ont polies les pas de ceux qui sont maintenant couchés non loin d'ici. Je m'entoure à dessein, pendant cette nuit, des souvenirs, de tout ce qui me reste de leurs chères traces dans la maison. Dix-huit petits livrets reliés en carton de diverses couleurs sont épars autour de moi sur le tapis; j'ouvre tantôt l'un, tantôt l'autre; je lis, je referme, je rouvre au hasard ces années et ces dates; je lis, je relis, je souris tristement ou je pleure : c'est le manuscrit de notre mère.

« Notre mère, ai-je dit dans les *Confidences*, n'écrivait jamais pour écrire, encore moins pour être admirée, bien qu'elle écrivît beaucoup pour elle-même, et pour retrouver, dans un registre de sa conscience et des événements domestiques de sa vie, un miroir moral d'elle-même où elle se regardait souvent pour se comparer avec ce qu'elle avait été à d'autres époques, et pour s'améliorer sans cesse. Cette habitude d'enregistrer son âme, habitude qu'elle a conservée jusqu'à la fin, a produit quinze à vingt petits volumes de confidences intimes

d'elle à Dieu, que j'ai eu le bonheur de garder, et où je la retrouve toute vivante et tout aimante quand j'éprouve le besoin de me réfugier encore dans son sein !

« Elle n'écrivait pas avec cette force de conception et avec ce relief d'images qui caractérisent le don de l'expression. Elle parlait et elle écrivait avec cette simplicité sobre, claire, limpide, d'une personne qui ne se recherche jamais elle-même, et qui ne demande aux mots que de rendre avec justesse sa pensée, comme elle ne demandait à ses vêtements que de la vêtir et non de la parer. Sa supériorité n'était pas dans son style, mais dans son âme : c'est dans le cœur que la nature a placé le génie des femmes, parce que les œuvres de la femme sont toutes des œuvres d'amour. Ce n'est que par l'attrait qu'on se sentait dominé auprès d'elle. C'était une supériorité, d'abord inaperçue et inoffensive, qu'on ne reconnaissait et qu'on ne subissait qu'en l'adorant. »

Possesseur de ce trésor intime de souvenirs, j'ai souvent pensé à dépouiller à loisir ce manuscrit enfoui dans le tiroir le plus profond de mon secrétaire, et à en faire un petit extrait accompagné d'un court commentaire pour la famille, afin que ce qui reste ici-bas de l'âme de cette mère ne s'évapore pas sans avoir été au moins respiré par ses petits-enfants. Cette pensée me ressaisit plus fortement ce soir, au glas de cette cloche qui vibre sur sa tombe et qui semble me reprocher de rester muet, quand le bronze lui-même prend une voix pour s'en souvenir. Les années s'accumulent, le soir de la vie approche, la poussière du temps commence à ternir ces feuillets dont l'encre jaunit. Je suis dans un de ces moments de solitude, de recueillement, de loisir, de crépuscule où la pensée se détend des soucis de la vie active et remonte à sa source comme une eau dormante, sans vent et sans pente, dont il est impossible de discerner le courant; c'est l'heure d'accomplir enfin mon pieux dessein et d'exhumer pour moi et pour mes proches cette sainte relique. Ces lignes ne seront jamais lues qu'à la lueur du foyer de cette mère de famille, et par des yeux qui ont pleuré ; les autres n'y ont aucun in-

térêt. Cependant, de tous les spectacles que la nature ou l'histoire présentent aux regards de l'homme sensible et attentif, il n'y en a point au fond de plus intéressants que le spectacle d'une âme aux prises avec les circonstances, les joies, les peines, les vicissitudes de la vie, cette âme fût-elle celle d'une femme ignorée au fond de son obscurité domestique entre son mari et ses enfants. Le drame n'est pas dans la scène, il est dans le cœur; qu'une larme tombe pour la chute d'un empire ou pour l'écroulement d'une chaumière, c'est la même eau!

FAUSSE HONTE[1]

« Hier, on m'a parlé d'une femme du village qui manquait de pain, et qui avait plusieurs enfants à nourrir. J'allai tout de suite pour la voir, mais il y avait déjà plusieurs personnes auprès d'elle. Cela m'intimida, et, par une mauvaise honte de vouloir mettre de l'ostentation dans la charité, je n'osai rien lui donner. Je pensai que je lui enverrais de la maison. Quand je fus à la maison, je trouvai qu'il était trop tard, je n'osai pas non plus envoyer si loin, dans la soirée, les domestiques. Bref, la pauvre femme passa peut-être la nuit sans nourriture, ainsi que ses enfants. Je me le suis cruellement et justement reproché. Ce matin, de grand matin, j'ai couru lui porter tout ce que j'ai pu, mais ce n'était pas la même chose! Pourquoi a-t-on honte quelquefois de faire du bien autant que si l'on faisait du mal? C'est une faiblesse dans laquelle je prends la résolution de ne plus retomber. »

1. Ce qui se trouve entre guillemets est extrait du manuscrit même de la mère du poète. G. R.

RICHES ET PAUVRES.

« Mon mari est arrivé. Nous avons été avec les enfants faire une longue promenade jusqu'au sommet le plus élevé des montagnes qui séparent notre profonde vallée de la grande vallée de la Saône. Ces sommets qui fléchissent et se relèvent tour à tour comme de la terre pétrie, sous la main pesante de Dieu, sont couverts de sapins, de hêtres, et dans quelques endroits de genêts dont les fleurs jaunissent comme une dorure des plaques du paysage ; ailleurs, ce sont des bruyères violettes ou des pelouses grises sur lesquelles on voit d'en bas blanchir des moutons qui ne paraissent pas plus gros que des poules ; çà et là on voit briller l'écume des petites cascades dont le lit se dessine, du haut en bas des montagnes, par des haies de hêtres, de châtaigniers, de saules, plus verts et plus touffus. Comme tout cela inspire bien le sentiment de la grandeur et de la bonté de son Créateur ! Comme l'âme est un miroir animé, qui réfléchit vivement et chaudement toutes ces belles choses, et Dieu au fond, quand nous ne laissons pas interposer, entre la nature et ce miroir, les ombres, les nuages, les petites passions de la vie !

« Quand on est en haut, on voit le mont Blanc et toute la chaîne des Alpes couverte de neiges éternelles. Mon mari était à pied avec son garde ; les enfants et moi nous étions sur des ânes conduits par de petits garçons. Le vieux marguillier, notre ami, qui possède les ânes et qui connaît les sentiers, nous dirigeait tous. Il nous fallut trois heures pour arriver à la dernière crête, bien qu'en la regardant de ma fenêtre je crusse y monter aisément en une demi-heure. Mais la distance dans les montagnes est comme le temps dans la vie, elle trompe. Seulement le temps trompe en sens inverse des distances : on croit les unes basses, et elles sont hautes; on croit le temps long et il est court; il semble infini, et il est déjà passé.

« Nous avons passé tout le jour avec les enfants, en mar-

chant ou assis sur l'herbe, à contempler la merveilleuse vue qu'on a de ces hauteurs : le Mâconnais avec ses collines blanches de villages d'où le son lointain des cloches montait à midi jusqu'à nous ; la Bresse avec ses prairies sans fin, semblable à cette Hollande dont mon frère aîné, qui l'habitait comme secrétaire d'ambassade, nous envoyait des vues et des tableaux quand nous étions petits ; enfin le mont Blanc qui paraît tour à tour, selon l'heure et le soleil, blanc, rose, violet, comme un coin de fer qui blanchit, rougit, se colore et se décolore au feu du forgeron.

« Nous avons dîné ensemble, maîtres et paysans, sur l'herbe. Après le dîner, nous sommes remontés sur nos ânes, pour revenir par un autre sentier qui suit entre des noisetiers sauvages le faîte de la montagne.

« Le sabot des ânes sur le rocher, les cris des enfants, le sifflement des merles qui s'envolaient, les coups de fusil de mon mari et du garde qui tiraient sur des volées de perdrix rouges, la conversation du marguillier et des petits garçons, faisaient un grand bruit devant notre caravane : on aurait pu croire que c'était une bande de maraudeurs qui parcourait la montagne. Il y avait de quoi épouvanter les petits bergers qui gardent leurs chèvres et leurs moutons sur les lisières des noisetiers que nous traversions. C'est ce qui arriva. Nous aperçûmes bientôt, dans une clairière nue au-dessus du sentier, de petits troupeaux de brebis et de chèvres sans berger, sous la garde de deux chiens noirs qui aboyaient avec effroi contre nous. Un peu plus loin, nous vîmes les cendres d'un petit feu entre deux grosses pierres au milieu du sentier. Le feu était éteint, mais il y avait à côté deux paires de petits sabots de bois comme en portent les enfants du pays. Nous comprîmes que ces enfants, gardiens des brebis de leur chaumière, n'étaient pas bien loin ; nous supposâmes, ce qui se trouva vrai, qu'effrayés par le bruit inusité des voix et des coups de fusil sous les noisetiers, ils s'étaient enfuis et cachés dans les bruyères, sans avoir le temps de chausser leurs petits pieds nus. L'idée me vint de leur faire une surprise

qui parut charmante à mes petites filles. Nous fîmes halte auprès des cendres du petit foyer éteint ; mon mari plaça une pièce d'argent de douze sols dans chacun des quatre petits sabots ; mes filles y ajoutèrent une poignée de dragées qu'elles avaient emportées pour leur goûter. Puis nous repartîmes en nous entretenant de la surprise et de la joie des petits bergers fugitifs, quand, longtemps après que nous aurions passé, ils se rassureraient assez, en n'entendant plus rien, pour revenir à leur poste et pour y reprendre leurs sabots. Ils croiraient sans doute que les *fées*, qui passent dans le pays pour hanter cette partie de la montagne, qu'on appelle *la Fa* ou *la Fée*, leur avaient fait ce don en passant dans la brume du soir qu'elles habitent. La descente par les ravins creux et sonores retentissait des éclats de rire de nos enfants en pensant à la peur des petits bergers, à leur étonnement, et puis à leur ravissement et à tout ce qu'ils raconteraient le soir à leur mère.

« Ce que nous avions prévu arriva. Les petits bergers, en retrouvant leurs sabots pleins de sucreries et de pièces de douze sols, s'y trompèrent et crurent à l'intervention des *fées*. Mais leur mère et leur père ne s'y trompèrent pas, et, avec une délicatesse de procédés qu'on trouve souvent dans les gens de la campagne, ils nous rendirent surprise pour surprise, afin de nous montrer qu'ils étaient sensibles à notre bonté.

« Le domestique, en ouvrant le lendemain matin la porte de la maison qui donne sur une cour sans clôture, trouva sur le seuil en dehors quatre petits paniers de jonc tout remplis de noisettes, de fromages de chèvre et de petits pains de beurre façonnés en forme de sabots. Les enfants, qui avaient déposé là leur présent, s'étaient sauvés en nous rendant énigme pour énigme, mystère pour mystère, offrande pour offrande. La délicatesse anonyme de ce petit présent nous a enchantés ; nous ne saurons vraisemblablement jamais à quelle chaumière appartiennent ces enfants, et de qui viennent ces remercîments timides comme une reconnaissance qui craint de se tromper d'objet, mais qui aime mieux se tromper que de manquer de retour.

« De tels échanges d'égards entre les paysans et ceux qu'ils appellent les riches sont bien propres à former et à attendrir le cœur de nos enfants. »

MORT DE MA MÈRE

Ma mère m'attendait avec une impatience pleine de bonheur de jour en jour. Les alternatives d'espérance et de joie, les vives émotions qu'elle avait ressenties de mon élection à l'Académie et de ma nomination de ministre en Grèce avaient légèrement échauffé son sang. Le 27 novembre[1], après avoir entendu, selon son habitude quotidienne, la messe qui précède le lever du jour, elle se rendit directement de l'église à des bains publics, servis par les Sœurs de la Charité de la ville, dans l'hospice qui porte leur nom. La sœur supérieure, qui la reçut et s'entretint un moment avec elle de choses pieuses pendant qu'on préparait son bain, raconte qu'elle causa avec la grâce de cœur et avec l'enjouement d'esprit qui caractérisaient sa douce humeur dans ses meilleurs jours. Le bain versé, elle y entra sans baigneuse, par suite de l'habitude qu'elle avait prise dans son *chapitre*, et qu'elle avait conservée depuis son mariage, de ne jamais employer personne à son service personnel, de se déshabiller et de s'habiller elle-même, d'allumer son feu, par réminiscence de l'humilité et de la pauvreté chrétiennes.

Elle était depuis quelques minutes dans le bain quand la supérieure, en passant dans le corridor sur lequel ouvraient les portes des cellules, entendit un cri, puis un gémissement étouffé sortir de la cellule. Elle s'y précipita; la baignoire débordait d'une eau fumante sur le plancher, le cou de cygne par où coule l'eau chaude était ouvert, et versait à grands flots l'eau bouillante sur la poitrine et sur les épaules nues de notre mère, le saisissement lui avait enlevé déjà le sentiment. Les bras de la supérieure et de la baignoise l'enlevé-

1. 1829.

rent demi-morte de cette cascade de feu. Il était évident qu'en voulant réchauffer son bain, elle avait ouvert le conduit d'eau chaude, et que le rejaillissement brûlant du liquide ayant frappé sa poitrine, sa main n'avait eu ni la force ni le temps de refermer le cou de cygne. La fraîcheur lui rendit la respiration et la connaissance. Elle embrassa la supérieure qui s'était brûlée elle-même les mains et les bras en la retirant de la baignoire. On la coucha sur un matelas de l'hospice, et quatre pauvres filles de ces incurables, auxquelles depuis vingt ans elle avait si souvent porté le linge, les médicaments, la nourriture, la rapportèrent de l'hospice dans sa maison. Le bruit de cet événement s'était déjà répandu dans la ville. La foule matinale des servantes et des femmes pieuses sortant des églises la suivait en pleurant ou en adressant des vœux au ciel jusqu'à sa porte. Un gémissement public sortait des rues où passait le brancard. On eût dit que la ville perdait sa mère comme nous la nôtre. Les médecins accoururent. L'accident ne parut pas mortel. La levée du premier appareil de ses blessures en révéla le soir toute la gravité. La fièvre la saisit avec le délire. Ce délire ou plutôt ce rêve fut doux et souriant comme son caractère. Elle en sortit de temps en temps pour rendre grâces aux femmes qui la servaient, et pour consoler, par des espérances prolongées, notre pauvre père atterré près de son lit d'un coup plus fort que sa résignation. Elle déroba à la douleur son âme presque tout entière, pour la donner jusqu'à la dernière heure à ceux qui l'aimaient et à Dieu qu'elle voyait déjà à travers sa foi. Elle voulut s'unir encore une fois à lui par le sacrement dans lequel sa foi trouvait si souvent la possession anticipée de la divinité par la créature et de la créature par la divinité. On eût dit que son beau visage, enflammé par l'ardeur de la conviction et béatifié par cette union mystique, illuminait l'ombre de son lit plus que les cierges que les enfants de l'hospice agenouillés élevaient dans leurs mains derrière ses rideaux. Un grand calme, un long silence, un doux sommeil, qui ravivèrent

l'espoir, suivirent cette cérémonie des mourants; fausse lueur! elle ne se réveilla que pour expirer avec toute la lucidité de son cœur et de sa raison. Celle qui assistait dans l'ombre de la nuit tombante à cette agonie, et qui cherchait à me suppléer par sa tendresse, m'a souvent depuis redit littéralement les paroles entrecoupées de rêves qu'elle prononça de sa plus douce voix jusqu'à l'aurore : « Mon mari..., « mes enfants..., Alphonse, Marianne, Cécile, Eugénie, « Sophie, que Dieu les bénisse! Pourquoi ne sont-ils pas « tous là pour qu'il les bénisse par ma main! Mon Alphonse! « Oh! qu'il aura de chagrin de n'avoir pas été près de moi « à cette grande heure!... Dites-lui, ah! dites-lui que je ne « souffre plus!... que je suis déjà comme dans un lieu de « paix et de délices, d'où je vois le ciel et toutes sortes de « bénédictions pour mes chers enfants sur la terre!... »

Puis retombant dans un sommeil qui semblait doux et qui était entrecoupé de sourires errants sur ses lèvres, elle n'en sortit que par quelques mots qu'on l'entendit balbutier vers la première aube:... « Oh! que je suis heureuse! Oh! que je « suis heureuse! Oh! que je suis heureuse! Mon Dieu, vous « ne m'avez pas trompée! je suis heureuse! » Et elle remit avec ce mot son dernier soupir à son Dieu!

SOUVENIRS ET PORTRAITS[1]

DOULEUR ET POÉSIE.

Je venais de perdre ma mère[2]. Ce fut la plus grande douleur de ma vie; je me croyais à peine la force de survivre.

1. Extraits du *Cours familier de littérature*. G. R.
2. 29 novembre 1829.

Absent de la maison paternelle à l'époque de l'accident qui abrégea ses jours, je revins en hâte auprès de son cercueil pour ensevelir ses chères dépouilles dans le cimetière de campagne du village que nous habitions dans notre enfance, et dont elle préférait le séjour de paix à tous les lieux de la terre. J'avais suivi à pied le cercueil porté à bras, par quatre paysans de nos amis, à travers les sentiers escarpés d'une chaîne de montagnes, creusés dans un océan de neige. La prostration de l'âme m'empêchait de sentir la fatigue et le froid d'un âpre hiver pendant ce lugubre convoi.

A midi, quand j'eus accompli ce funèbre devoir, et déposé avec le cercueil la meilleure partie de ma vie dans le caveau de la chapelle de famille, entre l'église rustique et le jardin du château de Saint-Point, je rentrai dans cette maison vide pendant l'hiver, et mille fois plus vide depuis que celle qui l'animait de son sourire dormait les premiers jours de son éternel sommeil.

Pendant que les porteurs, avec lesquels je devais retourner le soir par les mêmes sentiers de la montagne, se reposaient et se réchauffaient à table, au feu de la cuisine, je m'enfermai seul dans une petite cellule voûtée qui servait autrefois d'archives au château. Cette cellule est située au dernier étage d'une tour d'où le regard domine le cimetière du village, l'église et le clocher. Brisé de lassitude et de désespoir, je me couchai sur le tapis poudreux qui recouvrait les dalles, comme le chien qui se couche sur la fosse de son maître.

Étendu ventre à terre sur le carreau, je soutenais ma tête sur mes deux mains accoudées du côté de la fenêtre. Je pouvais voir ainsi tomber à flocons la neige qui recouvrait déjà le toit de la tombe et le cèdre pyramidal qui sert de cyprès à ce tombeau du Nord. Je voyais ainsi, à travers les ogives du clocher, le branle alternatif de la cloche. Cette cloche présentait sa large gueule et sa lourde langue aux ouvertures du clocher comme pour jeter son cri de douleur aux nuages et se retirer d'horreur, après avoir crié, dans l'ombre des voûtes. Ses lentes vibrations se répercutaient si mécanique-

ment sur le tympan de ma tête brisée de douleur et d'insomnie, que mes pensées suivaient involontairement le branle de l'airain, et qu'elles prenaient insensiblement pour pleurer le rhythme de cette sonnerie des morts. Aussi, après quelques volées, toute ma douleur chantait en moi, en me déchirant les sens et le cœur ; mais ce désespoir chantait véritablement, sur les deux ou trois notes de la cloche, l'hymne de deuil et de tendresse à ma mère absente à jamais de mes yeux.

Comme dit Dante, le divin poëte du surnaturel, semblable en cela à *celui qui parle et qui sanglote à la fois*, mes sanglots prenaient le rhythme de ce glas funèbre, et je chantai ainsi en moi une ode de larmes à la mémoire de cette mère chérie et perdue, ode que je ne retrouverai jamais dans mes souvenirs, et que, si je l'y retrouvais, je n'écrirais pas, car l'extrême douleur a son mystère de pudeur comme l'extrême amour. Ce qu'il y a de plus divin en nous ne s'exprime jamais, car les langues sont des *moyennes*, selon l'expression des géomètres, et les *moyennes* ne s'élèvent jamais aux excès des sensations et aux énergies ineffables du cœur humain. Du berceau et de la mamelle jusqu'au dernier soupir dans lequel une mère lègue son âme à ses enfants et jusqu'aux bénédictions qu'elle va répandre du ciel sur eux, ce gémissement, cette ode, ruisselante de plus de larmes que de notes, contenait tout ce qui réchauffe, tout ce qui console, tout ce qui bénit le fils de l'homme sur la terre, le plein et le vide de la vie !

Je ne sentais pas que je chantais ainsi au branle de la cloche, et quand elle se tut, je me relevai de terre indigné contre moi-même d'avoir chanté.

Mais ce n'était pas la volonté qui avait chanté en moi, c'était l'instinct. Les grandes émotions, même celle de la mort, sont lyriques. J'ai vu expirer un jeune homme et une jeune femme en chantant. Leurs âmes s'envolèrent dans deux strophes dont la cadence musicale faisait un horrible contraste avec la mort. Ils se pleuraient eux-mêmes en harmonieux gémissements, et leurs oreilles semblaient jouir de leurs propres lamentations.

TALMA[1]

De 1815 à 1818, dans la mansarde solitaire de la maison paternelle, à la campagne et dans les langueurs d'une première jeunesse inoccupée, j'avais écrit plusieurs tragédies sur le mode banal et classique de la scène française. La première était une tragédie de *Médée*, dans le genre de celle qui vient de donner récemment une triple gloire à M. Legouvé, à M. Montanelli, son poétique traducteur, et à Mme Ristori, leur pathétique interprète. La seconde était une tragédie d'imagination imitée de *Zaïre*, et dont le sujet était pris dans les croisades. La troisième était une tragédie biblique, intitulée *Saül*, pastiche, assez bien versifié, de Racine et d'Alfieri. Je les ai encore; elles restent livrées justement aux intempéries de l'air et aux insectes, qui font justice du papier noirci par une main novice, dans un coffre de mon grenier de Milly.

Je n'étais évidemment pas né pour cette poésie à personnages et à combinaisons savantes qu'on appelle le drame. L'art, et le mécanisme, et le coup de théâtre, et la brièveté laconique qui concentre une situation dans un mot, me manquaient. Le théâtre parle et ne chante pas assez pour moi. J'aurais peut-être chanté un poème épique si c'eût été le siècle de l'épopée; mais qui est-ce qui fait ce qu'il aurait

1. Talma, le plus illustre de nos tragédiens, né à Paris en 1763, mort en 1826. Après avoir étudié sous les grands acteurs, Molé, Dugazon et Fleury, il débuta brillamment à la Comédie Française en 1787 par le rôle de Seide dans *Mahomet*. De bonne heure il médita une réforme importante au théâtre, en voulant mettre le costume en harmonie avec les temps et les lieux ou se passait l'action. Cette réforme, vainement tentée avant lui par Lekain, Mlle Clairon et Mlle de Saint-Huberti, réussit enfin grâce à la grande autorité de Talma sur le public. Ce fut en 1789 qu'on le vit, dans le rôle de Proculus de la tragédie de *Brutus*, paraître pour la première fois vêtu de la toge romaine. — Les rôles où il obtint ses plus grands succès furent ceux d'Auguste dans *Cinna*, d'Oreste dans *Andromaque*, de Joad dans *Athalie*, etc. — L'empereur Napoléon Ier admirait beaucoup le talent de Talma, et il admit le tragédien dans son intimité, bien que ses sentiments favorables aux principes de la Révolution fussent bien connus. G. R.

pu faire dans ce monde où tout est construit contre nature? Ce n'est pas moi. Nous rêvons des pyramides, et nous ébauchons quelques taupinières.

Rien n'est que fragments dans notre destinée, et nous ne sommes nous-mêmes qu'une rognure de ces fragments : tout homme, quelque bien doué qu'il paraisse être, n'est qu'une statue tronquée.

Mais je me flattais secrètement alors, au bruit des brises d'hiver dans le toit de ma mansarde et au pétillement du sarment de vigne dans l'âtre, que quelqu'une de ces tragédies, amusement de mes ennuis de jeunesse, aurait le bonheur de parvenir jusque sur la scène par la protection de quelque acteur de génie ou de quelque actrice en faveur. J'entrevoyais dans ce succès, non seulement une précoce célébrité pour mon nom inconnu du monde, mais un peu de fortune à ajouter pour mon père, ma mère et mes sœurs, à la médiocrité de notre vie des champs.

Que de beaux rêves ne faisais-je pas la nuit, sur mon oreiller, quand j'avais déposé la plume après une scène dont les vers sonores retentissaient après coup dans ma mémoire! Quelles scènes illuminées m'apparaissaient toutes pleines des personnages créés par mon imagination! Quelles masses de spectateurs ondoyants au parterre sous le vent de mes inspirations! Quelles femmes en larmes, penchées sur les galeries et sur les bords des loges! Quels applaudissements au milieu desquels Talma s'avançait et proclamait mon nom! Je m'endormais au bruit de ces ovations dans mon oreille; je les retrouvais le matin à mon réveil. Elles m'excitaient à reprendre patiemment au lever du jour le travail commencé.

Je ne me doutais guère alors que, ces applaudissements passionnés que je rêvais dans une salle, je les entendrais dans tout un peuple, et qu'au lieu de faire jouer un rôle à des acteurs dans mes tragédies idéales, j'en jouerais un moi-même dans la tragédie civile des événements de mon temps.

Un beau jour de 1818, au printemps, mes tragédies ter-

minées et soigneusement recopiées par moi sur du papier à tranche dorée, l'impatience de la célébrité et de la fortune me saisit comme une fièvre de végétation saisit la nature en ce temps-là. Je ne dis ni à mon père ni à ma mère pourquoi je quittais la chambre et la douce table de famille et je partis pour Paris par les carrioles du Bourbonnais, appelées *pataches*, en compagnie des marchands de vin du vignoble et des marchands de bœufs des herbages de mon pays, qui causaient de leur commerce aux cahots inharmonieux de ces voitures. Je n'emportais que mon *Saül*, ma meilleure espérance, dans ma valise de cuir.

Je logeais, comme à l'ordinaire, dans une chambre étroite et haute du cinquième étage du grand hôtel du *Maréchal de Richelieu*, rue Neuve-Saint-Augustin, sur un vaste jardin qui confinait avec le boulevard.

Le lendemain de mon arrivée à Paris, je pris héroïquement, et sans me donner le temps de la réflexion et du repentir, la résolution d'aborder d'assaut le Théâtre-Français. Je me levai; j'écrivis à Talma, sur du joli papier vélin, un billet dont j'ai conservé encore l'ébauche raturée et que voici :

« Monsieur et illustre acteur,

« Je suis un jeune homme inconnu, sans protection, et « même sans relations à Paris. J'ai écrit une tragédie inti- « tulée *Saül*. J'en ai pris le sujet dans la Bible. J'ai tenté d'en « dérober quelquefois, et autant qu'il convient à ma fai- « blesse, le style à Racine. Je désire ardemment la soumet- « tre à votre jugement. Ma fortune et peut-être mon talent « dépendent d'un moment d'attention que vous accorderez « ou que vous refuserez à mon œuvre. Je n'ai pour me re- « commander à vous que ma jeunesse, mon isolement, et « ma confiance dans votre bonté, égale à mon admiration « pour votre génie. Votre réponse ou votre silence décidera « de mon sort.

« Recevez, Monsieur et illustre acteur, l'expression de mon « respect.

« Alphonse DE LAMARTINE. »

Grand hôtel de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, 15, à Paris.

Ce billet écrit, recopié de ma plus élégante écriture et cacheté, je le portai moi-même à l'adresse de Talma. Le concierge du Théâtre-Français me l'avait donnée : c'était rue de Rivoli, 16 ou 26. Je remis ma lettre d'une main toute tremblante dans la loge du portier de Talma, et je rentrai dans mon hôtel pour y attendre ou le silence de mort, ou la réponse de vie du grand tragédien.

Je n'attendis pas longtemps. Au moment où j'allais sortir de ma chambre pour aller dîner chez le restaurateur Doyen, où je prenais mes repas, dans la même rue, près de la rue de la Paix, un domestique en riche livrée de fantaisie frappa à ma porte et me remit un billet de Talma. Il me répondait de sa main, avec une bonté aussi parfaite qu'elle était prompte : « Qu'il jouait ce soir-là dans *Britannicus*[1], qu'il « partait le lendemain, à midi, pour sa campagne de Brunoy ; « mais que, si je n'étais pas effrayé de l'heure matinale, il « me recevrait à huit heures du matin le lendemain, et qu'il « entendrait avec intérêt la lecture de mon ouvrage. »

La cordialité et la promptitude d'une réponse si gracieuse, faite de la main du grand homme de la scène à un jeune homme inconnu, m'attachèrent instantanément et pour jamais à Talma. Soit que le style ferme et modeste de mon billet l'eût prévenu machinalement en ma faveur, soit que mes caractères élégants et mon nom semi-aristocratique eussent eu un attrait non raisonné pour ses yeux, il ne m'avait pas fait faire antichambre une heure aux portes de sa gloire. Sa réponse respirait d'avance son accueil. On peut

1. Une des plus belles tragédies de Racine (1669), comme on sait, et qui cependant ne fut pas tout d'abord accueillie du public avec le succès qu'elle méritait

G. R.

penser que je dormis peu cette nuit-là. Le lendemain je croyais livrer la bataille de ma vie.

Avant huit heures j'étais à la porte de Talma. Je montrai mon billet d'introduction au concierge; je montai, le cœur palpitant, les cinq étages d'escaliers de bois ciré et luisant qui conduisaient au seuil du grand homme. Je sonnai doucement, comme un visiteur qui tremble d'être importun et qui ne veut pas donner un sursaut pénible à l'oreille du maître de la maison.

Une très belle femme, en peignoir d'indienne à fleurs bleues, les cheveux épars sur un cou de Clytemnestre et la ceinture dénouée laissant entrevoir des épaules et un sein de statue antique, m'ouvrit la porte. Ses traits étaient imposants de forme, mais bons d'expression; ses regards répandaient comme des ombres de velours noir sur ses joues. Elle souriait à demi, mais sans malice, en me regardant: on voyait qu'elle était habituée à introduire bien des rêves et à éconduire bien des illusions.

« Vous voulez voir Talma? » me dit-elle; « vous êtes sans doute le jeune homme qu'il attend? Voulez-vous bien me dire votre nom? » ajouta-t-elle en tenant toujours sa belle et large main sur la serrure. Je lui dis mon nom. « Entrez, Monsieur », me dit-elle. Puis, ouvrant une autre porte qui donnait sur le cabinet de Talma : « Mon ami », lui dit-elle d'une voix de caresse et de familiarité, « c'est ce jeune homme que tu as commandé de laisser entrer. » Elle disparut après ces mots, en retirant les plis de son peignoir sur ses pantoufles traînantes, et je restai seul en présence de Talma.

Talma était alors un homme assez massif, mais très noble dans sa force, de cinquante à soixante ans. Sa robe de chambre de bazin blanc était nouée par un foulard lâche qui lui servait de ceinture. Son cou était nu et laissait se gonfler librement à l'œil ses muscles saillants et ses fortes veines, signes d'une charpente solide et d'une mâle énergie de structure. Sa physionomie, qui est connue de tout le monde, était déjà médaille: elle rappelait par la forme et par la teinte

les bronzes impériaux des empereurs du Bas-Empire. Mais ce masque romain, qui semblait moulé sur ses traits quand il était sur la scène, tombait de lui-même quand il était en robe de chambre, et ne laissait voir qu'un front large, des yeux grands et doux, une bouche mélancolique et fine, des joues un peu pendantes et un peu flasques d'une blancheur mate, des muscles au repos, comme les ressorts d'un instrument détendus.

L'ensemble de cette physionomie était imposant, l'expression simple et attirante. On sentait l'excellent cœur sous le merveilleux génie. Il ne cherchait à produire aucun effet : il était las d'en produire sur la scène ; il se reposait et il reposait les yeux dans sa maison. Je me sentis à l'instant rassuré et pris au cœur par la bonhomie sincère et grandiose à la fois de cette figure.

Talma habitait alors un petit appartement au cinquième étage des façades de la rue de Rivoli, en face du jardin des Tuileries et très près du palais. Une belle lumière du matin, un peu verdie par le reflet des marronniers en fleur, se jouait sur les rideaux, sur les glaces et sur les reliures rouges des livres de son cabinet. Il me fit asseoir entre la cheminée et la fenêtre, et il s'assit en face de moi dans un fauteuil de forme grecque. Une petite table à guéridon nous séparait. Je tirai du pan boutonné de mon habit mon manuscrit relié en album et je le posai timidement sur la table. Il l'ouvrit, le parcourut rapidement du doigt, et me fit compliment sur la netteté et sur l'élégance de mon écriture.

« Lisez », me dit-il en me le rendant, « et, pour épargner « votre fatigue et notre temps, lisez seulement les scènes « qui sont de nature à me donner une idée nette du style et « de l'ouvrage. » J'ouvris le manuscrit et je lus.

Dès la première scène il parut frappé, malgré le tremblement de ma voix, de l'harmonie et de la pureté des vers. « On voit que vous avez beaucoup lu Racine, peut-être trop », me dit-il à la fin de la scène. « Continuez. »

Je lus pendant environ trois quarts d'heure, sans que sa

vaste tête, appuyée sur sa main, donnât aucun signe ni de lassitude ni d'approbation. Cette immobilité et ce silence me glaçaient un peu. Aux dernières scènes, ma voix fléchissante et entrecoupée trahissait mon inquiétude : je me repentais d'être venu chercher si loin une rude vérité. Quand j'eus terminé ma lecture, Talma, dans la même attitude, continua de se taire et de réfléchir longtemps. Je respirais à peine. A la fin, se levant de son siège et s'avançant vers moi avec un sourire affectueux : « Jeune homme », me dit-il de sa voix la plus grave et la plus émue, « j'aurais voulu « vous connaître il y a vingt ans, vous auriez été mon poète; « maintenant il est trop tard : vous venez au monde, et je « m'en vais. Vos vers sont vraiment des vers, votre pièce est « bien conçue et bien conduite: il y a des scènes susceptibles « de produire de grands effets, et, avec quelques corrections « que je vous indiquerai à loisir, je me charge de la réception, du rôle et du succès. Seulement il y a çà et là trop « de jeunesse et trop de déclamation poétique, au lieu d'art « dramatique. Ce n'est rien; ce sont des feuilles à élaguer « pour laisser nouer et mûrir le fruit. Quel âge avez-vous? « D'où êtes-vous? Quelle est votre famille? votre situation « dans le monde? et à quoi vous destinez-vous? Parlez-moi « comme à un père; je me sens un véritable intérêt pour « vous.

« — Je suis de province », lui répondis-je. « Ma famille est « considérée dans notre pays; elle habite ses terres dans les « environs de Mâcon et dans les montagnes du Jura, patrie « de ma grand'mère paternelle; ma famille est riche, mais « mon père ne l'est pas. Après avoir servi Louis XVI dans « ses armées, il vit en gentilhomme oisif, mais lettré, dans « une petite terre, apanage d'un cadet de famille. Il a beaucoup d'enfants; je suis son seul fils. Ma mère, qui est de « Paris et qui a été élevée à la cour, nous a transmis les « goûts et les sentiments délicats du monde où elle a vécu « dans son premier âge. J'ai fait de bonnes études chez les « jésuites; j'ai servi quelque temps comme mon père dans

« la maison militaire du roi : cette vie monotone, sans « guerre et sans gloire, m'a dégoûté. J'ai voyagé, puis je « suis rentré dans la maison paternelle à la campagne, où « l'ennui et l'oisiveté me rongent, et où j'essaye d'évaporer « en poésie cet ennui de mon âme. Je voudrais agir, je vou- « drais sortir de mon obscurité. Je voudrais rapporter « quelque honneur au nom de mon père, quelque consolation « au cœur de ma mère. J'ai pensé à vous. J'ai écrit trois ou « quatre tragédies ; vous venez d'en entendre une. Seriez- « vous assez bon pour me tendre cette main et pour m'aider « à parvenir sur la scène? »

Il avait des larmes, en m'écoutant, dans ses beaux yeux bleus. « Déjeunons », me dit-il du ton avec lequel Auguste « dit à Cinna : « *Prends un siège, Cinna !* » Puis il essuya ses yeux d'un revers de main. « Vous m'attendrissez », me dit-il, « avec ces images de père, de mère, de sœurs, plus encore « qu'avec vos beaux vers bibliques. *Soyons amis*, ajouta-t-il « en souriant. »

Il sonna. La belle personne qui m'avait introduit entr'ouvrit la porte du cabinet contigu au salon. Elle avait fait sa toilette pour sortir, pendant ma lecture. Elle me parut plus éclatante, mais non plus gracieuse que le matin.

« Que veux-tu? mon ami », dit-elle à Talma. Puis, voyant à ses yeux humides qu'il avait été ému plus que d'habitude : « La tragédie de monsieur est donc bien touchante », lui « demanda-t-elle avec hésitation, « puisqu'elle te fait pleurer?

« — Oui, oui », répondit-il entre ses dents, « mais ce n'est « pas la tragédie qui me fait monter des larmes aux yeux, « c'est ce jeune homme. Fais-nous servir le déjeuner, sur ce « guéridon, dans mon cabinet. Monsieur veut bien se con- « tenter de mes œufs frais, de mon beurre et de mon choco- « lat. Nous causerons plus à l'aise jusqu'à l'heure de Brunoy.

« — Eh bien ! on va te servir. Adieu ! » dit-elle, « je sors « jusqu'à midi. « Puis, embrassant Talma et me saluant à demi, elle sortit en me jetant un long regard de curiosité et de bienveillance.

On apporta le déjeuner sur un guéridon, et, tout en déjeunant lentement et frugalement aux rayons du soleil levant sur les arbres et aux roucoulements des tourterelles sur les toits de la maison, Talma me disait : « La nature vous a « donné le sentiment et l'harmonie des beaux vers ; vous « ferez ce que vous voudrez faire. Mais, si vous vous destinez « au théâtre, venez souvent me voir à Brunoy ; nous ferons « la poétique de ce temps-ci à l'ombre de mes allées. Là j'ai « tout mon temps à moi ; je le dépense délicieusement avec « quelques amis ; soyez de ce nombre. Je serai fier que votre « avenir, dont j'espère bien, ait commencé dans mon jardin. « N'y mettez point de fausse discrétion ; venez souvent, venez « à toute heure : Brunoy sera toujours ouvert pour vous. « J'aime la nature, et je me sens meilleur quand je suis dans « mes bois. »

Puis, reprenant la question de ma tragédie à jouer : « Voyez, « me dit-il, c'est très bien. Si nous étions au siècle de Louis XIV, « où la tragédie française, fille de la tragédie grecque et « latine, n'était qu'une sublime conversation, un dialogue « des morts en action sur la scène, je n'hésiterais pas à vous « jouer demain et à vous garantir un grand applaudissement « au théâtre ; mais entre Corneille, Racine et ce siècle-ci, il « est né une autre tragédie, d'un homme de génie moderne, « antérieur à eux, nommé Shakspeare... Connaissez-vous « Shakspeare?... Eh bien ! ce Shakspeare a révolutionné la « scène. Corneille est l'héroïsme, Racine est la poésie, Shakspeare est le drame. C'est par lui que je suis devenu ce que « je suis. Si vous voulez sérieusement devenir un grand « poète théâtral, vous en êtes le maître : mais ne faites plus « de tragédie, faites le drame ; oubliez l'art français, grec « ou latin, et n'écoutez que la nature. Je n'ai pas eu d'autre « maître et voilà pourquoi on m'aime. »

A ces mots, un vigoureux coup de sonnette retentit comme un tocsin dans la petite antichambre de Talma ; la porte s'ouvrit avec fracas, et une femme toute tumultueuse et toute familière entra sans se faire annoncer dans le cabinet. Elle

était grande, maigre, pâle, très laide, avec quelques traces de sensibilité féminine dans les yeux et sur les joues. Elle jeta avec un geste de dégoût son vieux chapeau de soie noire sur un meuble; elle découvrit de longs cheveux noirs roulés en bandeaux comme un diadème sur son front.

« Ah! c'est toi, Duchesnois [1]! » lui dit Talma d'une voix creuse. « J'aurais dû le deviner à ton coup de sonnette : tu « entres comme un ouragan, et tu sors souvent comme une « pluie », ajouta-t-il en riant, en faisant allusion à l'éternelle pleurnicherie de sa camarade sur la scène.

« — Ah! c'est que je suis révoltée, indignée, furieuse », répondit Mlle Duchesnois en prenant un siège et en s'asseyant entre Talma et moi.

Et, prenant alors la parole avec une volubilité turbulente, elle raconta à Talma je ne sais quel grief théâtral ridicule et sanglant qu'elle avait contre les gentilshommes de la chambre, chargés de la discipline du Théâtre-Français, et contre les Bourbons qui autorisaient ces iniquités et ces humiliations. « Cela ne peut pas durer, cela ne durera pas! » criait-elle sans faire attention à moi, et sans savoir si je n'étais pas un de ces royalistes contre lesquels elle se répandait en malédictions et en menaces. « Non, cela ne durera pas! Il y faudra « du sang; mais n'importe, il faut qu'on nous en délivre à « tout prix, même au prix du sang!

« — Ah! Duchesnois », interrompit Talma d'un ton de modération grandiose et humaine, « tu ne penses pas, tu ne « penses pas ce que tu dis là. Je connais ton cœur, il vaut « mieux que ton humeur. Tout ce qui coûte du sang coûte « trop cher. Tais-toi! D'ailleurs », en me montrant du doigt, « sais-tu seulement devant qui tu parles, et si tu ne blesses « pas les opinions et le cœur de ce jeune homme, qui a été « élevé dans le culte des Bourbons par sa famille? »

En effet, j'étais muet par convenance, mais la rougeur de

1. Mlle Duchesnois (1777-1835) que l'on avait surnommée, à cause de son exquise sensibilité, l'*actrice de Racine*. G. R.

la honte colorait mes joues en entendant blasphémer ainsi ce que mon devoir était de respecter et de défendre.

Mlle Duchesnois s'en aperçut. Son bon cœur prévalut à l'instant sur sa petite colère.

« Ah! Monsieur », me dit-elle, « je vous demande pardon « si je vous ai affligé; oubliez ce que j'ai dit. Je n'aime pas « les Bourbons, mais je ne veux la mort de personne. C'est « que, voyez-vous, je suis reine aussi, et je ne puis tolérer les « humiliations dont on nous abreuve! »

Après ces mots, elle se retira avec la même fougue qu'elle avait montrée en entrant.

Nous achevâmes la matinée dans un entretien prolongé avec Talma. Je sortis pénétré de sa bonté, et lui promettant d'aller passer quelques jours à Brunoy. Et je tins parole; mais je ne donnai pas suite à mes projets de représentations théâtrales. Je repartis bientôt après pour les Alpes, où de nouveaux sites et de nouvelles impressions m'inspirèrent de nouvelles pensées.

Un an après. je revins passer l'hiver à Paris. Je revis Talma; il me provoqua lui-même, cette fois, à écrire pour la scène. Je n'y songeais déjà plus; ma vie avait pris un autre cours: j'aspirais à entrer dans la diplomatie. On récitait déjà dans Paris mes vers élégiaques, philosophiques ou religieux; mon nom rayonnait dans le demi-jour; je ne voulais plus, pour quelques ovations de scène, renoncer à la carrière politique, bien plus conforme qu'on ne le croit à mes instincts naturels. Je préférais, comme je préfère encore, la pensée réalisée en action à des rêves flottants sur des pages! Mais je mourrai à cet égard incompris. Le préjugé de mon siècle aura été plus fort que moi : il m'a relégué au rang des poètes. C'est un bel exil, mais ce n'était pas ma place. Que faire? Se résigner, et dire comme Galilée : *E pur si muove*[1]!

1. « Et pourtant elle se meut! » Paroles prononcées par Galilée, en sortant du tribunal de l'Inquisition qui venait de le forcer à abjurer ses prétendues erreurs, notamment la théorie du mouvement de la terre autour du soleil (1633). G. R.

PREMIÈRE RENCONTRE DE LAMARTINE ET DE VICTOR HUGO[1].

Chaque fois que je revenais de l'étranger à Paris, le désir ou le hasard me faisait connaître ou aimer quelques nouveaux venus à la célébrité ou au génie pendant ces fertiles années de 1820 à 1830.

Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec Victor Hugo, que M. de Chateaubriand appelait l'enfant sublime.

Quelques-uns de ses beaux vers m'avaient frappé l'oreille d'un timbre racinien. Le duc de Rohan, son admirateur et mon ami, me proposa d'aller voir la merveille. Je revois encore la scène, le jour, le lieu.

C'était une petite rue studieuse et déserte des alentours de Saint-Sulpice. Nous traversâmes une cour et nous entrâmes dans un appartement bas et obscur au niveau du sol, au fond d'un corridor. Une porte ouverte laissait voir une salle d'étude, une femme d'un âge indécis, d'un costume brun, d'une figure pétrie par les soucis du veuvage et les tendresses maternelles, était occupée à surveiller deux ou trois de ses fils encore enfants. Ils prenaient leurs leçons les uns sur les genoux, les autres autour de la table. Elle se leva au bruit de nos pas, elle accueillit avec respect le duc de Rohan, elle s'inclina légèrement à mon nom, et nous ouvrit une autre chambre où son fils Victor travaillait seul. La moiteur de l'inspiration collait sur son grand front les boucles de ses longs cheveux. La pâleur de la poésie frissonnait sur ses tempes. Sa voix d'adolescent avait la gravité et l'émotion des fibres fortes de l'âge mûr. Notre entretien fut ce qu'il devait être, celui de deux compatriotes de là-haut, qui parlent la même langue, et qui se rencontrent en pays étranger, ce vil

1. V. Hugo, l'un des plus grands poètes du siècle, né à Besançon le 26 fév. 1802, mort à Paris, le 22 mai 1885. — Voir nos *Extraits* de V. Hugo, édition des Écoles, 1 vol. in-12, Paris, Hetzel-Quantin. G. R.

monde de prose. La convenance l'abrégea; j'avais vu l'enfant, c'était assez. Il faut voir les fleuves à leur source et les grands poètes dans leur obscurité.

CORRESPONDANCE DE LAMARTINE

A MONSIEUR AYMON DE VIRIEU[1]

A Paris.

Dijon, 26 juillet 1810.

Tantôt à Dijon, tantôt à la campagne, mon cher ami, je ne fais rien ou à peu près rien, et, pour m'autoriser dans ma paresse, je lis l'*ami* Montaigne[2] que j'apprends tous les jours à mieux connaître et par conséquent à aimer davantage. Nous ne nous quittons pas. Veux-tu que je te dise ce qui m'y attache plus encore? C'est que je trouve une certaine analogie entre son caractère et le tien : même paresse, même insouciance, même abandon, même jugement sur beaucoup de choses, même goût pour l'amitié. Il n'y a pas de chapitre dans son livre que j'aime autant que celui où il nous parle avec tant de chaleur et de vivacité de cet heureux Étienne de la Boétie. Je dis heureux, parce que celui-là au moins a un véritable ami, un ami même après sa mort, un ami qui ne

1. Compagnon d'enfance de Lamartine, qui resta l'ami et le conseiller de toute sa vie.

2. Michel de Montaigne, philosophe et moraliste, né en 1533 au château de Montaigne (Périgord), mort en 1592. C'est le profond et pittoresque auteur des *Essais* qu'on a pu appeler avec raison « le Bréviaire des honnêtes gens ». Son amitié pour Étienne de la Boétie, l'auteur du discours de *La servitude volontaire*, dirigé contre la Royauté, est connue de tout le monde. G. R.

néglige rien pour le faire ressortir. Comment trouves-tu ce mot-là? « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » — Je préfère une phrase comme celle-là à tout le long traité de Cicéron et de Sénèque[1].

A propos d'amitié, j'ai trouvé ici un de nos bons amis, c'est B... le cadet, il fait un cours de droit à Dijon. Il est toujours le même : bon, complaisant, attaché à ses anciens amis, et digne qu'on se souvienne de lui, plus que beaucoup d'autres. Tu ne saurais croire le plaisir que j'ai eu à le voir. Le soir du jour où j'arrivai, je m'informai de son logement et j'y laissai mon nom et mon adresse. Le surlendemain matin à six heures, il vint chez mon oncle qui me l'amena dans ma chambre où je dormais encore. Nous nous embrassâmes de *bon courage*. Je passai presque ma journée avec lui. Je voulus voir son logement modeste de légiste; il fit beaucoup de difficultés, disant qu'il était trop *taudis*, et qu'il en était humilié. Ne le reconnais-tu pas bien là? N'est-ce pas lui que nous appelions le *bon garçon* par excellence? Il l'est encore. Je le menai prendre des glaces après la comédie, et là il m'avoua, avec l'air que tu lui connais, qu'il avait perdu au jeu ce que son père lui avait envoyé pour finir son année. Je lui ai offert un petit secours de six louis en me gênant un peu, et il l'a accepté de bonne grâce. Il doit me rendre cela à son retour. Je veux tâcher de l'emmener à trois lieues de Dijon, chez mon oncle où je suis plus chez moi que chez mon père même. J'aurai un plaisir infini à me rappeler avec lui *nos belles années*. Je lui ai dit que tu te souvenais toujours de lui, et il m'a chargé de t'accabler de compliments, de te dire que le jour le plus heureux pour lui sera celui où il te reverra, où nous serons trois ou quatre, assemblés comme à Bienassis. Ma foi! mon

1. Cicéron, le plus grand des orateurs romains (107-44 av. J.-C.), nous a laissé, parmi ses nombreux et remarquables ouvrages, un traité *Sur l'Amitié*. — Nous n'avons point de traité spécial portant ce titre, du philosophe latin Sénèque (1-66 après J.-C.); mais c'est un sujet sur lequel ce dernier auteur s'est maintes fois étendu avec complaisance dans ses œuvres, notamment dans les *Lettres à Lucilius*. G. R.

ami, je suis de cet avis-là aussi. Il faut nous voir, il faut prendre des mesures, il en est temps. Nous reconnaîtrons-nous? Mais dis-moi donc ce que c'est que ce voyage que tu dois faire en Gascogne? combien tu dois y être de temps, et *perché*[1]? Pour moi je suis *in dubio*[2] dans ce moment-ci. Je n'ose tâter le terrain de peur de le trouver trop mauvais; si cela arrive, je suis prêt à faire des extravagances. Où irai-je cet hiver?

Il y a longtemps que je n'entends parler de Guichard. J'espérais que nous nous serions donné un rendez-vous cet automne. Peu s'en faut, mon ami, que je n'aille te dire un petit bonjour à Paris : on y va lestement de l'endroit où je suis, en deux ou trois jours. Mais c'est un rêve, cela ne peut s'exécuter pour le moment, il faut attendre encore, et puis toujours attendre.

Dessines-tu? apprends-tu quelque langue? suis-tu quelque cours? vas-tu plus souvent aux Français et à l'Opéra? as-tu rencontré une ombre d'ami? Donne-moi donc encore des détails sur ta vie. Tu sais toute la mienne *usque ad nauseam*[3]. J'ai ici une petite bibliothèque assez gentille où je passe mon temps et de fort jolis jardins où je vais m'étendre et *vituler*. Outre cela, j'ai dans l'enclos une espèce de lac où tous les soirs je me baigne et m'exerce à nager. Les journées passeraient encore assez vite si ce n'étaient les diables de soucis sur l'avenir, cette tête que tu connais au moins aussi bien que moi! mais pourquoi toujours répéter la même chose? Je me tais et j'attends une de tes rares épîtres : adresse-la cette fois-ci à mon adresse ordinaire à Mâcon. Probablement j'y serai alors seul et maître de maison. C'est dans ce temps-là que tu devrais venir.

Adieu. Guichard t'écrit-il ou s'est-il enfin rebuté? car tu parais t'endormir dans la prospérité, je suis forcé de le répéter. Voilà une seconde lettre sans réponse. Rien ne me re-

1. Pourquoi?
2. Dans le doute.
3. Jusqu'au moindre détail.

bute et c'est peut-être tant pis pour toi. Eh bien! soit. Mais je suis comme Montaigne, et je t'aime tous les jours davantage *parce que c'est toi, parce que c'est moi.*

A MADEMOISELLE ÉLÉONORE DE CANONGE

A Tarascon.

Mâcon, 18 décembre 1818.

Vous devez penser, mademoiselle, combien je dois être en peine depuis plus d'un mois que je suis sans lettre de vous, vous sachant cependant mal portante et auprès d'un parent fort malade que vous soignez non sans inquiétude et sans fatigue. J'attendais de vos nouvelles pour vous écrire moi-même, mais je vois que j'attendrais trop longtemps, et je vous écris pour vous en demander. Ou donnez-m'en, ou faites-m'en donner si vous êtes trop fatiguée pour tracer quelques lignes. Instruisez-moi, je vous prie, de vos projets, de vos voyages, de vos peines et de vos plaisirs, mais surtout de cette santé qui est si chère à tous vos amis.

La mienne continue à se remettre graduellement et insensiblement. Je suis revenu depuis quelques jours à la ville auprès de mes parents. Je travaille sans trop de fatigue, et mes journées toutes semblables s'écoulent assez rapidement. Quand on peut passer toute sa matinée à l'ouvrage, on a besoin de repos dans la soirée, et le temps n'est pas si pesant. Je voudrais bien que vous fussiez aussi bien que moi. Je ne sais trop où cette lettre ira vous chercher, je l'adresse à tout hasard à Tarascon.

Je désirerais beaucoup que la première que je recevrai de vous fût datée de Lyon. Je suis tout occupé dans ce moment-ci du mariage d'une de mes sœurs avec un de mes amis. Cela aura lieu à peu près dans un mois, et je m'occupe déjà

d'en marier une quatrième. Je ne pense plus à moi, j'ai un destin trop sévère qui s'y oppose [1].

Je pense que ce billet (car ce n'est pas une lettre, ne sachant pas si elle parviendrait) vous arrivera quelques jours avant le premier janvier 1819. Il vous portera tous mes vœux de nouvelle année, bien tendres, bien ardents, bien sincères et bien mérités : puissent-ils vous servir à quelque chose, puissent-ils du moins vous montrer une faible partie de l'amitié que vous avez acquise sur mon cœur et que les années cimenteront et accroîtront sans cesse !

Je vous envie d'être dans un climat sec et chaud; nous sommes à présent ici enterrés sous la glace et les neiges. Malgré mon désir de vous revoir, je vous engage à achever l'hiver sous notre ciel de Provence. C'est un beau présent que la nature vous a fait que de vous faire naître là plutôt qu'ailleurs. J'espère que votre santé finira par s'en trouver mieux, et qu'au printemps vous nous reviendrez avec le même cœur et un meilleur visage.

Adieu, mademoiselle et chère amie, songez souvent à un ami à qui vous avez fait beaucoup de bien, et qui ne passe pas de jour sans penser à mademoiselle Éléonore ; et, si vous y songez, écrivez-lui de temps en temps quelques lignes, pour l'instruire au moins de votre santé.

Votre ami à jamais.

ALPHONSE.

A MONSIEUR DE VEYDEL

Turin, 20 juin 1820.

Enfin j'ai ton adresse, mon cher ami. Y a-t-il assez longtemps que je la cherche pour te demander de tes nouvelles et te donner des miennes ! Il s'est passé un siècle depuis que

1. Lamartine devait se marier l'année suivante. G. R.

nous nous quittâmes à Mâcon. Depuis ce temps-là j'ai reçu de tes lettres à Paris, mais c'était pendant la maladie mortelle que j'y ai faite, et j'ai été trois mois sans pouvoir même lire une lettre tout entière. Je me suis un peu guéri, c'est-à-dire que je ne suis plus en danger imminent, mais toujours bien plus malade que tu ne m'as vu.

J'ai imprimé un petit volume qui a eu un succès étonnant. On en est à la quatrième édition, en trois mois[1]. Cela m'a fait placer à Naples où je vais. Mais en route, et après bien des traverses, comme tu peux le présumer, je me suis marié à cette jeune Anglaise que tu sais[2]. Il y a trois semaines de cela, et je suis sous tous les rapports plus heureux que je ne pouvais même le désirer : il y a vertu, attraits, esprit, bonté, amour et fortune. Il ne me manque qu'un état de santé tolérable. Elle est fille unique, et je l'emmène avec sa mère à Naples où nous allons prendre une maison de campagne à Portici et vivre le plus paisiblement possible. Je t'y désire bien vivement; et ma femme te connaît déjà depuis longtemps comme le seul excellent ami que j'aie dans mon propre pays. Souviens-toi de nos idées communes, et viens à Naples, si tu penses exécuter quelques-uns de nos plans. Dans tous les cas, donne-nous-y de tes nouvelles. Puisse la fortune chanceuse te combler en six mois d'autant de faveurs qu'elle m'en a prodigué, et te laisser, ce qu'elle me refuse, la faculté d'en jouir en bon état !

Nous nous sommes arrêtés quelques jours à Turin auprès de Virieu et de sa famille. Nous nous reposerons aussi à Florence et à Rome pour montrer l'Italie à ma femme. Nous voyageons fort doucement, nous arrêtant tous les soirs et ayant deux bonnes voitures pour nous. *Que les temps sont changés !* Que n'es-tu là pour partager notre aisance actuelle, comme tu as si souvent partagé mes ennuis ! Que fais-tu ?

Mon père, par contrat de mariage, m'a donné Saint-Point avec la charge de payer 2,400 francs de rente à mes sœurs.

1. Les premières *Méditations* qui parurent en mars 1820.
2. Mlle Élisa Marianne Birch. G. R.

Je n'en tirerai presque rien, ne pouvant pas y être. Veux-tu que je te l'afferme pour un long temps? Va le voir. Je t'assure que tu y trouveras ton compte et moi le mien en te faisant un bon marché. Il y a pour un millier de francs de bois par an, des prés magnifiques, des terres incultes ou mal cultivées. Je t'affermerai tout. Songes-y, je t'en prie, ou donne-moi quelque idée. Le meilleur serait de vendre dans ma position. Mais mes oncles ne manqueraient pas de dire: Voyez, à peine a-t-il qu'il vend pour se ruiner! Cela mérite un sacrifice. Je t'engage extrêmement à voir Saint-Point pour ton compte. Tu me proposeras arrangements suivant tes idées, et j'acquiescerai à tout en me réservant seulement, en cas d'événement, la faculté d'habiter avec toi le château. Encore je passerais là-dessus, si cela te gênait voulant te marier.

Adieu, mon cher ami. On remettra soixante francs pour toi chez ta mère sur ce qu'on doit m'envoyer. Écris-moi en détail tes affaires et tes pensées, et n'attribue pas mon silence à de l'insouciance; tu te tromperais beaucoup.

A l'Ambassade de France, à Naples.

A LA MARQUISE DE RAIGECOURT

Naples, 16 septembre 1820.

Est-ce que les absents ont tout à fait tort, madame, ou bien est-ce que vous n'avez point reçu de mes lettres, ni de Turin ni de Rome, ou m'a-t-on soufflé vos réponses à quelque bureau de poste d'Italie? Quoi qu'il en soit, je suis sans un mot de vous, et, si je ne savais pas par madame de Sainte-Aulaire que vous êtes rétablie et jouissant du bon air de la Brie à Condé, je serais inquiet. Mais, de grâce, rassurez-moi mieux encore vous-même, et donnez-moi un peu des nouvelles de tout ce qui vous appartient.

Je n'ai pas un mot de Paris depuis des siècles. Que sera-

ce donc quand j'aurai été éloigné pendant des années, si cela m'arrive ! Vous me supposez peut-être assez heureux, et vous avez raison ; mais le bonheur ôte-t-il quelque chose aux affections qu'on a nourries dans d'autres temps? Je sens qu'au contraire elles s'augmentent, ou du moins on les sent mieux. Je suis le plus heureux homme du monde, comme l'heureux M. de Jussieu, mais je ne suis pas absorbé tellement dans ma félicité conjugale que mes anciennes amitiés soient oubliées. Il n'y a pas de jours où je ne parle à ma femme des souvenirs si doux qui me rattachent à Paris et surtout à la rue de Bourbon[1].

Pourquoi cette rue n'est-elle pas à Naples? Nous n'avons ici que la plus belle nature du monde ; des amis, ou même des relations agréables, nous n'en avons pas, il n'y en a pas du tout. L'esprit de sociabilité tel que nous le comprenons n'existe qu'à Paris. Il faut se suffire ici : c'est une assez douce nécessité pour deux jeunes mariés qui ont les mêmes goûts champêtres et le même enthousiasme pour le soleil, les montagnes, la mer, etc., mais cela convient peu à ma belle-mère qui s'ennuie et qui nous fait bon gré, mal gré, participer à son spleen. Nous espérions un peu que l'hiver ramènerait la foule d'étrangers qui peuplent ordinairement Naples; mais ces derniers événements, les incertitudes sur ce qui adviendra, éloignent un peu les familles errantes des Anglais et des Russes. Nous resterons un peu seuls si notre horizon ne s'éclaircit pas d'ici à quelques semaines.

En attendant, nous allons souvent à la campagne, dans une île ravissante à quelques lieues de Naples, à Ischia. J'y ai loué une petite maison pour l'automne. C'est une montagne de la Suisse jetée au milieu de la mer de Naples et réunissant tous les avantages des deux climats. Ma femme en est aussi engouée que moi ; nous y retournerons demain, mais j'ai voulu vous écrire avant. J'y prends les eaux dont j'ai toujours grand besoin, étant extrêmement souffrant quand

1. Où demeurait Mme la marquise de Raigecourt. G. R.

je suis à Naples, et à merveille quand je suis sur ces montagnes et dans la vraie campagne. J'ai pourtant ici la plus délicieuse habitation du monde, la mer à nos pieds, le Vésuve et Pompeï à ma gauche, à droite la colline du Pausilippe couverte de verdure et de villas; mais l'air est trop mou, je ne puis vivre que dans le plus actif et le plus volcanique, pourvu qu'il soit chaud. Je suis bien aise de n'avoir pas amené Raoul, comme vous pensez, je voudrais même être tout seul.

Nous perdons notre ambassadeur; un de mes amis le remplace comme chargé d'affaires. Qui nous renverrez-vous? Mais surtout comment êtes-vous? Que fait madame de Beufvier? Où est madame de Lascases? Que comptez-vous faire de Raoul? Si vous voulez en faire un paresseux de bonne compagnie, faites-en un diplomate. Mais, à votre place, je n'en ferais rien qu'un bon mari que j'enverrais à vingt ans vivre dans sa terre et cultiver ses champs. C'est le plus sûr, si son goût s'y prête. Je commence à penser aux éducations pour mon compte, car j'ai la douce espérance d'être père aussi avant six mois d'ici. Mais plus je pense, plus je conclus qu'il faut tout laisser à la Providence : toutes les règles sont trompeuses, tous les systèmes sont vains. Ainsi ne vous tourmentez pas plus que moi sur le cher Raoul, objet de tous vos soucis.

Vous verrez bientôt M. de Virieu, que l'air d'Italie a rétabli en grande partie; mais nous sommes désolés que mademoiselle Fanny ait borné son voyage à Turin. Ah! si elle connaissait Rome, et Florence, et Naples, elle serait bien plus désolée encore! C'est sa patrie naturelle. Que ne puis-je vous inviter à y venir aussi! Je voudrais que tout ce qui est digne de voir et de sentir partageât mon admiration croissante pour ces grands chefs-d'œuvre de la nature et des hommes. Il ne faudrait jamais mourir sans avoir vu au moins Saint-Pierre de Rome et le golfe de Naples.

Mais tout cela n'empêche pas le mal de foie. Je suis sous son règne à présent, et il me force à laisser tomber la plume

qui vient de vous tracer d'une manière si décousue mes pensées et mes impressions loin de vous, et qui ne vous peindra jamais assez les sentiments éternels d'attachement que je nourrirai pour vous, madame, et pour toute votre maison. Rappelez-moi à ce salon chéri, à M. de Sade en particulier, et repentez-vous de ne m'avoir pas écrit.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

A MONSIEUR LOUIS DE VIGNET

A Bissy, près Chambéry.

Ile d'Ischia, 31 septembre 1820.

Comment, mon pauvre ami, te voilà à plat sur ton grabat avec notre maladie commune, et ne pouvant même user de tes mains ! Pourquoi cette diablesse de goutte nous a-t-elle choisis, nous si indignes? C'était bon peur les heureux fainéants du bon temps de la Régence, les Chaulieu et les La Fare; mais nous! Cependant nous la tenons, il faut de la patience. J'espère qu'elle sera partie à l'arrivée de cette lettre et que tu auras repris le petit train-train de tes courses philosophiques de Caramagne et de Servolex[1]. Peut-être alors serai-je moi-même cloué sur mon sofa à mon tour, car nous n'avons pas de longs relâches. Tu me consoleras à ton tour. La vie se passe ainsi, et bonjour! Maintenant je suis en veine, et c'est à moi de te désennuyer.

Tandis que tu es couché sur le canapé du salon de Bissy, et que tu me crois plongé dans les intrigues d'une profonde diplomatie ou dans les terreurs d'une ville révolutionnée, devine où je suis et ce que je fais! Je vais te le dire :

Au milieu de la mer de Naples, non loin du cap où Misène laissa ses armes et son nom, en face de la grotte de Cumes

1. Communes de Savoie, arrondissement de Chambéry.

et du rivage classique de l'Énéide, s'élève une île de deux ou de trois lieues de tour, couronnée par une montagne à pic semblable à celles que tu as sous les yeux. C'est une de vos fraîches montagnes de Savoie avec vos forêts de châtaigniers, vos vignes serpentant sur les mûriers, vos ruisseaux, vos chalets, et même les mœurs douces et pures de vos paysans. Sur les flancs onduleux de cette montagne sont épars les plus charmants casinos entourés de vignes, de vergers et de bosquets. J'en ai loué un, et j'y suis depuis un mois, pour retomber dans le style vulgaire.

Là, je passe mon temps à rêvasser dans les champs ou sur la mer avec Marianne. Nous rentrons, nous dînons, nous dormons. Quatre ânes frémissant d'une noble ardeur nous attendent dans la cour; madame Birch et son écuyer Monkey ouvrent la marche, Marianne et moi nous la fermons; et, dans ce grotesque équipage, le seul connu du pays, nous gravissons les sommets volcaniques, nous découvrons des sites dont Bordeaux même n'approche pas ; nous nous égarons dans les bois, nous culbutons dans les ravins. Madame Birch pleure, Monkey roule en silence, Marianne s'impatiente, et moi je ris. La nuit tombe, nous redescendons harassés de fatigue, enchantés des découvertes vraiment ravissantes, jurant de n'en plus faire ; nous prenons du sambayon ; nous lisons, nous faisons de la musique, nous écrivons : nous nous couchons pour recommencer le lendemain. Ajoute à cela que, dès que nous touchons l'île du bout des pieds, nous sommes guéris de tous nos maux. C'est l'air des hauteurs de la Suisse et la chaleur tempérée de la Méditerranée. Il y a, en outre, seulement soixante espèces d'eaux minérales que nous prenons par passe-temps.

J'ai la plus belle retraite du pays. Un promontoire élevé de sept ou huit cents pieds s'avance dans la mer comme Chatillon sur le lac ; ses pieds sont couverts de bois jusque sur l'eau, le sommet de vignes qui ombragent, de citronniers, de lauriers, de grenadiers et de myrtes, etc. A la pointe s'élève notre casino entouré de colonnes rustiques, avec une

terrasse asiatique pour toit. Il est habité par une vraie famille de patriarches. Là nous vivons, là nous contemplons de loin le sommet éclatant du Vésuve *qui brille le soir comme*, etc., etc.

De là, nous entendons de loin en loin par la voix des gazettes le bruit des révolutions et contre-révolutions qui amusent l'espèce humaine et interrompent un peu la monotonie de sa pauvre existence. Là enfin j'ai jeté l'ancre pour toujours et, si jamais un destin comme on n'en voit pas me donne plus d'argent que je n'en pourrais manger et m'accorde plus de douze mois dans l'année, j'en viendrai régulièrement passer sept ou huit ici, j'y prends mes mesures; le reste à Paris et à Londres, à Montculot et à Saint-Point [1]. Rien ne me manquera ici qu'un ami. Je t'y amènerai certainement. Tu verras enfin le vrai séjour fait pour nous, que nous n'avions fait que rêver, dont nous n'avions vu que des croquis; le voilà, nous y sommes.

J'y suis d'abord venu seul passer trois semaines; m'y revoilà pour tout l'automne, si mon métier ne me rappelle pas. Que n'y êtes-vous, Virieu, Vignet, couple charmant entre mille! vous qui avez des yeux pour voir, un cœur pour sentir, une âme pour désirer la nature! Ici elle vous découvrirait ses trésors les plus secrets, ses beautés les plus ravissantes! ici...! Mais laissons le pathos et revenons à l'ancienne prose. Si cependant tu aimais mieux les vers, je pourrais t'en donner, car quand je ne sais plus que dire et que faire, j'en dis et j'en fais; mais cela ne vaudrait pas le port.

Adieu donc. Ne crois pas un mot des bêtises que disent les journaux sur mon compte, ils n'en savent rien. Je n'écris à personne qu'à toi, sans reproches. Mais j'aimais mieux croire mes lettres perdues que de t'accuser de paresse, car je ne me doutais pas de l'excès de ton rhumatisme.

Adieu encore. Dis mille choses à tes hôtes de Bissy. Ils furent jadis les miens : que ne puis-je être ici le leur! Je leur

1. Propriétés du poète. G. R.

rendrais bien Bissy, je t'en réponds. Mais l'heure de se coucher sonne, bonsoir. Puisse mon griffonnage de ce soir te distraire un moment et dénouer tes articulations gémissantes! Puisses-tu me répondre de ta propre et libre main, et me dire ce que tu fais, ce que tu penses surtout, et après qui et après quoi tu soupires! Je te souhaite une bonne petite perfection de femme comme la mienne. Tu l'auras un jour, sois-en sûr; et sur ce je prie le Seigneur de te consoler et de t'amener ici un beau matin à mon réveil.

A MONSIEUR L'ABBÉ DUMONT

CURÉ DE BUSSIÈRES [1]

Florence, 17 novembre 1827.

Mon cher pasteur, j'apprends que vous avez été malade, et vous pouvez bien penser quelle part j'ai prise à vos ennuis et à vos souffrances en qualité de vieux et fidèle ami.

Ma mère, dans sa dernière lettre, me mandant que vous allez mieux, je m'en réjouis aussi avec vous. Mais, comme toutes ces maladies ont dû vous mettre un peu en arrière, permettez-moi de vous offrir une seconde petite offrande de cent écus pour vous remettre à votre courant cet hiver. Dites deux ou trois bonnes messes en mémoire de nous pour votre acquit : nous serons bien payés par vos bonnes prières.

Rien de nouveau parmi nous.

J'espère sans faute vous voir en avril pour longtemps; car, n'en déplaise à la petite ambition qui m'entoure, et que je ne partage pas, je voudrais bien aller cultiver mes champs à présent pendant deux ou trois ans. Vous viendrez, je pense, changer d'air à Montculot et à Saint-Point.

Votre ami.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

1. Voir sur l'abbé Dumont la notice et pages 159 et 354. G. R.

A MADAME DE LAMARTINE
Mâcon.

Jeudi gras, 14 février 1828.

J'ai reçu votre lettre du 4, ma chère mère. Nous sommes en effet établis dans notre petite maison, et bien soulagés de n'avoir plus d'ennuis de loyer; nous plantons et nous semons un petit morceau de terrain autour de la maison en jardin anglais, mais tout en arbres verts pour que ce soit uniquement un jardin d'hiver, et tenter ainsi les amateurs de verdure au mois de janvier. Avec le beau soleil qui l'inonde, cela a l'air d'un printemps continuel.

Les nouvelles de santé sont bonnes comme chez vous, à la fatigue près des derniers jours du carnaval. Mais nous n'aurons plus qu'un grand bal à avaler chez le prince Borghèse, après-demain, et un dîner diplomatique chez moi, dimanche [1]. Après cela, nous rentrons pour le carême dans notre repos.

Ce qui nous fâche, c'est que nous ne savons plus sur quoi compter pour le moment de notre retour. On dit maintenant que le baron de Vitrolles ne vient qu'en septembre, cela nous désolerait. Si j'en étais sûr, je demanderais préalablement une permission d'un mois pour aller vous voir, mais c'est incertain. J'attends ses déterminations. Lui m'a mandé qu'il serait ici à la fin de mai, mais il a dit au prince Aldobrandini qu'il n'y serait qu'en septembre. Dans tous les cas, j'irai de ma personne un ou deux mois.

Faites-moi vite savoir les résolutions du ministre des finances relativement à l'enregistrement, et quel délai il aura accordé.

Julia [2] est la merveille des merveilles! C'est vrai, je dois en

1. Lamartine était alors secrétaire de légation à Florence.
2. La fille du poète, née en 1816, morte à Beyrouth en 1832, pendant le voyage en Orient. G. R.

convenir : elle a du miel dans le sang et en même temps du feu. Elle est belle comme un ange et aussi bonne que belle. Je ne lui connais pas une imperfection physique ou morale; et ce n'est pas la paternité qui me fait parler, c'est la voix publique, la force de la vérité.

Adieu, chère mère, j'embrasse tendrement mon père et vous.

A MONSIEUR LE COMTE DE VIRIEU

A Paris.

Saint-Point, 24 décembre 1829.

Je t'écris du fond de cette solitude où je suis venu me recueillir quatre ou cinq jours absolument seul, la nuit même où j'y fis apporter la dépouille, la relique de ce que j'aimais et regretterai le plus sur la terre[1]. Enfin je suis plus heureux, je la possède ici. Je puis prier, pleurer, gémir et me consoler sur son cercueil. J'ai l'espoir d'y dormir une fois avec elle. J'élève une chapelle. En attendant, elle est dans une chapelle de l'église même, et il n'y a pas d'interruption à la prière sur son tombeau. J'ai organisé les choses de façon que son âme ne fût jamais seule. Que j'ai pleuré ces jours-ci ! Mais ces larmes sont moins amères auprès de ce qui fut elle, dans le recueillement de l'église et du lieu qu'elle aimait, que sur la terre tous les dix ans labourée d'un cimetière de ville. Au moins à la douleur l'horreur n'est plus associée. Je suis content.

Je m'en vais demain, comme je suis venu, à pied, par un pied de neige sur nos montagnes. Je vais reprendre le courant de la vie, qui a bien moins de but et bien moins de délices depuis qu'elle ne la partage plus. Voilà une leçon, la plus

1. Mme de Lamartine mère, morte à Mâcon le 29 novembre 1829 des suites d'un accident. (Voir p. 433 à 435.)

forte que j'aie reçue : le reste encore pouvait s'effacer, se réparer, s'adoucir ; mais à ceci il n'y a pas de remède, il n'y a plus qu'un éternel souvenir qui me montre un immense vide, qui me dit : tout s'évanouira aussi ; pourquoi remuer? pourquoi travailler ? pourquoi grandir devant les hommes?

Mais je t'attriste peut-être en répandant la sombre tristesse qui m'environne seule depuis ce mois affreux. Celle de ces tristes jours derniers est pourtant d'une meilleure nature.

Nous avons à peu près terminé nos arrangements d'affaires. Le comble de l'amertume pour moi, c'est de n'avoir pas Milly, ce berceau où nous fûmes si heureux avec elle, et de ne l'y continuer. C'est une épine dans un pied déjà blessé. Je suis forcé d'y passer toujours en venant ici, c'en est comme une fraction. Je vois cette maison à volets fermés, ce jardin, ces arbres tous plantés par elle, et je n'y puis mettre les pieds ; j'en ai le cœur déchiré. Les actes ne sont pas encore signés, et je voudrais qu'ils ne le fussent jamais [1].

Es-tu encore à Paris ? A tout hasard j'y adresse mon griffonnage. J'avais besoin de dire un mot à quelqu'un, et ce quelqu'un c'est toujours toi. Elle t'aimait avec enthousiasme aussi, elle t'adorait pour le bien que tu m'avais fait, et parce que tu m'aimais et que je t'aimais.

Adieu. Je me remets à pleurer, et j'ai la tête assez fendue et le cœur assez brisé. Il vaut mieux penser, s'il se peut, à autre chose et lire de vieilles gazettes de 93, seule occupation au niveau de mes forces. J'ai repris mal au foie, mal qui trois fois m'est venu de chagrin. Je ne le sentais plus depuis six ans. Écris-moi quand tu peux. Mille choses à ta bonne femme et un baiser au filleul [2].

1. Après la mort de sa mère, Alph. de Lamartine acheta la maison paternelle de Mâcon ; mais les règlements de la succession forcèrent de vendre la propriété de Milly, au grand chagrin du poète qui avait passé dans cette terre le temps le plus heureux de son enfance.

2. Le fils d'Aymon de Virieu dont A. de Lamartine était le parrain.

G. R.

A MONSIEUR LE COMTE DE VIRIEU

Aix-les-Bains, 29 juillet 1830.

C'est un beau jour pour moi que celui où je reçois ton avis motivé sur les *Harmonies*, et quel avis ! Tu sais que je ne crois ni à mon sentiment propre en fait de poésie, ni à celui du public des salons, ni à celui des articles de journaux, mais je crois au tien comme infaillible, et rien jusqu'ici ne m'a détrompé de cette infaillibilité. Or, quand un avis si favorable se renforce encore d'une amitié de vingt-cinq ans, il n'y a rien à désirer après. Je suis content, et je pense à autre chose qui te contentera, j'espère, mieux encore.

Mais j'ajourne cette pensée même, car, depuis que je suis ici, je souffre de nouveau horriblement. J'ai essayé de quelques bains qui m'ont désorganisé, et je suis à m'en remettre à grand'peine. Voilà la seule lettre que j'aie écrite de longtemps, et la tête me tourne en l'écrivant. Je partirai lundi pour Chamouny pour cinq ou six jours, et je reviendrai ici d'où je repartirai pour la vallée d'Aoste. — Nous nous verrons au retour.

Les journaux de ce matin m'ont apporté le coup d'État [1] en compensation de ton épître. Il n'y a rien à dire maintenant : nos vaisseaux sont brûlés. Mais je ne trouve pas que cela ait été fait avec l'élévation, la dignité et l'ampleur qu'une mesure désespérée comporte. La loi électorale, si elle était exécutée, amènerait une Chambre libérale encore. Or, quand on en fait une à soi seul, il ne faut pas se gêner. La commotion des esprits ici est grande et dans un seul sens. Je ne sais ce qui en sera en France. J'aurai encore deux mois en arrière de l'éligibilité le 28 septembre, aussi je n'ai pas à faire

1. Les ordonnances de Charles X qui restreignaient la liberté de la presse et le droit électoral sont du 25 juillet 1830. Elles furent suivies de trois journées de luttes qui amenèrent la Révolution de 1830 et la chute de la branche aînée des Bourbons. G. R.

de réflexion pour mon compte. Pour toi, tu seras élu si tu te présentes, mais je ne préjuge rien de tout ceci. Nous voilà lancés dans le domaine des faits et hors des conjectures rationnelles. Dieu et le roi nous en tirent ! Mon esprit est accablé de pensées d'avenir. Serions-nous assez malheureux pour avoir une révolution au berceau et l'autre au tombeau de notre passage ici-bas ! Comment tout cela se prend-il à Lyon ? C'est un point important, un des deux ou trois les plus à observer en France. Ici nous ne savons rien.

Nous passons nos jours à errer avec des peintres sur les bords du lac. Ma femme en rapporte des trésors pittoresques et moi un grand mal de tête. Nous n'avons d'intéressant en société que la marquise de Cortanza, de Turin, femme très agréable et très distinguée, qui se vante d'être ton amie, et je le lui accorde.

Je vois Vignet, mais rarement, parce qu'il est à Servolex d'où sa femme ne peut sortir. Elle est en soi-disant convalescence, mais bien inquiétante, à mon avis, pour l'avenir même le plus rapproché ; fort jolie et fort bonne au reste.

J'ai été à la Motte où nous avons parlé de toi. J'ai chez moi Almeyras, de Genève, qui aime et admire ta sœur, et madame de Murinais : il en vient. J'ai Montherot, et je lui ai fait ta commission. Adieu, je suis noyé dans les idées politiques avec lui.

A MONSIEUR LE COMTE MOLÉ

Monsieur le comte,

De nobles sentiments ont pu interdire à quelques personnes le serment que les circonstances leur demandent. Je respecte ces scrupules ; je ne les partage pas.

Convaincu qu'à défaut du pouvoir légitime, dont j'ai depuis longtemps déploré l'aveuglement, le pouvoir nécessaire, la

patrie sous un autre nom, doit être le point de ralliement de tous les cœurs droits et de tous les esprits justes ; convaincu que les devoirs d'homme et de citoyen ne cessent pas pour nous le jour où un trône s'écroule, où une famille s'exile ; convaincu qu'il serait aussi absurde que coupable de se frapper à jamais d'incapacité civile et politique en refusant d'adhérer à un pouvoir nouveau qui surgit de la nécessité pour sauver la patrie du mal sans remède de l'anarchie, cette mort convulsive des nations, je suis prêt à prêter librement et volontairement le serment de fidélité au roi des Français et à accepter du prince et du pays tous les devoirs que ce serment impose aux jours du péril.

Mais d'un autre côté, monsieur le comte, et par des motifs de convenance et de situation tout personnels, je vous prie de vouloir bien accepter ma démission des fonctions diplomatiques dont j'avais été chargé par le précédent gouvernement, et j'oserais vous prier de plus de vouloir bien mettre et ma démarche et mes expressions sous les yeux du roi, envers qui je professe non seulement les devoirs de tout Français, mais encore des sentiments de reconnaissance et de dévouement qui m'ont été imposés par ses bontés envers ma famille [1].

1830.

A MADAME LA COMTESSE DE LAMARTINE DE VILLARS

Beyrouth, 10 janvier 1833.

Vous savez maintenant notre affreux malheur, ma chère tante [2]. Depuis ce jour nous ne vivons plus, nous restons frappés de stupeur, et les jours et les nuits dans les larmes, voyant toujours à côté de nous l'image de l'adorable enfant que nous avons perdue. Nous n'avons pas quitté la maison ni la

1. « Voilà une démission donnée en termes fort dignes, » aurait dit le roi Louis-Philippe à la lecture qui fut faite de cette lettre au conseil des ministres.
2. La mort de la fille du poète. G. R

chambre où elle s'est envolée de nos bras au ciel : Marianne n'en est encore sortie que pour descendre une ou deux fois avec moi au soleil dans les jardins. Elle est cependant entourée par nos compagnons de voyage, et par tous les Européens et Arabes de notre connaissance de tous les soins et de toutes les attentions affectueuses que la bienveillance la plus universelle peut leur inspirer. Mais, malgré tout ce qu'ils font et tout ce que je puis prendre sur moi de faire moi-même pour soulager sa souffrance, elle n'a comme moi qu'une pensée, et sa santé en est fortement affectée. Ses douleurs physiques, qui avaient disparu depuis quelques années, l'ont reprise un peu. Cependant son extrême religion la soutient et lui donnera, j'espère, la force nécessaire pour arriver, sinon à une consolation impossible, au moins à une résignation qui lui rende l'existence supportable. Son état est à peu près le mien quant au moral, mais quant à la santé, excepté les crises de douleur qui ont eu leur réaction sur elle, je n'ai pas à m'en plaindre, et Dieu m'en donne assez pour soutenir à la fois le désespoir de ma femme et le mien. Le magnifique climat dans lequel nous sommes contribue sans doute à contre-balancer ce qu'un pareil événement devait y apporter de trouble et de souffrances nouvelles.

Un vaisseau d'Alexandrie nous a apporté ces jours-ci toutes vos lettres du commencement de novembre et celle que vous m'aviez écrite de Péronne. Malgré la déplorable situation où cette lettre m'a trouvé, elle m'a fait un vif plaisir, elle m'a été d'une vraie consolation. Il est si doux d'entendre une voix de famille de si loin et dans l'abîme de douleur où nous sommes. Cette lettre est pleine de votre affection pour nous, et vos pressentiments ne devaient que trop se réaliser! Combien je déplore ce voyage! Puisque je devais subir ce coup, combien j'aurais préféré qu'il nous eût frappés auprès de notre famille et que ma femme eût eu des cœurs où épancher le sien dans ce moment terrible où tout ce qu'on a de cher n'est pas encore assez pour nous retenir à l'existence! Quant au coup même, j'ai la triste consolation de ne pas l'attribuer

au voyage et la pénible certitude qu'il nous aurait également atteints à Mâcon : il avait été porté de plus loin, et nous ne pouvions pas la conserver. Notre vie devient bien vide et bien indifférente à présent. La seule consolation que je puisse offrir à Marianne, et qui puisse occuper son esprit quelques minutes, c'est d'employer son existence à faire quelque bien autour de nous et de convertir en soins et en bien-être pour les autres le désespoir où nous sommes à jamais condamnés.

Je pense sans cesse à vous tous, et je ne doute pas du profond chagrin que vous partagez tous avec nous. Lisez cette lettre à mon père et à ma tante de Lamartine. Je désire vivement vous revoir le plus tôt possible. Marianne est partagée entre ce désir et l'horreur que son imagination éprouve à rentrer dans nos maisons vides et à retrouver si tristes et si dénuées d'intérêt toutes les places à Milly et à Saint-Point que cet ange animait et remplissait pour elle et pour moi. Mon projet actuel est de la ramener par Constantinople, Vienne et Turin, de la laisser à Turin cinq ou six semaines avec madame la marquise de Barol, son amie, et mesdemoiselles de la Pierre, et de revenir d'abord seul pour supporter le premier coup et lui sauver les plus tristes spectacles. J'irais la prendre ensuite et la ramener à Saint-Point. Nous ne pouvons quitter la Syrie à cause de la saison, et faute de notre vaisseau, avant la fin d'avril. Nous irons par terre, par Damas et Alep, au golfe d'Alexandrette où nous nous embarquerons pour Smyrne et Constantinople. Nous resterions peu dans cette dernière ville, et nous prendrions notre chemin par Andrinople, Belgrade et l'Allemagne. Nous pouvons espérer de vous revoir à la fin de juillet. Tout ce projet est subordonné aux circonstances de l'Europe, car, si la guerre éclatait, nous reviendrions nécessairement par mer et à peu près à la même époque. Je renonce à toucher à l'Égypte qui nous retarderait jusqu'en octobre. Je n'ai plus d'intérêt à rien au monde qu'à Marianne et à vous tous à Mâcon.

. . . .

A MONSIEUR DE LAMARTINE PÈRE

A Mâcon

Paris, 17 janvier 1834.

Mon cher père, nous avons de vos nouvelles aujourd'hui par Ligonnès, excellentes nouvelles et qui nous font bien plaisir. N'oubliez pas ou de nous en donner ou de nous en faire donner bien régulièrement tous les huit jours : c'est notre premier besoin, notre plus douce consolation.

Nos nouvelles à nous sont toujours les mêmes. Nous menons la même vie retirée et occupée. Le soir, après le dîner, il nous vient plus ou moins d'anciens amis nous visiter et causer jusque dix heures.

Quant à la politique, elle n'est pas très ardente dans ce moment-ci. Dans quelques jours elle se ranimera sur la question d'élection universelle. Je ferai ce que je pourrai pour parler alors, et je suis prêt à le faire dans un sens de liberté et de raison qui aura votre assentiment. Il ne faut pas vous attendre cependant à ce que cela obtienne l'assentiment des journaux, cela sera attaqué par tous; mais ne vous inquiétez pas de ce déchaînement général. Il passera dans un an et se changera en applaudissements. Je veux de l'impopularité des partis, parce que mon système, que je révèlerai successivement, ne doit prendre son point d'appui que sur la conscience et les intérêts du pays. Vous vivrez assez pour le voir éclore. Nous serons une douzaine déjà à la session prochaine. J'ai des offres d'hommes pensant comme moi, très capables de me seconder. En attendant, ne prenez aucune inquiétude. Celui qui m'inspire me soutiendra; et puis il n'y a aucun danger autre que le ridicule, les injures, les calomnies. J'y suis cuirassé, je les veux. Tout cela aura sa réaction plus tard. Comme ma conscience est nette, et que je ne veux que le triomphe des honnêtes gens par la raison, on le reconnaîtra en son temps, et tout le reste s'évanouira.

Croyez-moi bien, j'ai l'instinct des masses. Je suis déjà vu avec bienveillance et amitié dans les rangs opposés de la Chambre. Mon second discours a été réimprimé et a fait un véritable effet politique. Il sera exécuté d'ici à quelques années.

Tout est parfaitement tranquille à Paris, et au plein repos. Mais je suis accablé de quarante lettres par jour, de vers, de prose, d'hymnes et d'insultes. Cela me fatigue les yeux, et voilà tout.

Adieu. Mille tendresses à madame du Villars et à toute la famille.

A MONSIEUR BOULAY-PATY

Paris, 24 mars 1847.

Mille remercîments de la communication que vous me faites de cette lettre de femme [1]. Je la préfère à vingt articles.

Une confidence ne ment jamais; les suffrages indirects sont les seuls sincères. Je voudrais que la France eût l'âme sensible et élevée de votre correspondante. Si vous lui avouez l'indiscrétion, avouez-lui ma reconnaissance. Elle aime ce livre parce que, tout ébauché qu'il est, il a un cœur. L'amour même fait partie de l'histoire, parce qu'il fait partie de l'homme. L'en bannir, comme on le fait jusqu'ici, c'est mutiler la nature humaine.

Elle dit que, si les femmes faisaient la gloire, l'*Histoire des Girondins* en aurait. Cela me fait espérer, car elle doit savoir que le pressentiment de la postérité est dans l'âme des femmes, et que tous les livres qui ont dû vivre ont commencé par être couvés dans leur cœur.

Mille attachements.

1. Lettre de Mme Lamber sur *les Girondins*.

A MADEMOISELLE RACHEL [1]

Paris, avril 1848.

Mademoiselle,

Nous sommes allés, madame de Lamartine et moi, vous exprimer notre admiration toute chaude encore de la soirée de la veille et vous remercier de cette occasion de plus que vous avez bien voulu nous procurer d'applaudir au génie de la poésie, sous la plus sublime et la plus touchante incarnation.

Je retourne encore ce matin à votre porte, mais, dans la crainte de n'être pas reçu, je prends la liberté de vous y laisser un billet de visite en huit énormes volumes [2]. C'est la tragédie moderne qui se présente humblement en mauvaise prose à la tragédie antique. Elle deviendra drame et poème à son tour, et, à ce titre, elle vous appartient de droit, car le drame est l'histoire populaire des nations, et le théâtre est la tribune du cœur.

Recevez, mademoiselle, avec bonté ce faible hommage de l'enthousiasme que vous semez et que vous recueillez partout, et permettez-moi d'y joindre l'expression de mes respectueux sentiments.

A MONSIEUR ROLAND

Maire de Mâcon.

Paris, février 1848.

Mon cher Roland,

Ma femme me montre votre belle exclamation. Mon cœur y répond. Quel siècle en quatre ou cinq jours! quelles nuits! quel peuple! quelles scènes!

1. La plus grande tragédienne de la scène française, née à Munf (Suisse), le 28 février 1820, morte au Cannet, près Toulon, le 3 janvier 1858.
2. L'*Histoire des Girondins* qui avait paru en 1847. G. R.

Aujourd'hui, à l'exception d'une petite fraction sectaire et ambitieuse qui remue sourdement les communistes et qui pourra faire heurter quelques colonnes contre la masse entière de toutes les classes de Paris, tout est gagné. La République nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande, est fondée.

On dit que votre conduite est admirable, cela ne m'étonne pas. Venez vite à l'Assemblée nationale, à moins que vous n'aimiez mieux autre chose ici, en ce cas parlez.

Adieu et amitié. Je ne dors plus. Je ne mange plus. Je n'ai plus une minute. Je vous écris en conseil entre deux questions[1].

Adieu. Aimez-nous et priez pour nous!

A MONSIEUR DE LAPRADE

Monceau, 4 janvier 1852.

Mon cher Laprade,

Votre lettre, plus précieuse encore à mes yeux que votre discours parce qu'elle m'est plus personnelle, a été une goutte de consolation dans tant d'amertume. Elle vous sera rendue par celui qui rendait au bienfaiteur de Lazare. Ne nous attristons pas au delà des bornes. Dieu veut que les nations trop superbes soient humiliées comme les hommes trop vains, mais il ne veut pas que l'esprit humain périsse. La liberté est plus que l'esprit humain, c'est la conscience humaine. Cette chute profonde n'engloutira donc pas tout ce siècle. Quand des esprits comme le vôtre sont assis sur la pierre de son sépulcre pour s'affliger et s'indigner, c'est que le sépulcre se brisera bientôt.

Nous avons péché par excès de liberté (je dis nous et non moi) en 1848. La démagogie, qui se repent aujourd'hui, a

1. Nous avons dit que Lamartine avait été nommé au 24 février 1848 membre du Gouvernement Provisoire et Ministre des Affaires Étrangères. G. R.

amené cet inévitable châtiment, le despotisme[1]. Ce despotisme lui-même, commencé par une grande immoralité, ne subsistera que le temps nécessaire pour laisser réfléchir la raison publique. Nous reviendrons à l'équilibre entre la liberté et l'autorité, qui constitue la gloire et la moralité des gouvernements.

Je vais bien mieux. Je songe à aller dans quelques jours et pour quelques jours à Paris plier mes tentes; et je reviens ensuite faire comme vous dans ma solitude, penser, écrire, prier, espérer, et agir si jamais la Providence nous rappelle par nos noms à une action ferme, honnête et modérée. Je suis heureux de me retrouver en harmonie avec vos nobles pensées.

Venez vous entretenir à Saint-Point quand vous avez une heure de lassitude et un arrière-souvenir d'amitié. Vous y trouverez un ami.

1. Lamartine parle ici du coup d'État du 2 décembre 1851. G. R.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

NOUVELLES HARMONIES POÉTIQUES ET RELIGIEUSES

DES DESTINÉES DE LA POÉSIE

VOYAGE EN ORIENT

JOCELYN

(JOURNAL TROUVÉ CHEZ UN CURÉ DE CAMPAGNE).

Pages.

FIOR D'ALIZA

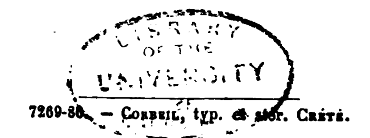
ANTONIELLA

MÉMOIRES INÉDITS DE LAMARTINE

MANUSCRIT DE MA MÈRE

SOUVENIRS ET PORTRAITS

CORRESPONDANCE DE LAMARTINE



7269-80. — CORBEIL, typ. et stér. CRÉTÉ.


U.C. BERKELEY LIBRARIES
C004168566

